PENSÉES

DU PERE

BOURDALOUE,

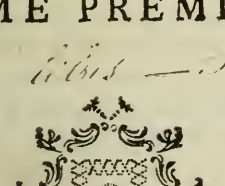
De la Compagnie de JESUS,

SUR DIVERS SUJETS

de Religion & de Morale.

TOME PREMIER.

Ex libris — St. Walsh
H. M.



REV F. WALSH

A BRUXELLES,
Par LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXIX.
AVEC APPROBATIONS.

APPROBATION

De M. l'Abbé LE ROUGE, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, de la Maison & Société de Navarre, Chapelain ordinaire de la Reine, Chanoine de Saint Nicolas du Louvre.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ecrit intitulé : *Pensées du Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus, sur divers sujets de Religion & de Morale.* Quelques riches & abondantes qu'elles fussent par elles-mêmes, elles avoient besoin, pour être rédigées, & former un Corps d'Ouvrage, de toute l'application & de l'habileté du laborieux Editeur qui les a su disposer & mettre en œuvre. Au moyen de quoi, outre quantité de belles Pensées, de pieuses Méditations, de desseins mêmes de Sermons à l'usage des Prédicateurs, dont ce Recueil est enrichi, l'on y trouvera sur plusieurs grandes matieres & sujets importants, des discours finis & achevés, dignes du grand Prédicateur sous le nom duquel on les annonce ; & quoi que ce soit sous le titre simple & modeste de *Pensées*, il y a lieu de croire

qu'elles n'en feront pas moins favorablement reçues du Pubic, & le Lecteur trouvera qu'on lui donne en effet beaucoup plus qu'on ne lui a promis.

A Paris, ce 6 Février 1733.

LE ROUCE.

PERMISSION

Du Révérend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, permets au Pere François Bretonneau, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revu, & qui a pour titre: *Pensées du Pere Bourdaloüe de la Compagnie de Jesus, sur divers sujets de Religion & de Morale.* Lequel Livre a été vu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie; en foi de quoi j'ai signé la Présente.

A Brest, le 3 Août 1732.

P. FROGERAIS.

AVERTISSEMENT.

JE m'acquitte de la parole que je donnai il y a quelques années, lorſque je fis paroître les Exhortations & les Inſtructions du pere Bourdaloüe. Dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête de ces deux volumes d'Inſtructions & d'Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, ſans ſavoir bien où il me conduiroit, ni ſi j'aurois de quoi remplir le deſſein que je m'étois propoſé. Quoiqu'il en ſoit, je promis de faire une nouvelle réviſion des Manuſcrits du Pere Bourdaloüe, & de recueillir tout ce que j'y trouverois de Penſées détachées, de Réflexions, de Fragments qui ſeroient demeurés imparfaits, & qu'il n'auroit point employé dans ſes Sermons.

Car avant que de compoſer un Sermon, le Pere Bourdaloüe faiſoit ce que font communément les Prédicateurs. Il jettoit d'abord ſur le papier, les différentes idées qui ſe préſentoient à lui touchant la matiere qu'il avoit en vue de traiter. Il marquoit tout confuſément, & ſans aucune liaiſon. Mais s'étant enſuite tracé le plan de ſon diſcours, il choiſiſſoit ce qui lui pouvoit convenir, & laiſſoit le reſte. Ce reſte néanmoins qu'il laiſſoit comme ſuperflu, avoit ſon prix, & c'eſt de quoi il m'a paru que je pouvois former un Recueil, ſous le titre général de Penſées ſur divers ſujets de Religion & de Morale.

Cependant, il falloit mettre quelque ordre & tellement diſtribuer ces penſées, que celles qui ont

rapport à un même sujet fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisoit point encore : mais de ces Pensées les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premieres comme autant d'articles, ou de paragraphe, & ranger les autres indifféremment & sans suite, sous le simple titre de Pensées Diverses. *Tout cela, comme on le juge assez, demandoit que l'Editeur mît un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matieres, pour les lier ou les développer, pour les finir & leur donner une certaine forme : mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de* Pensées, *que je n'eusse déja fait à l'égard des Sermons, Exhortations, Instructions & de la Retraite spirituelle du même Auteur.*

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules ; mais où il me semble que l'illustre Auteur, dont ils portent le nom, ne sera point méconnoissable. Les hommes d'un génie supérieur se font par tout reconnoître, & jusques dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractere. Le Public en jugera, & peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué depuis près de trente ans à lui donner une Edition complette des Oeuvres du Pere Bourdaloue. Il n'y avoit rien à perdre d'un si riche fond ; & c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dépéri dans mes mains.

TABLE

Des Sujets & Articles contenus dans ce premier Volume.

DU SALUT.

Necessité du Salut, & l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie, Page 1

Estime du Salut, & de la gloire du Ciel, par la vue des grandeurs humaines, 11

Desir du Salut, & la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens, 20

Incertitude du Salut, & les sentiments qu'elle doit nous inspirer opposés à une fausse sécurité, 29

Volonté générale de Dieu, touchant le Salut de tous les hommes, 36

Possibilité du Salut dans toutes les conditions du monde, 44

Voie étroite du Salut, & ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre, 52

Soin du Salut, & l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde, 61

Substitution des graces du Salut, les vues que Dieu s'y propose, & comment il exerce sa justice & sa miséricorde, 67

Petit nombre des Elus, de quelle maniere il faut l'entendre & le fruit qu'on peut retirer de cette considération, 77

Pensées diverses sur le Salut, 87

DE LA FOI,

Et des Vices qui lui ſont oppoſés.

Accord de la Raiſon & de la Foi, 93
La Foi ſans les Oeuvres, Foi ſtérile & ſans fruit, 109
Les Oeuvres ſans la Foi, Oeuvres infructueuſes & ſans mérite pour la vie éternelle, 125
La Foi victorieuſe du monde, 136
L'Incrédule convaincu par lui-même, 146
Naiſſance des Héréſies, & leurs progrès, 156
Penſées diverſes ſur la Foi, & ſur les vices oppoſés, 165

DU RETOUR A DIEU,

Et de la Pénitence.

Bonté infinie de Dieu à rappeller le pécheur & à le recevoir, 174
Sacrement de la Pénitence. Diſpoſitions qu'il y faut apporter, & le fruit qu'on en doit retirer, 180
Pénitence extérieure, ou mortification des ſens, 217
Pénitence intérieure, ou mortification des paſſions, 227
Penſées diverſes ſur la Pénitence & le retour à Dieu, 243

DE LA VRAIE, Et de la fausse Dévotion.

Regle fondamentale & essentielle de la vraie dévotion, 251
Saints desirs d'une ame qui aspire à une vie plus parfaite, & qui veut s'avancer dans les voies de la piété, 258
Injustice du monde dans le mépris qu'il fait des pratiques de la dévotion, 263
Simplicité Evangélique, préférable dans la dévotion à toutes les connoissances humaines, 266
Défauts à éviter dans la dévotion, & fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer, 270
Alliance de la piété & de la grandeur, 277
Pensées diverses sur la dévotion, 287

DE LA PRIERE.

Préceptes de la Priere, 293
Sécheresses & aridités dans la Priere. Esprit de Priere, 297
Recours à la Priere dans les afflictions de la vie, 304
Priere mentale ou pratique de la Méditation. Son importance à l'égard des gens du monde, 310
Usage des Oraisons Jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu, 317
Oraison Dominicale. Comment elle nous condamne de la maniere que nous la recitons, & dans quel esprit nous la devons reciter, 325
Pensées diverses sur la Priere, 348

DE L'HUMILITE'

Et de l'Orgueil.

Parabole du Pharisien & du Publicain, ou caracteres de l'orgueil & de l'humilité, & les effets de l'un & de l'autre, 355
Caractere de l'orgueil & de ses pernicieux effets dans le Pharisien, 358
Caractere de l'humilité & de ses effets salutaires dans le Publicain, 383
Solide & véritable grandeur de l'humilité Chrétienne, 401
Illusion & danger d'une grande réputation, 417
Pensées diverses sur l'humilité & l'orgueil, 432

Fin de la Table du premier Volume.

PENSE'ES

PENSÉES
SUR DIVERS SUJETS
DE RELIGION,
ET
DE MORALE.

DU SALUT.

Nécessité du Salut: & l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.

ON parle du Salut comme d'une affaire souvérainement importante, & on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajoûter que c'est une affaire absolument nécessaire ; & ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez & vous vous embarrassez de bien des choses ; mais une seule chose est nécessaire.* (Luc. c. 17.)

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le Salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un & l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante & très-importante, je conçois précisément par-là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il

s'ensuive néanmoins que dès-lors tout sera perdu pour moi, & qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, & seule nécessaire, je concluds &, je dois conclure, que, si je venois à la perdre, tout me seroit enlevé, & que ma perte seroit entiére & sans ressource. Or, tel est le Salut.

Affaire nécessaire, & seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du Salut : seule nécessaire puisque hors du Salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer de Salut : car c'est dans le Salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin derniére, & c'est de-là que dépendra mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, quisqu'il n'y a rien hors le Salut, dont je ne me puisse passer : car je ne puis me passer de tout ce que je vois dans le monde, je puis me passer des richesses du monde ; je puis me passer des honneurs & des grandeurs du monde, je puis me passer des aises & des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela peut m'être utile par rapport à la vie présente, suivant l'état & la condition où je me trouve, mais enfin, je puis me passer de cette vie présente & mortelle, & il faudra bien tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fonds à faire que sur le Salut : c'est-là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que par un affreux désespoir je ne consente à être immanquablement, pleinement, & éternellement malheureux.

Terrible alternative : ou un malheur éternel, qui est la damnation : ou une éternelle béatitude, qui est le Salut ! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le Ciel ou l'Enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le Ciel est à moi, il ne me sera jamais ravis. Si je me dam-

ne l'Enfer devient irremissiblement mon partage, & jamais je ne cesserai d'y souffrir. Car la mort n'est point pour nous un anéantissement, ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie, d'une vie courte & fragile, il passe à une vie immortelle & permanente. Vie qui doit être pour les Elûs le comble de la félicité & le souverain bien : & vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misére & l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse l'a-t'il arrêté & ses decrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De-là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis en quelque rencontre que ce soit ; ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un pere peut sacrifier son repos & sa santé pour ses enfants. Un ami peut renoncer à sa fortune, & se dépouiller de tous ses biens pour son ami. Bien plus, il peut en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit- il du Salut, il n'y a ni lien du sang & de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine & à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon ame, je devrois, s'il dépendoit de moi, laisser tomber les Royaumes & les Empires, je devrois laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez : car selon les principes de la morale évangélique, & selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non seulement il ne m'est pas libre de sacrifier, en quelque maniére que ce puisse être, mon Salut, mais il ne m'est pas même permis de le hazarder & de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi, & quoiqu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrois rien ménager ni rien épargner : fallut-il en venir à toutes les

extrêmités, fallut-il quitter pere, mere, freres, sœurs; fallut-il m'arracher l'œil ou me couper le bras: pourquoi cela; toujours par cette grande raison de la nécessité du Salut, qui prévaut à tout, & l'emporte sur tout.

Allons plus loin & pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués & plus ordinaires dans la pratique. Je prétens donc que cette nécessité du Salut, bien méditée & bien compriſe, eſt, avec le secours de la grace, le plus prompt & le plus puiſſant préſervatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être aſſaillis, chacun dans notre état. Mais ſans embraſſer trop de choſes, & ſans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particuliéres, plus communes, plus ſpécieuſes, plus violentes, qui naiſſent de la néceſſité & du beſoin où l'on peut ſe trouver en mille occaſions, par rapport aux biens temporels & aux avantages du ſiécle. Je m'explique.

Il y a des extrêmités facheuſes où ſe trouvent réduites une infinité de perſonnes: & que fait alors l'ennemi de notre Salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue, que fait la paſſion & l'amour propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons? C'eſt dans des conjonctures ſi critiques & ſi périlleuſes, que tout concourt à nous ſéduire & à nous corrompre. Le prétexte de la néceſſité nous devient une prétendue raiſon dont il eſt difficile de ſe défendre, & la conſcience n'a point de barriéres ſi fortes, que cette néceſſité ne puiſſe nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choſes, & pourvu qu'on voulut s'écarter des voyes de l'équité & de la bonne foi, on ne manqueroit de rien; on auroit non ſeulement le néceſſaire, mais le commode, & on l'auroit abondamment. On voit décheoir ſa famille de jour en jour: elle eſt ſur le point de ſa ruine,

& pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un Grand, & seconder ses injustes desseins, on s'en feroit un patron qui la soutiendroit & l'éleveroit. On est embarqué dans une affaire de conséquence : c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irreparable : il est entre les mains d'un Juge accrédité dans sa compagnie, & au lieu de solliciter ce Juge assez inutilement, si l'on vouloit, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations & y condescendre, on pourroit ainsi se procurer un arrêt favorable & un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins : c'est un homme sans raison & sans modération, qui nous batte en tout, qui nous persécute, & si l'on vouloit user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on seroit bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi & sur les mouvements de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations, & pour demeurer ferme dans son devoir ?

Car encore une fois, de quoi n'est-t'on pas capable, quand la nécessité presse, & à quoi n'a-t'elle pas porté des millions de gens, qui du reste avoient d'assez bonnes dispositions, & n'étoient de leur fond ni vicieux ni méchants ? De combien d'iniquités la pauvreté & l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe ? Combien a-t'elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, & de meurtriers, qui sans cela ne l'auroient jamais été ; qui ne l'ont été en quelque maniere que malgré eux & qu'avec toutes les répugnances possibles : mais enfin, qui l'ont été, parce qu'ils ont cru y être forcés ? Non seulement ils l'ont cru, mais de-là souvent ils se sont persuadés que jusques dans leurs crimes ils étoient excusables ; & voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangéreuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les re-

mords du péché : on se dit à soi-même que dans la situation où l'on est, & dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, & que tout est permis : on exagere cet état, dont on veut se prévaloir, & l'on prend pour dernière extrêmité & pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive & d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela même a d'étranges conséquences, & les suites en sont affreuses.

Or, quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui & le soutien le plus inébranlable ? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale : *Il n'y a qu'une chose nécessaire* : [Luc. 30. 42.] c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, (Ephes. c. 6. 14.) comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* de l'esprit tentateur, & que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité ; la necessité de sauver son ame, qui est une nécessité capitale & souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner : il est vrai, je pourrois rétablir mes affaires, si je voulois relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte & si sévere, qui n'est guéres de saison dans le temps où nous sommes & qui m'empeche de faire les mêmes profits que tant d'autres ; mais, en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrois selon Dieu, je perdrois mon ame ; or, il faut la sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerois le Maître qui m'employe : j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, & qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut ; je serai obligé de me retirer & n'ayant plus

personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière, & que deviendrai-je ! il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserois un Maître bien plus puissant que tous les Maîtres & tous les Potentats de la terre : & pour conserver de vaines espérances, je sacrifierois un héritage éternel, je sacrifierois mon ame & je la damnerois ; or, il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, & d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire & de me traverser ; mais, en me délivrant des pour suites d'un ennemi, qui malgré toutes ses violences, & quoiqu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferois un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, & qui de son bras vengeur, peut également & pour toujours porter ses coups sur les ames, comme sur les corps. A quoi donc exposerois-je mon ame ? or, il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, & je mène une vie bien triste ; je n'ai rien, & je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engagantes, & si je les rejette ; me voilà dans le dernier abandonnement, & dans la dernière misére : mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, & sur tout qu'au préjudice de mon ame ; or, il la faut sauver. Oui, il le faut, & à quelque prix que ce soit, & quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, & quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains Il le faut ; car c'est-là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois je dis le pur, le seul nécessaire : parce qu'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est proprement, ni ne doit être censé nécessaire, parce que dès qu'il s'agit de ce nécessaire, tout autre chose, qui s'y trouve en quelque sorte opposées cesse dès-lors d'être

nécessaire ; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter comme à la régle primitive & invariable ; toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, (DANIEL c. 13. 21.) lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, & qui la menaçoient de la faire périr, s'il elle ne consentoit à leur passion. Que ferai-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis ? Quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort, mais il vaut mieux que je périsse par vos mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, & de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. (2 MACHAB. c. 6. 16.) Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues selon la Loi, & de se garantir par-là de la colére du Prince. Ah ! répondit ce zélé défenseur de la Religion de ses peres : en obéissant au Prince & en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois pour le temps présent me sauver du supplice où je suis condamné, & prolonger ma vie de quelques années : mais vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugemens formidables du tout-Puissant ; & qu'y a t'il de si rigoureux, que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine, & de renoncer à ses promesses ? (ROM. c. 8. 33) C'est ainsi que raisonnoit Saint Paul, ce vaisseau d'élection, & ce Docteur des nations. Il se repésentoit tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposoit que la tribulation vint fondre sur lui de toutes parts ; qu'il fut accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs ; qu'il fut abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchants ; que dans un déchainement général, tout l'Univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances

infernales, toutes les puissances humaines : il le supposoit, & à la vuë de tout cela il s'écrioit : *qui me séparera de la charité de Jesus-Christ.* Il alloit plus loin ; & par la force de la grace qui le transportoit, s'élevant au-dessus de tous les événements, il osoit se répondre de lui-même, & ajoûtoit : *Je le sçais, & j'en suis certain, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur & mon Sauveur.* Voilà comment parloit ce grand Apôtre. Et d'où lui venoit cette constance & cette fermeté insurmontable ? c'est qu'il concevoit de quel interêt & de quelle nécessité il étoit pour lui de sauver son ame en se tenant toujours étroitement & inséparablement attaché au Dieu de son Salut.

Ce sont-là, dit-on, de beaux sentiments, ce sont des belles réflexions : mais après tout, on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions, & cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien, on n'amasse rien, on ne parvient à rien, & toutefois il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions, mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son ame. Je l'avoue, avec ces réflexions, on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien ; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son ame. Disons mieux, on apprend de ces réflexions, que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le Salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du Salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe : car

malgré la corruption, dont tous les états du monde ont été infectés il y a toujours eu dans chaque état des fidéles de ce caractére, prêts à quitter toutes choſes pour mettre en ſureté leur Salut; il y en a eu dis-je, & plaiſe au Ciel qu'il y en ait toujours! La néceſſité du Salut étoit-elle autre choſe pour eux que pour nous? y étoient-ils plus intéreſſés que nous? Non ſans doute? c'étoit pour eux & pour nous la même néceſſité: mais ils y penſoient beaucoup plus que nous; & en y penſant plus que nous, ils la comprenoient auſſi beaucoup mieux que nous. Penſons-y comme eux, méditons-la comme eux, nous la comprendrons comme eux; & en la comprenant comme ils l'ont compriſe, nous en ferons comme eux notre affaire eſſentielle, & nous y adreſſerons toutes nos prétentions & toutes nos vûës.

Mais hélas! où les portons-nous? Quand je vois les divers mouvements dont le monde eſt agité, & qui ſont ce qu'on appelle le commerce du monde, quand je vois cette multitude confuſe de gens qui vont & qui viennent, qui s'empreſſent & qui ſe tourmentent, toujours occupés de leurs deſſeins, & toujours en action pour y réuſſir & les conduire à bout, n'ayant que cela dans l'eſprit, n'aſpirant qu'à cela, ne travaillant que pour cela: au milieu de ce tumulte j'irois volontiers leur crier avec le Sage: (SAP. c. 12. 21.) *Hommes dépourvûs de ſens, & auſſi peu raiſonnables que des enfants à peine formés & ſortis du ſein de leur mere*, à quoi penſez-vous? Que faites-vous? Hors une ſeule choſe, tout le reſte *n'eſt que vanité*, & par une eſpéce d'enſorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cete vanité vous poſſéde aux dépens de l'unique néceſſaire! je le dirois aux grands & aux petits, aux riches & aux pauvres, aux ſçavants & aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouteroit pas, & dès-à-préſent malheur à quiconque demeure là-deſſus dans une indifférence & un oubli qu'on ne peut aſſez déplorer.

Estime du Salut & de la gloire du Ciel, par la vûe de grandeurs humaines.

C'Est une Morale ordinaire aux Prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes & toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures le plus propres à les rabaisser dans notre estime & à les dégrader. De la maniére qu'ils en parlent & dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparences, que des fantômes, & des illusions qui nous séduisent, & dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité & à la sainteté de cette Morale. Je l'ai prêchée, comme les autres, en plus d'une rencontre, & je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce seroit me contredire moi-même; mais après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs & ces pompes humaines, si mépriſables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux & de brillant, quelque chose de grand & de magnifique; & c'est par où il me semble non seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très-utile à un Chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

Les Cieux, dit le Prophete Royal, (Ps. 18. 2.) nous annoncent la gloire de Dieu; le Firmament dont il est l'Auteur, nous fait connoître l'excellence de l'Ouvrier qui l'a formé. Aussi est-ce en conséquence de ce principe, & conformément à cette parole du Prophête, que l'Apôtre Saint Paul reprochoit aux sages de l'Antiquité, de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connoissance qu'ils en avoient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoûtoit ce Docteur des Gentils,

tous les êtres dont nos sens sont frappés, & qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain Maître qui les a créées : tellement que les Philosophes mêmes du Paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines qu'ils ne pouvoient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur étoit dû. Or, voilà par proportion & suivant la même régle, à quoi nous peut servir la vûë de ce que nous appellons grandeurs & pompes du monde. Ce sont des images, quoiqu'imparfaites, des grandeurs célestes, & de cette gloire qui nous est promise sous le terme de Salut. Ce sont des ébauches, où nous est représenté, quoique très-legèrement, ce que Dieu prépare à ses Elûs dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donnent à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices, & de *quels torrens de joie il les enyvrera*, (Ps. 35. 9.) quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, & de les introduire dans la terre des vivants : quand il les fera sortir de ce desert où nous passons, & qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem ; quand il fera finir pour eux cet éxil où nous languissons, & qu'il les établira dans leur glorieuse patrie ; quand il leur ouvrira ses Tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté & les élévera dans les splendeurs des Saints, enfin, quand il les mettra en possession de ce Salut, qu'ils ne voyoient auparavant (1. Cor. c. 13. 12.) *que sous des figures énigmatiques & comme dans un miroir* ; mais dont ils connoîtront alors tout le prix, parce qu'ils le verront, & qu'ils commenceront à en jouïr.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes & les gran-

deurs du siécle nous tracent quelque idée, & une idée assez forte pour exciter tout notre zéle à la poursuite du Salut, & à la conquête du Royaume de Dieu. Car d'une part considérant ces grandeurs mortelles, & y en ajoûtant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer; & d'autre part consultant la Foi, & méditant ces paroles du grand Apôtre, (1. Cor. c. 2. 9.) *que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qui l'aiment, & dont il sera éternellement aimé*: Quelle conséquence dois-je tirer de l'un & de l'autre? Je m'attache au raisonnement de Saint Chrysostôme, & je dis: (Chrys.) quelque mépris que j'en fasse de la terre & que j'en doive faire; il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses; il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes & plus admirables: & si je veux laisser agir mon imagination & lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même, & de tout ce que je vois, & de tout ce que j'entens? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entens, ni tout ce que je puis me figurer non seulement selon les idées naturelles & raisonnables, mais par ses fictions les plus excessives & les plus outrées, n'approche point de ce que j'espére après cette vie, & de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entens, que je me le figure, j'en suis ravi, j'en suis charmé: mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attens, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attens, tout cela n'est rien auprés de la gloire que j'attends, & si je multipliois tout cela, si je le redoublois, si je l'accumulois sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon ame & toutes les

forces de mon esprit, tout cela seroit toujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attens. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire! Qu'est-ce que ce Salut? mais en même-temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme & à qui appartient-il? qu'à un Dieu aussi libéral & aussi bon, aussi puissant & aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, & de nous glorifier, non seulement au-delà de tous nos mérites, mais au-delà de toutes nos connoissances, de toutes nos vûes?

C'est ainsi que raisonnoit Saint Chrysostôme, & c'est ainsi que par la vûe des pompes humaines & des grandeurs du monde, j'acquiers la connoissance la plus sensible & la plus parfaite que je puisse maintenant avoir, du Salut où j'aspire, & de la gloire qui m'est reservée dans le Ciel; si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connoître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connois par ce qu'elle n'est pas, & la connoissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas, me dispose mieux que toute autre, à la connoissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues & de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, & de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagéres, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos desirs, de quoi allumer nos passions; avouons-le encore une fois & reconnoissons-le: mais pourquoi? afin qu'ensuite montant plus haut, & nous disant à nous-mêmes, ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétens: nous concevions de cet héritage céleste & de ce bonheur souverain, une idée plus noble & plus excellente. Quand Saint Augustin

voyoit la Cour des Empereurs de Rome, si superbe & si florissante ; quand il assistoit à certaines cérémonies où ils se montroient avec plus d'appareil & plus de splendeur, il ne disoit pas avec dédain, ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste & cette abondance ? Qu'est-ce que ce luxe & cette somptuosité ? Qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens & de richesse ? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui rempliſſoit l'esprit, le surprenoit, & l'attachoit ; mais de-là bientôt passant plus avant & s'élevant à Dieu : si tout ceci, mon Dieu, s'écrioit-il, (Aug.) est si auguste ; qu'est-ce de vous-même ; & si cette pompe se voit hors de vous, que verra-t'on dans vous ? Telle devroit être la méditation des Grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne : mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins & spectateurs de la grandeur & de la Majesté Royale. Ils la voyent de plus près que les autres, & ils la voyent dans tout son lustre. Or, il leur seroit si utile & si facile tout ensemble, de faire ce que faisoit Moïse au milieu de la Cour de Pharaon. Le tumulte & le bruit du monde, les grandes & différentes scénes qui lui passoient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vûe l'invisible, selon l'expression de Saint Paul : mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit, que s'il l'eut vû en effet, ce Dieu d'Israël qu'il adoroit au fond de son cœur, & vers qui il tournoit tous ses desirs comme vers la source de tous les biens, & le dispensateur de tous les dons.

O qu'un Grand, instruit des vérités du Christianisme, & jugeant des choses selon les principes de la Religion, feroit de salutaires & de solides réflexions, quand dans une Cour comme sur un théatre ouvert de toutes parts, il voit paroître tant de personnages, & de toutes les sor-

tes, Quand il voit tant de mondains & de mondaines que l'ambition rassemble, & qui tous à l'envi cherchent à se montrer, à se distinguer, à se signaler par la somptuosité & la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles. Quand il voit certaines fortunes, & tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore. Sur-tout, quand après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, & dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les apperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute puissante ! S'il avoit alors une étincelle de Foi, ou s'il la consultoit cette Foi, où il a été élevé, & qu'il n'a peut-être pas perdue, que penseroit-il ? Que diroit-il ? Il entreroit dans le sentiment de Saint Augustin. Il admireroit la libéralité de Dieu jusqu'envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, concluroit-il, si c'est-là sur la terre le partage des pécheurs lors-même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre Royaume pour ces bons & fidéles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous ? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres de dignités, ces trésors ; voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice, au libertinage ? voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres, & plus abondamment, à des réprouvés & à des vases de colére ; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proye à toutes leurs convoitises & à toutes leurs injustices : Ah ! Mon Dieu, que reste-t'il donc pour la vertu ? Que reste-t'il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t'il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances & que vous avez choisi comme des vases de miséricorde ?

Heureux qui sçait envisager de la sorte les grandeurs du siécle présent, & qui de-là apprend à estimer les espérances & la gloire du siécle fu-

tur. Il n'eſt point à craindre que ce préſent l'attache, puiſque c'eſt-même de ce préſent qu'il tire de puiſſants motifs pour porter tous ſes vœux vers l'avenir. Quelque ſenſation que ce préſent faſſe d'abord ſur ſon cœur, elle ne lui peut être nuiſible, puiſqu'au contraire elle ne ſert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aſpire, & où il ne peut arriver que par un détachement véritable & volontaire de ce préſent. Ainſi, tout ce que ce préſent étale à ſa vûe d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du Salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : *Que ſert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à ſe perdre lui-même, & quelle échange pourra le dédommager de la perte de ſon ame ?* MATT. c. 16. 26.)

Maxime ſortie de la bouche de Jeſus-Chriſt-même, qui eſt la vérité éternelle, maxime aſſez connue dans une certaine ſpéculation ; mais bien peu ſuivie dans la pratique. Car voici l'énorme renverſement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, & qui croît de jour en jour dans tous les états du Chriſtianiſme. Parce que les ſens nous dominent, & que nos ſens, tout matériels & tout groſſiers, ne ſont ſuſceptibles que des objets qu'ils apperçoivent & qui leur ſont préſents ; c'eſt à ce préſent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme Saint Paul, (HEB. c. 13. 14.) *nous n'avons point ici une demeure ſtable & permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir*, à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous paſſons ſur la terre, & dont la mort eſt le terme. A peine nous laiſſons-nous perſuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens & d'autres grandeurs que ces grandeurs & ces biens viſibles dont nous pouvons jouir dans le temps. D'où il arrive que nous avons ſi peu de goût pour les choſes du Ciel, & pour tout ce qui a rapport au Salut. On nous en

parle, nous en parlons nous-mêmes : mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, & nous-mêmes comment en parlons-nous ? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, (1. COR. c. 2.) *puisque l'homme sensuel & animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de chair dans les Mystères de Dieu.*

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse & si pernicieuse. Non seulement elle pourroit nous être salutaire, mais elle devroit l'être dans la maniére que je l'ai fait entendre. Elle l'a été, & elle l'est encore pour un petit nombre de Chrétiens, accoûtumés à juger de tout par les pures lumiéres de la Foi, & non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considerent, mais comme une figure & non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure : mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel & solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un leger crayon. Que ne regardons nous ainsi le monde ? Que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables & ineffables d'un autre monde où sont renfermées toutes nos espérances ! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces ames fidéles & intérieures, que l'Esprit de Dieu conduit, & qui, sans se laisser prendre à des dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection & leur sanctification, qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, & si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le Prophéte reprochoit aux Juifs, qu'ils n'avoient tenu nul compte de cette Terre promise que le Seigneur leur destinoit, parce que dans le Desert où ils marchoient, ils n'étoient atten-

tifs qu'à ce qu'ils rencontroient sur leur route : & à ce qui pouvoit satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas-là notre état, & sur-tout n'est-ce pas-là l'état d'une infinité de Grands & d'opulents, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie, & y avoir établi leur derniere fin ? Ce qui les occupe, ce n'est guéres leur destinée éternelle ; & pourvu que dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs & commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-t'il donc ce terme, & sommes-nous excusables de ne le pas sçavoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous, & qui nous environne ? Il ne faudroit que quelque réflexion ; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées, que dans une distraction habituelle & perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons-y garde, l'heure viendra où nous en connoîtrons l'excellence & la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connoissance expresse & directe. Cette connoissance claire & dégagée des illusions qui nous trompoient, réformera dans un moment toutes nos idées ; mais peut-être, helas pour exciter en même-temps tous nos regrets, d'autant plus vifs, que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du Salut, & que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

Desir du Salut : & la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.

DE l'estime naît le desir, & ce desir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, & selon la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc par proportion desirer le Salut, comme je dois aimer Dieu, parce que Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement : & parce que le Salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement desirer. Si dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès-là je suis coupable devant Dieu, parce que je déroge à la souveraineté de son Etre en lui préférant un Etre créé : & si dans tous les biens de la terre il y a quelque chose que je desire plus que le Salut, dès-là je manque à la charité que je me dois, & je me rends coupable envers moi-même, parce que je me dégrade moi-même, & que je préfére au souverain bonheur de mon ame une félicité trompeuse & passagére. Ce n'est pas assez : si dans tout l'Univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, & je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu, parce que Dieu étant par sa nature au-dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison, ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce prémier Etre, cet Etre suprême : & si dans toute la terre il y a quelque chose que je desire autant que le Salut, c'est un renversement, c'est un desordre, parce que dans mon estime & dans mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractére de supériorité & d'excellence qui lui est essentiel, & qui ne se trouve, ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel & périssable.

Ce n'est pas tout encore ; & quand je n'aime-

rois rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé ; & d'ailleurs en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière, à qui tout doit être rapporté. De même, quand je ne désirerois rien plus que le Salut, rien autant que le Salut, si je désire avec le Salut quelque chose que je ne désire pas pour le Salut & en vue du Salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le Salut ; c'est-à-dire, un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrois prétendre en ce monde, n'est un vrai bien pour moi, que selon qu'il pourroit m'aider à parvenir au Salut, comme au seul terme de mon espérance & au seul comble de tous les biens.

Mais quoi ! n'est ce pas un bien que la santé, les forces ? N'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête & une fortune convenable à ma condition ? N'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie & ne puis-je pas désirer tout cela ? Oui, ce sont-là des biens, & je puis les désirer : mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le Salut ; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, & que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le Salut que je désire dans ces biens & par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire ; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors, que je ne désire que le Salut, & que je ne veux rien que le Salut.

Ainsi il n'y a que le Salut que je doive de

ſiret directement, que je doive deſiret formellement & expreſſément, que je doive deſirer en lui-même & pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reſte ; je ne dois le lui demander que ſous condition, & qu'avec une véritable indifférence ſur ce qu'il lui plaira d'en ordonner ; lui témoignant mon deſir, mais du reſte me ſoumettant à ſa Sageſſe & à ſa Providence pour juger ſi c'eſt un bon deſir, ſi c'eſt un deſir ſelon ſes intentions & ſelon ſes vues, s'il m'eſt utile que ce deſir s'accompliſſe & s'il en tirera ſa gloire ; renonçant à ce deſir, ſi tout cela ne s'y rencontre pas, le deſavouant de cœur, & même priant Dieu, que bien loin de l'exaucer, il faſſe tout le contraire, ſuppoſé que ſa gloire & mon avantage ſpirituel y ſoient intéreſſés. Mais quand je lui demande mon Salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander de toute une autre maniére. Car je le dois demander déterminément, nommément, ſans toutes ces conditions, puiſqu'elles s'y trouvent déja, & ſans nulle indifférence ſur le ſuccès de ma priére. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon Salut, je ne lui dis pas ſimplement, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre Royaume, & daignez écouter là-deſſus mon deſir, ſi c'eſt un bon deſir ; mais je lui dis, & je lui dois dire, donnez-moi, Seigneur, votre Royaume, & rendez-vous là-deſſus favorable à mon deſir, parce que je ſçais que c'eſt un bon deſir. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire ! Seigneur, donnez-moi votre Royaume : & daignez écouter là-deſſus mon deſir, ſi c'eſt un deſir ſelon vos intentions & ſelon vos vues, mais je lui dis & je dois lui dire : donnez-moi, Seigneur, votre Royaume, & rendez-vous là-deſſus favorable à mon deſir, parce que je ſçais que c'eſt un deſir ſelon vos vues & ſelon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Sei-

gneur, donnez-moi votre Royaume, & daignez écouter là-dessus mon desir, s'il m'est utile que ce desir s'accomplisse, & si vous en devez tirer votre gloire : mais je lui dis & je dois lui dire : donnez-moi, Seigneur, votre Royaume, & rendez-vous là-dessus favorable à mon desir, parce que je sçais qu'il m'est souverainement utile que ce desir s'accomplisse ; que c'est dans l'accomplissement de ce desir qu'est renfermée toute mon espérance ; que sans l'accomplissement de ce desir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur ; parce que je sçais encore que vous y trouverez votre gloire ; puisque c'est dans le Salut de l'homme que vous la faites particuliérement consister. Enfin je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté ; mais je lui dis, & je dois lui dire : sauvez-moi, Seigneur, & je vous conjure, ô mon Dieu, que ce soit-là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce desir du Salut comme il ne m'est jamais permis de renoncer au Salut-même ; mais bien loin de laisser ce desir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir & l'y rallumer.

Conséquemment à ce desir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte : & que par des vœux redoublés, je lui fasse une espece de violence pour l'engager à m'ouvrir & à me recevoir. Il veut que ce soit-là le sujet de mes priéres les plus fréquentes & les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens ; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon Salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon Salut, qu'autant que ce sont de moyens pour opérer mon Salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni di-

gnes de lui, qui a tout fait pour le Salut de ses Elûs, ni dignes de moi, qu'il n'a créé & placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivants & pour obtenir le Salut.

C'eſt par le ſentiment & l'impreſſion de ce deſir du Salut, que le ſaint Roi David s'écrioit ſi ſouvent & diſoit ſi affectueuſement à Dieu : (Pſ. 141) *He ! Seigneur, quand ſera-ce ! Quand viendra le moment que j'irai à vous que je vous verrai, je vous poſſéderai, & je goûterai dans votre ſein les pures délices de la béatitude céleſte* ? Tout Roi qu'il étoit, aſſis ſur le Trône du Juda, comblé de gloire & ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain, il ſe regardoit en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvoit ſoutenir l'ennui, & il en témoignoit à Dieu ſa peine : (Pſ. 119.) *Hélas ! que cet éxil eſt long ! ne finira-t'il point, Seigneur ; & combien de temps languirai-je encore, avant que mon attente & mes ſouhaits ſoient remplis* ! Et de-là auſſi ces tranſports de joie qui le raviſſoient, dans la penſée que ſon heure approchoit, & que bientôt il ſortiroit des miſéres de cette vie pour paſſer à l'heureux ſéjour après lequel il ſoupiroit. (Pſ. 121. 1.) *On me l'a annoncé & ma joie en eſt extrême : j'irai dans la maiſon de mon Seigneur & de mon Dieu.*

C'eſt de la même impreſſion & du même ſentiment de ce deſir du Salut, qu'étoient ſi vivement touchés ces anciens & fameux Patriarches, que ſaint Paul nous repréſente plutôt comme des Anges habitants du Ciel, que des hommes vivants ſur la terre. Ils y étoient comme s'ils n'y euſſent point été ; Ils y étoient comme des étrangers & des voyageurs : tous leurs regards ſe portoient vers leur patrie & leur éternelle demeure ; ils la ſaluoient de loin, ils s'y élançoient par tous les mouvements de leur cœur, & rien n'en détournoit leurs yeux ni leur attention.

Deſir du Salut, qui dans les Saints de la Loi nouvelle

nouvelle n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne Loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable & bien touchant : la vie n'étoit pour lui qu'un esclavage & une triste captivité, & sans en accuser la Providence ni s'en plaindre, il ne laisse pas de déplorer son sort & d'en gémir : *Malheureux que je suis !* Quel étoit le sujet de ces gémissements si amers & tant de fois réitérés ? C'est que son ame retenue dans un corps mortel, ne pouvoit jouir encore de sa béatitude. (Rom. 7. 24.) *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Qui détruira cette prison & qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux & le centre de mon repos : Dans une semblable disposition, il n'avoit garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort ; mais par la force du desir dont il étoit transporté, il sçavoit bien les réprimer & les surmonter. Bien que la mort l'étonnât, il l'envisagoit avec une sorte de complaisance : & bien loin de la fuir, il s'y présentoit lui-même & la demandoit. (Philip. 1. 21.) *Mourir* c'étoit *un gain* selon son estime, parce que c'étoit passer dans le sein de Dieu & arriver au terme du Salut.

Si nous comprenions, comme ce Docteur des Nations & comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le Salut, si Dieu pour un moment daignoit faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire & de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumeroit dans nos cœurs ? Du reste, sans avoir encore cette vuë claire & immédiate, qui n'est réservée qu'aux Bienheureux dans le Ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'éclaire, plus attentif aux grandes espérances que la Religion me donne, & dont je devrois uniquement m'occuper.

Je le devrois, mais comment eſt-ce que je ſatisfaits à ce devoir ? Comment eſt-ce qu'on y ſatisfait dans tous les états du monde, & du monde même Chrétien ? Rien de plus rare que le deſir du Salut : pourquoi ? parce que ce deſir eſt étouffé, preſque dans tous les cœurs, par mille autres deſirs qui n'ont pour fin que la vie préſente & que ſes biens. Non ſeulement on deſire les biens de la vie avec le Salut, ſans les deſirer pour le Salut, non ſeulement on les deſire autant que le Salut, non ſeulement-même on les deſire plus que le Salut ; mais le dernier dégré de l'aveuglement & du déſordre, c'eſt que la plupart ne deſirent que les biens de la vie, ne ſoupirent qu'après les biens de la vie, & ne penſent pas plus au Salut que s'ils n'en croyoient point, ou n'en eſpéroient point. Eſt-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle inſenſibilité à l'égard du Salut ? Eſt-ce par une eſpéce d'enchantement & d'enſorcellement ? Quoi qu'il en ſoit, ſi je conſidére toute la face du Chriſtianiſme, qu'eſt-ce que j'y apperçois ? J'y vois des gens affamés de richeſſes, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaiſirs, & des plaiſirs les plus groſſiers Voilà où s'étend toute la ſphére de leurs deſirs, voilà les bornes où ils les tiennent renfermés ſans les porter plus loin ni les élever plus haut.

Ce n'eſt pas que quelquefois dans les diſcours on ne reconnoiſſe l'importance du Salut. Ce n'eſt pas qu'on ne s'en explique en certains termes, & qu'on ne convienne qu'il n'eſt rien de plus déſirable ni même de ſi deſirable. Les plus mondains ſçavent en parler comme les autres, & ſouvent mieux que les autres. Mais qu'eſt-ce que cela ? un langage, des paroles affectées, & rien de plus. Car, ſans nous en tenir aux paroles & aux expreſſions, mais examinant la choſe dans la vérité, peut-on dire que nous

desirent le Salut, lorsque de tous les sentiments & de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le Salut ? Nous aimons, mais quoi ? est-ce ce qui nous conduit au Salut ? Nous haïssons, mais quoi ? est-ce ce qui nous détourne du Salut ? Nous nous réjouissons, mais de quoi ? est-ce des mérites que nous acquérons pour le Salut ? Nous nous affligeons, mais pourquoi ? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage & fait quelque perte qui intéresse le Salut ? Parcourons ainsi de l'un à l'autre toutes nos passions & toutes nos affections : laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le Salut, & où il ait aucune part ? Je ne veux pas faire entendre par-là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien & que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en desirs, & en desirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument. Car telle est la vie de l'homme dans le monde, & telle est souvent-même la vie de bien des hommes jusques dans la retraite. Vie de desirs, mais de quels desirs ? de desirs frivoles, de desirs terrestres, de desirs insensés de desirs pernicieux, de ces desirs que formoient les Juifs, & que Dieu sembloit écouter quand il vouloit punir cette Nation indocile, en les abandonnant à eux-mêmes & à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces desirs qui nous entraînent dans la voie de perdition. Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent, & à quoi ils se terminent. (1. Tim. 1. 9.) Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, &, par une suite immanquable, il nous damnent. Effets trop ordinaires, & que mille gens éprouvent sans apprendre de-là à se détromper. Desirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, & les

vaines espérances dont nous nous flâtons. Ou ce sont de biens qui nous sont refusés, & que nous n'obtenons jamais, malgré tous le soins que nous y apportons, ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté & la vanité. Desirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies & les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne-foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'ame & ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violents desirs que leur inspire l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir qui les dominent. Desirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent & qu'ils nous font commettre. Car on veut les contenter ces desirs déréglés & si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées qui sont les voies de l'iniquité & de l'injustice. De-là-même enfin, desirs qui nous damnent : au lieu, que, par des avantages tout opposés, un vrai desir du Salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquiliser dans les événements les plus fâcheux, & dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier & à nous sauver.

Ce desir du Salut est pour une ame fidelle l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin derniére, elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, & c'est comme un pain de chaque jour qui la nourrit. Ce même desir du Salut, en dégageant l'ame de tous les desirs du siécle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'apperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend

peu d'intérêt, & tant elle est au-dessus de tous les accidents & de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vuë qui est le Ciel : hors de-là rien ne l'inquiéte, parce que hors de-là elle ne tient à rien, ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, autant que ce desir du Salut contribue au repos de l'ame chrétienne, autant contribue-t'il à sa sanctification : car si c'est un desir véritable & tel qu'il doit être, c'est un desir efficace, qui dans la pratique nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire en quelque sorte que ce soit à notre Salut, & nous applique sans relache à toutes les œuvres capables de l'assurer & de le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres saintes & sanctifiantes, & voilà comment le desir du Salut nous sauve.

Renouvellons le dans nous ce desir si salutaire : ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du Salut. Que desirons-nous autre chose, & où devons-nous aspirer avec plus d'empressement & plus de zèle qu'à un bien qui seul nous suffit, & sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire.

Incertitude du Salut & les sentiments qu'elle doit nous inspirer opposés à une fausse sécurité.

AFfreuse incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle & même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon Salut ! Je suis certain que vous voulez me sauver, je suis certain que je puis me sauver ; mais me sauverai-je en effet, mais serai-je un jour dans votre Royaume au nombre de vos Prédestinés, mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse, pour laquelle vous m'avez créé, & qui est mon unique fin ? Voilà mon Dieu ! ce qui passe tou-

te mon intelligence ; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnements ne peuvent découvrir. Car de tous les hommes vivants sur la terre, en est-il un qui sçache s'il est digne de haine ou d'amour : & par conséquent en est-il un qui sçache s'il est dans une voie de Salut ou dans une voie de damnation ?

Je ne puis douter, Seigneur, que je n'aie péché contre vous, & péché bien des fois, & péché en bien des maniéres, & péché jusqu'à perdre votre grace ; mais puis-je me répondre que j'y suis rentré dans cette grace, que j'ai fait une vraie pénitence & que vous m'avez pardonné ? En suis-je assuré ! Quand même il en seroit ainsi que je le desire, & quand je pourrois me flater de l'avantage d'être actuellement & parfaitement reconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état ? Et si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie ? Suis je assuré d'y mourir ?

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténébres, ce sont des abimes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit, & je demeure sans parole. Et qui n'en seroit pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire dont le succès est si incertain ? Car de quoi s'agit-il de tout l'homme, c'est-à-dire, du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit par rapport à moi d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce Jugement formidable ? Quel sera le terme de ma course ? Sera-ce une gloire sans mesure ou une réprobation sans ressource ? Sera-ce le Ciel ou l'Enfer ? Encore une fois, dans ces pensées mon esprit se trouble, mon cœur

se resserre, toute ma force m'abandonne, & je reste interdit & consterné.

Ce n'est point-là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses dont les ames timorées se tourmentent sans raison; ce ne sont point de vaines terreurs; combien y a-t'il de réprouvés, qui pendant un long espace de temps avoient mieux vécu que moi & paroissoient être plus en sûreté que moi? Qui l'eût cru qu'éloignés du monde, & retirés dans les cloîtres & dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chûtes déplorables qui les ont damnés? Suis-je moins en danger qu'ils n'y étoient, & ne seroit-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osois me promettre que ce qui leur est arrivé, n'arrivera pas à moi-même? Une telle témérité suffiroit pour arrêter le cours de vos graces; & mon Salut alors se trouveroit d'autant plus exposé, que j'en serois moins en peine & que je le croirois plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu, qu'il vous plaise de me révéler l'avenir: je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, & de tirer le voile qui me cache cet adorable, mais redoutable Mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer & qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérobant à ma connoissance, & le tenant enséveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vuës toujours saintes & toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberois, si j'avois une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un & l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un & de l'autre me porteroit à un relâchement entier. Que dis-je? L'assurance-même de ma réprobation me précipiteroit dans le désespoir & dans les plus grands desordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres*, (2. PET. 1. 10.) suivant l'avis du prince des Apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre*

ûre ma vocation & mon élection : de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au Royaume de Jesus-Christ. Vous voulez *que je m'humilie sous cesse sous votre main toute-puissante :* Comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, & qui prosterné aux pieds de son Juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur & pour obtenir grace. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel & dans une défiance de moi-même ; qui m'accompagne par-tout, & qui me fasse prendre garde à tout. Vous le voulez, Seigneur, & c'est cela-même aussi que je vous demande. Par-là l'incertitude où je suis, toute effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible & dommageable, me deviendra utile & profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, & je n'oublierai jamais (Ps. 17.) *que vous êtes le Dieu de mon salut.* Dieu de mon Salut, parce que je ne puis me sauver sans vous & que par vous. Dieu de mon Salut, parce que vous voulez que je me sauve, & que vous-même vous voulez me sauver. Dieu de mon Salut, parce que pour me sauver vous ne me refusez aucuns des secours nécessaires, & que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure, & ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jetter toutes dans votre sein, & de m'y retirer moi-même comme dans un azile toujours ouvert pour me recevoir. De-là, sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon ame, & je ne cesserai point de dire avec votre Prophête (Ps. 26.) *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense*, de quoi dois-je m'allarmer ? Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en seroit point ébranlé, parce que mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, & je la chercherai ; je tâcherai de la mé-

riter ; c'eſt d'être avec lui pendant les ſiécles des ſiécles dans ſa ſainte maiſon & dans le ſéjour de ſa gloire. C'eſt-là que ſe portent tous mes deſirs : tout le reſte ne m'eſt rien.

Confiance Chrétienne ; mais qui pour être Chrétienne, doit avoir ſes régles, & n'aller point au-delà des bornes. Car il eſt certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une ſécurité merveilleuſe, ou plutôt d'une préſomption énorme touchant le Salut. Ce ne ſont point, il eſt vrai, des libertins & des impies ; ce ne ſont point des pécheurs ſcandaleux & plongés dans la débauche ; ils n'enlevent point le bien d'autrui, & ne font tort à perſonne ; enfin, je le veux, ce ſont de fort honnêtes gens ſelon le monde. Mais ſont-ce des Apôtres ? Bien loin de s'employer au ſalut & à la ſanctification du prochain en qualité d'Apôtre, à peine penſent-ils à leur propre ſanctification & à leur propre Salut en qualité de Chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraiſon, accoûtumés aux raviſſements & aux extaſes ? jamais ils n'eûrent nulle connoiſſance ni le moindre uſage de ces exercices interieurs, où l'ame s'éleve à Dieu, & s'entretient affectueuſement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont ils s'acquiſent avec beaucoup de négligence & de tiédeur, voilà où ſe réduit tout leur chriſtianiſme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair & exténués d'auſtérités, & de jeûnes ? ils ont toutes leurs commodités ou du moins ils les cherchent ; ils mênent une vie douce, tranquile & agréable ; ils écartent tout ce qui pourroit leur être pénible & onereux, ils ne ſe refuſent aucun des divertiſſements qui ſe préſentent & qui leur ſemblent propre de leur état. Avec cela ils vivent en paix, ſans crainte, ſans inquiétudes ſur l'affaire du Salut, & parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains deſordres, ils ne doutent point que Dieu, ſelon leur expreſſion, ne leur faſſe miſéricorde. Or, qu'ils écoutent un Apôtre, & un des plus grands Apô-

très ; un Prédicateur de l'Evangile ; & le Docteur des Nations. Qu'ils écoutent un Saint, ravi jusqu'au troisiéme Ciel, & qui dans la plus sublime contémplation avoit appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler.* Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde, & à qui le monde étoit crucifié : c'est saint paul. Que dit-il de lui-même ; *Je chatie mon corps, je le réduis en servitude* ? pourquoi ? *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* (1. Cor. 27.) J'avoue que je ne lis point, ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage ! quel sentiment ! Cet Apôtre, ce Maître des Gentils, ce Vaisseau d'élection, ce Pénitent, Paul tremble : & mille gens dans le monde tout au plus Chrétiens, & Chrétiens encore très-imparfaits, se tiennent en assurance ! Il tremble ; & que craint-il ? Est-ce seulement de décheoir en quelque chose de la perfection Apostolique, & de ne parvenir pas dans le Ciel à toute la gloire où il aspire ? ce n'est point-là de quoi il est question : mais il craint pour son Salut, il craint pour son ame, il craint d'être condamné & rejetté parmi les réprouvés, & tant de gens dans le monde, n'observant qu'à demi les Commandements de la Loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, & se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés. Il tremble, & où ? & en quelles conjonctures ? en quel ministére ? c'est en prêchant la parole de Dieu ; c'est en répandant la foi dans les Provinces & dans les Empires : c'est en s'exposant à toutes sortes de périls & de souffrances pour le nom de Jesus-Christ. Au milieu de tout cela, & malgré tout cela, il est en peine de son sort éternel ; & une infinité de gens dans le monde tout occupés des affaires du monde, engagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de

toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altere! Il faut, ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons; c'est-à-dire, il faut que saint Paul, par une timidité scrupuleuse, & par l'effet d'une imagination trop vive, porta la crainte à un excès hors de mesure, ou que par une aveugle témérité nous nous laissions flater d'une espérance ruineuse & mal fondée. Or, de soupçonner le grand Apôtre, inspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce seroit un crime. C'est donc nous-mêmes, qui nous abusons, & qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence;

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement! Pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce n'est point-là de ces erreurs qu'on peut aisément reparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un leger dommage. La perte pour moi seroit sans ressource, & pendant l'éternité toute entiére, il ne m'en resteroit nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment sur mes gardes, & d'observer tous mes pas, comme un homme qui dans une nuit obscure marcheroit à travers les écueils & les précipices, & se trouveroit à chaque moment en danger de faire une chûte mortelle & sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me mettre dans une pleine assurance, & quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre: car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles & vos Jugements impénétrables. Mais après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous presenterai, aux œuvres que je pratiquerai, à tout ce que pourra me suggérer le zéle de mon Salut, que vous avez confié à mes soins, & que vous avez fait dependre après votre grace de ma fidelité. Si ce n'est

pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde ; & pour la soutenir. Ce sage temperamment de défiance & d'espérance me servira de sauve-garde, & me préservera de deux extrêmités que je dois également éviter ; l'une, est une défiance pusillanime ; & l'autre, une espérance présomptueuse. Par-là, j'attirerai sur moi la double bénédiction que le Prophête a promis au Juste, qui tout ensemble craint le Seigneur, & se confie dans le Seigneur.

Volonté générale de Dieu touchant le Salut de tous les hommes.

DIeu veut-il me sauver ? ne le veut-il pas ? Si je m'attache à la vraie créance qui est celle de l'Eglise ; je décide, sans héſiter, que Dieu veut mon Salut, & qu'il le veut sincérement, parce qu'il veut sincérement le Salut de tous les hommes

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Ecritures ; & qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu-même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ses sacrés organes & en tant de maniéres différentes ? Il n'y a qu'à parcourir ces Saintes Lettres & qu'à lire, mais sans préjugé & sans obstination, mais avec une certaine bonne-foi & une certaine simplicité de cœur, mais dans la vuë de s'instruire, & non point dans un esprit de contradiction & de dispute ; voici les idées que nous en remporterons & que tout d'un-coup nous nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse* ; (2. PET. c. 3. 9.) mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent. Que c'est pour cela même qu'il use de *patience* envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du Salut, & que pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence*. Qu'à la vérité il

y aura peu d'Elûs ; c'eſt-à-dire, qu'il y en aura peu qui parviendront au Salut ; mais que le nombre n'en ſera ſi petit, que parce que les autres n'auront pas bien uſé, comme ils le pouvoient & comme ils le devoient, des graces que Dieu de toute éternité leur avoit préparées, & des moyens qu'il leur avoit fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés, il n'y en aura donc pas un ſeul qui puiſſe imputer à Dieu ſa perte ; mais qu'ils ſeront forcés de ſe l'imputer à eux-mêmes, en reconnoiſſant qu'il ne tenoit qu'à eux de ſe ſauver, & que Dieu ne les a point laiſſé manquer de ſecours néceſſaires pour arriver au bienheureux terme où il vouloit les conduire. Qu'il a envoyé ſon Fils pour être le Mediateur, le Redempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, & de tout ce qu'il y en aura juſqu'à la fin du monde : ſi bien que de même qu'il fait luire ſon Soleil ſur les bons & ſur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la roſée du Ciel ſur les uns & ſur les autres, de même il a voulu que le Sang de Jeſus-Chriſt ſe repandit, ſans exception de perſonne, ſur tout le genre humain, & qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la ſimple lecture des divins Oracles du Seigneur, & des Saints Livres où ils ſont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre, quand nous les conſulterons & que nous les prendrons dans le ſens naturel qui ſe preſente de lui-même. Il eſt bien étrange qu'il ſe trouve des gens qui ſur cela deviennent ingenieux contre leur propre intérêt ; & qui par de vaines ſubtilités cherchent à obſcurcir des témoignages ſi formels, & d'ailleurs ſi favorables.

Ne raiſonnons point tant, ne ſoyons point ſi curieux d'innover, ni ſi jaloux de ſoutenir à nos dépents des doctrines particuliéres. La foi de nos Peres nous ſuffit. Ce qu'ils ont cru

de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux & en dire, c'eſt aſſurément qu'ils avoient des lumières auſſi relevées que les nôtres, qu'ils étoient auſſi pénétrants que nous, auſſi inſtruits que nous, auſſi verſés dans la connoiſſance des myſtères de Dieu & dans la ſcience du Salut. Or, voyant dans l'Ecriture, ſur tout, dans l'Evangile & dans les Epitres des Apôtres, des termes ſi précis & ſi marqués touchant la prédeſtination divine & le deſſein que Dieu a de ſauver tout le monde, ils ſe ſont ſoumis ſans réſiſtance à une vérité qui leur étoit autæntiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour éluder la force, à de frivoles diſtinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres : l'un, de ceux que Dieu à choiſis & favoriſés : l'autre, de ceux qu'il a rejettés & entiérement delaiſſés. Ils auroient cru par ce partage faire injure à cette miſericorde infinie qui remplit tout l'Univers, & en mal juger ; ils auroient cru offenſer le Dieu, le Créateur, le Pere commun de tous les hommes ; ils auroient cru ſe rendre homicides de leurs freres, en leur fermant ce ſein paternel qui nous eſt ouvert, & d'où perſonne n'eſt exclus, ſi lui-même il ne s'en ſépare. Suivons de guides ſi ſûrs : & entrons dans leurs ſentiments. Au lieu de nous arrêter à des conteſtations & à des queſtions ſans fin, ne penſons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goutons-le dans le ſilence de la Méditation ; nous y trouverons non ſeulement l'appui le plus ferme & la reſſource la plus ſolide, mais encore une des plus douces & des plus ſenſibles conſolations.

Car dans la vive perſuaſion où je ſuis que Dieu a voulu & qu'il veut le Salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuſes conſequences.

J'adore la bonté de Dieu ; je l'admire, j'y

mets ma confiance : je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette Providence universelle, qui embrasse toutes les Nations : toutes les Conditions, tous les Etats. Je vais à Dieu ; & dans un sentiment d'amour & de reconnoissance, je lui dis avec le Prophête : ô mon Dieu ! ô ma miséricorde ! Je mesure sa charité, toute immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions. J'en considére la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, & je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étende jusqu'à moi ? jusqu'à moi ; vile poussiére : jusqu'à moi créature ingrate & rebelle ; jusqu'à moi, pécheur de tant d'années & digne des plus rigoureux châtiments du Ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, & que je tombe dans la défiance & en certains doutes, qui me trouble au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant, Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous mon ame*, me dis-je à moi-même comme David ? *Pourquoi vous allarmez-vous ? Espérez en Dieu, vous le pouvez : car c'est votre Dieu*, (Ps. 42. 5.) & il n'a pour vous que des pensées de paix. Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, & que, par la pratique des bonnes œuvres, je travaille à m'enrichir pour le Ciel : ce qui redouble ma ferveur, c'est de sçavoir, ainsi que s'exprime S. Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'avanture* : mais que Dieu qui desire mon Salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le Livre de vie, & qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact & fidéle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, & que la mul-

titude, la griéveté de mes péchés, m'inspirent un secret déteſpoir d'en obtenir le pardon, pour me raſſurer, je repaſſe cette parole de Jeſus-Chriſt-même : *ce ne ſont point les Juſtes que je ſuis venus appeller, mais les pécheurs.* (MATT. 9. 13.) Touché de cette promeſſe ; je m'anime, je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma converſion. Quelque difficile qu'elle me paroiſſe, nul obſtacle ne m'effraye, rien ne m'arrête, parce que je me réponds de l'aſſiſtance de Dieu, qui, voulant me ſauver, veut par conſéquent m'aider de ſa grace, & me ſoutenir dans mon retour & dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels ſont encore une fois les effets ſalutaires de l'aſſurance où je dois être, d'une volonté réelle & véritable dans Dieu, de ma ſanctification & de mon Salut.

Mais par une régle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler ſur ce principe inconteſtable, du moment que cette volonté de Dieu touchant mon Salut & touchant le Salut de tout autre homme, me deviendra douteuſe & incertaine, où en ſerai-je ? Tout mon zele s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra ; plus de pénitence, plus de bonnes œuvres, & pourquoi ? parce que je ne ſçaurai ſi ma pénitence & toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelqu'avantage & de quelque fruit devant Dieu.

Eſt-il rien en effet, qui doive plus déconcerter tout le ſiſtême d'une vie chrétienne, que cette penſée, Dieu peut-être veut me ſauver, mais peut-être auſſi ne le veut-il pas ? On m'exhortera à ſervir Dieu ; à m'acquitter fidelement des devoirs de la Religion : mais moi je dirai, que ſçai-je ſi tous les ſoins que je me donnerai pour cela, ſi toutes les violences que je me ferai, ſi toute ma fidélité & mon exactitude ne me ſeront point inutiles, puiſque je ne ſçai ſi Dieu veut me ſauver ? On me repré-

ſentera la gloire du Ciel, le bonheur des Saints, leur récompenſe éternelle; mais moi je dirai: que ſçais-je ſi je ſuis appellé à cette récompenſe, puiſque je ne ſçais ſi Dieu veut me ſauver? On me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ſes arrêts, de ſes vengeances, de tous les tourments de l'Enfer, mais moi je dirai: que ſçais-je s'il eſt en mon pouvoir de l'éviter cet Enfer; & ſi mon ſort n'eſt pas déja décidé puiſque je ne ſçais ſi Dieu veut me ſauver? A l'heure de ma mort on me montrera le Crucifix, & l'on me criera: voilà, mon cher frere, voilà votre Sauveur, confiez-vous en ſes mérites & dans la vertu de ſon Sang; mais moi je dirai: que ſçais-je ſi ce Sang divin, ce précieux Sang, a été répandu pour moi? que ſçais-je ſi c'eſt le prix de ma rançon, puiſque je ne ſçai ſi Dieu veut me ſauvet.

Je le dirai, ou du moins je le penſerai. Or, quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du Chriſtianiſme? Avec quelle ardeur peut-on s'y porter? A quelle tentation n'eſt-on pas expoſé de quitter tout, d'abandonner tout au hazard, & de ſe laiſſer aller à ſa bonne ou à ſa mauvaiſe deſtinée? Hélas! de ceux-là-mêmes qui croyent, comme l'Egliſe, la vocation générale de tous les hommes au Salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne ſçautoit déterminer à en prendre le chemin, & à y perſévérer: que ſera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnoître cette vocation, & qui douteront ſi Dieu s'eſt ſouvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon Peuple, non plus qu'une mere n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, & à qui elle a donné la vie.* [Isa. c. 49. 15.) Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci ni celui là parmi ſon Peuple; mais il marque ſon Peuple en général. Or, tout indigne que j'en puis être,

je suis de ce Peuple de Dieu ; je dis-même de ce Peuple choisi, dont Dieu autrefois, & dans un sens plus étroit, disoit, *vous serez mon propre Peuple.* Les Juifs en étoient la figure ; & comme entre toutes les Nations, ils furent la Nation spécialement chérie du Seigneur, & appellée à la terre promise par une préférance de prédilection ; c'est ainsi que Dieu, par une faveur singuliere, a formé de nous un Peuple chrétien, c'est-à-dire, un Peuple qu'il a distingué de tous les autres Peuples, & sur qui il paroît avoir les vuës de Salut plus efficaces & plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, & ce que je ne pourrois penser que par une erreur grossiere, quand dis-je, il y auroit quelque lieu de douter que Dieu voulut le Salut de tant d'infidéles qui n'ont jamais reçu les mêmes lumieres ni les mêmes dons que moi ; dès-là qu'il a plû à la Providence de me faire naître de Parents chrétiens, & comme dans le sein de la Foi, dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grace du Baptême, d'être régénéré en Jesus-Christ, & que je suis devenu par un endroit spécial l'héritier de son Royaume ; dès-là-même que par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques, sortis de la voie droite & engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Eglise, en qui seule est la vérité, la vie, le Salut ; tout cela ne sont-ce pas, de la part de Dieu, des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver.

Il le veut : mais ce Salut si important pour moi, le veux-je ? il est bien étrange que dans une affaire qui me touche de si près, & qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je ne suis pas insensible. Quoi qu'il en soit ; parce que Dieu veut mon Salut & le Salut de tous les hommes, que n'a-t'il pas fait pour cela ? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans

agir, & sans en venir aux moyens nécessaires ? du Ciel-même ; & du Thrône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur : ce Fils unique, ce Dieu-homme, il l'a livré à la mort, & à la mort de la Croix. Où n'a-t'il pas communiqué les mérites infinis de cette Rédemption surabondante ? A qui a-t'il refusé le Sang de Jesus-Christ ? Et pour descendre encore à quelque chose de moins commun & de personnel par rapport à moi, dans son Eglise où il m'a adopté & dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas ? que d'enseignements pour m'instruire, que de Ministres pour me diriger, que de Sacrements pour me fortifier, que de graces intérieures, que de pieuses pratiques pour me sanctifier ! Voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connoître qu'il veut mon Salut, & qu'il le veut sincérement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux ? je n'en puis mieux juger que par les effets. Car si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille. C'est-à-dire, que je dois user de tous les moyens qu'il me présente ; & n'en omettre aucun : que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, & pratiquer tout le bien qu'il me commande ; que je dois être dans une vigilance & dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses graces, & pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un don de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux mon Salut, c'est une contradiction, car vouloir le Salut, & ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sçait indispensablement requis pour parvenir au Salut, ne sont-ce pas dans une même volonté deux sentiments incompatibles, & qui se détruisent l'un l'autre ? He ! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes. Chercherons-nous toujours

à rejetter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes, & qu'à la plus lache & la plus profonde négligence.

Possibilité du Salut dans toutes les conditions du monde.

QUand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état : c'est une mauvaise marque ; car un des premiers principes pour s'y sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son Salut, il y demeure néanmoins : car un autre principe non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagements indispensables qui m'y retiennent, & moi je réponds que, si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès-lors s'accorder avec le Salut, puisqu'étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu ; & que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre Salut vous devint impossible. Développons cette pensée : elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver ; & pourquoi ? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du Salut. Mais comment en détourne-t'il ! Est-ce par lui-même ? cela ne peut-être, puisque c'est un état établi de Dieu : puisque c'est un état de la vocation de Dieu : puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie, puisque c'est un état où Dieu par une suite immanquable donne à chacun des graces de Salut & de sanctification, & non seulement des graces communes, mais des graces propres & particuliéres, que nous appellons pour cela graces de l'état, enfin, puisque

c'eſt un état ; où un nombre infini d'autres avant nous ont vécu très-réguliérement, très-chrétiennement, très ſaintement, & où ils ont conſommé par une heureuſe fin leur prédeſtination éternelle. Reprenons, & de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons pour notre conviction les preuves les plus certaines & les plus ſenſibles.

Un Etat que Dieu a établi : car le premier Inſtituteur de tous les états qui partagent le monde & qui compoſent la ſociété humaine, c'eſt Dieu même, c'eſt ſa Providence. Il a été de la divine Sageſſe, en les inſtituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes ; & delà vient cette diverſité de conditions, qui ſert à entretenir parmi les hommes la ſubordination, l'aſſiſtance mutuelle, la regle & le bon ordre. Or, Dieu qui dans toutes ſes œuvres enviſage ſa gloire, n'a point aſſurément été ni voulu être l'auteur d'une condition, où l'on ne put garder ſa Loi, où l'on ne put s'acquitter envers lui des devoirs de la Religion, où l'on ne put lui rendre, par une pratique fidelle de toutes ſes volontés, l'hommage & le culte qu'il mérite. Et comme c'eſt par-là qu'on opére ſon Salut, il faut dont conclure, qu'il n'y a point d'état qui de lui-même y ſoit oppoſé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un Etat qui, établi de Dieu, eſt de la vocation de Dieu. C'eſt-à-dire, qu'il y en a pluſieurs que Dieu deſtine à cet état, puiſqu'il veut & qu'il eſt du bien public que chaque état ſoit rempli. Que ſerviroit-il en effet, d'avoir inſtitué des profeſſions, des miniſtéres, des emplois, s'ils devoient demeurer vuides, & qu'il ne ſe trouvât perſonne pour y vaquer ? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder avec l'infinie bonté de Dieu notre Créateur & notre Pere, de nous avoir appellés à un état où il ne nous fut pas poſſible d'obtenir la

souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre ame à couvert d'une éternelle damnation.

Un Etat où Dieu veut qu'on se sanctifie & qu'on se sauve. C'est le même Commandement pour toutes les conditions; & c'étoit à des Chrétiens de toutes les conditions, que saint Paul disoit sans exception ; *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints.* (1. THES. c. 4. 3.) Voilà pourquoi il leur recommandoit à tous d'acquérir la perfection de leur état, & leur promettoit au Nom de Dieu, le Salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, & voulant que par la sainteté de nos œuvres nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un Etat aussi où Dieu ne manque point de nous donner des graces de Salut & de sanctification. Graces communes, & graces particulieres. Graces communes à tous les états, graces particuliéres & conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes & les autres capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état : capables de nous asseurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état, capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que par tout, & en toutes conjonctures, nous pouvons dire avec l'humble & ferme confiance de l'Apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie.* (PHILIP. c. 4. 13.)

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés & se sont sauvés. Les Histoires saintes nous l'apprennent, nous en avons encore des témoignages présents; & quoique dans ces derniers

siècles le déréglement des mœurs soit plus général que jamais, & qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisoit connoître tout ce qu'il y a de personnes, qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vuë nous confondroit. Il est difficile que nous n'en connoissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font ? que n'agissons-nous comme ils agissent ? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent ? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous ? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du Salut nous manquent-ils ? Reconnoissons-le de bonne-foi, l'essentielle & la plus grande difference qu'il y a entre eux & nous, n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, & nous ne le voulons pas.

De-là qu'arrive-t'il ? parce qu'ils veulent se sauver, & qu'ils le veulent bien, ils se font des peines & des engagements de leur état, autant de sujets de mérite pour le Salut ; & parce que nous ne voulons pas nous sauver, ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons de ces mêmes engagements, & de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du Salut. Je scais que pour se conduire en Chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, & pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au Salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté & de constance : or, c'est ce qui gêne & ce qu'on voudroit s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plutot fait de dire, qu'on ne peut se sauver dans son état, on tâche de se le persuader, & peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t'on Dieu ? & quand un jour nous paroîtrons devant son Tribunal, & que nous lui rendrons

compte de notre ame, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtoit, n'étoit qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une foiblesse, qui dès le premier choc se laisseroit abattre, & qui bien loin de nous justifier en ce Jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner ?

Mais pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état & ceux de la Religion ! Notre état, je le veux, nous engage au service du monde, mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car quoique nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables. 1. Que les devoirs du monde & ceux de la Religion ne sont point incompatibles. 2. Qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la Religion. 3. Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la Religion sans s'acquitter des devoirs du monde : & voilà de quelle maniere nous pouvons & nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : *Rendez à César*, c'est-à-dire au monde, *ce qui est à César, & rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu* : (MATTH. c. 22. 21.) l'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée & l'oracle de notre divin Maître qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois & conformément à notre état, Dieu & le monde : Dieu pour lui-même, & le monde en vuë de Dieu.

J'ai ajouté, & c'est une vérité fondée sur la raison & sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état & au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état & pour le monde, on le fait pour Dieu & dans

dans l'esprit de Dieu. Or, le faisant dans l'esprit de Dieu, & pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zele plus pur & plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisiéme & dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut-même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état & au monde, puisque dès qu'on le doit au monde, & à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, & que c'est-là une partie de la Religion.

De tout ceci, concluons que si notre état nous détourne du Salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au Salut, c'est au contraire la voie du Salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne ; or, la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi, & en nous y appellant, il nous dit, *voilà votre chemin, c'est par-là que vous marcherez :* (ISAIE. C. 30. 23.) tout autre ne seroit point si sûr, pour nous, dès qu'il seroit de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc & en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état ? c'est par la vie qu'on y mêne & qu'on y veut mêner, laquelle ne peut compatir avec le Salut : mais on y peut vivre autrement ; mais on y doit vivre autrement ; mais on peut & on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, & cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du Christianisme, le soin du Salut. Le remède, ce seroit de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, & même chaque jour, quelque temps pour se recueillir & pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manqueroit

pas, & on sçauroit assez le trouver, si l'on y étoit bien resolu : mais pour cela il faudroit prendre un peu sur soi, & c'est à quoi on ne s'est jamais forme. On se livre à des occupations toutes humaines, on s'en laisse obséder & posséder, on en a sans cesse la tete remplie, le souvenir de Dieu s'efface, & on pense à tout hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : & personne n'ignore combien pour le Salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce seroit d'abord de retrancher de ces liaisons & de ce commerce du monde ce qui est de trop ; ensuite, de se renouveller souvent, & de se fortifier par l'usage de la Priére, de la Confession, de la Communion, de la lecture des bons Livres ; mais on ne veut point de toutes ces précautions, & on ne s'en accommode point. On se porte par tout indifféremment & sans discernement ; tout foible & tout désarmé, pour ainsi-dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant & le plus artificieux : on fait le train du monde, on est de toutes les compagnies, on en prend toutes les maniéres : & est il surprenant alors, que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne & qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes griéves & mortelles ? Je passe bien d'autres exemples, & j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il est impossible de s'y sauver : mais consultons-nous nous-mêmes, & rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main, pour mieux régler nos demarches & mieux assurer notre Salut, ne le pouvons-nous pas ? Or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvoit, lorsqu'on le devoit, lorsqu'il s'agissoit d'un si grand intérêt que le Salut, quel titre de reprobation.

Il n'est donc point question pour nous sauver,

de changer d'état, & souvent-même, comme nous l'avons déja observé, ce changement pourroit préjudicier au Salut, parce que le nouvel état qu'on embrasseroit ne seroit point proprement, ni selon Dieu, notre état ; c'est-à-dire, que ce ne seroit point l'état qu'il auroit plû à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, & de nous ensévelir tout vivant dans les solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, & pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'ame. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, & à qui il donne la force de l'exécuter : mais après tout que seroit-ce de la Société humaine, si chacun prenoit son parti ? A quoi se réduiroit le commerce des hommes entr'eux, & sans ce commerce, comment pourroit subsister l'ordre & la subordination du monde ! Ainsi, rien de plus sage, ni de plus raisonnable que la regle de saint Paul, lorsqu'écrivant aux premiers Fidéles nouvellement convertis, il leur disoit : *Mes Freres, demeurez dans les mêmes conditons où vous étiez quand il a plû à Dieu de vous appeller* ; (1. Cor. c. 7. 20.) Comme s'il leur eut dit dans ces conditions vous pouvez être Chrétiens, & vivre en Chrétiens : car ce n'est point précisement à la condition que la qualité de Chrétien est attachée. Or, vivants en Chrétiens, & pratiquants dans vos conditions l'Evangile de Jesus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne, & de cette fidéle observation de la Loi, que le Salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, & que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment, & dans les discours

qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils ayent leur Salut extrémement à cœur, & qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer ; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O ! si je vivois, disent-ils, dans la retraite, & que je n'eusse à penser qu'à moi-même ! O ! si je ne voyois plus tant de monde, & que je pusse ne m'occuper que de Dieu ! mais le moyen d'être au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraine tant d'autres ? Quel moyen ? si l'on me le demande : je répondrai que la chose est difficile, mais j'ajoûterai qu'en matière de Salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus, car ces difficultés à vaincre & ces efforts à faire, ce sont les moyens de Salut propres de notre état. Chaque condition a ses peines, & la Providence l'a ainsi réglé, afin que dans notre condition nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation Evangélique, en quoi consiste le vrai Christianisme & par conséquent le Salut.

Voie étroite du Salut : & ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre.

L'Evangile de Jesus-Christ est au-dessus de la raison ; mais on peut dire en même-temps qu'il n'est rien de plus raisonnable ; c'est la droiture & la vérité-même. Il ne déguise point, il ne flâte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est ; & ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, & ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéraments.

C'eſt ce que nous voyons au regard du Salut : car au lieu que dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous les obſtacles qui pourroient le détourner d'une entrepriſe, & qu'au contraire on lui en cache une partie, afin de ne le pas étonner dès l'entrée dans la carrière, & de ne lui pas abattre le cœur, l'Evangile n'uſe point de ces réſerves touchant le Salut : il s'explique ſans ménagement, & tout d'un coup il nous déclare que c'eſt une affaire qui demande les plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis pour nous le faire entendre. Il a mille fois inſiſté ſur ce point ; & de toutes les vérités Evangeliques, il ſemble que ce ſoit-là celle dont il ait eu plus à cœur que nous fuſſions inſtruits ; tant il l'a ſouvent répété, & tant il a employé de termes, de figures, de tours différents à l'exprimer dans toute ſa force. S'il parle de la voie du Salut, il ne ſe contente pas de dire qu'elle eſt étroite, mais par une exclamation qui marque juſques dans ce Dieu-Homme une eſpèce d'étonnement, il s'écrie : *Que cette voie eſt étroite* ! S'il parle du Royaume que ſon Pere nous a préparé, & dont la poſſeſſion n'eſt autre choſe que le Salut, il nous avertit *qu'on ne l'emporte que par la violence.*

Si pour nous donner de ce Salut des idées ſenſibles, il uſe de comparaiſon, il nous le fait concevoir comme un ſomptueux édifice, mais qui coûte des fraisimmenſes à bâtir ; comme un tréſor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre & de creuſer ; comme une pierre précieuſe, mais qu'on n'achête qu'en ſe défaiſant de tout le reſte & le vendant ; comme une moiſſon abondante, mais qu'on ne recueille que dans la ſaiſon des fruits, & lorſque par un travail aſſidu on a cultivé le champ du Pere de famille : comme un riche ſalaire, mais qu'on ne reçoit que le ſoir, & qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur & du jour ; comme une ample récompenſe,

mais de quoi : d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, & d'un zèle semblable à une soif & à une faim dévorante ; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel & humain : d'une pureté d'ame & d'une innocence de mœurs, exemptes des moindres tâches : d'une pénitence austère, & d'une mortification ennemie de toutes les commodités, & de tous les plaisirs des sens ; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, & qui s'applique par tout à la maintenir : d'une charité bienfaisante & toute miséricordieuse, toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager & à l'aider ; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie, & même au milieu des persécutions & des malédictions : car voilà le précis des enseignements, que Jesus Christ, notre Guide & notre Maître, nous a tracé, autant par ses exemples, que par ses paroles, sur l'affaire du Salut ; voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or, nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, & combien il est rude à tenir, sur tout dans l'extrême foiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le même Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement, entrez dans ce chemin, mais *efforcez-vous d'y entrer*, mais excitez vous, animez vous, & prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer & y persévérer. Les Apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs Epitres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appetits déréglés, & de tous les desirs du siécle. La nature a beau se plaindre & murmurer, les Elus de Dieu ne se sont jamais flatés là-dessus, & n'ont point imaginé de voie plus douce, par où ils eussent pouvoir atteindre au port du Salut.

On me dira que cette morale est bien sévére : hé ! qui en doute ? nous en convenons ; nous ne prenons point, en l'annonçant, de circuits, ni de détours, nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, & toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher : il n'est pas moins vrai que quiconque réfuse de s'assujettir à tout cela, est dans la voie de perdition, & qu'il n'y a point de Salut pour lui : il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme & à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, & tromper ceux qu'on entraine dans la même erreur, & qu'en se trompant ainsi soi-même & trompant les autres, on se damne & on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la Morale chrétienne ; & comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise de Jesus-Christ, je puis ajoûter que jamais tous les artifices, ni tous les prétextes de notre amour propre ne prévaudront contre ces principes Evangéliques, & contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le Ciel & la Terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or, il nous a dit en venant parmi nous ; *ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte : mais je viens vous mettre le glaive à la main* : (MATH. c. 10.) je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre Salut, & sur tout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine Sagesse ; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera, qui pourra donc se sauver ?

Qui le pourra ! ceux qui pratiqueront l'Evangile. On ira plus loin, & on me demandera qui le pourra pratiquer, cet Evangile dont la Morale eſt ſi pure & la perfection ſi relevée ? Qui le pourra ! ceux qui par une volonté ferme & inébranlable, aidés de la Grace, s'y ſeront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, l'on me demandera, enfin qui pourra ſe déterminer à une vie auſſi régulière & auſſi laborieuſe, que l'Evangile nous l'a preſcrit ? Qui le pourra ! ceux qui par une ſolide & fréquente réflexion ſe feront bien remplis l'eſprit & bien convaincus de l'importance du Salut. Car, quoique je l'aie déja remarqué plus d'une fois, je le redis, & je ne puis trop le redire, c'eſt de-là que tout dépend : c'eſt-à-dire, de cette vive perſuaſion, de cette vuë toujours préſente, de cette idée du Salut, comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire, qui ſeule ou par ſon ſuccès doit faire notre bonheur ſouverain, ou pour ſa perte notre ſouverain malheur Voilà le reſſort qui remuera toutes les puiſſances de notre ame ; voilà, après la grace du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevons ces grandes impreſſions auſquelles rien ne réſiſte. Tellement que quelques combats qu'il y ait à ſoutenir, & quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde préſente à nos yeux pour nous attirer & nous attacher, rien deſormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra, pourquoi ? parce que dans notre eſtime, nous ne mettons rien en parallele avec le Salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaiſon eſt très-naturelle. Le feu prend dans une maiſon, il s'allume de toutes parts, il ſe communique, il croît, l'embraſement eſt général, chacun penſe à ſoi, tous prennent la fuite, on ſe ſauve par où l'on peut, & comme l'on peut. Cependant un homme profondement endormi,

ne sent pas le péril où il est d'être consumé par les flammes & d'y périr ; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il ? délibére-il à se sauver ? prendra-t'il garde s'il lui sera facile de s'échapper ? un premier mouvement l'emporte, & ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, & pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans héſiter, à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution ? c'est qu'il y va de la vie, & que de tous les biens de ce monde nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sçait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie-même.

Belle image d'un Chrétien qui revient de l'assoupissement où il étoit à l'égard du Salut, & qui commence à bien connoître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir murement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes, qui devorent les cœurs ; fausses maximes, qui corrompent les esprits ; objets flâteurs, qui fascinent les yeux ; sales plaisirs, qui amolissent les sens ; exemples qui entraînent ; occasions qui surprennent ; discours libertins ; scandales publics ; intérêts sordides ; injustices criantes ; engagements de la coutume ; esclavage du respect humain : excès de la débauche ; profanation des plus saints lieux ; abus sacriléges & impiétés, que dirai-je ? & peut-on avoir assez peu de connoissance pour ne sçavoir pas combien le monde est perverti, & combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes.

Comment se défendre de cette contagion répandue par tout, & comment se mettre à couvert de ses atteintes ? comment : assailli de tous côtés

& assiégé de tant d'ennemis, leur faire face & en triompher ? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits ? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas & sauver son ame ? Comment ? laissez agir ce Chrétien éclairé de la lumière de Dieu & fortifié de sa grace. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir, l'excellence du Salut ; c'est assez qu'il en ait connu le prix : tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, & que pour la conserver il la renouvellera souvent, & la rappellera, j'ose dire, qu'alors il sera comme invulnérable & comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus enracinées, il se roidira contre toute considération humaine : contre le torrent de la coûtume, contre la chair & le sang, contre les objets les plus corrupteurs, & les attraits des plaisirs les plus séduisants. Il s'adonnera aux exercices de la Religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public. Il les pratiquera fidellement, exactement, constamment ; & parce que cette assiduité est un joug, & pour plusieurs-même en mille conjonctures, un joug très-pésant, il se captivera, il se surmontera, il s'élévera au-dessus de lui-même ; jamais la peine ne l'étonnera.

A-t'elle étonné tant de Solitaires ; quand ils se sont confinés dans les deserts, & retirés dans les plus sombres cavernes ? A-t'elle étonné tant de Religieux, quand ils se sont cachés dans l'obscurité du cloître & soumis à toutes les austérités ? A-t'elle étonné tant de Vierges Chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, & qu'elles ont porté sur leur corps toute la mortification de Jesus-Christ ? A-t'elle étonné tant de Martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, & livrés aux plus cruels tourments?

Il s'agit pour nous du même Salut, dont l'espérance leur donnoit cette force supérieure & victorieuse. Fallut-il donc l'acheter par les mêmes supplices, par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés : mais le sommes-nous en effet, & quoique nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement & si vite aux moindres difficultés ? Car le Christianisme aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves, qui loin du péril témoignent une assurance merveilleuse, & à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siécle ! jamais dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a pu retrécir le chemin du Salut, parce que les leçons & les paroles n'engagent à rien ; & jamais en même-temps on ne l'a pu élargir dans la pratique & dans les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui coutent, & que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons ni par une rigueur outrée à le retrecir jusqu'à le rendre impratiquable, ni par un relachement trop facile, à l'applanir & à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité & tout son mérite. L'un nous conduiroit au desespoir : l'autre, nous perdroit par une trompeuse défiance.

Prenons le juste milieu de l'Evangile, & sans donner dans aucune extrêmité, souvenons-nous que la voie du Ciel n'est point si étroite qu'on n'y puisse marcher ; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, & pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zele de leur Salut inspire de suivre cette voie & d'y avancer, voici ce que j'ajoûte, & ce que je puis appeller le miracle de la grace. Car une expérience de tous les siécles depuis Jesus-Christ, l'Auteur & le Consommateur de notre foi, a fait connoître, que cette voie, toute épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche

moins de douceurs, & qu'on s'assujettit moins de ménagement & moins de réserve à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il? c'est aux ames, qui l'éprouvent à nous en instruire? ou plutôt, c'est un de ces secrets dont saint Paul disoit, qu'il n'est permis a nul homme de les expliquer. Mais tout impénétrable qu'est ce Mystére, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car de quelque maniére que ce puisse être, & en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jesus-Christ s'accomplisse: c'est une parole Divine, & par conséquent infaillible. Or, cet adorable Maître nous a dit que son joug est doux & son fardeau leger; & en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug & de fardeau marquent de la difficulté & de la pesanteur: mais avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient leger, & ce joug devient doux, dès que c'est le joug & le fardeau du Seigneur, pourquoi? Parce que la grace y répand toute son onction, & qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer, dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume & qu'elle ne fasse porter avec une sainte allegresse.

On est surpris, & pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi même, tant on se trouve different de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du Salut, tous les sens s'étoient révoltés, & à peine se persuadoit-on qu'on y pût faire quelques pas, mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, & les chemins les plus raboteux s'applanissent. *Ah! Seigneur*, s'écrioit un grand Saint, *vous m'avez heureusement trompé.* En m'enrollant dans votre milice, je m'attendois, selon les principes de votre Evangile, à des assauts & à une guerre, où je craignois que ma foiblesse ne succombât. Je me figurois une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans

repos, sans goût; & jamais mon cœur fut plus content, ni mon esprit plus calme & plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage? Mais le mal est qu'on ne les en croit pas, qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle & par son propre sentiment.

Soin du Salut, & l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.

Cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa justice. (Luc. c. 12. 31.) En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du Salut. Ce Salut, ce Royaume de Dieu, c'est dans l'Eternité que nous le devons posséder; c'est à la mort que nous le devons trouver, mais c'est dans la vie que nous le devons chercher, Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; & si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais, & dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder & de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher; car l'unique voie pour y arriver & pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté; or ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? En cette vie, & non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent, & non dans l'Eternité? Sur la terre, & non dans le Ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le Ciel & la Terre: la Terre fait les Saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; & au contraire, le Ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les Saints. Supposez de tous les Saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le Ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoûtera pas un seul degré à sa sainteté. Cet état de gloire couronnera sa sainteté, con-

firmera sa sainteté, consommera sa sainteté, mais il ne l'augmentera. Il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle : mais il ne la rendra ni plus méritoire ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant & sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le Royaume de Dieu, mais encore comment le faut-il chercher ? *Premiérement*, [Luc. c. 12.) c'est-à dire, que nous devons faire du Salut notre premiere affaire, pourquoi ? Parce que c'est notre plus grande affaire. Régle divine, puisque c'est le Fils-même de Dieu qui nous l'a tracée. Régle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, & qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire. Régle fixe & inviolable, puisque c'est une Loi émanée d'en haut, & un ordre que Dieu a établi & qu'il ne changera jamais. Mais nous toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette Loi, nous voulons substituer à cette régle une régle toute opposée. Car Jesus-Christ nous dit, cherchez d'abord le Royaume de Dieu, & pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Pere céleste, qui vous aime, & *qui vous donnera toutes ces choses par surcroit.* (IBID.) Mais nous, au contraire, nous disons : cherchons d'abord les biens de la vie : & pour ce qui regarde les biens de l'Eternité, le Royaume de Dieu, le Salut, ne soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur : il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique, & c'est ainsi que raisonnerent les conviés de l'Evangile, (Luc. c. 14. 17.) Ils étoient invités à un grand repas ; il falloit, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs : mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devoient vaquer

préférablement à l'invitation qu'on leur avoit faite. Ils ne douterent point qu'ils n'euſſent ſur cela de bonnes raiſons pour s'excuſer ; & pleins de confiance, l'un dit, je me marie, & il faut que j'aille célébrer les nôces : l'autre dit, j'ai acheté une terre, & je ne puis me diſpenſer de l'aller voir ; un autre dit, j'ai à faire l'eſſai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendus. Tous conclurent enfin qu'ils avoient des choſes plus preſſées, que ce repas dont il s'agiſſoit, & répondirent que ce ſoit pour une autre fois. Or, qu'eſt-ce que ce grand repas ? Dans le langage de l'Ecriture, c'eſt le Salut. Dieu nous y appelle, & nous y appelle tous. Il ne ſe contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ſes Miniſtres & ſes ſerviteurs ; mais il nous a même envoyé ſon Fils unique. On nous avertit que de la part du Maître tout eſt prêt, & qu'il ne reſte plus que de nous préparer nous-mêmes, & de nous mettre en état d'être reçus au feſtin. Mais que répondons-nous ? J'ai d'autres affaires préſentement, dit un mondain ; & quelles ſont-elles ces autres affaires ? L'affaire de mon établiſſement, ajoûte-t'il ; l'affaire de mon aggrandiſſement, les affaires de ma maiſon ; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines que ne fait on pas ? & cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achete-t'on pas ? Eſt il moyen qu'on n'imagine ? & eſt-il moyen, quelque pénible & quelque fatiguant qu'il ſoit, qu'on ne mette en œuvre pour ſe pouſſer, pour s'avancer, pour ſe diſtinguer, pour s'enrichir, pour ſe maintenir, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville ? Il ſemble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, & de rendre poſſible ce qui de ſoi-même paroîtroit avoir des difficultés inſurmontables, & être au-deſſus des forces de l'homme. Il donne de la ſanté aux foibles, & leur a fait ſoutenir des travaux, & des veilles, des contentions d'eſprits, capables de ruiner les tem-

péramments les plus robuſtes. Il donne de l'activité aux pareſſeux, & leur inſpire un feu & une vivacité qui les porte par tout, & que rien ne rallentit. Il donne du courage aux lâches, & malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expoſe à tous les orages de la mer, & à tous les périls de la guerre. Il donne de l'induſtrie aux ſimples & leur ſuggère les tours, les artifices, les intrigues, les meſures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins & pour réuſſir dans leurs entrepriſes. Voilà comment on cherche les biens du monde, & comment on croit les devoir chercher. De ſorte que ſi l'on vient à bout de ſes deſſeins, quoi qu'il en ait coûté, on s'eſtime heureux, & l'on ne penſe point à ſe plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire, & que ſi les deſſeins qu'on avoit formés échouent, ce n'eſt point de toutes les fatigues qu'on a eſſuyées, que l'on gémit, mais du mauvais ſuccès où elles ſe ſont terminées. Tant on eſt perſuadé de cette fauſſe & dangereuſe maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, & qu'elles demandent toute notre application.

Cependant, que fait-on pour le Salut, & quand il s'agit du Royaume de Dieu, à quoi ſe tient-on obligé & quelle diligence y apporte-t'on ? les uns en laiſſent tout-à-fait le ſoin ? & tout le ſoin que les autres en prennent, ſe réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, & très-imparfaitement. On ne s'en inquiéte pas davantage : comme ſi cela ſuffiſoit, que Dieu dût ſuppléer au reſte. En vérité eſt-ce ainſi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce Royaume fermé depuis tant de ſiécles, & dont il eſt venu nous tracer le chemin & nous ouvrir l'entrée ? Il veut que nous le cherchions comme un tréſor : (MATTH. 6. 13.) or, avec quelle ardeur agit un homme qui ſe propoſe d'amaſſer un tréſor ? On eſt attentif à la moindre eſpérance du gain, ſenſible à la plus petite perte, prudent pour

discerner tout ce qui peut nous servir, ou nous nuire; courageux pour supporter tout le travail qui se présente, tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourroit arrêter nos projets & diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse, or, cet homme de l'Evangile qui a découvert une belle perle, ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connoît tout le prix, & qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête: or, à quels frais, à quels hazards, à quels efforts n'engage pas la poursuite & la conquête d'un Royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin & notre dernière fin! or, en toutes choses la fin; & sur tout la fin dernière; doit toujours être la premiere dans l'intention; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable Maître ne nous a pas seulement dit: *cherchez le Royaume de Dieu:* mais il ajoûte, *& sa Justice* (Luc. c. 12. 31.) Qu'est-ce que cette Justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie, sans quoi l'on ne peut prétendre au Royaume éternel? Car je viens de le dire; & je ne puis trop le repéter, ce Royaume n'est que pour les Saints. Il n'est, ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les sçavants: disons mieux, il est & pour les grands, & pour les nobles, & pour les riches & pour les sçavants, & pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possédent, il joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu, & la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accom-

mode pas, & ce que nous mettons dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses, ou de prétendues excuses : on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagements indispensables & à quoi l'on peut à peine suffire, on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge, en un mot, on a mille raisons toutes aussi spécieuses, mais en même-temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par-là bien justifié devant Dieu, lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent, ne douterent point que le Maître qui les avoit invités, ne fut très-content d'eux, & de ce qu'ils lui alléguoient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement : il en fut indigné, & déclara sur l'heure, *que jamais aucun de ces gens-là ne paroîtroit à sa table.* (Luc. c. 14. 24.] Tel est de la part de Dieu le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre Salut, & d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, & nous exclut de son Royaume. Quel arrêt ! quelle condamnation ! malheur à l'homme qui s'y expose. Ah ! nous avons des affaires : mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le Salut au nombre de ces affaires, & regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non seulement elle en est indigne, mais par comparaison avec celle là nulle ne mérite nos soins, & tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là, ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le Salut : or, étant perdu pour le Salut, tout autre emploi que nous en faisions, n'est plus qu'un amusement

frivole, & tout autre fruit que nous en retirons, n'eſt que vanité & illuſion.

Subſtitution des graces du Salut ; les vuës que Dieu s'y propoſe, & comment il y exerce ſa juſtice & ſa miſéricorde.

DAns l'ordre du Salut, il y a de la part de Dieu des ſubſtitutions terribles ; c'eſt à-dire, que Dieu abandonne les uns, & qu'il appelle les autres ; que Dieu dépouille les uns, & qu'il enrichit les autres ; que Dieu ôte aux uns les graces du Salut, & qu'il les tranſporte aux autres. Myſtère de prédeſtination certain & inconteſtable. Myſtère qui, tout rigoureux qu'il paroît & qu'il eſt en effet, ne s'accomplit néanmoins que ſelon les Loix de la plus droite Juſtice, & que par le Jugement de Dieu le plus équitable. Enfin, myſtère où Dieu fait tellement éclater la ſévérité de ſa Juſtice, qu'il nous découvre en même-temps, tous les tréſors de ſa miſéricorde, & les reſſources inépuiſables de ſa providence : de ſorte qu'à la vuë de ce grand myſtère, je puis bien dire comme le Prophête, *Le Seigneur a parlé, & voici deux choſes que j'ai entendues à la fois ; ſçavoir*, (Ps. 16. 12.) que le Dieu que j'adore eſt également redoutable par ſon infinie puiſſance, & aimable par ſa ſouveraine bonté.

I. Myſtère certain & inconteſtable, Myſtère de Foi. Toute l'Ecriture, ſur-tout l'Evangile & les Epîtres des Apôtres nous annoncent cette vérité, & les exemples les plus mémorables l'ont confirmée juſques dans ces derniers ſiécles. *Le Royaume de Dieu nous ſera enlevé*, diſoit le Sauveur du monde aux Juifs, *& il ſera donné à un Peuple qui en produira les fruits* (MATH. C. 21. 43) Le même Sauveur & au même endroit : en propoſant la parabole de la vigne, ajoûtoit : (IBID. C. 40.) *Que fera le Maître à ces vignerons*

qui se sont révolté contre lui ? il fera périr misérablement ces misérables, & il louera sa vigne à d'autres, qui la cultiveront & prendront soin de la faire valoir. N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu, que Saint Paul & Saint Barnabé eurent ordre d'aller prêcher l'Evangile aux Gentils, & qu'ils se retirerent de la Judée en prononçant cette espéce de malédiction, (ACT. c. 13. 46.) *Puisque vous rejettez la parole du Salut, & que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les Nations ; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné.*

Il y auroit cent autres témoignages à produire les plus évidents, & qui nous marquent deux sortes de substitutions : substitutions générales, & substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les Gentils ont pris la place des Juifs : (Is. c. 5. 1.) *Ceux qui étoient enveloppés des plus épaisses ténèbres & assis à l'ombre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, & ont été éclairés de la plus brillante lumière* : tandis que le Peuple choisi de Dieu, que les Enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, & dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, & d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine, dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette Nation reprouvée, mais ailleurs. On a vu des Provinces, des Royaumes, des Empires où la vraie Eglise de Jesus-Christ dominoit, & où la plus pure & la plus fervente Catholicité formoit de milliers de Saints, perdre tout-à-coup la foi de leurs Peres, & se précipiter dans tous les abymes où l'esprit de mensonge les a conduits ; pendant que cette même foi, proscrite & bannie, passoit au-delà des mers, & portoit le Salut à des sauvages & à des infidéles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, & de quoi nous avons encore devant les yeux les tristes monuments. Plaise au Ciel de ne nous pas enlever

un riche talent, & que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre & plus pressant que nous ne le croyons. Puissions-nous y prendre garde. Substitutions particulières, d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne Loi, Jacob eut la bénédiction, qui, par le droit d'aînesse appartenoit à son frere Esaü : figure si familiere à l'Apôtre Saint Paul, & qu'il met si souvent en œuvre. Dans la Loi nouvelle, Saint Matthias succéda à Judas déchû de l'Apostolat ; entre quarante Martyrs sut le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu & manqua de constance ; mais dans le moment-même un autre fit le quarantieme, & emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des justes se sont pervertis, & qu'en même-temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux ; non seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chûtes qui étonnent ; & d'autre part, on attend aussi parler de certaines conversions qui ne paroissent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, & chacun prétend en connoître les véritables causes ; mais, si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de graces que celui-là a rejetté ; & dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que donnoit Saint Paul aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avoient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble & salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du Salut & de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vuë de tant d'autres, qui après y avoir passé de longues années, & y avoir fait incom-

parablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir, & de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice & du libertinage, ne pensons point avoir droit de le réprimer ; mais humilions-nous encore à la vuë de tant d'autres aussi corrompus, &, pour ainsi dire, aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnoître, de se relever, d'acquérir, par la ferveur de leur pénitence, un fond de mérites que nous n'avons pas, & de parvenir, dans le Ciel, à un point de gloire, où nous ne pouvons guéres espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, & dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroit & qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les Loix de la plus droite Justice, & que par le Jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une Cour on voit la décadence d'un Grand, que le Prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustroient & le distinguoient, ce renversement de fortune, cette disgrace répand dans les cœurs une terreur secrette. On se regarde l'un l'autre, & dans la surprise où l'on se trouve on mesure toutes ces paroles, & l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eu le Maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, & de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on étoit, on impute à la personne son propre malheur, & l'on traite la conduite du Prince, non point de sévérité, mais de punition légitime & raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu & l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une ame, & qu'il ne lui donne plus comme autrefois, ses soins paternels : qu'il ne fait plus des-

cendre sur cette terre stérile & déserte, ni rosée du Ciel pour l'amolir, ni les rayons du Soleil pour l'éclairer : qu'il n'y croît plus que des ronces & des épines. Quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple. *Vous ne serez plus mon peuple, & je ne serai plus votre Dieu.* (OSÉE c. 1. 7.) Quand nous lisons au Livre des Rois cette triste parole de Samuël à Saül, *le Seigneur vous a renoncé* : (3. Reg. c. 15. 16.) & que là-même nous voyons comment l'esprit de Dieu sort de ce Prince malheureux, & va susciter David pour occuper le Thrône d'Israël. Quand nous pensons à cette ménace prononcée par le Fils de Dieu: *Plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident*, & tous étrangers qu'ils sont, *ils auront place au festin, avec Abraham, Isaac, & Jacob dans le Royaume des Cieux ; mais les enfants du Royaume seront jettés dehors, dans les ténébres.* (MATT. c. 8. 11.) Et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-à-dire quand nous sommes témoins de la corruption & du débordement des mœurs où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années étoit très-régulière, très-chrétienne, très-édifiante ; & que nous faisons cette réflexion, qu'il a fallu pour en venir à de telles extrêmités, qu'ils ayent été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effrayent. Nous nous figurons Dieu, comme un Juge formidable ; nous tremblons sous sa main toute-puissante, nous adorons ses Jugements ; mais autant que nous les révérons, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre, & il est bon même que nous soyons touché de cette crainte salutaire dont le Prophête Royal souhaitoit d'être pénétré jusqua dans la moëlle de ses os. Mais après tout, nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer : & voici comment. Car suivant les principes de la Religion, cette soustraction de graces, ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la

ſorte, mais de nous-même. Que veut dire cela ? C'eſt que Dieu ne ſouſtrait à l'homme la grace, qu'après que l'homme par ſa réſiſtance s'en eſt rendu formellement indigne ; c'eſt que Dieu ne ceſſe de communiquer à l'homme ſon Eſprit, qu'après que l'homme, par une obſtination volontaire & libre, lui a fermé l'entrée de ſon cœur : c'eſt que Dieu n'abandonne l'homme & ne le retranche du nombre des Juſtes, qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu, & qu'il s'eſt livré à ſon ſens réprouvé aux ennemis de ſon Salut.

Il ne tenoit qu'à cet homme d'écouter la voix de Dieu, de ſuivre la grace de Dieu, d'être fidele aux inſpirations de l'Eſprit de Dieu, de demeurer, avec l'aſſiſtance d'enhaut, inviolablement attaché à Dieu ? & Dieu alors l'eût toujours ſoutenu, lui eût toujours été préſent par une protection conſtante, lui eût toujours fourni de nouveaux ſecours : car ne plaiſe au Ciel que jamais nous donnions dans cette erreur ſi hautement condamnée par l'Egliſe, ſçavoir, qu'il y ait des Juſtes que Dieu laiſſe manquer de graces néceſſaires : lors-même qu'ils veulent agir, & qu'ils s'efforcent d'obéir à ſes divines volontés ſelon l'état & le pouvoir actuel où ils ſe trouvent ! ſi donc Dieu interrompt à notre égard le cours de ſa providence ſpirituelle, & laiſſe tarir pour nous les ſources du Salut, nous n'en pouvons accuſer que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs : mais n'avoit-il pas auparavant recherché mille fois cette ingrate Nation ; & n'avoit-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté, & pour amollir la dureté de leur cœur ! (Luc. c. 13. 34.) *Jéruſalem, Jéruſalem, toi qui verſe le ſang des Prophètes, & qui lapide ceux qui te ſont envoyés, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfants comme ſous mes ailes, & tu ne l'as pas voulu : Voilà que votre Maiſon va être deſerte.* Sans inſiſter ſur bien d'autres exemples aſſez connus : quoiqu'éloignés

quoiqu'éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais, si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs ames, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui, & pour les gagner. (PROV. c. 1. 24.) *Je vous ai appellés, & vous vous êtes rendus sourds à ma parole: je vous ai tendu les bras, & vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez mépriſé mes conſeils, & vous n'avez tenu nul compte de mes avertiſſements, ni de mes menaces. C'eſt pourquoi je vous mépriſe moi-même.* Or, qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu, que de raiſonnable? La conſéquence que nous en devons tirer, c'eſt de prendre bien garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention; de conſerver chérement le don de Dieu, ſi nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hazard de perdre un talent ſi précieux; de nous ſouvenir que nous le portons dans des vaſes très-fragiles, & que c'eſt néanmoins toute notre richeſſe & tout notre Salut. Allons encore plus loin, & achevons.

III. Myſtere où Dieu fait tellement éclater la ſévérité de ſa juſtice, qu'il nous découvre en même temps tous les tréſors de ſa miſéricorde & les reſſources inépuiſables de ſa Providence. Car je l'ai déjà dit, & c'eſt à quoi nous devons faire préſentement une réflexion toute nouvelle: il n'en eſt pas de notre Dieu, comme de ces maîtres intéreſſés qui reprennent leurs dons, pour les avoir & pour les garder. Ce qu'il enleve d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-t-il? A ceux que ſa miſéricorde choiſit pour faire valoir ce que d'autres poſſédoient inutilement, & ce qu'ils diſſipoient. De ſorte que les dons de Dieu, ſi je l'oſe dire ainſi, ne font que changer de mains. Subſtitutions où nous ne pouvons aſſez admirer, ni les adorables conſeils de ſa ſageſſe, ni les ſoins paternels de ſon amour. Et d'abord, c'eſt par de telles ſubſtitutions qu'il remplit le

nombre de ſes Elus. Car il veut que ce nombre ſoit complet, *& faudra-t-il donc*, diſoit l'Apôtre, (ROM. c. 3. 3.) *parce que que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obſtination, la parole de Dieu demeure ſans effet* ? Faudra-t-il que les favorables deſſeins qu'il a plu à ſon infinie bonté de former ſur le Salut des hommes, ſoient arrêtés & renverſés ? Non, ſans doute ; mais au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, & l'eſclave ſuccédera au fils, lequel étoit né libre. Quand le Pere de famille apprend que ceux qu'il avoit invités à ſon feſtin, ont refuſé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a fait, ſoient perdus ; mais il ordonne ſur l'heure à ſon ſerviteur, d'aller dans toutes les rues de la ville, & de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux ; & quand, malgré tout ce qu'on a pu ramaſſer de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui reſtent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors la ville, dans les chemins & le long des haies, & qu'on preſſe les gens d'entrer : pourquoi ? *Afin*, dit-il, *que ma maiſon ſe rempliſſe.* (Luc. c. 34.) C'eſt ainſi que les Anges rébelles ayant laiſſé par leur chûte comme un grand vuide dans le Ciel, Dieu leur a ſubſtitué les hommes ; ne voulant pas que la damnation de ces eſprits réprouvés interrompît le cours de ſes largeſſes, ni qu'elle mît des bornes à ſa miſéricorde. Or, ce qui eſt vrai des Anges à l'égard des hommes, l'eſt pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'eſt par ces mêmes ſubſtitutions que Dieu tourne le mal en bien, & que le péché ſert au Salut des pécheurs & à leur ſanctification. Ce pécheur abuſoit de telle grace, & Dieu l'a tranſportée à cet autre, auſſi pécheur, peut-être-même plus pécheur que lui, mais qui dans l'heureux moment où la grace vient tout de nouveau le ſolliciter, cede enfin à l'attrait, & le ſuit, ſe reconnoît, ſe convertit, comble de conſolation

toutes les personnes qui s'intéressent à son Salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc, dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, & d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence. Il s'avance, il se perfectionne, il se fait un Saint : voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, & la joie dans toute la Cour céleste. Ajoutez que souvent dans ces substitutions la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment, & même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là l'occasion de sauver. Qu'étoit-ce que le peuple Juif, en comparaison de toutes les Nations du monde ? Or, parce que cette petite contrée n'a pas reçu la Loi Evangélique, à quelles nations, & en quels lieux les Apôtres ne l'ont-ils pas prêchée ? Ils se sont dispersés dans le monde entier ; ils y ont fait retentir le nom de Jesus-Christ ; ils y ont procuré le Salut d'une multitude innombrable d'Elus. Maison d'Israël, ouvres les yeux, & vois en quelle solitude tu es restée : il n'y a plus pour toi, ni Temple, ni Autel, ni Prophète ; mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de Prédicateurs ont été envoyés, que des Ministres ont été consacrés, que d'Autels ont été érigés, que de Temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! quelle moisson ! Quelle récolte, que tant d'ames qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévouées à lui & à son Fils unique, leur Messie & leur Sauveur ! tant il est vrai, & tant le Prophète a eu sujet de dire, *que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements.* (PSAL. 144, 9.).

Mais ce n'est pas encore tout ; & il me semble que dans les substitutions dont je parle, & dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystere, je découvre, quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pé-

cheur que Dieu prive de certaines graces pour les répandre ailleurs. Car ces graces, par l'abus que ce pécheur en faisoit, ne servoient qu'à le rendre plus criminel & plus redevable à la justice de Dieu : si bien que dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine & à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due, reconnoissons en toutes choses la droiture & la sainteté de ses voies. Si dans la vue des déréglements de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes ; c'est-à-dire, ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde, il y a toujours un fond de graces dont nous pouvons user. Avec ce fond de graces, tout petit qu'il est, nous pouvons gémir, prier, réclamer la bonté divine ; & pourquoi le Seigneur ne nous écouteroit-il pas ? Heureux le fidele qui met toute son étude & toute son application à se pourvoir pour le Salut ; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet ; qui bien-loin de se laisser ravir ce qu'il possede, le fait croître chaque jour & ajoute mérites sur mérites. Il doit souhaiter le Salut de tous les hommes. Il le doit demander à Dieu, & c'est ce que la charité nous inspire ; mais avant le Salut des autres, il doit demander le sien, & le souhaiter par préférence ; car en matiere de Salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah ! quel sera le mortel dépit, quel sera la consternation de tant de réprouvés, au Jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinoit, & dont ils seront éternellement exclus ? Quand, dis je, un Ecclésiastique verra en sa place un Laïque ; quand un Religieux verra en sa place un homme du siecle ; quand un Chrétien verra en sa place un infidele. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits, & nos

rangs dans le monde ; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le Ciel.

Petit nombre des Elus ; de quelle manière il faut l'entendre, & le fruit qu'on peut retirer de cette considération.

IL est constant que le nombre des Elus sera le plus petit, & qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or, c'est une question que font les Prédicateurs : savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, & de la traiter dans la Chaire, parce qu'elle est capable de troubler les ames, & de les jetter dans le découragement. J'aimerois autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Evangile, & de le prêcher dans la Chaire. Eh! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Evangile, que ce petit nombre des Elus ? Qu'y a-t-il que le Sauveur du monde dans ces divines instructions nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement & plus clairement entendre : *beaucoup sont appellés, mais peu sont élus* : (MATTH. c. 2. 15.) c'est ainsi qu'il conclut quelques-unes de ses paraboles. *Le chemin qui mene à la perdition, est large & spacieux*, dit-il ailleurs, (MATTH. c. 1. 13.) *le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie, est étroite ! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer.* Est-il rien de plus précis que ces paroles ? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignoit publiquement ; voilà ce qu'il inculquoit à ses Disciples, ce qu'il représentoit sous différentes figures, qu'il seroit trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruits que lui, de ce qu'il convient, ou ne convient pas d'annoncer aux fideles ? Prêchons l'Evangile, & prêchons-le sans en rien retrancher, ni en rien adoucir ; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté,

dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera ; il portera lui-même, & lui seul la peine de son scandale.

On dit ce petit nombre d'Elus : cette vérité fait trembler ; mais aussi l'Apôtre veut-il que nous opérions notre Salut avec crainte & avec tremblement ? On dit : c'est une matiere qui trouble les consciences ; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, & il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif & trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'Elus, décourage & désespere ? oui, cette idée peut décourager & peut-même désespérer, quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, & sur-tout quand elle est établie sur des faux principes & sur des opinions erronnées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose ; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, & non point telle que nous l'imaginons ; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zele outré & une sévérité mal réglée peuvent la porter ; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le Christianisme, bien-loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, & de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre Salut, & pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché, quels écueils il y faut éviter, & selon quels principes il y faut raisonner, afin de le rendre utile & profitable.

Je l'avoue d'abord, & je m'en suis assez expliqué ailleurs ; il y a certaines Doctrines, suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des Elus, sans ruiner l'espérance chrétienne, & sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple,

dire qu'il y aura peu d'Elus, parce que Dieu ne veut pas le Salut de tous les hommes, parce que Jesus-Christ, Fils de Dieu, n'a pas répandu son Sang, ni offert sa mort pour le Salut de tous les hommes; parce qu'il ne donne pas sa grace, ni ne fournit pas les moyens de Salut à tous les hommes; parce qu'il réserve à quelques-uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses & toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant: je le sçais, encore une fois, & j'en conviens; débiter dans une Chaire chrétienne de pareilles propositions, & s'appuyer sur de semblables preuves, pour conclure précisément delà que très peu entreront dans l'héritage céleste, & parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un Auditoire, & rallentir toute sa ferveur, en renversant toutes ses prétentions au Royaume de Dieu. Chacun dira ce que les Apôtres dirent au Sauveur du monde, & le dira avec bien plus de sujet qu'eux: *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être sauvé?* (MATTH. c. 19. 25.) Aussi l'Eglise a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs, & a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathêmes de si funestesconséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrêmités, & pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenois de faire un discours sur le petit nombre des Elus, voici, ce me semble, quel en devroit être le fond. Je poserois, avant toutes choses, les principes suivants.

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des Elus. Droit fondé sur la bonté & sur la miséricorde de Dieu, qui nous aime tous comme son ouvrage, & dont la Providence prend soin de tous les Etres que sa puissance a créés. Droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regardent tous, sur-tout comme Chrétiens; car c'est à nous, aussi-bien qu'aux fideles

de Corinthe, que Saint Paul disoit: (2. COR. c. 7. 1.) *ayant donc, mes très-chers Freres, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toutes souillures, & achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu.* Droit fondé sur les mérites infinis de Jesus-Christ, auxquels nous participons tous, & en vertu desquels nous pouvons & nous devons tous le reconnoître comme notre Sauveur. Droit fondé sur la grace de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jesus-Christ, (1. JOAN. c. 3. 1.) *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu.* Or, tous les enfants ont droit à l'héritage du pere, & par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu, nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

2. Que non seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable, d'espérer que nous serons du nombre des Elus. Comment cela? C'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui, & de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite, que la Foi & que l'amour de Dieu. Or, être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le Royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu la gloire & le bonheur des Elus de Dieu: de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée & la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés: pourquoi? Parce que dès-lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement.

3. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette espérance; qui ne commette un nouveau péché, quand il vient à perdre cette espérance: qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés, quand il renonce tout-à-fait à cette espérance, & qu'il l'abandonne. Car, com-

me je l'ai déjà fait remarquer, on peut être actuellement pécheur, & être un jour au nombre des Elus : témoin Saint Pierre, témoin Saint Paul, témoin Magdelaine. Ce n'eſt pas, à Dieu ne plaiſe, en demeurant toujours pécheur ; mais en ſe convertiſſant. Or, il n'y a point de pécheur, dont Dieu ne veuille la converſion : *ce n'eſt point la mort des pécheurs que je demande ; mais je veux qu'ils ſe convertiſſent, & qu'ils vivent.* (Ezech. c. 33. 11.) Il n'y a point de pécheur que Jeſus-Chriſt ne ſoit venu chercher & racheter. *Lorſque nous étions encore pécheurs & ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par ſon Fils.* (Rom. c. 5. 8.) Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ſes péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (Luc. c. 3. 3.) Donc tout cela étant eſſentiellement lié avec l'eſpérance en Dieu, il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans ſon cœur, quelque pécheur qu'il ſoit du reſte, & en quelque abîme qu'il ſe trouve éloigné.

Ces principes ſuppoſés comme autant de maximes inconteſtables, j'examinerois enſuite, non point s'il y aura peu d'Elus, puiſque Jeſus-Chriſt nous l'a lui-même marqué expreſſément dans ſon Evangile, mais pourquoi il y en aura peu ; & il ne me ſeroit pas difficile d'en donner la raiſon : ſavoir ; qu'il y en a peu & fort peu qui marchent dans la voie du Salut, & qui veuillent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puiſſent y marcher ; car une autre vérité fondamentale que j'établirois, c'eſt que nous le pouvons tous avec la grace de Dieu, qui ne nous eſt point pour cela refuſée ; que tous, dis-je, nous pouvons, chacun dans notre état, accomplir ce qui nous eſt preſcrit de la part de Dieu, pour mériter la couronne & pour aſſurer notre Salut. Sur quoi, je répondrois & je conclurois, que ſi le nombre des Elus ſera petit, même dans le Chriſtianiſme, c'eſt par la faute & la négligence du grand nombre des

Chrétiens ; que c'eſt par leur conduite toute mondaine, toute payenne, toute contraire à la Loi qu'ils ont embraſſée & à la Religion qu'ils profeſſent.

Delà prenant l'Evangile, & entrant dans le détail, je dirois : à qui eſt-ce que le Salut eſt promis ? A ceux qui ſe font violence : (MATTH. c. 11. 22.) *Depuis le temps de Jean-Baptiſte juſqu'à préſent, le Royaume des Cieux ſe prend par force, & ceux qui y emploient la force, le raviſſent.* A ceux qui ſe renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour, & qui conſentent à la porter : (MATTH. c. 16. 24.) *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à ſoi-même, qu'il prenne ſa croix, qu'il la porte tous les jours, & qu'il me ſuive.* A ceux qui obſervent les Commandements, ſur-tout les deux Commandements les plus eſſentiels, qui ſont l'amour de Dieu, & la charité du prochain : (LUC. c. 10. 27.) *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même ; faites cela, & vous vivrez.* A ceux qui travaillent pour Dieu, qui agiſſent ſelon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, & ſont en toutes choſes la volonté de Dieu. (MATTH. c. 7. 21.) *Ceux qui me diſent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui fera la volonté de mon Pere céleſte, celui-là entrera dans le Royaume des Cieux.* A ceux qui mortifient leurs paſſions, qui ſurmontent leurs tentations, qui s'éloignent des voies du monde & de ſes ſcandales, qui ſe préſervent du péché, qui ſe maintiennent dans l'ordre, dans la regle, dans l'innocence, ou qui ſe relevent au moins par la pénitence, & y perſéverent juſqu'à la mort. Voilà le caractere des Elus ; mais ſans cela, ce ſeroient immanquablement des réprouvés. Or, y en a-t-il beaucoup parmi les Chrétiens mêmes à qui ces caracteres conviennent ? Là-deſſus je renverrois à l'expérience : c'eſt la preuve la plus ſenſible & la plus

convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jetter les yeux autour de nous, & de parcourir toutes les conditions du monde, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le Ciel; peu qui sachent profiter des croix de la vie, & qui les reçoivent avec soumission; peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui le servent fidélement, qui cherchent à lui plaire en accomplissant ses saintes volontés, peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments, & qui dans la pratique, en exercent les œuvres, peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, à la tentation du plaisir, à la tentation de la vengeance, à la tentation de l'envie, à toutes les autres, & qui ne tombent, en y succombant, dans mille péchés; peu qui reviennent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordres passés, une pénitence solide, efficace, durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs? Ce ne sont point seulement les gens de bien, mais les plus libertins qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde, que le dérèglement y est général: qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état, qui en soit exempt; qu'on ne trouve presque nulle part, ni religion, ni crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur; que ce n'est par-tout ou presque par-tout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'aggrandir & de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités. Voilà comment on nous représente le monde!

voilà quelle peinture on en fait, & comment on s'en explique. Or, parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des Elus ?

Et si l'on se retranchoit à me dire que c'est la mort après tout qui décide du sort éternel des hommes ; que ce n'est ni du commencement, ni même du cours de la vie, que dépend absolument le Salut, mais de la fin : & que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes : il est vrai, répondrois-je, mais on ne peut gueres espérer de mourir dans ces dispositions chrétiennes, qu'après y avoir vécu ; & puisqu'il y en a très-peu qui y vivent, je conclurois qu'il y en a très-peu qui y meurent. Car il me seroit aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que pour bien finir, & pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir dans l'extrêmité de la maladie les derniers Sacrements de l'Eglise, & de donner certains signes de repentir. Ah ! qu'il y a là-dessus d'illusions ! A peine oserois-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non, certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir, ces Sacrements si saints en eux-mêmes & si salutaires ; mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire, qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, & voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible Mystere, & j'en laisserois à Dieu le jugement. Mais du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments, où l'on ne connoît plus gueres ce que l'on fait : de ces conversions qui seroient autant de miracles, si c'étoient de bonnes & de vraies conversions ; & sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des

parents, de crainte servile & toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrois au sentiment de Saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Peres, & je dirois, en général, *qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meurt avec lui, & que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitents à la mort, j'ajouterois encore le nombre très-considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enleve tout d'un coup, qui meurent sans Sacrements, sans secours, sans connoissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu; & de tout cela, je viendrois sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence: (MATTH. c. 22. 24.) *beaucoup d'appellés, & peu d'élus.*

Cette importante matiere traitée de la sorte, ne doit produire aucun mauvais effet, & en peut produire de très-bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des Elus. Je dis plus, & quand il y en auroit quelques-uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur Salut; ceux qui ne sont pas déterminés, comme il le faut être, à tout entreprendre & à tout faire pour leur Salut; ceux qui prétendent concilier ensemble & accorder une vie molle, sensuelle, commode, & le Salut; une vie sans œuvres, sans gêne; sans pénitence, & le Salut; l'amour du monde, & le Salut; les passions, les inclinations naturelles, & le Salut; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent, le chemin du Salut, & qui ne sauroient souffrir qu'on le leur propose aussi étroit qu'il l'est, parce qu'ils ne sauroient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes & tout abattus: mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur foiblesse volontaire, qu'à

leur lâcheté ; & tout bien examiné, il vaudroit mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque-temps, que de les laisser dans leur aveuglement & leurs fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle, qui est le Salut.

Quoi qu'il en soit, tout Auditeur sage & chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des Elus : & saisi d'une juste frayeur, il apprendra, 1. à redoubler sa vigilance, & à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers, où peut l'exposer le commerce de la vie. 2. A ne pas demeurer un seul jour dans l'état de péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber ; mais à courir incessamment au remede, & à se relever par un prompt retour. 3. A se séparer de la multitude, & par conséquent du monde : à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet, [car tous ne le peuvent pas] au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques. 4. A suivre le petit nombre de Chrétiens vraiment Chrétiens, c'est-à-dire, de Chrétiens réglés dans toute leur conduite, fideles à tous les devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner & de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience, & la corrompre. 5. A prendre résolument & généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jesus-Christ est venu nous enseigner ; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, & à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours & les jugements du public ; n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela.

6. Enfin, à réclamer sans cesse la grace du Ciel, à recommander sans cesse son ame à Dieu, & à lui faire chaque jour l'excellente priere de Salomon: (SAP. c. 9.4.) *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse*, qui est la science du Salut, & *ne me rejettez jamais du nombre de vos Enfans*, qui sont vos Elus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon ame; souvenez-vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par-là. Sauvez-la Seigneur: ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même; car, si jamais elle étoit perdue, c'est de moi-même que viendroit sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante: mais en même temps, je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver; je redoublerai pour cela tous mes efforts: je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur; & puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que le j'accomplirai.

Heureux le Prédicateur qui renvoie ses Auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, & tout sujet qui fait naître de pareils sentiments, ne peut être que très-solide & très-utile.

Pensées diverses sur le Salut.

J'Entends dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi, & se retire: *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe, il va penser à son Salut.* Il y va penser: Eh quoi! il n'y a donc point encore pensé? Il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? Il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir, sans avoir pris soin d'y penser? Le Salut

étoit donc pour lui une de ces affaires, auxquelles on ne penſe, que lorſqu'il ne reſte plus rien autre choſe à quoi penſer ? Quel aveuglement ! Quel renverſement !

Il fera bien néanmoins d'y penſer ; car il vaut mieux, après tout, y penſer tard, que de n'y penſer jamais ; mais en y penſant, qu'il commence par ſe confondre devant Dieu, de n'y avoir pas penſé plutôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas penſé, l'eût - il employé dans les plus grands miniſteres, & eût - il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que ſi les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du Salut eſt de tous les temps, & que tout âge eſt mûr pour le Ciel. (JOAN. c. 9. 4.) Qu'il admire la patience de Dieu, qui ne s'eſt point laſſé de ſes retardements. Sur-tout qu'il agiſſe déſormais, qu'il redouble le pas, & qu'il ſe ſouvienne, *que la nuit approche* ; & que plus le jour baiſſe, plus il doit hâter ſa marche. Ce ne ſera pas en vain : le Juſte dont parle le Sage, dans l'étroit eſpace d'une premiere jeuneſſe, *fournit une ample carriere, & anticipe un long avenir* : (SAP. c. 4. 13.) pourquoi le mondain revenu du monde, en reprenant la voie du Salut, quoique dans une vieilleſſe déjà avancée, ne pourroit-il pas, ſelon-le-même ſens, rappeller tout le chemin qu'il n'a pas fait.

§. Il eſt de la Foi que nous ne ſerons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre Salut, & que pour ne l'avoir pas voulu de la maniere dont nous pouvions le vouloir. Tellement que Dieu aura le plus juſte ſujet de nous reprocher ce défaut de volonté, & d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'eſt-ce pas, en effet, ſe rendre digne de toutes les vengeances divines, que de perdre un ſi grand bien, lorſqu'il n'y a qu'à le vouloir, pour ſe l'aſſurer? Mais eſt-il donc poſſible qu'il y ait un homme aſſez ennemi de lui-même, & aſſez perdu de ſens, pour ne vouloir pas être

sauvé? Il est vrai, nous voulons être sauvés: mais nous ne voulons pas nous sauver. Or, Dieu qui veut notre Salut, & qui nous ordonne de le vouloir, ne veut pas simplement que par sa grace nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grace nous nous sauvions.

§. Fausse ressource du mondain: *Dieu ne m'a pas fait pour me damner.* Non, sans doute; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues: de quoi vous plaignez-vous, s'il change à votre égard tout l'ordre de sa Providence? Quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez; ne vous étonnez plus que quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

§. Ce n'est point un paradoxe; mais une vérité certaine, que nous n'avons point, après Dieu, d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes: comment cela? Parce que nul ennemi, quel qu'il soit, ne nous peut faire autant de mal, ni causer autant de dommage, que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténebres se liguent contre moi: que tous les Potentats de la terre conjurent ma ruine; ils pourront me ravir mes biens, ils pourront tourmenter mon corps, ils pourront m'enlever la vie, & là-dessus, je ne serai pas en état de leur résister; mais jamais ils ne m'enleveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon ame. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts, & m'accabler; je la conserverai: si je veux: & indépendamment de toutes ces violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai: car il n'y a que moi qui puisse la perdre: d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi, que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon ame, & de l'exclure du Royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable, que je me suis tou-

jours préſent à moi-même, parce que je me porte par-tout moi-même, & avec moi, toutes mes paſſions, toutes mes convoitiſes, toutes mes habitudes & mes mauvaiſes inclinations. Auſſi quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois ſurtout lui demander qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défenſe, autant qu'il m'eſt poſſible, je dois me comporter envers moi, comme je me comporterois envers un ennemi que j'aurois ſans ceſſe à mes côtés, & dont je ne détournerois jamais la vue, dont j'obſerverois juſqu'aux moindres mouvements, ſur qui je tâcherois de prendre toujours l'avantage, ſachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait ſon ame dans la vie préſente*, diſoit en ce ſens le Fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle.* (JOAN. c. 12. 25.) Triſte, mais ſalutaire condition de l'homme, d'être ainſi obligé de ſe tourner contre ſoi-même, & de ne pouvoir ſe ſauver que par une guerre perpétuelle avec ſoi-même, que par la haine de ſoi-même.

§. Nous diſons quelquefois à Dieu dans l'ardeur de la priere, *Seigneur, ayez pitié de mon ame.* Les plus grands pécheurs le diſent à certains moments, où les penſées & les ſentiments de la Religion ſe réveillent dans eux, & où ils voient le danger & l'horreur de leur état : ah! Seigneur, ayez pitié de mon ame. Mais Dieu par la parole du S. Eſprit, & par la bouche du Sage, nous répond : (ECCL. c. 30. 14.) *ayez-en pitié vous-même de cette ame* que j'ai confiée à vos ſoins, *& qui eſt votre ame.* Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon ſang, je l'ai enrichie des dons de ma grace, je l'ai appellée à ma gloire, je veux la ſauver; & ſi elle s'écarte de mes voies, des voies de ce Salut éternel que je lui ai propoſé comme la fin derniere & le terme de ſes eſpérances, je n'o-

mets tout en pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chûtes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, & pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer ? N'est-ce pas en avoir pitié ? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, & tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *ayez pitié de votre ame.* Ayez-en pitié, d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce seroit l'ame d'un étranger, l'ame d'un infidele & d'un payen, l'ame de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, & vous souvenir que c'est une ame pour qui Jesus-Christ est mort. Mais outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particuliere à votre égard, dès que c'est de votre ame, que c'est de vous-même qu'il s'agit. (S. Aug.) *Est-il rien de plus misérable, qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misere, & qui n'a nulle pitié de lui-même,*

§. Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court & où il a porté ses vues ; il ne s'embarrasse gueres si les autres se poussent & s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, & non la mienne : *chacun y est pour soi.* Voilà comment on parle à l'égard de mille affaires, comment on pense, & ce n'est pas toujours sans raison ; car dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi ; & les intérêts sont personnels. Or, si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du Salut ! *Chacun y est pour soi.* C'est-à-dire qu'à l'égard du Salut, chacun gagne ou perd pour soi-même, & ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde, hors moi, se damneroit, je n'en serois pas moins heureux : & si je me damne, quand tout le monde, hors moi, se sauveroit, je n'en serois

pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions, & que nous ne devions, par une charité & des secours mutuels, contribuer au Salut les uns des autres: mais dans le fond, ce qui nous sauvera, ce ne sont, ni les soins, ni les prieres, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jesus-Christ. Qu'on m'oppose donc, tant qu'on voudra, la multitude, la coutume, l'exemple; qu'on me dise, c'est là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit & qu'il agit, ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, & agir comme il agit; mais moi, j'agirai, & je vivrai comme il me semblera plus convenable au Salut de mon ame; & sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots: *chacun y est pour soi.*

§. Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre Salut, & d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable: comme si c'étoit son intérêt, & non pas le nôtre. Eh! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille, en travaillant à me sauver? N'est-ce pas pour moi-même; & à qui en revient tout l'avantage, n'est ce pas à moi-même? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, & pour vous, qu'une aussi vile créature que moi; qu'est-ce que tout l'Univers avec moi? Depuis que vous avez précipité du Ciel des légions d'Anges, & qu'ils sont devenus des démons; depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, & qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu! en êtes-vous moins glorieux & moins puissant? Et quand le monde entier seroit détruit, & que je me trouverois enseveli dans ses ruines: quand par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, & sur moi, comme sur les autres, toutes vos

malédictions, l'éclat qui vous environne, en recevroit il la plus légere atteinte, & en seriez-vous moins riche, moins heureux ? O bonté souveraine ! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde ; & vous me faites de la charité que je me dois à moi-même, un commandement exprès ; vous m'en faites un mérite & un sujet de récompense.

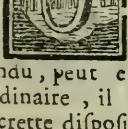
§. On est si jaloux dans la vie, sur-tout à la Cour, de certaines distinctions : on veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde, & moins il y a de gens qui s'élevent à certains rangs & à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, & plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenoit, on n'y trouveroit plus rien qui distinguât ; & ces attraits manquants, on n'auroit plus tant d'ardeur pour les obtenir, & l'on rabattroit infiniment de l'idée qu'on en avoit conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour attirer notre estime & pour exciter notre envie. Chose étrange ! Il n'y a que l'affaire du Salut où nous pensions, & où nous agissions tout autrement. Car, à l'égard du Salut, il y a le grand nombre & le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu, *plusieurs sont appellés* ; le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur, *peu sont élus*. Le grand nombre, c'est-à-dire, tous les hommes en général, que Dieu appelle au Salut, & à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine, & ne cherchent que les biens visibles & présents. Le petit nombre, c'est-à-dire, en particulier les vrais Chrétiens & les gens de bien, qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes & aux vanités du siecle, & par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur &

travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui ſont les pécheurs & les réprouvés; le petit nombre, qui ſont les juſtes & les prédeſtinés. Mais voici le déſordre: au lieu d'aſpirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ſes Elus & de ſes Saints, nous vivons ſans peine, & nous demeurons d'un plein gré, parmi le grand nombre des pécheurs & des réprouvés de Dieu. Nous penſons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agiſſons comme le grand nombre; & la ſeule choſe où il nous eſt, non ſeulement permis, mais expreſſément enjoint de travailler à nous diſtinguer, eſt juſtement celle où nous voulons être confondus dans la troupe, & ſuivre le train ordinaire.

O hommes ſi jaloux des vains honneurs du ſiecle, apprenez à mieux connoître le véritable honneur, & à chercher une diſtinction digne de vous! Le Salut, le rang de prédeſtiné, voilà pour vous le ſeul objet d'une ſolide & ſainte ambition.

DE LA FOI, ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSE'S.

Accord de la Raiſon & de la Foi.

I.  N homme du monde qui fait profeſſion de Chriſtianiſme, & à qui l'on demande compte de ſa Foi, dit : je ne raiſonne point, mais je veux croire. Ce langage, bien entendu, peut etre bon, mais dans un ſens aſſez ordinaire, il marque peu de Foi, & même une ſecrette diſpoſition à l'incrédulité. Car qu'eſt-ce à dire, je ne raiſonne point ? Si ce prétendu Chrétien ſavoit bien là-deſſus démêler les véritables ſentiments de ſon cœur, ou s'il les vouloit nettement déclarer, il reconnoîtroit que ſouvent cela ſignifie : je ne raiſonne point, parce que ſi je raiſonnois, je ne croirois rien ; je ne raiſonne point, parce que ſi je raiſonnois, ma raiſon ne trouveroit rien qui la déterminât à croire ; je ne raiſonne point, parce que ſi je raiſonnois, ma raiſon-même m'oppoſeroit des difficultés qui me détourneroient abſolument de croire. Or, perſer de la ſorte, & être ainſi diſpoſé, c'eſt manquer de Foi ; car la Foi, je dis la Foi Chrétienne, n'eſt point un pur acquieſcement à croire, ni une ſimple ſoumiſſion de l'eſprit, mais un acquieſcement & une ſoumiſſion raiſonnable ; & ſi cette ſoumiſſion, ſi cet acquieſcement n'étoit pas raiſonnable, ce ne ſe-

roit plus une vertu. (ROM. c. 12. 1.) Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part ?

Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point, & non au-delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'Apôtre marquoit aux premiers fideles, quand il leur disoit, (ROM. c. 22. 3.) *mes Freres, en vertu de la grace qui m'a été donnée, je vous avertis tous, sans exception, de ne porter point trop loin vos recherches dans les matieres de la Foi, mais d'user sur cela d'une grande retenue, & de n'y toucher que très-sobrement.* Quelles preuves, quels motifs, me rendent la Religion que je professe, & conséquemment tous les Mysteres qu'elle m'enseigne, évidemment croyables ? Voilà ce que je dois tâcher d'approfondir : voilà ce que je dois étudier avec soin, & bien pénétrer : voilà où je dois faire usage de ma raison, & sur quoi il ne m'est pas permis de dire, je ne raisonne point. Car sans cet examen & cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une Foi incertaine & chancelante ; qu'une Foi vague, sans principes & sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le Prince des Apôtres, S. Pierre, (1. PET. c. 3. 15.) *nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons, & de ce que nous espérons.* Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, & de produire les titres légitimes qui nous y autorisent & nous y attachent inviolablement.

Mais quel est le fond de ces grands Mysteres que la Religion me révele, & qui nous sont annoncés dans l'Evangile ? En quoi consistent-ils ? comment s'accomplissent-ils ? C'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, & qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : je ne raisonne point ; je crois. En effet, il me suffit de

de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serois déraisonnable & criminel de ne pas croire tout cela, m'étant enseigné par une Religion, dont les plus forts raisonnements & les arguments les plus sensibles me font connoître l'incontestable vérité. C'est là, dis-je, tout ce qu'il me faut; & si je voulois aller plus avant, si par une présomption semblable à celle de Saint Thomas, dans le temps de son incrédulité, je disois comme lui, *à moins que je ne voye, je ne croirai point.* (JOAN. 20. 25.) Dès-lors je perdrois la Foi; je l'anéantirois, & j'en détruirois tout le mérite. Je l'anéantirois, pourquoi? Parce qu'il est essentiel à la Foi de ne pas voir, & de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirois tout le mérite, pourquoi? Parce qu'il n'y a point de mérite à croire ce qu'on a sous les yeux, ce qui nous est présent & qui frappe nos sens, ce qu'on voit clairement & distinctement. On n'est point libre sur cela: on n'est point maître de sa créance pour la donner, ou pour la refuser; on est persuadé malgré soi; on est convaincu, sans qu'il en coûte, ni effort, ni sacrifice. Et c'est en ce sens que le Sauveur des hommes a dit: *heureux ceux qui n'ont point vu, & qui ont cru.*

Tel est donc l'accord que nous devons faire de la raison & de la Religion. La raison éclairée d'en-haut, fait comme les premiers pas: on met comme les préliminaires, en nous convainquant que la Religion vient de Dieu. Que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en a pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'Ecriture, soit dans la Tradition expliquée & proposée par l'Eglise. Que Dieu étant absolument incapable d'erreur ou de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé, est souverainement vrai. Enfin, que la Religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, & ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle est par conséquent également vraie, & de-

mande une adhésion parfaite de notre esprit & de notre cœur. Voilà où la raison agit, & ce que nous découvrons à la faveur de ses lumieres. Mais ce principe posé en général, la Religion prend ensuite le dessus; elle propose ses vérités particulieres; & toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison, sans lui laisser la liberté d'en percer les ombres mystérieuses. Si par son indocilité naturelle & par son orgueil, la raison y répugne, la Religion, par le poids de son autorité & par un commandement exprès, la réduit sous le joug & la tient captive. Si la raison ose dire, comment ceci, ou comment cela? C'est assez, lui répond la Religion, d'être instruit que ceci ou cela est, & de n'en pouvoir douter selon les regles de la prudence. Or, on n'en peut douter prudemment, puisque selon les regles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison, l'humilie; mais c'est une humiliation salutaire, qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de Saint Paul, à tout vent de doctrine, & qui la contient dans les justes limites, où elle doit être resserrée, & d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre Foi est ferme, sans rien perdre néanmoins de son obscurité; & elle est obscure, sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose; & pour la rendre plus intelligible & lui donner un nouveau jour, mettons-la dans une espece de pratique. Je suppose un Chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la Foi, & dont les ames les plus religieuses & les plus fidelles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains moments. Car il y a des moments où une ame, quoique chrétienne, est intérieurement aussi agitée par rapport à la Foi, que fut Saint Pierre sur les eaux de la mer, quand Jesus-Christ lui dit: *homme de peu de Foi, pourquoi avez-vous douté?* (MATTH. c. 14. 31.)

Cependant on ne doute pas : on croit, mais d'une Foi presque chancelante ; & l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien, qu'on ne tient à rien. Epreuve difficile à soutenir : mais que Dieu permet pour épurer notre Foi même &, pour la perfectionner. Il a ses vues en cela ; & bien qu'il paroisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de Salut, parce qu'il sait que tout contribue à la sanctification de ses Elus ; & qu'au lieu de dégénérer & de tomber, c'est dans une foiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force, & qu'elle s'avance.

Or, en de pareilles conjonctures dans lesquelles je puis me trouver aussi-bien que les autres, que fais-je, ou que dois-je faire ? Après avoir imploré l'assistance divine ; après m'être écrié, comme le Prince des Apôtres, en levant les mains au Ciel : (*Ibid.* 27.) *Seigneur, sauvez-nous, autrement, nous allons périr* : je fais un retour sur moi-même ; & pour me fortifier, j'appelle tout ensemble à mon secours, & ma raison, & ma Religion. L'une & l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, & concourent à calmer mes inquiétudes & à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui m'ont toujours déterminé à croire, & m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la Foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me représente ce vaste univers, & cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent. Elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siecles, & leur perpétuité. Elle me fait contempler les Cieux qui roulent sur nos têtes, dont les mouvements si rapides sont toujours si réglés ; ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le Firmament, cette variété de saisons qui, par

des révolutions si constantes & si merveilleuses, se succedent tour-à-tour & partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir de la pensée plutôt que de la vue, ces longs espaces de terre & de mers, qui sont comme le monde inférieur au-dessous du monde céleste. Que de richesses j'y apperçois ! que de productions différentes & de toutes les especes ! quelle fécondité ! quelle abondance ! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur & à l'éclat, mais à la somptuosité & à la magnificence, mais aux douceurs & aux délices de la vie ? Sans égard à bien d'autres preuves que je pense, & sur lesquelles ma raison pourroit insister, en voilà d'abord autant qu'il faut pour m'attacher à la Foi d'un Dieu toujours existant & toujours vivant ; l'Etre souverain, le principe de toutes choses, & l'Auteur de tant de merveilles. Car discourant en moi-même, & jugeant selon les regles d'une droite raison & selon le sens ordinaire & le plus universel, j'observe d'un premier coup d'œil, qu'un ouvrage si bien entendu, si bien assorti dans toutes ses parties, & d'une structure au-dessus de tout l'artifice humain, ne peut être le pur effet du hazard. Que ce Firmament, ces Cieux, ces Astres, cette Terre, ces Mers, que tout cela & tout ce que nous voyons, ne s'est point fait de soi-même, ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue point de soi-même, ne subsiste point par soi-même, sans qu'aucune intelligence supérieure y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment qui me vient donc là-dessus, & qui me touche, pour peu que j'y fasse d'attention, est de reconnoître une premiere cause & un premier moteur, un ouvrier par excellence, une puissance suprême, de qui tout est émané, & qui ordonne tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impression, qui anime & soutient tout. Or, cet excellent ouvrier, cette puissance primitive, os-

sentielle, indépendante, toujours subsistante: c'est ce que nous appellons Dieu, & ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu, & de degré en degré, la même raison qui me guide, me porte plus avant & me fait passer de la connoissance de Dieu à la connoissance du culte que je lui dois rendre, & qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux; & qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le Créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent, & de les leur demander; soit dans les créatures, que de glorifier, selon qu'elles en sont capables, le Createur de qui elles ont reçu l'être; que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa Loi, de lui offrir leur encens, & de se dévouer pleinement à son service? En cela consiste la Religion; mais parce que dans la multiplicité des Religions qui, par l'égarement des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses, & que Dieu réprouve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres: il est question d'en chercher une véritable, & d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or, entre celles qui régnent actuellement dans le monde, je trouve la Religion chrétienne; & à la lueur de ma seule raison, j'y découvre des caracteres de vérités, si marques, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile, qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y auroit point d'autre témoignage que celui des Miracles de Jesus Christ, ce seroit une preuve plus que suffisante. Ce nouveau Législateur paroit sur la terre; il y prêche son Evangile, qui est la Loi chrétienne; & pour autoriser sa Prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, & que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il

enseigne est vrai, & que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudroit ne pas avoir la plus légere notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge & le confirmer. Ce qui reste donc à Jesus-Christ, c'est de prouver sa Mission; mais comment l'entreprend-il? Par les Miracles qu'il opere. (JOAN. c. 10. 38.) *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi: si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en mes œuvres.* Et est-il encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au-dessus des forces de la nature, & ne pouvant procéder que de la vertu d'en-haut, si Jesus-Christ a fait réellement des Miracles, sur-tout certains Miracles, & qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le Messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter, qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement, Dieu seroit l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se seroit prévalu pour tromper les peuples, & abuser de leur crédulité.

Or, que Jesus-Christ ait fait des miracles, & des Miracles du premier ordre, & des Miracles en très-grand nombre, & des Miracles les plus éclatants, & des Miracles dont la fin principale étoit de se faire connoître comme l'envoyé de Dieu; qu'il ait chassé des corps les démons, & délivré les possédés, qu'il ait exercé sur les éléments un empire absolu, & qu'ils aient obéi à sa voix; qu'il ait commandé à la mer, appaisé ses flots, calmé les tempêtes; qu'il ait guéri toutes sortes de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment & le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts; enfin, que par le prodige le plus singulier & le plus inoui, il soit ressuscité lui-même, après avoir été mis à mort & enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée & dégagée de tout préjugé, ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement & par ordre

toutes les circonſtances dont ces faits ſe trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occaſions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils ſe ſont paſſés, la multitude de gens qui en ont été ſpectateurs, ou qui ſur le récit qu'ils en entendoient, comme de Miracles avérés & tous récents, embraſſoient la Foi, & formoient ces troupes de Chrétiens ſi célebres par leur zele & leur ſainteté, les qualités irréprochables des témoins qui les ont vus, qui les ont rapportés, qui les ont publiés juſqu'aux extrêmités de la terre, qui les ont tranſmis à la poſtérité dans leurs Evangiles, qui les ont ſoutenus ſans ſe démentir jamais, & en ont défendu la vérité aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie. Il n'y a, dis-je, qu'à faire une diſcuſſion exacte de chacun de ces points, & d'autres que je n'ajoute pas; il n'y a qu'à les bien peſer, & on avouera que de tous les faits hiſtoriques, nuls ne ſont plus ſolidement appuyés, ni plus à couvert de la cenſure. Mais encore une fois, cette perquiſition, à qui doit-elle appartenir, & du reſſort de qui eſt-elle, ſi ce n'eſt du reſſort de la raiſon? C'eſt à la raiſon d'éclaircir d'abord tout cela, de le vérifier, & d'en tirer des preuves authentiques en faveur de la Religion.

III. Cependant après m'être convaincu par-là, & par cent autres motifs, que je dois m'en tenir à la Loi de Jeſus-Chriſt; après m'être, pour ainſi dire, démontré à moi-même, par la voie du raiſonnement, que c'eſt une Loi divine, une Loi que l'eſprit de vérité, qui eſt l'eſprit de Dieu, a dictée; après avoir conclu en général & par une conſéquence néceſſaire, que cette Loi ne peut donc me tromper, & que je ne puis m'égarer en la ſuivant; que tout ce que cette Loi m'enſeigne, eſt donc tel en effet qu'elle me l'enſeigne, & que tout ce qu'elle me propoſe de dogmes à croire, ſont autant d'articles de Foi auxquels je ſuis indiſpenſablement obligé d'adhérer; que de vaciller là-deſſus, & de demeurer un moment dans une

suſpenſion volontaire, ce ſeroit donc un crime & une infidélité digne de la damnation éternelle; enfin, après avoir bien compris le grand oracle du Prince des Apôtres, que cette Loi ayant été donnée aux hommes pour être la ſeule regle, & de notre créance, & de nos mœurs, *il n'eſt point ſous le Ciel d'autre nom, en vertu duquel nous puiſſions être ſauvés, que le nom de Jeſus-Chriſt*: (ACT. c. 4. 12.) du reſte, ſi ma raiſon veut aller plus loin, & qu'elle prétende percer l'abîme des impénétrables Myſteres que la Religion nous a révélés, mais dont elle nous a caché le fond, c'eſt là que la foi prend le deſſus, qu'elle s'éleve, qu'elle défend ſes droits; qu'elle me met un voile ſur les yeux, & me condamne à ne plus marcher que dans leurs ténebres.

La raiſon a beau ſe récrier, cette raiſon également curieuſe & préſomptueuſe. Elle a beau demander: mais qu'eſt-ce que le Myſtere d'un Dieu en trois Perſonnes, & de trois Perſonnes dans un ſeul Dieu? Mais qu'eſt-ce que le Myſtere d'un Dieu fait homme ſans ceſſer d'être Dieu; mortel & immortel tout enſemble, paſſible & impaſſible, & réuniſſant dans une même perſonne toute la gloire de la Divinité, & toutes les miſeres de notre humanité? Mais qu'eſt-ce que le Myſtere d'un Dieu-homme, réellement préſent ſous les eſpeces du pain & du vin dans le Sacrement de nos Autels? Qu'eſt ce que tout le reſte? Là-deſſus la Foi lui dit ce que Dieu dit à la mer: (JOB. c. 38. 11.) *tu viendras juſques-là, mais c'eſt là même que tu t'arrêteras; c'eſt là que tu briſeras tes flots, & que tu abaiſſeras les enflures de ton orgueil.* Arrêt abſolu, contre lequel une raiſon chrétienne n'a rien à oppoſer, ni à répliquer. Elle y trouve même des avantages infinis; car c'eſt ainſi que l'homme, en faiſant à Dieu le ſacrifice de ſon corps par la pénitence, le ſacrifice de ſon cœur par l'amour, lui fait encore le ſacrifice de ſon eſprit par la Foi. En ſacrifiant à Dieu ſon corps par la pénitence, il ho-

nore Dieu comme souverainement équitable ; en sacrifiant à Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable ; & en sacrifiant à Dieu son esprit par la Foi, il honore Dieu comme souverainement infaillible & véritable.

Avantages par rapport à Dieu ; mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme & à sa tranquillité ; il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une regle qui seule arrête les vicissitudes perpétuelles de la raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même Or, cette regle, c'est la Foi. En effet, sans une Foi soumise, toutes les lumieres de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti, & de me mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jetter chaque jour dans de nouveaux embarras, & me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, & combien elle est féconde en idées toujours nouvelles, que l'imagination lui suggere. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon, & demain d'une autre ; qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, & que demain nous le rejettons ; qu'aujourd'hui une difficulté nous fait de la peine, & qu'elle n'est pas plutôt résolue qu'un autre doute vient bientôt après nous troubler : ce qui est sur-tout vrai en matiere de Religion, & ce qui est encore plus commun aux esprits vifs & pénétrants, aux prétendus sages & aux savants du siecle, qu'à des esprits simples & bornés. D'où il arrive que nous demeurons dans une perplexité, où l'on se prête à tout ce qui se présente, & l'on ne tient à rien. Saint Augustin nous le témoigne assez, en parlant de lui même. Il cherchoit la vérité, il en faisoit son étude ; il y employoit toute sa philosophie, mais après bien des recherches, & après être tombé dans les erreurs les plus grossieres, il étoit toujours flottant & incertain, & ne trouvoit rien

où il crût pouvoir se reposer : pourquoi ? Parce qu'il ne prenoit point d'autre guide que la raison, & qu'elle ne lui suffisoit pas pour tenir son esprit en arrêt, & pour le guérir de ses inquiétudes. Delà tant de changements, tant de mouvements inutiles, tant de systêmes différents dont il se laissa préoccuper, & dont il ne revint que lorsqu'il pensa sérieusement à se convertir & à embrasser la Foi. En quels termes s'explique-t-il là-dessus dans ses Confessions, & déplore-t-il l'aveuglement où il avoit vécu pendant plusieurs années ! Quelles actions de graces rend-t-il à Dieu, d'avoir rompu le charme d'une science profane qui lui fascinoit les yeux, & de l'avoir réduit à la saine ignorance d'une Foi souple & docile !

Car si la raison se soumet à la Foi ; si dans une parfaite intelligence, elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre : voilà le moyen prompt & immanquable de pacifier mon ame, & de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la Religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison & son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire, que celle de Jesus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert, *il est écrit*. Oui, il est écrit qu'il y a un premier Etre, & qu'il n'y en a qu'un, éternel, invisible, tout-puissant, par qui le monde a été créé, & par qui il est conservé & gouverné. Il est écrit, que dans cet Etre adorable & cette suprême Divinité, il y a, tout à la fois & sans confusion, une unité de substance, & une Trinité de personnes. Il est écrit que dans cette Trinité de personnes, Pere, Fils, & S. Esprit, le Fils égal à son Pere & envoyé de son Pere, est venu sur la terre pour la Rédemption des hommes ; que tout Dieu qu'il est, & qu'il n'a jamais

cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une Croix, il est ressuscité & monté au Ciel. Il est écrit, que ce nouveau Législateur & ce Sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siecles, nous a laissé sa Chair sacrée & son précieux Sang sous les apparences du pain & du vin : que nous offrons l'un & l'autre en sacrifice, & que l'un & l'autre, pour le soutien de nos ames nous servent, comme Sacrement, de nourriture & de breuvage. Il est écrit, qu'il y aura un Jugement où nous serons tous appellés, & que dès maintenant il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, & un enfer où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure & sans fin. Ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or, du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire, que tout cela m'est révélé de Dieu, ou de la part de Dieu, & que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il seroit contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien de plus. Je rends à la Foi, par mon obéissance, l'hommage qui lui est dû : je lui laisse prendre l'ascendant, & exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parce que je me sens assuré de tout ce qu'elle me dit. Autant qu'il me vient à l'esprit, de questions, d'objections, de raisonnements où je me perds, & que je ne puis démêler, autant de fois j'ai recours au sentiment de l'Apôtre, & je me contente avec lui de m'écrier : (Rom. c. 11. 33.) *ô profondeur de la sagesse & de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles, & que ses voies sont au-dessus de ce qu'on peut découvrir ! Car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur, & qui est entré dans son conseil ?* Suivant ces principes, & y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes difficultés ; je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille ré-

flexions dangereuses & pernicieuses, du moins très-importunes & inutiles; j'agis en paix, & n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement, selon les maximes, & sous la direction de la Foi.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice? Ne connoîtras-tu point ta foiblesse; & pour la connoître, ne te consoleras-tu point toi même & ta propre raison? Car à ne consulter même que la raison, qui ne voit pas, à moins qu'on ne soit dépourvu de toute lumiere, combien il est déraisonnable & peu soutenable de ne vouloir pas croire une chose, parce qu'elle est au-dessus de nos connoissances, & qu'on ne la peut comprendre? Eh! combien de choses existent dans toute l'etendue de l'univers, combien se passent sous nos yeux & nous sont certaines, sans que nous les comprenions? Parce que nous ne les comprenons pas, en sont-elles moins vraies? Parce qu'on n'a pas compris jusqu'à présent comment se fait le flux & le reflux de la mer, est-il un homme assez insensé pour douter de ce mouvement des eaux si régulier & si constant? Comprenons-nous bien les ouvrages de la nature, & combien y en a-t-il qui échappent à nos prétendues découvertes & à toute notre pénétration? Jugeons delà si nous devons être surpris que les Mysteres de Dieu soient hors de notre portée, & que nous ne puissions y atteindre; jugeons encore delà même si c'est une juste conséquence de dire, je ne dois point croire que cela soit, puisque je n'y conçois rien.

A Dieu ne plaise que je pense de la sorte, ni que j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des secrets qui me sont présentement inconnus. Ce seroit une présomption: & selon la menace de votre Saint Esprit, en voulant contempler de trop près votre Majesté, je m'exposerois à être accablé de votre gloire. (PROV. c. 27. 26.) Le jour viendra, je l'espere ainsi de votre miséricorde, il viendra cet heureux jour, où j'entrerai dans votre Sanctuaire

éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage & toute lumineuse. Mais jusques-là, jusqu'à ce jour de la grande révélation, vous me mettrez à l'épreuve, & vous voulez que je vous cherche dans la nuit & par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous reprouviez les lumières de ma raison : au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider ; mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir, & de l'accorder par cette sujétion même avec la Foi qui doit avoir toujours la supériorité sur elle, & la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, & pour l'honneur de votre parole, & pour mon Salut. De bon cœur, j'y consens. Je crois ce qu'il vous a plu me faire annoncer, & je le crois précisément, parce que vous l'avez dit. (MARC. c. 9. 25.) *Je crois, mon Dieu* ; mais en même temps j'ajoute, comme ce Père de l'Evangile, *fortifiez mon peu de Foi* ; car il me semble en certaines conjonctures qu'elle est bien foible. Cette Foi, pour laquelle néanmoins je dois être en disposition de répandre mon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me soutiendrez moi-même contre les plus violents assauts, & vous ne permettrez pas qu'un fonds si nécessaire & si précieux me soit enlevé.

La Foi sans les œuvres, Foi stérile & sans fruit.

I. SOmmes-nous Chrétiens ? ne le sommes-nous pas ? Si nous ne le sommes pas, pourquoi affectons-nous de le paroître ? Pourquoi en portons-nous le nom ? C'est une hypocrisie & un me songe. Mais si nous le sommes, que n'en pratiquons-nous les œuvres ; & n'est-ce pas une contradiction énorme d'être Chrétien dans la

créance, & payen, ou plus que payen dans les mœurs ?

Voilà le triſte état du Chriſtianiſme : en voilà le déſordre le plus univerſel. Je dis le plus univerſel ; & pour en venir à la preuve, toute fondée ſur l'expérience, nous devons diſtinguer trois ſortes de Chrétiens : des Chrétiens ſeulement de nom, des Chrétiens de pure ſpéculation, & des Chrétiens tout à la fois de créance & d'action. Chrétiens ſeulement de nom, rien de plus : c'eſt un certain nombre de libertins, qui dans le ſein même de la Religion, vivent ſans Religion, renonçant au Baptême où ils ont été régénérés, & à la Foi qu'ils y ont reçue. Non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils faſſent une profeſſion ouverte de piété, ils gardent toujours quelques dehors ; ils ne produiſent leurs ſentiments qu'en termes équivoques, ou qu'en préſence de quelques libertins comme eux : leur apoſtaſie eſt ſecrette ; mais enfin par la corruption de leur cœur, ils en ſont venus à douter du tout, & à ne rien croire : (Apoc. c. 3. 2.) *ils ont encore l'apparence d'hommes vivants, & ils ſont morts.* Chrétiens de pure ſpéculation, autre caractere, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas perdu l'habitude & le don de la Foi ; ils ne conteſtent aucune de ſes vérités, & ils les reſpectent toutes : ils penſent bien : mais s'il faut paſſer à la pratique, c'eſt là que leur Foi ſe dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes, par l'inutilité de leur vie, & ſouvent même par les plus honteux déréglements. Enfin, Chrétiens de créance & d'action : ce ſont les vrais Chrétiens, d'autant plus Chrétiens, que l'eſprit de la Foi dont ils ſont remplis, les porte à une pratique plus excellente & plus conſtante de tous leurs devoirs : & par un heureux retour, d'autant plus animés & plus touchés de cet eſprit de Foi, qu'ils le mettent plus conſtamment & plus excellemment en œuvre, & qu'ils s'adonnent avec plus de ſoin à tous les exercices d'une piété agiſſante,

& fervente ; car de même que la Foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la Foi. Ils croient, & pour cela ils agissent ; & parce qu'ils agissent, leur Foi croît à mesure, & devient toujours plus ferme & plus vive.

Or, de ces trois especes de Chrétiens, il est évident que le plus grand nombre est de ceux que j'ai appellés Chrétiens de speculation, & qui tiennent le milieu entre les premiers & les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde & parmi nous des impies en qui la Foi est absolument éteinte. Bien-loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnoissent ni Dieu, ni Loi ; ou si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés, n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu premier moteur de l'univers, du moins, à l'exemple de ces Philosophes dont parle Saint Paul, ne le glorifient-ils pas comme Dieu, & traitent-ils de superstition populaire l'obéissance & le sacré culte que nous lui rendons selon l'Evangile & les enseignements de Jesus-Christ. Mais il faut après tout, convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, helas ! & j'en gémis ; mais du reste ce libertinage entier & complet n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même se découvrir, ou qui tombent dans le mépris, & se diffament en le laissant appercevoir. Il est vrai d'ailleurs que la Foi n'est point non plus tellement affoiblie, ni alterée dans tout le Christianisme, qu'il n'y ait encore jusqu'au milieu du siecle, de parfaits Chrétiens qui, par la divine miséricorde & le secours de la Grace, soutiennent dignement la saintete de leur profession : aussi fideles & aussi religieux dans la conduite, qu'ils le sont dans la doctrine : remplissants avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, & confessant Jesus- Christ par leur bonne vie & leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentiments, & de bouche par leurs paroles. Nous en

devons bénir Dieu ; mais ce qu'on ne sauroit en même temps assez déplorer, c'est que les Chrétiens de ce caractere soient si rares, & qu'à peine nous en puissions compter un entre mille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette décadence a commencé dans l'Eglise ; mais pour peu qu'on ait de zele, on ne peut voir, sans une douleur amere, combien le mal augmente tous les jours, & combien la charité de ces derniers siecles se refroidit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure, que la Foi de la plus grande partie des Chrétiens se réduit toute à un simple acquiescement de l'esprit, sans effets, sans fruits, & que c'est là le renversement le plus général. Car quelques plaintes que forment, au sujet de la Foi, les personnes zelées, & de quelque maniere que s'énoncent les Prédicateurs dans leurs discours, quand ils s'écrient qu'il n'y a plus de Foi sur la terre, & qu'elle y est abolie quand ils s'adressent à Dieu comme le Prophète, & qu'ils lui demandent : Seigneur, qui est-ce qui croit à la parole que nous annonçons, & où trouve-t-on de la Foi ? Quand à la vue de ce déluge de vices qui se sont débordés de toutes parts, & qui infectent tant d'ames ; du moins à la vue de l'extrême tiédeur & de l'affreuse inutilité où s'écoulent jusqu'à la mort toutes nos années, ils en attribuent la cause à un défaut absolu de Foi : ces expressions qu'une sainte ardeur inspire, ne doivent point être prises à la lettre, ni dans toute la rigueur de leur sens. Ce seroit outrer la chose : & pour ne rien exagérer, il me semble que ce qu'il y a de réel en tout cela, c'est que la Foi subsistant encore dans le fond, ce n'est plus par la dépravation & le malheur des temps, qu'une racine infructueuse : que ce germe sacré, dont les productions autrefois étoient si merveilleuses, si promptes, si abondantes, n'opere plus, ou presque plus. Pourquoi ? Parce que ce n'est plus qu'une Foi languissante ou comme endormie ; parce que

nous ne la faisons entrer, ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions parce que sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir : & que ses vérités, quelques importantes & quelques touchantes qu'elles soient, ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doivent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive, que dans le plan de notre vie, elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoiqu'elles nous aient été sur-tout révélées pour l'un & pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal, & pour nous porter au bien, que nous ont été révélées les vérités de la Foi. Car si Dieu nous a donné la Foi, ce n'est point seulement afin que notre Foi soit pour nous une regle de créance, mais une regle de conduite. *Avant même la création du monde*, dit l'Apôtre, *Dieu nous a choisis en Jesus-Christ, il nous a appellés, afin que nous fussions saints & sans tache devant ses yeux.* (EPHE'S. C. I. 4.) Voilà *ce peuple parfait*, que le divin Précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, & à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. Delà, ces grandes maximes & ces principes de Morale, dont toute la Loi évangélique est composée. Notre adorable Maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes, & de nous les expliquer; mais il a voulu, pour notre exemple, les pratiquer. Que dis-je? Il a plus fait; & pour nous montrer combien il avoit à cœur cette pratique, & combien il la jugeoit essentielle dans la Religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. Delà même, ces leçons si frequentes, ces exhortations des Apôtres, lorsqu'ils instruisoient les Fideles, & qu'ils les formoient au Christianisme. De quoi leur parloient-ils plus souvent? des bonnes œuvres. Que leur recommandoient-ils plus fortement? les

bonnes œuvres. Que leur reprochoient-ils plus vivement? Leurs négligences & leurs relâchements dans les bonnes œuvres : c'étoit là presque l'unique sujet de leurs Epîtres & de leurs Prédications. Car sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignoient une pratique journaliere & assidue, voilà dans une vue générale ce qu'ils prétendoient leur marquer, en les conjurant de se comporter toujours d'une maniere digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la Grace avoit commencé dans eux, & de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection & à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel & à leur gloire. Tels étoient les enseignements de ces premiers Prédicateurs de la Foi; pleinement instruits des intentions du Fils de Dieu, & suivant le même esprit, ils réprouvoient une Foi lâche & nonchalante, & ne canonisoient qu'une Foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes, comment l'entendons-nous, si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la Foi, sans les œuvres de la Foi? Est ce à la Foi seule que Jesus-Christ a promis son Royaume? Est-ce la Foi seule qui nous justifie? La Foi est le fondement de la sainteté chrétienne, & les œuvres en doivent être le supplément: ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire, comme l'Apôtre Saint Jacques, *si quelqu'un a la Foi, & qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? Est-ce que la Foi le pourra sauver?* (JACQ. c. 2. 14.)

On m'opposera la parole de Saint Paul, & l'exemple d'Abraham, tiré du cinquieme Chapitre de la Genese, où il est dit qu'Abraham crut, & que sa Foi lui fut imputée à justice. Il est vrai: Abraham & tant d'autres, soit Patriarches, soit Prophêtes de l'ancienne Loi, se sont rendus par la Foi recommandables auprès de Dieu? Mais par

quelle Foi ? Consultons le même Saint Paul, & il nous l'apprendra : c'est au Chapitre onzieme de son Epitre aux Hébreux, où il decrit avec une éloquence toute divine, ce que la Foi inspira de plus héroïque & de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, & sans en faire un dénombrement trop étendu, quelle fut la Foi d'Abraham ? Il crut, mais il ne se borna pas à croire ; ou plutôt parce qu'il crut, & qu'il crut efficacement, & d'une foi parfaite, il quitta sa patrie, ainsi qu'il lui étoit ordonné ; il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, & ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu, lui témoigner son obéissance. Quelle fut la Foi de Moïse ? Il crut, mais il ne se contenta pas de croire ; ou plutôt, parce qu'il crut & qu'il crut vivement, & d'une Foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines, il sacrifia dans une Cour étrangere les titres les plus pompeux & la plus riche fortune ; il se réduisit dans une condition humble, & dans un état de souffrance, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter les fausses douceurs du péché parmi les Idolatres. Quelle fut la Foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattants & de zélés Israélites ? Ils crurent, mais ils ne s'estimerent pas quittes de tout, en croyant : ou plutôt, parce qu'ils crurent, & qu'ils crurent bien, & d'une Foi courageuse, les uns s'exposerent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui soumirent les nations ennemies, & subjuguerent les Royaumes ; les autres passerent par les plus rudes épreuves, endurerent pour le Dieu de leurs Peres & pour sa Loi les plus rigoureux traitements, & périrent par le tranchant de l'épée ; d'autres séparés du monde, confinés dans des déserts, cachés dans de sombres cavernes, menerent la vie la plus austere, & ressentirent toutes les miseres de la

pauvreté & de l'indigence : tous se regardants sur la terre comme des étrangers, & n'ayant nulle prétention, nul intérêt temporel qui les attachât, ne s'employerent qu'à chercher sans cesse, & par les vœux de leur cœur, & par le mérite de leurs œuvres, cette Cité céleste que la Foi leur faisoit entrevoir de loin, & où elle les appelloit. Car telle est en abrégé la peinture que l'Apôtre nous a tracée de ces Saints de la nouvelle alliance. C'est ainsi que la Foi agissoit dans eux, ou qu'ils agissoient par la Foi, persuadés qu'ils ne pouvoient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur étoit destiné.

Les Saints de la Loi nouvelle en ont-ils jugé autrement, à l'égard d'eux-mêmes ? Ont-ils pensé que cette Loi de grace leur donnât un privilege particulier, & qu'indépendamment des œuvres, la qualité de Chrétien leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des Elus ? Si c'étoit là leur morale, & s'ils ne comptoient que sur la Foi, pourquoi se consumoient-ils de veilles & de travaux ? Pourquoi s'exténuoient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications ? Pourquoi se refusoient-ils tous les plaisirs des sens, & faisoient-ils à leur corps une guerre si cruelle ? Qu'étoit-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité ? Que leur importoit-il d'être si assidus à la Priere & à l'Oraison, & d'y passer presque les journées entieres & les nuits ? Que ne sortoient-ils de leurs retraites ? Que ne se répandoient-ils dans le monde ? Que ne se donnoient-ils plus de relâche & plus de repos ? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification & leur progrès personnel ; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifioient-ils que de serviteurs inutiles ? Comment, à les en croire, se trouvoient-ils les mains vuides, &

déploroient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur leurs besoins spirituels & leur dénument extrême ? D'où leur venoit ce tremblement dont ils étoient saisis au sujet de leur Salut, & au souvenir des arrêts du Ciel ? Ils avoient tout entrepris, tout exécuté, tout soutenu ; & il sembloit néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en étonnons pas : c'est qu'ils étoient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur Foi salutaire, & qu'ils craignoient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui leur étoit prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, & sommes-nous moins exposés à cette malédiction, dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile ? Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits ; mais n'y voyant que des feuilles : MATTH. c. 21. 19.) *que jamais*, dit-il, *tu ne portes de fruit, & que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi.* L'effet suivit de près l'anathème : le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, & sécha jusques dans ses racines. Ce ne fut plus qu'un bois mort, & propre à brûler. Figure terrible ! Quand le souverain Juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui, pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la Foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée. Ainsi nous le déclare le grand Apôtre dans les termes les plus exprès : (2. COR. c. 5 10.) *nous paroîtrons tous devant le Tribunal de Jesus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué, ou selon le mal qu'il aura commis.* L'Apôtre ne dit pas précisément, que nous recevrons selon que nous aurons cru, ou que vous n'aurons pas cru ; mais selon que nous aurons agi, ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence, ou de salut, ou de damnation, que prononcera le Fils de Dieu,

soit à l'avantage des Justes en les glorifiant, soit à la ruine des pécheurs, en les réprouvant? Que dira-t-il aux uns? (MATTH. c. 25. 34 & 41.) *Venez, vous qui êtes bénits de mon Pere; possédez le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger:* & le reste. *Que dira-t-il aux autres? Retirez-vous, maudits, & allez au feu éternel; parce que j'ai été pressé de la faim, & que vous n'avez pas eu soin de me nourrir.* Il n'est point là parlé de la Foi; non pas qu'elle ne soit supposée, & que dans le Jugement qui sera porté, ou en notre faveur, ou contre nous, elle ne doive avoir toute la part qu'elle mérite; mais enfin, il n'en est point fait mention. Il n'est point dit aux prédestinés, *vous êtes bénits de mon Pere*, parce que vous avez été soumis aux vérités de mon Evangile; comme il n'est point dit aux réprouvés, *allez, maudits, au feu éternel*, parce que vous avez été incrédules; mais il semble que tous les motifs de ce double Jugement ne soient pris que de la pratique, ou de l'omission des œuvres chrétiennes: (*Ibid.* 35.) *J'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire*, ou *vous ne m'avez pas donné à boire; je n'avois point de logement, & vous m'avez recueilli*, ou *ne m'avez pas recueilli chez vous; j'étois malade, & vous m'avez assisté*, ou *ne m'avez pas assisté.* Tout cela ne regarde en apparence que les œuvres de miséricorde, mais comprend en général toutes les œuvres qui y sont sous-entendues.

En vain donc pourrai-je dire alors à Dieu: Seigneur, j'étois Chrétien, & j'avois la Foi: si je ne puis ajouter que j'ai mis en œuvre cette Foi, que j'ai profité de cette Foi, que cette Foi m'a servi à exciter & à entretenir ma ferveur dans l'exercice de toutes les vertus; qu'avec cette Foi, & par les grandes considérations que cette Foi présentoit continuellement à mon esprit, je me suis détaché du monde, j'ai combattu mes passions, j'ai mortifié mes sens, j'ai jeûné, j'ai prié,

j'ai fait l'aumône, je n'ai rien omis de tous mes devoirs : si, dis-je, ces mérites de l'action me manquent, Dieu produisant contre moi cette Foi même que j'ai reçue sur les Fonts sacrés, & que j'ai professée, n'aura de sa part point d'autre réponse à me faire, que celle de ce Maître de l'Evangile, au serviteur paresseux : méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous pas employé votre talent ? Pourquoi l'avez-vous gardé inutilement dans vos mains, au lieu de le mettre à profit, afin qu'à mon retour j'en tirasse quelque intérêt ?

Qu'est-ce que ce talent, sinon la Foi ? & qu'est-ce que ce serviteur paresseux, sinon un de ces Chrétiens oisifs & négligents, qui tiennent leur Foi comme ensevelie, & en qui elle paroît morte ? Ce serviteur paresseux, quoique seulement paresseux, & sans avoir dissipé son talent, fut traité de méchant serviteur ; & par cette raison seule, il fut condamné & rejetté du Maître ; & ce Chrétien négligent & oisif, quoique seulement oisif & négligent, sans s'être écarté de la Foi, sera traité de mauvais Chrétien : & par ce titre seul, Dieu le jugera coupable, & le tenoncera. Coupable, parce que la Foi dans les vérités qu'elle nous révele, lui fournissant le plus puissant motif, pour allumer tout son zele, & pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible, & n'y aura pas fait l'attention la plus légere. Coupable, parce que la Foi lui dictant elle-même, qu'exclusivement aux œuvres, elle n'étoit pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage celeste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, & n'en aura tenu nul compte. Coupable, parce que la Foi étant une grace, & l'une des graces les plus précieuses, il en falloit user, puisque les graces divines ne nous sont point données à d'autre fin ; & que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, & n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parce qu'ayant eu la Foi dans le cœur, &

l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique qu'il l'aura contredite & tenue dans une espece de servitude ; qu'il aura résisté à ses connoissances & à ses lumieres ; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres ; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire, que pour être Chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin, coupable par comparaison avec tout ce qu'il y aura eu avant lui & après lui de Chrétiens fervents, appliqués, laborieux, qui n'avoient pas pourtant une autre Foi que la sienne ; & même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infideles & d'idolatres, en qui la Foi eût fructifié au centuple, & dont elle eût fait autant de Saints, s'ils eussent été éclairés, comme lui, dans l'Evangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera, & lui fera entendre cette désolante parole ; *je ne vous connois point*. Non pas qu'à l'égard des Chrétiens, il en soit tout-à-fait de même, qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le Maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avoit confié ; mais en réprouvant ce lâche Chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractere dont il l'avoit honoré. Jusques dans l'enfer, ce sera toujours un Chrétien ; mais il ne le sera plus que pour sa honte, que pour son supplice, que pour son désespoir. Cette glorieuse qualité de Chrétien, qu'il aura si long-temps oubliée, quand elle étoit pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il en voudra perdre l'idée ; & que le souvenir qu'il en conservera, ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets fera-t-elle naître dans son cœur, quand elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnoit au Royaume de Dieu, & que par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances ? A quels reproches l'exposera-t-elle de la part de tant de Gentils réprouvés comme lui,

lui, mais sans avoir été revêtus du même caractere, ni avoir eu le même avantage que lui ? Eh, quoi ! vous êtes devenu semblable à nous ! vous avez encouru le même sort ! Que vous demandoit-on de si difficile ? Et comment avez-vous perdu un bien dont votre Foi vous découvroit le prix inestimable, & que vous pouviez acquérir à si peu de frais ?

III. Que peuvent dire à cela, ces honnêtes gens du siecle, qui passent pour Chrétiens, & qui le sont en effet ; mais dont la Foi toute renfermée au-dedans, ne se produit presque jamais au-dehors par aucun acte de Christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires dans la Religion ? Car voilà où la Foi en est réduite, même parmi ceux qui dans le monde ont une réputation mieux établie, & font voir dans leur conduite plus de régularité & plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes, en qui je conviens qu'il n'y a rien à reprendre, par rapport à la sagesse & à l'honneur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes, qui dans l'estime publique, sont réputés hommes d'ordre, de raison, droits, integres, ennemis du vice, & ne se portant à nul excès. Je veux bien là-dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent : je ne formerai point contr'eux des accusations fausses & mal fondées ; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauches, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colere, ni emportements, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets & sur d'autres, ils soient hors d'atteinte, j'y consens ; mais je ne les tiens pas dès lors assurés de leur Salut. Si d'une part, j'ai de quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, & en voici la raison, car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus apparente & plus spécieuse : & ne pensons point que tout le mérite absolument requis pour le Salut, consiste à éviter certains péchés.

(MATTH. c. 20. 8.) Dieu dans sa Loi ne nous a pas dit seulement, abstenez-vous de ceci & de cela; mais il nous a dit de plus, faites ceci & faites cela. Le pere de famille ne reprit d'aucune action mauvaise ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique; mais il les blama de perdre leur temps, & de demeurer là sans occupation. *Allez*, leur dit-il, *dans ma vigne*, & travaillez y: car sans travail, vous ne gagnerez rien, & vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or, qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des Chrétiens, & même de ces Chrétiens que je reconnois volontiers pour gens d'honneur, & à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils s'en font gloire; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, & où se réduisent-elles? Sont-ce des gens pieux & religieux, qui s'adonnent, autant que leur état leur permet, à la Priere, qui assistent aux Offices divins, qui se rendent assidus aux sacrifices de nos Autels, qui fréquentent les Sacrements, qui se nourrissent des saintes lectures, qui écoutent la parole de Dieu, qui chaque jour se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de leur conscience, & qui après certaines distractions indispensables, & certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir, & pour vaquer au soin de leur ame? Sont-ce des gens charitables, qui, par un esprit de Religion, s'intéressent aux miseres & aux besoins d'autrui, & soient même pour cela disposés à relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres; qui, suivant la maxime de l'Apôtre, (ROM. c. 12. 16.) *pleurent avec ceux qui pleurent*, & sans se piquer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir*; qui, selon leurs facultés, con-

tribuent au soulagement des pauvres & à la consolation des affligés, s'appliquant à les connoître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent & de ce qui leur manque; les visitant eux-mêmes, autant qu'il convient, & ne dédaignant pas dans les rencontres, de leur porter les secours nécessaires; qui dans toutes leurs paroles & dans toutes leurs manieres d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, & du reste, ne pensent aux injures qu'on leur fait, que pour les pardonner; doux, humbles, patients, affables à tout le monde, & ne cherchant à l'égard de tout le monde, que le sujet de faire plaisir & d'obliger? Sont-ce des gens mortifiés & détachés d'eux mêmes, qui répriment leurs desirs, qui captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui, par un sentiment de pénitence, & en vue de cette abnégation évangelique, dont le Fils de Dieu a fait le point capital & comme le fondement de sa Loi, renoncent aux commodités & aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, & se bornent préciſément au nécessaire?

Eh, que dis-je! connoissent-ils cette morale? la comprennent-ils? en ont-ils même quelque teinture? Que je la leur propose, & que j'entreprenne de les y assujettir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jesus-Christ, & c'est à cette morale que le Salut est promis. Il n'est point promis à une vie douce & toute humaine, quelqu'innocente au-dehors qu'elle paroisse. Je consulte l'Evangile, & voici ce que je lis: (MATTH. c. 7. 13.) *entrez par la porte étroite, faites effort.* (Ibid. 14.) *Le Royaume de Dieu ne s'emporte que par violence; il n'y a que ceux qui emploient la force, qui le ravissent.* (JOAN. c. 12. 35.) *Marchez, c'est-à-dire, agissez, tandis que le jour vous éclaire.* (MATTH. c. 7. 19.) *L'arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé & jetté au feu*; enfin, (LUC. c. 14. 27.)

celui qui ne porte pas sa Croix, & ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon Disciple, ni digne de moi : tout cela est court, précis, décisif. C'est Jesus-Christ qui parle, & qui nous donne des regles infaillibles, pour juger si nous serons sauvés, ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes, est une vie de Salut ; mais toute vie aussi qui leur est opposée, doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne me demande point en quoi cette vie est criminelle, & pourquoi, sans être une vie licencieuse & vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles & abstraites: je n'ai, en général, autre chose à répondre, sinon, que cette vie dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès & de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par-là les caracteres de prédestination marqués dans les textes inconteſtables & irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude & difficile. Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le Ciel, ni à user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni faire de nos années un emploi tel que Dieu le veut, pour notre avancement dans ses voies & notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits & rempliſſent par leur fertilité les espérances du Maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'Evangile, puisque ce n'est ni se renoncer soi même, ni porter sa Croix, ni suivre Jesus-Christ. Or, quiconque ne vit pas selon l'Evangile, ne peut arriver au terme où l'Evangile nous appelle ; & je conclus, sans héſiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit ; & je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut examiner, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental & inébranlable. Si tant de

Chrétiens du siecle, & de Chrétiennes, n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux, & de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira: s'ils n'ouvrent pas les yeux, & qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnoître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement; mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

Les œuvres sans la Foi, œuvres infructueuses & sans mérite pour la vie éternelle.

I. L'Apôtre Saint Jacques a dit: faites-moi voir vos œuvres, & je jugerai par-là de votre Foi; mais sans blesser le respect dû à la parole du Saint Apôtre, ne pourroit-on pas en quelque maniere renverser la proposition, & dire aussi faites-moi voir votre Foi, & je jugerai par-là de vos œuvres, c'est-à-dire, que je connoîtrai par le caractere de votre Foi, si les œuvres que vous pratiquez, sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu; des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, & qui vous tiennent lieu de mérite auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles sont utiles ou infructueuses, si Dieu les accepte, ou s'il les mépriſe & les rejette; mais pour faire cette distinction, on en doit examiner le principe. Or, les principes de toutes bonnes œuvres, de toutes œuvres méritoires & recevables au Tribunal de Dieu, c'est la Foi, puisque la Foi, selon l'expresse décision du Concile de Trente, est la racine de toute justice: d'où il s'ensuit que cette racine étant altérée & gâtée, les fruits qu'elle produit, doivent s'en ressentir, & qu'ils ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par l'Eglise, & en effet, très-condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la Foi. Ce seroit outrer la matiere, s'engager dans des conséquences hors de raison. Non seulement les œuvres des infideles n'ont pas toutes été des péchés ; mais plusieurs ont été de vrais actes de vertu, & ont mérité même de la part de Dieu quelque récompense. Les vertus n'étoient que des vertus morales; mais après tout, c'étoient des vertus. Dieu ne les récompensoit que par des graces temporelles; mais enfin ces graces temporelles étoient des récompenses, & Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvoient donc être moralement bonnes sans la Foi ; mais elles ne l'étoient, ni ne pouvoient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du Royaume de Dieu & cohéritiers de Jesus-Christ. Or, c'est de ce genre de mérite que je parle, quand je dis que sans la Foi il n'y a point de bonnes œuvres.

Ainsi, comme ces œuvres sont, d'une part, les preuves les plus sensibles de la Foi, de même est-il vrai, d'autre part, que c'est la Foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que toutes bonnes qu'elles peuvent être de leur fonds & devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu & par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procedent d'une Foi pure, simple & entiere. Car, selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la Foi ; & la disposition nécessaire pour approcher de Dieu, est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, & de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé ou par lui-même, ou par son Eglise.

Delà il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste, que de dire : ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la

plus sévere, n'ayant autre chose dans la bouche, & ne prêchant autre chose : par conséquent ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt, tout cela êst spécieux & apparent ; mais après tout, les Hérétiques ont été tout cela, ou ont affecté de le paroître : témoin un Arius, témoin un Pélage & tant d'autres. On relevoit leur sainteté, on canonisoit leurs actions, on les proposoit comme de grands modeles ; mais avec tout cela, ce n'étoient certainement pas des hommes de Dieu, parce qu'avec tout cela, c'étoient des gens révoltés contre l'Eglise, attachés à leur sens, entêtés de leurs opinions ; en un mot, des gens corrompus dans leur Foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader, que des hommes qui vivent bien, ne pensent pas bien, & qu'étant si réguliers dans toute leur maniere d'agir, ils s'égarent dans leur créance : mais voilà justement un des pieges les plus ordinaires & les plus dangereux dont les Hérétiques & leurs fauteurs se soient servis pour inspirer le venin de leurs héréſies, & pour s'attirer des sectateurs. Piege que Saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement & si vivement représenté dans la personne de quelques Hérétiques de son temps. Que disoit-il d'Abailard ? (Ep. ad. Magist.) *C'est un homme tout ambigu, & dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au-dehors, c'est un Jean-Baptiste : mais au-dedans, c'est un Hérode.* Que disoit-il d'Arnaud de Breſſe ? (id. Ep. ad. Episc.) *Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi saine, que sa vie est austere !* (Const.) *Il ne mange, ni ne boit, & il est de ces gens que l'Apôtre nous a marqués, lesquels ont tout l'extérieur de la piété, mais qui n'en ont pas le fonds ni les sentiments. Ses paroles*, ajoutoit le même Saint Docteur, en parlant du même Arnaud, *ses paroles coulent comme l'huile, & en ont, ce semble, l'onction ; mais ce sont des traits empoisonnés. Car ce qu'il prétend par*

des discours si polis, & de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans leurs esprits & de les gagner à son parti. Que disoit-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? (EP. AD. HEDET.) *Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris. C'est un serpent adroit & subtil. A le voir, il ne paroît rien en lui que d'édifiant; mais ce n'est là qu'une vaine montre, & dans l'intérieur, il n'y a point de Religion.*

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat & sur certaine réputation de sainteté, qui souvent ne sont que des signes équivoques, & d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matiere de Foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnoit Saint Bernard au peuple de Toulouse. C'étoit un temps de ténebres où l'héréſie cherchoit à se répandre; mais pour les préserver d'une peste si contagieuse, il leur enjoignoit de ne pas recevoir indifféremment toute sorte de Prédicateurs, & de n'en admettre chez eux aucuns qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas. (IDEM. EP. AD. THEOL.) *Ne vous en tenez précisément, ni à ce qu'ils vous diront, ni au zele qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, & ils vous parleront comme des Anges venus du Ciel; mais de même qu'on mêle secrettement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, & ils vous les présenteront sous des termes enveloppés & pleins d'artifice. Faux Prophétes, loups ravissants, déguisés en brebis.*

Cependant, les simples se laissent surprendre. Ils voient des hommes, quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fideles à leurs devoirs, & rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, & ils se feroient scrupule d'entrer là-

dessus en quelque défiance, & de former le moindre soupçon désavantageux. On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel : que c'est la Foi qui en doit décider ; que si la Foi manque, ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle doit être, tout le reste n'est rien : ils prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de parti, pour des préventions & de faux jugements. Ainsi le Sauveur du monde s'élevoit contre les Pharisiens, & démasquoit leur hypocrisie; mais en vain, le peuple touché de leur air pénitent & dévot, de leurs longues prieres, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légeres pratiques de la Loi, s'attachoit à eux, les admiroit, les révéroit, les combloit d'éloges ; & malgré tous les avertissements du Fils de Dieu, ne vouloit point d'autres maîtres, ni d'autres conducteurs.

Mais après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la Religion, & ce zele des bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'Eglise ? A cela, je fais une réponse qui paroîtra d'abord avoir quelque chose de paradoxe, mais dont on reconnoîtra bientôt la solidité & l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée. Car je soutiens qu'il y a des personnes, & en assez grand nombre, qui dans un sens feroient beaucoup moins de mal à la Religion, & s'en feroient beaucoup moins à eux-mêmes par une vie licencieuse & scandaleuse, que par leur sainteté prétendue & par l'éclat de leur zele. Beaucoup moins de mal à la Religion, pourquoi ? Parce que dès qu'on les verroit sujets à des désordres grossiers, on perdroit en eux toute confiance, & qu'ils se trouveroient par-là moins en état de séduire les esprits & d'établir leurs dogmes erronnés. Au lieu de les suivre on s'éloigneroit d'eux ; & le mépris où ils tomberoient, les décréditeroit absolument, & leur ôteroit toute autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à eux-mêmes, comment ? Parce que tôt ou tard, l'horreur de leurs désordres pourroit

les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentiments de repentir, & les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égarements; & plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où ils se sont abandonnés, & les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire, dont la vie est exempte de certains vices, & qui d'ailleurs s'adonnent à mille pratiques très-chrétiennes en elles-mêmes, & très-pieuses, voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper & d'appercevoir l'illusion qui les aveugle & qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée qu'ils conçoivent d'eux-mêmes, les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissé prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, & qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la Foi, & ils croient rendre service à Dieu, en tenant ferme contre l'Eglise même de Dieu, contre toute autorité & toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclésiastique. De cette sorte, ils s'obstinent dans ce schisme, dont ils sont les principaux agens. Ils y vivent en paix, & ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable. D'autant plus malheureux, qu'il leur en coûte plus pour se perdre, & qu'il se damnent à plus grands frais. Ce qui leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la Foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier, mais n'ayant pas le fondement de toute la sainteté, qui est la Foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la Foi: avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur la sable; ou, selon la figure de Saint Paul, l'édifice qu'ils construisent, n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur,

ils seront de ces Prophêtes dont il est parlé dans l'Evangile, & qui se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront, [MATTH. c. 7. 23.] *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas en notre nom chassé les démons ? n'avons-nous pas fait des miracles* ? Mais à qui Dieu répondra : *je ne vous connois point; retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité.*

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la Foi, quoique faites avec la Foi. Je m'explique. Œuvres faites avec la Foi; car dans le fonds, on est Chrétien, on est Catholique, on est uni de croyance avec l'Eglise, on ne rejette aucune de ses decisions, & on les reçoit toujours purement & simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la Foi, parce que la Foi n'y a point de part, que la Foi n'y entre point, que ce n'est point la Foi qui les inspire, qui les dirige, qui les anime. Tout Chrétien qu'on est, on agit en Payen ; je ne dis pas en Payen sujet aux vices & au déréglement des mœurs, où conduisoit lui-même le paganisme ; mais je dis, en honnête & sage Payen. C'est-à-dire, qu'on agit, non point par la Foi, ni par des vues de Religion; mais par la seule raison, mais par une probité naturelle, mais par un respect tout humain, mais par la coutume, l'habitude, l'éducation, mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, parce qu'on est droit naturellement & équitable; on sert le prochain, parce qu'on est naturellement, officieux & bienfaisant ; on assiste les pauvres, parce que naturellement on est sensible aux miseres d'autrui, & qu'on a le cœur tendre & affectueux ; on prend soin du menage, & on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est rangé & qu'on aime l'ordre ; on remplit toutes les fonctions de son ministere, de son emploi, de sa charge, parce que l'honneur le demande, parce que la réputation y est engagée, parce qu'on veut toujours se

maintenir en crédit & sur un certain pied ; on s'occupe d'une étude, on passe les journées & souvent même les nuits dans un travail continuel, parce qu'on veut s'instruire & savoir, qu'on veut réussir & paroître, qu'on veut s'avancer & parvenir : ainsi du reste, dont le détail seroit infini.

Tout cela est bon en soi, mais dans le motif tout cela est défectueux. Il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence, & de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, & d'obliger, autant qu'on peut, tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines, & de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller sur des enfants, sur des domestiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens, & d'en ménager les intérêts. Il est bon dans une dignité, dans une Magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, & de s'y adonner avec une assiduité infatiguable. Que dirai-je de plus ? Il est bon de cultiver ses talents, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connoissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable ; mais voici le défaut capital. C'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la Foi, ni par conséquent du sceau de Dieu. Or, le sceau de Dieu, le sceau de la Foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnoie fausse dans l'estime de Dieu, & de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors, ce que disoit le Sauveur des hommes : qu'attendez-vous dans le Royaume du Ciel, & quelle récompense méritez-vous? (MATTH. c. 5. 48.) *Eh! les Payens ne faisoient-ils pas tout ce que vous faites?* Qu'avez-vous fait au-dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés?

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des Juges integres, déclarés, sans

exception de personne, en faveur du bon droit, & assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune, & même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, & toujours disposés à faire plaisir, & ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des ames compatissantes qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissoient sur toutes les calamités, ou publiques, ou particulieres, & pour y subvenir, répandoient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un courage que rien n'étonnoit, d'une patience que rien n'altéroit, d'une application que rien ne lassoit, d'une attention & d'une vigilance à quoi rien n'échappoit. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite & d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus ! mais quelles vertus ? vertus morales, & rien au-delà. Elles méritoient les louanges du public, elles méritoient même de la part de Dieu quelques récompenses temporelles, & les obtenoient elles étoient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parce que la Foi ne les vivifioit pas, ne les sanctifioit pas, ne les consacroit pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de Chrétiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob ; mais leurs mains sont les mains d'Esaü, c'est-à dire, qu'ils ont la Foi, mais comme s'ils ne l'avoient point, puisque dans toutes leurs actions, ils ne font nul usage de leur Foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la Foi qu'ils professent ; & ce seroient des œuvres dignes de Dieu, si la Foi les rapportoit à Dieu ; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils déliberent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent ; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se trouvent chargés d'une multitude d'affaires ;

& pour y suffire, ils se donnent mille mouvements, mille soins, mille peines; ils ont, selon le cours des choses humaines & selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essuyer; ils ont leurs chagrins, leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matiere, riche fonds de mérites auprès de Dieu, si la Foi, comme un bon levain, y répandoit sa vertu; si, dis-je, toutes ces délibérations & tous ces desseins étoient dirigés pas les maximes de la Foi; si toutes ces fatigues & tous ces mouvements étoient soutenus par des considérations divines & de Foi; si toutes ces souffrances & toutes ces afflictions étoient prises, acceptées, offertes en sacrifice, & présentées par un esprit de Foi! Tout profiteroit alors pour la vie éternelle, & rien ne seroit perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit; car voilà quel est le propre & l'efficace de la Foi, quand elle opere par la charité & par une intention pure & chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain evangélique, qui de tous les légumes est le plus petit, mais qui semé dans une bonne terre, croît, s'éleve, pousse des branches, se couvre de feuilles, & devient arbre. Par-tout où la Foi se communique, elle est accompagnée de la grace, & par-tout où elle agit, elle y imprime un caractere de sainteté, & attache aux moindres effets qu'elle produit, un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jesus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les Apôtres passerent toute une nuit à pêcher, & ils ne prirent rien: pourquoi? Parce que Jesus-Christ n'étoit pas avec eux; mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, & que, par son ordre & en sa présence, ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent, fut abondante, que leurs filets se rompoient de toutes parts, & qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image

sensible, où nous devons également reconnoître, & l'inutilité de toutes nos œuvres pour le Salut, si la Foi animée de la charité & de la grace, n'en est pas le principe & comme le premier moteur ; & leur excellence, si ce sont les fruits d'une Foi vive & agissante, & si c'est par l'impression de la Foi que nous sommes excités à les pratiquer !

Etrange aveuglement, que le nôtre, quand nous suivons d'autres regles en agissant, & que nous nous conduisons uniquement par la politique du siecle, & par la prudence de la chair ! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un & de l'autre sexe, de tout âge & de tout état, qui dans les occupations & les embarras dont ils sont sans cesse agités, ne se donnent ni repos ni relâche, qui du matin au soir, obligés d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre, ou de leur devoir, menent une vie très-fatiguante; qui dans le commerce du monde sont exposés à des déboires très-ameres, à des contre-temps très-désagréables, à des revers très fâcheux, à des coups & à des événements capables de déconcerter toute la fermeté de leur ame ; qui par la délicatesse de leur complexion, ou le dérangement de leur santé, sont affligés de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent même de douleurs très-aiguës ? Or, en quoi ils me paroissent tous plus à plaindre, & ce qu'il y a pour eux sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourments d'esprit ; que tant d'exercices du corps, très-pénibles, & quelquefois accablants, que tant d'accidents, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de foiblesses & de langueurs, que tout cela, dis je, & mille autres choses qui leur deviendroient salutaires avec le secours de la Foi, ne leur soient, à l'égard du Salut, d'aucun profit, parce que tout abîmés dans les sens, ils ne sa-

vent point user de leur Foi, & qu'ils ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire de plus qu'ils ne font, & sans rien souffrir au-delà de ce qu'ils souffrent, ils pourroient, par le moyen de cette Foi bien épurée & bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, & grossir chaque jour leur trésor : au lieu que se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle, & aux vains raisonnements d'une seche Philosophie, toutes leurs années s'écoulent sans fruit, & qu'à la fin de leurs jours ils n'ont rien dans les mains dont ils puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le Chrétien, qui fait toujours la sainte alliance, & des œuvres avec la Foi, & de la Foi avec les œuvres!

La Foi victorieuse du monde.

Ne craignez point, disoit Jesus Christ à ses Apôtres ; *j'ai vaincu le monde.* (JOAN. c. 16. 33.) Il l'a en effet vaincu, & par où ? Par la Foi qu'il est venu nous enseigner, & pour la sainte Religion qu'il a établie sur la terre. Aussi, écrivoit S. Jean aux premiers Fideles : *quelle est, mes Freres, cette victoire qui nous a fait triompher du monde ? C'est notre Foi.* (EP. JOAN. c. 5. 4.) Pour bien entendre ceci, il faut, selon la belle observation de S. Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent : ses erreurs, ses douceurs, & ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent, & ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche, & nous tyrannisent par un respect humain, dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or, la Religion, je dis la vraie Religion, qui est la Religion chrétienne, nous éleve au-dessus de tout cela, & nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde ; elle nous dégoûte des douceurs du monde ; elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, & même d'erreurs les plus sensibles & les plus grossieres. Ce sont mille fausses maximes dont il se fait autant de vérités prétendues, & autant de principes inconteſtables. Quelles sont, par exemple, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, & qui se la proposant comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir, à quelque prix que ce puisse être ? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, & qui ne pensant ne valoir dans la vie, qu'à proportion de ce qu'ils possedent, regardent le soin d'amasser & de grossir leur revenus, comme une affaire capitale, à laquelle toutes les autres doivent céder ? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir, & pour flatter leurs sens, & qui livrés à des passions honteuses, ne connoissent point de plus grand bonheur que de les contenter en toutes les manieres, & de vivre au gré de leurs desirs ? Mais sur-tout à quelles maximes la prudence humaine & la politique n'ont-elles pas donné cours ? Voilà les regles de conduite que suit le monde, & où il se croit bien fondé. Qui voudroit en appeller, & les contredire, passeroit pour un esprit foible, sans connoissance, &, si je l'ose dire, pour un imbécile qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des regles, ce sont des maximes, où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne-foi, ni justice, ni équité. Or, la Religion nous détrompe de toutes ces erreurs : comment cela ? Parce que raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir & aveugler, elle en tire des conséquences & des maximes toutes contraires.

Car sur quels principes sont établies tant de maximes etronnées & absolument fausses, dont le

monde est infatué ? Sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, la sensualité, sur l'intérêt, l'ambition, la politique, sur toutes les inclinations de la nature corrompue & toutes les passions du cœur. De telles racines, il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés & gâtés; & du mensonge, que peut-il naître autre chose que le mensonge ? Mais la Religion a des vues bien différentes, & appuie ses raisonnements & ses décisions sur des principes bien plus relevés : qui sont, un attachement inviolable à Dieu & à la Loi de Dieu, l'amour du prochain, & même des ennemis, le renoncement à soi-même & au monde, le désintéressement, la fidélité, la droiture de cœur, la mortification des sens, la sanctification de son ame, & le zele de son salut De cette opposition de principes, suit une opposition entiere de maximes & de regles de vie. Ainsi un Chrétien, c'est un homme qui juge des choses & qui en pense tout autrement que le monde; & voilà la premiere victoire que la Religion a remportée, & qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains, des opinions du monde, & leur en découvrant l'illusion & le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, & les rejette comme de vaines imaginations; mais un Chrétien instruit de sa Religion, s'en tient à l'oracle de saint Paul, *qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes : par cela même qui paroît au monde égarement & folie.*

Je dis par cela même qui paroît égarement d'esprit, mais bien-loin de l'être, est plutôt la souveraine sagesse. Car, à bien examiner tous les principes & toutes les maximes de l'Evangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, & qu'il est plus en état de discerner le bien & le mal, le vrai & le faux, parce qu'il a les yeux plus ouverts, & qu'il consi-

dere les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes & ces principes évangéliques, contre lesquels il se récrioit tant, lui semblent beaucoup mieux fondés, qu'il ne vouloit se le persuader. La Foi qui se réveille dans son cœur, les lui représente dans un tour tout nouveau pour lui. Plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité & de vérité. Il est surpris de l'aveuglement où il étoit; du moins, il commence à se défier de ses anciens préjugés; & la lumiere dont il apperçoit les premiers rayons, perçant peu-à-peu au travers des nuages qui l'obscurcissoient, & se répandant avec plus de clarté, cet homme, enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à la vertu de la Foi & de la grace qui l'accompagne, se déclare, comme Saint Paul, un des plus zélés défenseurs des vérités mêmes qu'il attaquoit auparavant, & qu'il combattoit avec plus d'obstination. Triomphe qui honore la Religion, & dont elle profite pour faire d'autres conquêtes & pour convaincre les plus incrédules, & les soumettre! Ainsi l'exemple de Saül élevé dans le judaïsme, & l'un des plus ardents persécuteurs de l'Eglise, mais devenu, par une conversion éclatante, Apôtre de Jesus-Christ & le Docteur des Gentils, étoit un argument sensible contre les Juifs, & leur faisoit admirer, malgré eux, l'efficacité & le pouvoir de la Foi chrétienne.

II. Comme le monde, par ses erreurs, aveugle l'esprit, c'est par ces douceurs qu'il gagne & qu'il pervertit le cœur. Dans l'un, il agit par voie de séduction; & dans l'autre, par voie d'attrait & de corruption. Ce que nous appellons douceurs du monde, c'est ce que Saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, & orgueil de la vie; c'est-à-dire, que, sous ce terme, nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde, qui peut éblouir les yeux, charmer les

sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle & délicieuse.

Voilà par où le monde, dans tous les temps, s'est acquis un empire si absolu sur les cœurs des hommes. Voilà par où il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante & nous entraîne. Ce n'est pas que souvent on ne connoisse la bagatelle & le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit ; mais par une espece d'enforcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se défendre. En vain la raison veut-elle venir au secours : nous avons beau raisonner & faire les plus belles réflexions, toutes nos réflexions & tous nos raisonnements n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, & qu'il ne nous emporte par une espece de violence.

Il n'y a que la Religion à qui il soit réservé de le bannir de nos cœurs, ou de l'y étouffer. Comment cela ? 1. Par l'esprit de pénitence qu'elle nous inspire. Car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, & cette vue fréquente de nos péchés, & des justes châtiments qui leur sont dus, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, & nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitents. 2. Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions & tous nos desirs. Le cœur occupé de la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise, se dégage peu-à-peu de tous les objets mortels, & devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre me paroit méprisable & insipide*, s'écrioit un grand Saint, *quand je leve les yeux au Ciel !* (S. IGN.) Bien d'autres, avant lui, l'avoient pensé de même, & bien d'autres l'ont pensé après lui. 3. Par les

consolations divines que l'esprit de Religion répand dans les ames vraiment chrétiennes. Consolations cachées aux mondains, parce que l'homme sensuel, dit le grand Apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu. Consolations spirituelles, d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus noble que le corps. Consolations si douces & si abondantes, que le cœur en est quelquefois comme inondé & enivré. A peine les Saints les pouvoient-ils soutenir, tant ils en étoient comblés & transportés. Saint François Xavier s'écrioit, en s'adressant à Dieu, *c'est assez, Seigneur, c'est assez.* Sainte Thérese tenoit le même langage, & demandoit que Dieu interrompît pour quelque temps le cours de ces douceurs célestes dont elle étoit toute pénétrée. D'autres tomboient dans des extases & des défaillances où ils demeuroient des heures entieres, & qui les ravissoient hors d'eux-mêmes. Le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est certain, c'est qu'avec tous ces agréments & tous ces charmes, il n'y a rien de comparable à ces saintes délices & à ces joies secrettes que la Religion nous fait goûter. Une ame qui les a une fois ressenties, ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vu dans tous les temps, & dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageants & les plus touchants. C'étoient de jeunes Vierges à qui le monde présentoit dans un long cours d'années la fortune la plus riante. C'étoient des riches du siecle, des hommes opulents, des Grands, qui dans leur grandeur & leur opulence, jouissoient, ou pouvoient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils mépriſé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils volontairement dépouillés de tout cela? A ces richesses dont le

monde est si avide, & où il fait presque consister tout son bonheur, parce qu'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordoit à peine le nécessaire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet éclat & à ces honneurs dont le monde est si jaloux, & dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscurité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, & se sont condamnés à vivre inconnus & dans l'oubli. A toutes les délicatesses & toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître & les plus dures pratiques de la mortification religieuse, aussi ennemis d'eux-mêmes & de leur chair, qu'on en est communément esclave & idolatre. Qui leur inspira ce renoncement, ce détachement, & qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de la nature & à l'esprit du monde ? C'est la Foi dont ils étoient remplis & dont ils suivoient les divines impressions. En vain le monde étaloit-il devant eux ses pompes les plus brillantes, & en vain pour les attirer, leur faisoit-il voir une carriere semée de fleurs ; la Foi dissipoit tous ces prestiges, & rien ne les touchoit, que le grand sentiment de l'Apôtre : *pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose, que dans la Croix de Notre-Seigneur Jesus-Christ, par qui le monde m'est crucifié, & je suis crucifié au monde !* (GALAT. c. 6. 14.)

III. Outre ses erreurs & ses douceurs, le monde a encore ses rigueurs. Ce sont ces persécutions qu'il suscite à la vertu, & où elle a besoin d'une force supérieure. Car l'Apôtre a bien eu raison de dire, que ceux qui veulent vivre saintement, selon Jesus-Christ, doivent s'attendre à de rudes combats. On a des railleries à essuyer, & mille respects humains à surmonter. On refroidit un ami & on l'indispose, en refusant d'entrer dans ses intrigues & de s'engager dans ses entreprises

criminelles. On devient un objet de contradiction pour toute une famille, pour toute une société, pour tout un pays, parce qu'on veut y établir la regle, y maintenir l'ordre, y rendre la justice. Ainsi de tant d'autres sujets. Voilà ce qui fait un des plus grands dangers du monde, & ce qui cause dans la vie humaine tant de désordres. Car il est difficile de tenir ferme en de pareilles rencontres, & nous voyons aussi qu'on y succombe tous les jours, & presque malgré soi. Un homme gémit de l'esclavage où il est; & un fonds d'équité, de droiture, de conscience qu'il a dans l'ame, lui fait desirer cent fois de secouer le joug & de s'affranchir d'une telle tyrannie; mais le courage lui manque, & quand il faut venir à l'exécution, toutes ses résolutions l'abandonnent. Or, qui peut le déterminer, l'affermir, le mettre à toute épreuve? C'est la Religion. Avec les armes de la Foi, il pare à tous les coups, il résiste à toutes les attaques, il est invincible. Il n'y a ni amitié qu'il ne rompe, ni société dont il ne s'éloigne, ni menace qu'il ne méprise, ni espérance, ni intérêts, ni avantage qu'il ne sacrifie à Dieu & à son devoir.

Telles sont, dis-je, les dispositions d'un homme animé de l'esprit du Christianisme & soutenu de la Foi qu'il professe. C'est ainsi qu'il pense, & c'est ainsi qu'il agit. La raison est, qu'étant Chrétien, il ne connoît point, à proprement parler, d'autre Maître que Dieu; ou que reconnoissant d'autres Puissances, il ne les regarde que comme des Puissances subordonnées au Tout-Puissant, lequel doit être mis au-dessus de tout, sans exception. Ce sentiment sans doute est généreux; mais il ne faut pas se persuader que ce soit un pur sentiment, ni une spéculation sans conséquence & effet. Il n'y a rien là à quoi la pratique n'ait répondu, & dont elle n'ait confirmé mille fois la vérité. Combien de discours & de jugements, combien de mépris & d'outrages ont essuyés tant

de vrais serviteurs & de vraies servantes de Dieu, plutôt que de se départir de la vie réguliere qu'ils avoient embrassée, & des saintes observances qu'ils s'y étoient prescrites? Combien d'efforts, de reproches, d'oppositions, ont surmonté de tendres enfants, & avec quelle constance ont-ils résisté à des peres & à des meres qui leur tendoient les bras pour les retenir dans le monde, & les détourner de l'état religieux? A combien de disgraces, de haines, d'animosités, de revers, se sont exposés, ou de sages Vierges qu'on n'a pu gagner par les plus pressantes sollicitations, ou des Juges integres qu'on n'a pu résoudre par les plus fortes instances à vendre le bon droit; ou de vertueux Officiers, des subalternes, des domestiques, que nulle autorité n'a pu corrompre, ni retirer des voies d'une exacte probité? Quels tourments ont endurés des millions de Martyrs. Rien ne les a étonnés, ni les Arrêts des Magistrats, ni la fureur des Tyrans, ni la rage des bourreaux, ni l'obscurité des prisons, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu. Que l'antiquité nous vante ses héros, jamais ces héros que le Paganisme a tant exaltés, & dont il a consacré la mémoire, firent-ils voir une telle force? Or, d'où venoit, dis-je, à ces glorieux soldats de Jesus-Christ cette fermeté inébranlable, si ce n'est de la Religion qu'ils portoient vivement empreinte dans leur cœur? Elle les accompagnoit par-tout; par-tout elle leur servoit de bouclier & de sauve-garde: miracle dont les ennemis même de la Foi chrétienne & ses persécuteurs étoient frappés. Mais nous, de tout ceci, que devons-nous conclure à notre confusion? La conséquence, hélas! n'est que trop évidente, & que trop aisée à tirer. C'est qu'étant si préoccupés des erreurs du monde, si épris des douceurs du monde, si timides & si foibles contre les respects & les considérations du monde, il faut, ou que nous ayons bien peu de Foi, ou que notre Foi même soit tout-à-fait morte.

Car

Car le moyen d'allier enſemble dans un même ſujet deux choſes auſſi peu compatibles entr'elles, que le ſont une Foi vive qui nous détrompe de toutes les erreurs du monde, & cependant ces mêmes erreurs tellement imprimées dans nos eſprits, qu'elles deviennent la regle de tous nos jugements & de toute notre conduite! Comment, avec une Foi qui dans ſa morale ne tend qu'au crucifiement de la chair & à l'abnégation de ſoi-même, accorder une recherche perpétuelle des douceurs du monde, de ſes fauſſes joies & de ſes voluptés, même les plus criminelles! Enfin, par quel aſſemblage une Foi qui nous apprend à tenir ferme pour la cauſe de Dieu, contre tous les raiſonnements du monde, contre tous ſes mépris & tous ſes efforts, peut-elle convenir avec une crainte puſillanime, qui cede à la moindre parole, & qui aſſervit la conſcience à de vains égards & à des intérêts tous profanes! Sont-ce là ces victoires que la Foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers ſiecles de l'Egliſe? A-t-elle changé dans la ſuite des temps; & ſi elle eſt toujours la même, pourquoi n'opere-t-elle pas les mêmes miracles? Car au lieu que la Foi étoit alors victorieuſe du monde, il n'eſt maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter ſur la Foi, d'impoſer ſilence à la Foi, de triompher de la Foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cauſe, ſinon que la Foi s'eſt affoiblie, à meſure que l'iniquité s'eſt fortifiée; & parce que l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle l'eſt, ni plus dominante; delà vient auſſi que la Foi jamais ne fut plus languiſſante, ni moins agiſſante. Encore combien y en a-t-il chez qui elle eſt abſolument éteinte? Et doit-on s'étonner, après cela, que cette Foi qui produiſoit autrefois de ſi beaux fruits de ſainteté, ſoit ſi ſtérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la reſſuſcite, & qu'il lui faſſe reprendre dans nous ſa premiere vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller par de fré-

quentes & de solides reflexions. Confondons-nous de toutes nos foiblesses, & reprochons-nous amérement devant Dieu, l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de Foi nous pouvions résister à ses plus violents assauts, & repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses Disciples, pourquoi ils n'avoient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en étoit possédé; leur disoit, *c'est à cause de votre incrédulité*: (Matth. c. 17. 20.) puis usant d'une comparaison assez singuliere, *si votre Foi*, ajoutoit le même Sauveur, *égaloit seulement un grain de sénevé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffiroit pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre; & tout vous deviendroit possible.* Que seroit-ce donc, si nous avions une Foi parfaite, & de quoi ne viendroit-on pas à bout?

L'Incrédule convaincu par lui-même.

L'Impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Evangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens & la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, & ne craint point de les traiter d'inventions humaines & de pures imaginations; car son impiété va jusques-là; & s'il garde au-dehors certaines mesures, & que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il fait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence; & l'on n'est pas assez peu instruit, pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien-loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la Religion n'est que chimere; & tout ce qu'elle nous révele, ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces Mysteres sont incroyables. Il le

dit ; mais en le disant, il ne remarque pas cet esprit rare, que par-là il fournit des armes contre lui-même, & que delà il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel & des plus sensibles. Plus nos Mysteres lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ç'a été dans le monde, que des Mystyres, selon lui, si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement, & qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, & pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne, & l'embarras où il s'engage, lorsqu'il parle si indignement des plus saints Mysteres de notre Foi, comme s'ils étoient opposés à toute la lumiere naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, & entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car encore une fois, je ne veux le combattre que par lui-même; & peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, & à en craindre, plus qu'il ne fait, les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur les Mysteres de la Religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, & de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer, & là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois: eh! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois Personnes, & qu'est-ce que ces trois Personnes dans un seul Dieu? eh! qui peut s'imaginer un Dieu tout Esprit de sa nature, & comme Dieu, mais revêtu de notre chair & homme comme nous. Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une Majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris

une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misere & dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre & dans l'ignominie de la Croix! Tout cela est-il digne de lui ? tout cela est il croyable ? Tel est le langage de l'impie; & je ne rapporterai point tout ce que lui suggere son libertinage sur la morale chrétienne, sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'ame, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, & il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces phantômes dans l'esprit : peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable ?

Il me seroit aisé, en lui accordant que les Mysteres de la Religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps & de lui faire voir, que bien-loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens & des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui & moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos Mysteres, & nous les représentant comme des Mysteres si rebutants & si difficiles à croire, il en affermit par-là même la Foi, & que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser & pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnoître quelque chose de surnaturel & de divin.

Voici donc ma réponse, & à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de Saint Paul dans la premiere Epître à Timothée : (1. TIM. B. 3. 16.) *c'est un grand Mystere de piété, qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'Esprit, vu des Anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, & élevé à la gloire.* Ce grand Mystere, c'est le Mystere de Jesus-Christ, Dieu & Homme

tout enſemble, & l'Auteur de la Loi nouvelle. Que ce Myſtere ait été réellement & véritablement *manifeſté dans la chair*; qu'il y ait été *autoriſé par l'Eſprit céleſte*, qui eſt l'Eſprit de Dieu, *que les Anges l'aient vu*, & qu'enfin *il ait été élevé à la gloire*: voilà ſur quoi l'impie ſe récriera contre moi, & s'inſcrira en faux. Mais que ce même Myſtere, que ce grand Myſtere, & que tous les Myſteres particuliers qui y ont rapport & qui font le corps de la Religion, aient été prêchés aux Gentils, & ſur tout qu'en vertu de cette prédication, ils aient été crus dans le monde, je ne penſe pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, ſoit aſſez aveugle & aſſez dépourvu de connoiſſance, pour former ſur cela le moindre doute. Ainſi j'avance, & pour mettre ma preuve dans tout ſon jour & toute ſa force, je lui fais faire avec moi les obſervations ſuivantes, dont je le défie de me conteſter en aucune ſorte la certitude & l'évidence.

1. Que ces Myſteres qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés, en y prêchant la Loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, & on les en a inſtruits. Les peuples dociles & ſoumis ont reçu ces inſtructions, ont embraſſé cette doctrine. La même Foi les a unis entr'eux dans une même Egliſe, & telle a été l'origine & la naiſſance du Chriſtianiſme.

2. Que ces Myſteres qu'il prétend incroyables, n'ont point ſeulement été crus dans un coin de la terre, obſcur & inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramaſſés au hazard, & plus crédules que les autres; mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les Prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le porterent, ſelon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit par-tout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprêtes.

Des troupes de Proſélites vinrent en foule pour être aggrégés dans l'Ecole de Jeſus-Chriſt. Les Diſciples ſe multiplierent, ſe répandirent de tous côtés : les Villes, les Provinces, les Royaumes en furent remplis, & c'eſt ainſi qu'en très-peu de temps s'éleverent de nombreuſes & de floriſſantes Chrétientés.

3. Que ces Myſteres qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus ſeulement par le ſimple peuple, par des ſauvages & des barbares, par des eſprits groſſiers & ignorants ; mais par les plus grands génies, par les eſprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence conſommée. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages que les Peres nous ont laiſſés comme de ſenſibles monuments de la Religion. A conſidérer préciſément ces ſaints Docteurs, en qualité de Savants, en qualité d'Ecrivains & d'Auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni diſcernement, pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la ſublimité de leurs penſées, la force de leurs raiſonnements, la ſageſſe & la ſainteté de leur morale, la beauté & l'énergie de leurs expreſſions, leurs tours mêmes éloquents & pathétiques, ou ingénieux & ſpirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits eſprits, des eſprits ſuperſtitieux, capables de donner ſans examen dans l'illuſion, ni à qui il fût aiſé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

4. Que ces Myſteres qu'il prétend incroyables, ont été crus non point ſur des préjugés de la naiſſance & de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation & de la naiſſance. Pendant une longue ſuite d'années, qu'étoit-ce que le grand nombre des Chrétiens ? Des Gentils, nés dans le Paganiſme, élevés dans l'idolatrie. Afin de les ſoumettre à la Foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions, & leur arracher du cœur, des erreurs & des principes de Religion directement oppoſés aux Myſteres qu'on leur en-

seignoit. Or, qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, & quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, & attachés à leurs anciennes observances & à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les Payens se sont convertis, les Idolatres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs Prêtres & leurs Sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la Loi nouvelle a prévalu; & comme le jour dissipe les ténebres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

5. Que ces Mysteres qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes, & de la raison, & des sens. Révoltes de la raison; car quelques raisonnables en eux mêmes & quelques certains que soient ces Mysteres, il faut, après tout, convenir que ce sont des Mysteres obscurs, des Mysteres tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénetre qu'avec des peines extrêmes; & que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance & la foiblesse de ses lumieres. Or, nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne devantage, qu'à s'humilier alors, & à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révoltes des sens; car sur ces Mysteres qui humilient & qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations & à nos passions, des vérités au moins indifférentes, & qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible, ni de gênant; mais des vérités, en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses desirs les plus naturels, embrasser la Croix, la porter chaque jour sur son corps, & se revêtir de toute la mortification évangélique: c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, & sur quoi l'on

ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, & en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6. Que ces Mysteres qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une Foi si vive, d'une Foi si ferme & si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses regles & son esprit, ou pour la défendre & la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les Chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé, & comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les Juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manieres, par le glaive, les flammes, les Croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices & de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres & d'ignominies, tant de calamités & de miseres? Pourquoi au milieu de tout cela, s'estimoient-ils heureux, & rendoient-ils à Dieu des actions de graces? Qui leur inspiroit ce courage & cette patience inaltérable? C'est qu'ils avoient les Mysteres de notre Foi si profondément gravés dans l'ame, & qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7. Que ces Mysteres qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une Foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jesus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la derniere consommation des siecles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre

elle. Toutes les puissances humaines se sont liguées, & ont conjuré sa ruine. La superstition & le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux & courroucés, se briser à un rocher où ils viennent foudre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire, n'a pu l'ébranler, & l'a plutôt affermie, de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges & de temps, qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même ; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, & les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la maniere dont cette Foi s'est établie, de la foiblesse de ceux qui en furent les premieres Apôtres, de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires & nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, & cent autres particularités très-remarquables. Car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions, ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la Foi de nos Mysteres s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus, & sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos Mysteres soient aussi incroyables qu'il l'avance, & que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, & qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment, chez toutes les nations, dans tous les états & toutes les professions, parmi les Sages, les Philosophes, les Savants, parmi les payens, les idolatres, les sauvages, les barbares; dans les Cours des Princes, dans les villes, dans les campagnes, par-tout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu ont pu se faire l'union & l'accord si parfaits de ces deux choses ? je veux dire, de ces Mysteres, selon

lui, absolument incroyables, & de ces Mysteres toutefois, selon la notoriété du fait, la plus évidente & la plus inconteſtable, reçus & crus avec toutes les circonſtances que je viens de rapporter. Il faut donc qu'il avoue, malgré lui, qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confeſſe qu'il y a au-deſſus de la nature un Agent ſupérieur, qui a conduit tout cela comme ſon ouvrage, & qui ne ceſſe point de le conduire par les reſſorts inviſibles de ſa Providence. Il faut donc, s'il eſt capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ſes traits de raillerie au ſujet de la Religion, retournent contre lui, & comment ſes éxagérations & ſes diſcours emphatiques ſur l'inſurmontable difficulté d'ajouter Foi à des Myſteres tels que les nôtres, retombent ſur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la releve, & plus il l'augmente, cette difficulté, plus il releve la ſouveraine ſageſſe & la toute-puiſſance de ce Maître à qui rien n'eſt impoſſible, & qui a bien ſu la vaincre & la ſurmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables & incompréhenſibles Myſteres, & voilà le grand miracle dont l'incrédulité eſt forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces Myſteres lui paroiſſoient moins croyables. On les croit encore, & par la miſéricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'eſt dans cette Foi que je veux mourir, comme j'ai le bonheur d'y vivre. Car je la conſerverai dans mon cœur : & qui l'en arrachera ? Je connois mes imperfections & mes fragilités ſans nombre. A comparer la ſainteté de la Foi que je profeſſe, avec mes lâchetés & la multitude des offenſes que je commets, je ſens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu, & de quoi m'humilier ; mais du reſte, tout imparfait & tout fragile que je ſuis, ne préſumant point de mes forces, ne comptant point ſur moi-même ; ſoutenu de ma ſeule confiance dans la grace du ſouverain Seigneur en qui je crois & en qui j'eſpire, il me ſemble

que pour cette Foi que je chéris, & que je regarde comme mon plus riche trésor, je ne craindrois point de donner mon sang, ni de sacrifier ma vie. Il me semble que bénissant la divine Providence, qui dans le Christianisme a fait heureusement succéder la tranquillité & la paix aux persécutions & aux combats, j'envie après tout le sort de ces Chrétiens, à qui la conjoncture des temps fournissoit des occasions si précieuses de signaler leur Foi en présence des persécuteurs & des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paroît, mes dispositions, ô mon Dieu! tels sont mes sentiments, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout: ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'Apôtre: & en cela même je suivrai l'exemple du Prophète, & je dirai comme lui: *j'ai cru, & voilà pourquoi j'ai parlé.* (Ps. 115.) Tout Chrétien doit faire une profession publique de sa Foi; & malheur à quiconque auroit honte de reconnoître Jesus-Christ devant les hommes, parce que dans le Jugement de Dieu, Jesus-Christ le renonceroit devant son Pere. Mais outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme Ministre du Dieu vivant, & Prédicateur de son Evangile, à prendre la parole. Cette Foi que l'impie attaque, & ces Mysteres qu'il blasphême, parce qu'il les ignore, je les prêcherai, & à qui? aux Grands & aux petits, aux Princes & aux peuples, aux Sages & aux simples, aux forts & aux foibles, à tous; car dans la Chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisois, mon silence me condamneroit, & je me tiendrois coupable de la plus criminelle prévarication, sur-tout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais & avec plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, & je la combattrai par-tout, quelque part que m'appelle mon ministere. L'impie m'écoutera sans s'étonner, il s'élevera intérieure-

ment contre moi, ou dans le secret de son ame, il me regardera en pitié; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont a peine il peut avoir la plus légere teinture, & dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les Docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, & il ne le comptera que pour des idées populaires, que pour des rêveries; mais moi, dans le même esprit que S. Paul & dans les mêmes termes, je lui répondrai: *nous prêchons Jesus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paroît une folie aux Gentils, & qui est la force de Dieu & la sagesse de Dieu.* (1. COR. c. 2. 23.) Mais moi, je lui répondrai, avec le même Docteur des nations, *que c'est par la folie de la prédication évangélique, qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui & en son Fils Jesus-Christ.* (Ibid. 21.) Mais moi, je lui répondrai, que la folie de la Croix *n'est folie que pour ceux qui périssent.* (Ibid. 18.) Terrible parole, *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui se damnent, pour ceux qui, par la dureté de leur cœur & par leurs sens réprouvés, se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel! Il y fera telle attention qu'il lui plaira; & pourquoi n'espérerois-je pas que le Pere des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, & que sa grace triomphera de cette ame rébelle, & la soumettra? Qu'il en soit ainsi que je le desire, & que je le demande: c'est un de mes vœux les plus sinceres & les plus ardents.

Naissance des Héresies, & de leurs progrès.

CE qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement & l'obstination dans l'erreur. Tout homme, dès-là qu'il est homme, est capable de se tromper, & de donner

dans une erreur, dont les fausses apparences le surprennent & le séduisent; mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, & il ne l'est point précisément par-là. On peut bien dire que ce qu'il avance, est une hérésie; que telle proposition, telle doctrine est contraire aux principes de la Foi; mais s'il ne s'y attache pas opiniâtrement, & qu'il soit disposé à se rétracter & à se soumettre, dès que le Tribunal ecclesiastique & supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la proposition avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'Eglise, mais sur les sentiments erronnés qu'elle condamne & qu'elle proscrit. On n'est donc proprement hérétique, qu'autant qu'on est opiniâtre, parce qu'on n'est rébelle à l'Eglise que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance, & que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société, même civile, & dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractere d'entêtement a des effets très-pernicieux. Il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public, on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un Etat par l'entêtement d'un Grand, dans une ville par l'entêtement d'un Magistrat, dans une maison par l'entêtement d'un Maître, dans une famille par l'entêtement d'un Pere ou d'une Mere, dans une Communauté par l'entêtement d'un Supérieur. Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit, mais qu'est-ce sur-tout dans un homme revêtu de quelque pouvoir, & constitué en quelque dignité? Par rapport au bien particulier, il y a mille gens qui se sont ruinés de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation: par où? Par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres, &

qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes ? Ce sont des entêtés : leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, & c'est de quoi l'on pourroit produire d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtements. Dès qu'ils ne regardent que les choses humaines & que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très-fâcheuses du reste & très-déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste, & dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matiere de Religion : car voilà d'où sont venues toutes les hérésies & toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nouvelle, & en fait sa doctrine, à laquelle il s'attache d'autant plus fortement, qu'elle lui est propre. Cependant c'est une mauvaise doctrine, & la Foi s'y trouve intéressée. S'il étoit assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, & pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le feroit bientôt revenir de son égarement. Sa soumission le remettroit dans le chemin, arrêteroit le feu prêt à s'allumer, & l'affaire en très-peu de temps seroit assoupie ; mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre ; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'éleve, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le roidisse, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses qui lui paroissent évidentes & sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas, est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre ; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités & les faux-fuyants. Pourquoi cela ? C'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise, à ne pas reculer. Ainsi toute son attention va, non point à examiner la force & la solidité des

preuves qu'on lui apporte pour le convaincre ; mais à trouver de nouveaux moyens & de nouveaux tours pour les éluder, & pour se confirmer dans ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins si ce Novateur s'en tenoit à son entêtement personnel, sans le communiquer à d'autres ; mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il veut avoir des disciples & des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur & le chef d'une secte, est une espece de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller ; & d'autre part, la nouveauté & la singularité, en fait de doctrine, ont pour une infinité d'esprits, des charmes si engageants, qu'ils en sont d'abord infatués, & qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante, de voir combien il faut peu de temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes, Grands, petits, Ecclésiastiques, laïques, réguliers, séculiers, dévots, mondains. Il n'est point de grangrenne si contagieuse, que l'hérésie. Elle gagne sans cesse & se répand. Ses progrès sont aussi prompts, qu'ils sont imperceptibles ; elle n'a pas plutôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

Delà qu'arrive-t-il ? C'est que ce qui n'étoit dans son origine, que l'entêtement d'un homme, qu'un entêtement particulier, vient désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or, on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, & l'expérience nous le fait assez connoître. Tant d'esprits préoccupés & unis ensemble, se soutiennent par leur union même. C'est une société formée ; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancelle, il est bientôt obsédé de toute la troupe qui s'empresse autour de lui, & n'omet rien pour l'affermir & le retenir. Que ne lui représente-t-on pas ? La prétendue justice de la cause qu'il a embrassée,

l'intérêt du parti où il s'eſt engagé, le triomphe qu'il donneroit à ſes ennemis, en l'abandonnant, & l'avantage qu'ils en tireroient; l'éclat d'une déſertion qui le couvriroit de honte, & qui l'expoſeroit à de mauvais retours; enfin, promeſſes, eſpérances, reproches, menaces, faux honneur, tout eſt mis en œuvre. Ainſi s'anime-t-on les uns les autres, & ſe fortifie-t-on: c'eſt à qui s'entêtera davantage, & qui marquera plus de zele, c'eſt-à-dire, plus d'aveuglement. Les morts reſſuſciteroient & ſe feroient entendre, qu'on ne les croiroit pas; ou un Ange deſcendroit exprès du Ciel, & emploieroit les plus puiſſants moyens pour déſabuſer des gens que l'erreur a liés de la ſorte, & ligués pour ſa défenſe, qu'ils ne ſe rendroient pas, & ne reviendroient jamais de leurs préjugés.

Cependant, quelque ſoin que prenne de ſe cacher la ſecte naiſſance, on la découvre. C'eſt un feu ſecret, mais qui croît: & plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les Fideles en ſont allarmés; les Paſteurs de l'Egliſe, dépoſitaires de la vraie Doctrine, réveillent leur zele contre le menſonge qui cherche à s'établir: l'erreur eſt dénoncée, citée au ſouverain Tribunal; & ſes partiſans obligés de comparoître, ne peuvent éviter le jugement qui ſe prépare, ou pour leur juſtification, s'ils ſont auſſi orthodoxes qu'ils le prétendent; ou pour leur condamnation, ſi les dépoſitions de leurs adverſaires ſe vérifient, & ſe trouvent bien fondées. Or, en des conjonctures ſi critiques, & dans une néceſſité ſi preſſante, que faire? De vouloir décliner, ce ſeroit ſe déclarer coupable; ce ſeroit ſe juger ſoi-même, & ſe condamner. Il faut donc accepter d'abord une contenance aſſurée, accepter la diſpute, & s'y préſenter, demander à être écouté, & à produire ſes raiſons, du reſte, témoigner par avance une ſoumiſſion feinte à ce qui ſera décidé & prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues? Ou dans

l'eſpérance de conduire ſi habilement l'affaire, de lui donner par mille déguiſements, mille explications & mille modifications, un ſi bon tour, qu'on obtiendra peut-être une déciſion favorable; ou dans la réſolution, ſi le jugement n'eſt pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à ſa maniere: & s'il ne ſouffre abſolument nulle interprétation, de le rejetter.

C'eſt ce que montre en effet l'événement. L'Egliſe éclairée du Saint-Eſprit, ne ſe trompe point, ni ne ſe laiſſe point tromper. Au travers de tous les artifices & parmi tous les détours, elle ſait appercevoir l'erreur, & la démêler. Elle la proſcrit, elle la frappe de ſes anathêmes; elle publie la définition comme une Loi émanée du centre de la vérité, & comme une regle que chaque Fidele doit ſuivre. Qui ne croiroit pas alors que toutes les queſtions ſont finies, & que tous les eſprits vont ſe réunir dans une heureuſe paix & dans une même croyance? Mais qu'eſt-ce que l'entêtement, & de quoi n'eſt-il pas capable? C'eſt là tout au contraire que recommence une guerre, d'autant plus vive de part & d'autre, que les uns ſont plus piqués du mauvais ſuccès, qui, ſans les réduire en aucune ſorte, ni les abattre, les humilie toutefois & les chagrine; & les autres plus indignés de la mauvaiſe foi avec laquelle on refuſe d'obéir purement & ſimplement à une ſentence qui pouvoit, & qui devoit terminer tous les différends.

Bien-loin donc que toutes les queſtions ceſſent, on les multiplie à l'infini. On veut perſuader au public que le jugement de l'Egliſe ne tombe point ſur la doctrine qui lui a été déférée. On veut perſuader à l'Egliſe même qu'on entend mieux qu'elle, le ſens de ſes paroles, & qu'on ſait mieux ce qu'elle a dit, ou ce qu'elle a eu en vue de dire. On veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, & qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyoit pas. Si pour réprimer une audace, ou

pour confondre une obstination qui l'outrage ; elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user de termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguité, parce qu'on y trouve toujours une signification étrangere & forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'Eglise ses droits, comme si elle excédoit son pouvoir ; comme si les matieres présentes n'étoient pas de son ressort: car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'Eglise redouble ses efforts, & qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui faire tête, & qu'à se séparer. Triste dénouement de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir, avec le temps, à une division entiere & à un schisme déclaré!

Telle a été la source de toutes les hérésies, & tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'Histoire de l'Eglise, & l'on verra depuis les premiers siecles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques & leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit & possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite ; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employé les mêmes moyens, & mis en œuvres les mêmes artifices pour insinuer leurs pernicieuses nouveautés, pour les couvrir des plus belles apparences & des couleurs les plus spécieuses, pour leur donner des noms empruntés, & les retenir sous un faux semblant de les abandonner : pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les Puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On diroit qu'ils se sont copiés les uns les autres, & que sans se connoître, ils sont convenus entr'eux, tant la conformité est parfaite. En sorte que de voir agir les hérétiques d'un siecle, c'est voir agir ceux de tous les siecles passés, & ceux de tous les siecles à venir ; car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvements, & à quelles contentions tout cela engage; écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit, & ce qu'on ne diroit pas encore, si ce n'étoit la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est, & tel, quelques années auparavant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrieres, qui dans la suite les a franchies, & de degrés en degrés, est descendu jusqu'au fond de l'abîme. Delà mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, & demain on en tient un tout opposé. On change selon les conjonctures, & selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe; on le laisse parler, & l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement, & pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte, ni rien qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargneroit de désagrément, de serrements de cœur, d'inquiétudes & de tourments d'esprit, si l'on avoit appris à être plus souple & plus flexible! sur-tout, qu'on épargneroit à l'Eglise de scandales qui la désolent, & qui sont pour elle de rudes coups! mais c'est une chose terrible, que de s'être endurci contre la vérité. Plutôt que de la reconnoître, lorsque le Ministre du Seigneur la lui représentoit, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses Provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagere, & il en revint toujours à ses premieres préventions; enfin il s'exposa à se perdre lui-même; & en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, & que nulle considération ne peut faire plier! On verroit tout l'ordre de l'Eglise se

renverser, qu'on n'en seroit point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits : il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible, mais qu'il est difficile & qu'il est rare, particuliérement en ceux qui conduisent toute la secte, & qui en sont l'appui. Il faudroit pour les changer, une grace bien forte ; & Dieu souvent par une juste punition, permet au contraire qu'ils s'obstinent de plus en plus, & qu'ils restent jusqu'à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particuliere sur eux. On a vu incomparablement plus de pécheurs & plus d'impies, que d'héréfiarques, ou de fauteurs d'héréfies, se convertir, quand ils sont au lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du Ciel ; ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, & ils meurent dans une assurance qui saisit de frayeur, lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu, de tant d'ames qu'ils ont séduites, & de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, & ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler, que de dire qu'ils en sont persuadés, mais il faut dire qu'il en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion & l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne, & qui juge sans être préoccupé ni passionné ; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte, qui s'échauffe, & ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or, voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu, de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre ce naturel, & de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites ? Quelle charge pour eux, & à quel jugement sont-ils réservés ?

Faisons souvent la priere de Salomon, & demandons à Dieu un esprit docile. C'est le caractere des esprits fermes & solides. Comme ils

omprennent mieux que les autres, de quelle né-eſſité il eſt de ſe ſoumettre dans les matieres de a Religion, à une premiere autorité, ils n'ont oint honte, ſuppoſé qu'elle ſe déclare contr'eux, ie déſavouer leurs propres penſées, & de ſe rétracer. Docilité qui leur eſt également méritoire, glorieuſe & ſalutaire. Méritoire auprès de Dieu à qui ils obéiſſent, en obéiſſant à ſon Egliſe. Glorieuſe dans l'eſtime de tout le peuple fidele, par l'édification qu'ils lui donnent. Enfin ſalutaire pour eux-mêmes, parce qu'ils mettent ainſi leur Foi à couvert, & qu'ils ſe préſervent de tous les écueils où elle pourroit échouer.

Penſées diverſes ſur la Foi, & ſur les vices oppoſés.

§. ON eſt ſi zélé pour l'intégrité des mœurs: quand le ſera-t-on pour l'intégrité de la Foi? On ſe récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la maniere de vivre: quand s'élevera-t-on avec la même force contre d'affreux égarements dans la maniere de croire?

§. Où en ſommes-nous, & où eſt cette Foi des premiers ſiecles; cette Foi qui a converti tout le monde? Alors des Athées devenoient Chrétiens: maintenant des Chrétiens deviennent Athées.

§. Bizarrerie de notre ſiecle, ſoit à l'égard de la diſcipline eccléſiaſtique, ſoit à l'égard de la Doctrine! Jamais tant de zele en apparence pour l'antiquité, & jamais tant de nouveautés.

§. Le juſte profite de tout & tourne tout à bien; mais, au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, & dont il n'abuſe. La Religion chrétienne établie dans la ſociété humaine, eſt dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir, elle regle toutes les conditions, & y entretient une parfaite ſubordination. Elle apprend aux petits à reſpecter les Grands, & à leur rendre l'obéiſſance qui leur eſt due; & elle apprend aux Grands à ne point mépriſer les petits,

& à ne point les opprimer ; mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité. Elle réprime les méchants par la crainte des châtiments éternels ; & elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure & sans fin. De sorte que banniſſant ainſi tous les vices, fraudes, injuſtices, violences, coleres, animoſités, vengeances, médiſances, impudicités, débauches ; & engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la pénitence, de la mortification des sens, d'un déſintéreſſement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une juſtice inaltérable & des autres ; il n'eſt rien de plus ſalutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir par-tout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

Delà quelle conſéquence tire le Juſte ? Dans une Religion qui ordonne ſi bien toutes choſes, il découvre la ſageſſe de Dieu, & il reconnoît que c'eſt l'ouvrage d'une Providence ſupérieure ; mais par le plus groſſier aveuglement & l'abus le plus étrange, l'impie forme un raiſonnement tout oppoſé ; & parce que cette Religion eſt ſi utile à tous les états de la vie, & qu'elle eſt ſeule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'eſt une invention de la politique des hommes. N'eſt-ce pas là prendre plaiſir à s'aveugler, & vouloir s'égarer de gaieté de cœur ? Eh, quoi ! afin que la Religion ait le caractere & la marque de vraie Religion, faudra-t-il que ce ſoit une Loi qui mette le trouble dans le monde, qui en renverſe toute l'économie ?

§. Cette diverſité de Religions qu'il y a dans le monde, eſt un ſujet de ſcandale pour l'incrédulité. A quoi s'en tenir, dit-il ? L'un croit d'une façon ; l'autre, d'une autre. Là-deſſus il ſe détermine à les rejetter toutes, & à ne rien croire. On pourroit, ce me ſemble, lui faire voir que ce qui le confirme dans ſon incrédulité, c'eſt juſtement ce qui devroit l'engager à en ſortir, & à prendre pour cela tous les ſoins néceſſaires. Car

s'il raisonnoit bien, il feroit les réflexions suivantes : que ce grand nombre de Religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie ; que cette idée générale de Religion, gravée dans l'esprit de tous les peuples, & repandue par toute la terre, est trop universelle, pour être une idée chimérique ; que si c'étoit une pure imagination, tous les hommes d'un consentement si unanime, ne seroient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir ; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre ame, & qui portent avec eux leur évidente & incontestable vérité.

Delà il iroit plus avant ; & persuadé de la vérité d'une Religion en général, il chercheroit où elle est, cette vraie Religion. Il examineroit, il consulteroit, il écouteroit ce qu'on auroit à lui dire ; & alors, dans le choix qu'il se proposeroit de faire entre toutes les Religions, il ne seroit pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la Religion chrétienne, & les caractere visibles de Divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer dans toutes ces recherches ; & d'abord il prend son parti, de vivre sans Religion, au milieu de tant de Religions. Est-ce là agir sagement ? Soyez éternellement bénit, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'incrédule, & ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement, & par la plus vive reconnoissance. Je considere cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténebres de l'infidélité, & adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grace de ma vocation à l'Evangile & à votre sainte Loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, & dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations ; il ne leur a pas découvert, comme à moi, ses admirables Mysteres.* [Ps. 147.]

§ Il est bien glorieux à la Religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur, & déréglés dans les mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la Foi; ils la respectoient, ils la professoient: tout ce qu'elle leur proposoit, leur paroissoit raisonnable & croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? C'est lorsqu'ils ont changé de vie & de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison; leurs aveugles & honteuses convoitises les ont plongés en toute sorte de désordres; & alors cette même Foi où ils avoient été élevés, a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire & à la combattre. Or, encore une fois, voilà sa gloire de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolatres de leur fortune, & de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible & de son inviolable équité. Si en leur faveur, elle se relâchoit de cette intégrité & de cette sévérité qui lui sont essentiels; si elle étoit plus complaisante pour le vice, & qu'elle s'ajustât à leurs cupidités & à leurs sales desirs, à leurs vues intéressées ou ambitieuses, à leurs injustices & à leurs pratiques, ils la laisseroient dominer en paix sur la terre, & ils cesseroient de l'attaquer.

§. Je sais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre sa Morale, qui contre ses Mysteres, où ils ne comprennent rien, disent-ils, & qui renversent toutes les idées humaines; mais c'est un artifice; & s'ils vouloient de bonne-foi le reconnoître, ils avoueroient qu'ils ne se tournent contre les Mysteres, qu'afin de porter, au travers des Mysteres, le coup mortel à la Morale qui y est jointe, & de détruire une Loi qui s'oppose

posé à leurs entrepriſes, & qui les trouble dans la jouiſſance de leurs plaiſirs. Ces Myſteres ne leur feront plus de peine, & ne leur coûteront rien à croire, dès que cette Loi pourra s'accorder avec le Myſtere d'iniquité qu'ils recelent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumiere & les ténebres, entre Jeſus-Chriſt & Bélial, entre la corruption du ſiecle & la pureté de l'Evangile ?

§. L'incrédulité de l'impie & du libertin s'accorde avec le déſordre & la corruption de ſa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà ſa condamnation.

§ Suppoſons que dans le monde il s'éleve une ſociété de gens, qui par profeſſion & par une déclaration ouverte, s'attachent à décrier le ſervice du Prince ; qui s'émancipent à raiſonner ſur ſes ordres comme il leur plaît, & qui les rejettent avec mépris : qui parlent de ſa perſonne ſans reſpect, & traitant de foibleſſe, de petiteſſe d'eſprit, tous les devoirs qu'on lui rend ; qui tournent en ridicule le zele qu'on témoigne pour ſes intérêts, & la diſpoſition où l'on paroît être de mourir, s'il étoit néceſſaire, pour ſa cauſe ; enfin, qui débitent à toute occaſion des maximes injurieuſes à la Majeſté Royale, & capables de renverſer les fondements de la Monarchie : je demande ſi l'on ſouffriroit des hommes de ce caractere, & ſi l'on ne travailleroit pas à les exterminer ? Il s'éleve tous les jours dans le Chriſtianiſme des ſociétés de libertins, qui par leurs impiétés & leurs railleries, profanent les choſes les plus ſaintes, & décréditent, autant qu'ils peuvent, le ſervice de Dieu ; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, & voudroient en effacer toute idée de notre eſprit : qui lui diſputent juſqu'à ſon Etre, & s'efforcent de le faire paſſer pour une Divinité imaginaire : qui ne tiennent nul compte, ni de ſes Commandements, ni de ſon Culte, & regardent comme des ſuperſti-

tions tous les hommages dont on l'honore : qui cherchent à lui enlever ſes plus fideles ſerviteurs & à les retirer de ſes Autels : ſe jouant de leurs pieuſes pratiques, & les accuſant ou d'ypocriſie, ou de ſimplicité. Il y a, dis-je, des impies de cette ſorte ; il y en a plus que jamais, leur nombre croît ſans ceſſe, & parmi des Chrétiens, parmi des Catholiques, parmi même des ames dévotes, on les écoute, on les ſouffre ! Mais ce ſont du reſte d'honnêtes gens. D'honnêtes gens! j'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, & qu'il m'a toujours choqué. Car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la Religion près, dit-on, cet homme eſt un fort honnête homme. Quelle exception, à la Religion près : c'eſt-à-dire, que c'eſt un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus eſſentiel de l'homme, qui eſt de reconnoître ſon Créateur, & de s'y ſoumettre. C'eſt-à-dire, que c'eſt un fort honnête homme, à cela près, qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, & ſelon leſquels il doit être déterminé à toutes choſes, dès qu'il s'agira de ſon intérêt, de ſon plaiſir, de ſa paſſion. En un mot, c'eſt-à-dire, que c'eſt un fort honnête homme, à cela près, qu'il n'a ni Foi ni Loi. Mettez-le à certaines épreuves, & fiez-vous-y : vous verrez ce que c'eſt que cet honnête homme.

§. On propoſe à un libertin les révélations de la Foi, c'eſt-à-dire, des révélations fondées ſur la tradition la plus ancienne & la plus conſtante, confirmées par un nombre infini de miracles, & de miracles éclatants, ſignées du ſang d'un million de Martyrs, autoriſées par les témoignages des plus ſavants hommes, & par la créance de tous les peuples ; mais tout cela ne fait ſur lui aucune impreſſion, & il n'en tient nul compte. On lui propoſe d'ailleurs les rêveries & les vaines imaginations d'un nouveau Philoſophe qui veut régler le monde ſelon ſon gré, qui raiſonne ſur toutes les parties de ce grand Univers, ſur la na-

ture & l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'étoit l'ouvrage de ses mains; qu'il les fait naître, agir, mouvoir, comme il lui plaît: & voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, & ce qu'il soutient opiniâtrement, à quoi il s'attache, & de quoi il se feroit presque martyr. Certes la parole de Saint Paul est bien vraie: *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles & chimériques; & eux qui se disent sages, sont devenus des insensés* (Rom. c. 1. 22.)

Que sera-ce qu'un Etat où il n'y aura ni Roi, ni puissance souveraine? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre pour ses propres intérêts ce qu'il lui plaira: & comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il? Des guerres perpétuelles, des dissertations éternelles, un brigandage universel: tellement, qu'il faudra avoir toujours les armes à la main pour la défense de ses biens & de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimera son voisin, le fort accablera le foible. On vengera ses querelles particulieres par les meurtres & les assassinats. Confusion général, bouleversement total! Je ne parle que d'un Royaume; mais voilà ce que l'Athée voudroit faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

§. Quand j'entends des libertins railler de la Religion, & prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulieres & de quelques dévotions populaires, qu'ils traitent d'abus & de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la Religion que nous professons, ne consiste point en cela. Ce ne sont point ces sortes de dévotions, ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques & dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Eglise le condamne elle-même, & le défend sous des peines très-grieves. Si elle n'y trouve rien de

mauvais en soi, & qu'au contraire remontant au principe, elle voit que ce sont de pieuses institutions qu'un bon zele a inspiré aux ames dévotes pour l'honneur de Dieu & des Saints, elle les tolere, elle les permet, elle les approuve même; mais sans les regarder comme le fond de sa créance & de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, & à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies & ces esprits forts du siecle une ignorance pitoyable. S'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement & si opiniâtrement à l'accessoire de la Religion, & de n'en vouloir pas considérer l'essentiel & le principal.

Qu'ils agissent de bonne-foi, & que sans prévention, sans passion, ils examinent la Religion chrétienne en elle-même, je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Peres de l'Eglise; & malgré eux, ils y découvriront un caractere de divinité qui les frappera; mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas: & que font-ils? Ils laissent, pour ainsi dire, le corps de la Religion qu'ils ne peuvent entamer, & ils s'attachent au-dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, & où la Religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, & qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits, & qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre Religion soit bien affermie sur ses fondements, & bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin, & par de telles minutes.

§. Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre; & cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avantages. L'un, d'arrêter les esprits timides; & l'autre, d'engager

les esprits intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habilité, & qui pourroient leur faire tête, n'osent néanmoins les attaquer, parce qu'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras ; & mille esprits intéressés, qui ont leurs vues & leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra & qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est point mal fondée ! Avec cet appui, un Auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chef-d'œuvres ; toutes les paroles d'un Directeur sont reçues comme des paroles de vie ; & un Prédicateur est écouté comme un oracle.

§. La réflexion de S. Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité & de son nom, que les Docteurs du mensonge & les Partisans de l'hérésie. Il cite là-dessus en particulier l'exemple des Manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avoient ce mot dans la bouche, *vérité*, *vérité*. Sans cesse ils me le rebattoient ; mais en le répétant si souvent, & en le prononçant avec emphase, ils ne l'avoient pas pour cela dans le cœur. (S. Aug. cons. l. 3. 3. c. 6.) Ainsi dans tous les discours & tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore, ni on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce semble, le signe pour se reconnoître les uns les autres. C'est leur cri de guerre.

§. Les libertins qui n'ont point de Religion, sont ravis de voir des divisions dans la Religion. Et parce que le moyen d'entretenir ces divisions, est d'appuyer le parti de l'hérésie & de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre & le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la Grace, & devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

DU RETOUR A DIEU, ET DE LA PENITENCE.

Bonté infinie de Dieu, à rappeller le pécheur, & à le recevoir.

NOUS quittons Dieu avec joie, nous ne retournons à Dieu qu'avec peine, & Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir : en trois mots, voilà ce qui nous donne la plus haute idée de la divine miséricorde ; voilà ce qui doit dans notre pénitence nous toucher de la plus amere contrition, de la reconnoissance la plus vive, de l'amour le plus ardent.

I. Nous quittons Dieu avec joie, & cela dès la premiere jeunesse. A peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit, & à faire quelque usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne. On le suit, on s'y abandonne. *Venez, divertissons-nous, & jouissons des biens présents. Enivrons-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses, & ne refusons rien à nos sens de tout ce qui les peut flatter.* (SAP. c. 2. 6.) C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde, & qu'on y mene la vie du monde, une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine & toute corrompue. La conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler, on se rend insensible aux cris de la conscience, & sourd à la voix de Dieu.

On se retire de lui, & pour combien d'années ? quelquefois, hélas ! jusques à l'extrême vieillesse, Tandis que le monde a de quoi nous plaire, tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions; soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossiere & plus animale, on ne veut point d'autre maître, & on y met toute son espérance & toute son bonheur.

Bonheur traversé de bien des chagrins, je l'avoue. Car le mondain séduit & aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable & une félicité parfaite : c'est ce que nul homme n'y trouva jamais, & ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable & de mortel ne suffit à notre cœur, ni ne lui peut suffire, & que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes & d'événements imprévus, qui en troublent malgré nous les prétendues douceurs. Mais après tout, quelque faux que puisse être ce bonheur humain, & quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours, je ne sais quelle apparence qui nous attire & qui nous attache. On en reconnoît à certaints moments la vanité & l'illusion, on s'en écarte & on éclate ; mais ce ne sont que des moments où l'on a eu quelque déboire & quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt ; on rentre dans ses premiers sentiments, on reprend son premier goût pour le monde ; il plaît plus que jamais, & il a pour nous des agréments tout nouveaux : tant l'inclination qui nous y porte, est profondément enracinée dans notre ame, & tant elle a de pouvoir pour nous engager !

Tel est l'enchantement où vivent la plupart des gens du monde, hommes & femmes. Après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, & ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde sur mille sujets & dans une infinité d'occasions, se trouve en compromis avec Dieu ;

qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avantage temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée & qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté, avec quel empressement ne s'y portent-ils pas? Avec quelle ardeur, & souvent, si je l'ose dire, avec quelle espece de fureur? Examinent-ils si Dieu condamne tout cela? Sont-ils en peine de le savoir? Ou s'ils le savent, & qu'on leur représente la Loi divine, qui s'est expliquée sur tous ces articles & sur bien d'autres, en sont-ils touchés. Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont gueres d'égard, & c'est par-là même une foible raison pour les arrêter. Ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent; & si au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposé, ils se tiennent heureux, & se félicitent du succès.

II. Nous ne retournons à Dieu qu'avec peine. Après de longs égarements, il vient enfin pour quelques-uns un temps de salut & de conversion, c'est-à-dire, un temps où l'on se sent pressé de se remettre dans le devoir, & de se rapprocher de Dieu. Et quel est ce temps? Une conjoncture favorable que Dieu ménage; un âge plus avancé & plus mûr, où le feu de la passion commence à s'amortir; une humiliation & un renversement de fortune, un état d'infirmité & de langueur.

Saint Augustin ne se convertit point autrement. Ce fut un des plus fameux Pénitents de l'Eglise de Dieu, & nous ne pouvons avoir de témoignage plus convaincant ni plus irréprochable que le sien, pour apprendre combien de temps, & avec quelles incertitudes il demeura flottant & irrésolu, entre la divine miséricorde qui le poursuivoit sans relâche, & les engagements du monde qui le retenoient. Il vouloit, ou il croyoit vouloir, mais dans peu il ne vouloit plus. Il demandoit à Dieu d'être affranchi de l'esclavage où le vice le tenoit

captif & comme enchaîné ; mais en même temps il craignoit que Dieu ne l'écoutât, & que sa priere ne fût exaucée. Incessamment agité de remords intérieurs, il disoit pour les calmer en quelque maniere, *tantôt*, *tantôt* ; mais ce tantôt ne venoit point, & il remettoit toujours au lendemain. Dans ces cruelles perplexités dont il nous a fait lui-même le récit en des termes si forts, & si énergiques, je soupirois, dit-il, je gémissois sous le poids de ma chaîne ; mais j'étois lié par ma propre volonté plus dure que le fer ; & sans un dernier effort de la vertu d'en-haut, je n'aurois jamais conclu une affaire que je desirois, mais qui devoit coûter si cher à mon cœur. Ainsi parloit Saint Augustin ; & combien de pécheurs ont été aussi violemment combattus dans leur retour, combien d'autres le sont encore ?

C'est de quoi ils pourroient rendre témoignage, s'ils vouloient produire au-dehors ce qu'ils éprouvent intérieurement, & ce qu'ils cachent avec tant de soin. La Grace les presse, elle les suit par-tout, elle se fait sentir à eux jusques dans les assemblées les plus nombreuses & les plus profanes. En vain tâchent-ils de se dissiper, de se rassurer, d'effacer de leur esprit certaines idées qui les troublent ; Dieu demeure toujours à la porte de leur cœur, & ne cesse point de frapper. Ils le laissent attendre, & il attend ; ils ne répondent rien, & bien-loin de se taire, & de se retirer, il éleve la voix tout de nouveau, & parle encore plus haut. Assiduité qui leur devient aussi salutaire, qu'elle leur est importune ! Car Dieu par une Providence spéciale est plus constant à les sauver, qu'ils ne le sont à se perdre. Malgré tant d'oppositions & de révoltes, le moment arrive, un bon moment où la Grace prend le dessus & triomphe. On se rend, ou cede ; mais qu'est-ce après tout que ce retour ? Et si je l'ose dire, doit-il être d'un grand mérite devant Dieu, lorsqu'on le lui fait acheter si cher !

III. Dieu néanmoins eſt toujours diſpoſé à nous recevoir. Il ſeroit naturel que dans une juſte indignation, il nous traitât comme nous l'avons traité lui-même ; qu'autant que nous avons témoigné de répugnance & de difficultés à retourner vers lui, autant il ſe rendît difficile à nous admettre auprès de lui, & à ſe réconcilier avec nous; qu'il nous fît attendre auſſi long-temps qu'il nous a attendus ; & que pour punir nos incertitudes & nos retardements, il fût auſſi lent à nous pardonner, que nous l'avons été à reconnoître devant lui nos iniquités, & à lui demander grace. Mais que dis-je, Seigneur ! Ah mon Dieu ! je parle ſelon les ſentiments de l'homme ; & vos ſentiments, comme vos penſées, ſont bien au-deſſus des nôtres. (Jerem. c. 29. 11.) Ce ſont des penſées, des ſentiments, non de colere & de vengeance, mais de rémiſſion & de paix : *cogitationes pacis, & non afflictionis.* A quelque heure donc, à quelque jour que le pécheur contrit & pénitent s'humilie devant vous, vous oubliez que vous êtes Juge, pour vous ſouvenir que vous êtes Pere. Il eſt vrai, pendant une longue ſuite d'années ce pécheur étoit un rébelle, mille fois il s'eſt obſtiné contre Dieu. Il eſt encore vrai, que pour le fléchir & le gagner, il a fallu tout récemment de plus fortes inſtances que jamais, & des avances toutes nouvelles de la part de Dieu; mais Dieu met le voile ſur tout cela, il n'a égard qu'à la diſpoſition préſente de cet homme. Dès qu'une fois il ſe repent, & qu'il ſe ſoumet, c'eſt aſſez. Les entrailles de la charité de Dieu en ſont émues, il étend les bras pour l'embraſſer, il ouvre ſon ſein pour l'y recueillir : fut-ce un pécheur tout noirci de crimes, il ceſſe d'être criminel aux yeux du Seigneur, & Dieu lui donne place parmi ſes enfants.

Je dis, mon Dieu, parmi vos enfants, & non point parmi vos eſclaves. Ce prodigue qui s'étoit ſéparé de ſon pere, & qui lui avoit marqué tant d'in-

différence & même tant de mépris en l'abandonnant, comptoit pour beaucoup, lorsqu'il seroit revenu à la maison paternelle, d'y pouvoir être mis au rang des mercénaires, & se croyoit désormais indigne d'y être regardé & traité comme un fils: il se faisoit en cela justice; mais du reste, il ne connoissoit pas toute la tendresse du pere qui le recevoit, & qui étoit même allé au-devant de lui. Bien-loin d'être dégradé de la qualité de fils, & d'être condamné aux traitements rigoureux qui lui étoient dus, il éprouva tout le contraire. Jamais son pere ne l'accueillit avec plus de douceur ni plus d'affection; jamais il ne parut plus sensible pour lui.

C'est vous-même, mon Dieu, qui nous tracez cette figure dans votre divin Evangile; c'est par cette parabole que votre Fils adorable excitoit la confiance des pécheurs pénitents, & je puis dire, tout coupable que je suis, qu'elle ne m'annonce rien de si consolant, que je ne sois en droit d'espérer, & à quoi l'effet ne doive répondre.

Voilà, dis-je, ô mon Dieu! ce que j'ai lieu de me promettre, aussi-bien que tant d'autres, dès que je retournerai à vous, & que j'y retournerai de bonne-foi. Or, n'est-ce pas un motif assez puissant pour m'inspirer là-dessus une sainte résolution, & pour me la faire exécuter? Mais que seroit-ce, & quel désordre, quelle injustice, quand vous m'appellez de la sorte, si je délibérois encore, si je me défendois encore; si je refusois encore de me rendre? Eh! qu'y auroit-il alors de plus inconcevable, ou d'une telle condescendance de votre amour, ou d'une telle résistance de mon cœur?

L'heure est venue, Seigneur; il n'y a plus de difficultés ni de répugnances à écouter. Un amour tel que le vôtre, doit amollir l'ame la plus endurcie. Je suis à vous, ou j'y veux être. Bénissez le dessein que je forme, & le premier pas qui

je vais faire pour l'accomplir. En votre nom, j'agirai ; & vous supplérez par votre miséricorde à ce qui pourra me manquer par la fragilité de la nature & par l'inconstance de ma volonté.

Sacrement de Pénitence ; dispositions qu'il y faut apporter, & le fruit qu'on en doit tirer.

ON exhorte assez les Fideles à fréquenter le Sacrement de Pénitence ; mais peut-être ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connoissance qu'ils en doivent avoir. La plupart n'en ont entendu parler que dans ces premieres leçons qu'on fait à de jeunes enfants, qui malgré le soin qu'on prend de leur expliquer les éléments de la Doctrine chrétienne, ne sont gueres en état de bien comprendre ce qu'on leur dit, & n'en conservent qu'un souvenir confus & très-superficiel. C'est dans un âge plus avancé, où le jugement est plus mûr, & où l'on voit mieux les choses, qu'il faudroit se retracer sur cela les enseignements qu'on a reçus, & s'en former une idée juste. Car il s'agit d'un Sacrement, qui selon le bon & le mauvais usage que nous en faisons, doit servir ou à notre justification, ou à notre condamnation. Mais par une erreur des plus pernicieuses, on regarde, si je l'ose dire, ces sortes de considérations au-dessous de soi, & l'on se persuade qu'elles ne conviennent qu'au temps de l'enfance. Les Prédicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mêmes à entretenir cette dangereuse illusion, ayant pour maxime de ne traiter dans la Chaire que certains sujets relevés ; & s'imaginant que ceux-ci ne sont propres que pour le menu peuple & pour les campagnes. En quoi certainement ils se trompent, soit en manquant à l'une des plus importantes obligations de leur ministere ; qui est d'apprendre

à toutes les conditions les principaux devoirs de la Religion ; soit en s'élevant quelquefois au-delà des bornes, & prenant un vain éſſor où ſouvent on les perd de vue, & où ils ſe perdent eux-mêmes.

Quoi qu'il en ſoit, tout ce qui concerne le Sacrement de Pénitence, peut ſe réduire, ſelon la notion ordinaire, à quatre articles capitaux : ſavoir la Contrition, la Réſolution, la Confeſſion & la Satisfaction. Je n'ai rien à dire là-deſſus de ſingulier & de nouveau ; mais ce que je dirai néanmoins, n'eſt que trop inconnu à bien des gens qui l'ignorent ou abſolument, ou en partie, tout éclairés qu'ils ſont d'ailleurs, & qu'ils ſe piquent de l'être.

I. Contrition : c'eſt-à-dire, douleur du péché, mais une douleur conçue en vue de Dieu, par le mouvement de la Grace, & ſupérieure à toute autre douleur. Voilà, en trois mots, déjà bien des choſes d'un devoir indiſpenſable, & d'une telle néceſſité, d'où dépendent toute l'efficacité & tout le fruit du Sacrement dont il eſt préſentement queſtion.

C'eſt, dis-je, une douleur, & par conſéquent un acte de la volonté, qui s'afflige, qui hait, qui déteſte; car qui dit douleur, ne dit pas une ſimple connoiſſance, ni une ſimple vue de la laideur & de la difformité du péché. Ce n'eſt pas même, ſi j'oſe uſer de ce terme, une ſimple déplaiſance de la raiſon, qui naturellement droite, ne peut s'empêcher d'appercevoir le déſordre du péché & de le condamner. On peut avoir tout cela, ſans être contrit, parce que tout cela n'eſt que dans l'entendement, & non pas dans la volonté. On peut avec tout cela aimer toujours ſon péché, ſe plaire toujours dans ſon péché, conſerver toujours le même attachement à ſon péché; on le peut, & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent. Il faut donc que ce ſoit la volonté qui agiſſe par un repentir véritable. Il faut que la douleur, ſelon l'expreſſion du Pro-

phête, nous brise le cœur ; & c'est delà même qu'elle est appellée Contrition. Autrement, la volonté n'étant point à Dieu, tout le reste ne peut être de quelque prix devant Dieu, ni le toucher.

Encore une simple douleur en général ne suffit-elle pas ; & si ce n'est en particulier le mouvement de la grace qui l'excite, & qui éleve l'ame à Dieu, ce n'est plus qu'une douleur infructueuse & sans effet. C'est pour cela que les Prophêtes prêchant aux pécheurs la pénitence, & les y exhortant, ne se contentoient pas de leur dire, convertissez-vous ; mais qu'ils ajoutoient, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. (JOEL. c. 2. 12.) Par où ils leur faisoient entendre, que si ce rapport à Dieu manquoit, que si dans leur retour, ils n'envisageoient pas Dieu, que s'ils se proposoient tout autre objet que Dieu, ils ne devoient plus être, dans l'estime de Dieu, censés pénitents, quisqu'ils ne l'étoient pas selon Dieu, ni pour Dieu. Et parce que cette vue de Dieu & cette douleur surnaturelle supposent nécessairement la grace comme principe & premier mobile, voilà pourquoi les mêmes Prophêtes, parlant au nom même des pécheurs, disoient à Dieu : Seigneur, convertissez-nous, & nous nous convertirons. (Ibid. 14.) Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquoient, persuadés que pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté & en fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu & opérer le salut, il est d'une absolue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine, & aidés du secours d'en-haut.

Ce n'est pas tout : mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur formée dans la volonté, inspirée par l'Esprit de Dieu, & conçue en vue de Dieu, doit être au-dessus de toute autre douleur. C'est-à-dire, qu'il n'y a point de revers, point d'accident fâcheux ni de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il

puisse m'être permis de concevoir une douleur supérieure, ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu, & la perte de sa grace. Il faut que je sois plus touché de cette offense de Dieu, & de cette perte de la grace de Dieu, que je ne le serois de la ruine entiere de ma fortune, eût-elle été la plus florissante & la plus abondante. Il faut que cette offense de Dieu, & que cette perte de la grace de Dieu me tiennent plus au cœur, que l'affront le plus sanglant qui me couvriroit de confusion, que l'abandonnement le plus général qui me réduiroit dans la derniere misere, que le mal le plus sensible & le plus aigu qui me tourmenteroit sans relâche, que la mort d'un patron, d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un pere, d'une mere, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher, enfin, que le danger-même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si mon regret ne va pas jusques-là, il ne peut être suffisant, & dès-lors, je ne suis point dans l'état d'une vraie contrition, ni même dans cette attrition parfaite, nécessaire au Sacrement de Pénitence.

On me dira que cela seroit capable de troubler les consciences, & de les jetter dans le désespoir. Il est vrai : cela peut désespérer ; mais qui ? Des ames mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu, & qui ne s'appliquerent jamais à le bien connoître. Des ames toutes plongées dans les sens, d'autant plus insensibles pour Dieu, qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes & pour tout ce qui flatte leur amour-propre. Des ames volages, dissipées, accoutumées à n'envisager tout ce qui regarde la Religion, que très-superficiellement, & sans cesse distraites par les objets extérieurs qui leur frappent la vue, & qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que je trace ici ; voilà ceux qui en doivent être découragés & rebutés.

Mais pour appliquer à mon sujet ce que disoit

Saint Auguſtin ſur une matiere à-peu-près ſemblable, donnez-moi une ame qui aime Dieu, une ame remplie de l'eſprit du Chriſtianiſme, une ame telle que nous devons tous être; & ſuppoſons que par un effet de fragilité humaine, ou par la ſurpriſe de quelque paſſion, cette ame ait eu le malheur d'oublier Dieu & de s'oublier elle-même, juſqu'à ſuccomber dans une rencontre à la tentation & à ſe laiſſer engager dans le déſordre du péché: je demande ſi lorſqu'elle viendra à ſe reconnoître, & qu'aidée de la Grace, elle ſe mettra en devoir de retourner à Dieu, elle aura de la peine à porter ſon regret & de ſa douleur au degré que je marque, & que je prétends être abſolument requis? Quand nous voyons David couché ſur la cendre, & humilié devant Dieu; quand nous voyons Saint Pierre couvert de confuſion & pleurant avec amertume; quand nous voyons Magdeleine proſternee aux pieds de Jeſus Chriſt & les arroſant de ſes larmes, concevons-nous qu'il y eût alors quelque choſe au monde dont ils fuſſent plus affligés, ni même auſſi affligés, qu'ils l'étoient de leurs égarements: & pouvons-nous imaginer quelque intérêt qu'ils euſſent voulu faire entrer en compromis avec les intérêts du ſouverain Maître dont ils avoient encouru la juſte indignation, & auprès de qui ils cherchoient par-deſſus tout & aux dépens de tout à ſe remettre en grace? Or, nous ne ſommes pas moins pécheurs que ces fameux Pénitents; nous n'avons pas pour exciter notre repentir, des motifs moins ſolides ni moins touchants: que nous manque-t-il? Plus de ſincérité & plus de zele dans notre converſion à Dieu.

Cependant il ne faut rien exagérer, & je dois convenir que pluſieurs pourroient être en effet découragés & avec ce ſujet, ſi cette douleur que la pénitence exige de nous, conſiſtoit dans le ſentiment. Car le ſentiment ne nous eſt pas toujours libre, & ſouvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie, & de certains

événements que nous craignons, ou que nous déplorons, qu'il ne l'eſt à l'egard des péchés que nous déteſtons, & dont nous avons un regret véritable. Ce n'eſt donc point par ce ſentiment que notre contrition doit l'emporter ſur toute autre douleur, mais par la détermination de la volonté, mais par la préparation de l'eſprit & de la partie ſupérieure de l'ame, mais par la diſpoſition intérieure & réelle où ſe trouve le pénitent de ſubir toutes ſortes de peines, & d'accepter toutes ſortes d'adverſités temporelles & de calamités, plutôt que de conſentir à un ſeul péché : ſi bien qu'il haïr ainſi le péché plus que tout le reſte, & qu'il voudroit au prix de tout le reſte, pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnoît avoir commis, & par où il a déplu à Dieu. Il n'eſt point néceſſaire pour cela de reſſentir les mêmes ſerrements de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes gémiſſements, ni de tomber au-dehors dans la même déſolation, que ſi l'on venoit de nous annoncer quelqu'infortune humaine & quelque déſaſtre où nous fuſſions intéreſſés. Il ſuffit d'avoir cette haine du péché que j'ai ſpécifiée, & que les Théologiens, ſelon leur langage ordinaire, nomment appréciative, parce qu'elle maintient tous les droits de Dieu, & qu'elle lui donne dans notre eſtime une préférence entiere & abſolue. Or, voilà ce qui ne doit déſeſperer perſonne, puiſqu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe avec l'aſſiſtance divine former au fond de ſon ame une telle douleur.

Ce n'eſt pas au reſte qu'il n'y ait pour cela même des ſoins à prendre & des efforts à faire. Car, comme diſoit Saint Auguſtin, ſi vous n'êtes pas encore attiré de Dieu, agiſſez, priez, preſſez, afin qu'il vous attire. On ſe trouve aſſez ſouvent dans une ſéchereſſe de cœur, où il eſt fort à craindre qu'on n'ait pas cette contrition ſans laquelle on ne peut eſpérer le pardon de ſes péchés, même avec le Sacrement de Pénitence. Eh ! le moyen

qu'on pût l'avoir, de la maniere dont on approche du saint Tribunal ! On y vient quelquefois, avec une précipitation qui ne donne presque pas le loisir de penser à ce que l'on fait, ni de reflechir sur aucuns des motifs dont notre douleur doit être animée & sanctifiée On s'y presente avec une froideur, & une espece d'indolence qui fait tout négliger dans un des exercices du Christianisme le plus important & le plus sérieux. Et parce qu'on n'a nul usage du recueillement intérieur & de ces actes que le cœur prévenu de la grace, produit en lui-même & de lui-même, on se contente de certaines formules tracées sur le papier; on les lit dans un Livre, ou on les récite par mémoire, sans s'y affectionner, & peut-être sans les bien comprendre. Souvent même par une ignorance inexcusable, ou par un oubli non moins criminel, après une revue assez légere de ses fautes, on les déclare au Ministre de la Pénitence, sans avoir eu soin de s'élever un moment à Dieu, ni d'en faire en sa présence aucun desaveu. Car voilà ce que nous voyons dans une infinité de gens du monde & sur-tout du grand nombre, lorsqu'à des temps fort éloignés les uns des autres, ils s'adressent à nous, bien moins par un mouvement de pitié & par un vrai desir de conversion, que par une coutume & une certaine bienséance chrétienne à laquelle ils ne veulent pas manquer. Nous leur demandons s'ils sont préparés, c'est-à-dire, avant toute chose, s'ils sont véritablement contrits & repentants, s'ils ont une douleur sincere de leur conduite passée dont ils s'accusent; & sans hésiter, ils nous répondent qu'ils le croient ainsi; mais de bonne-foi, ont-ils lieu de le croire? & comment peuvent-ils se le persuader ?

Car qu'est-ce que cette douleur sincere ? C'est un plein changement du cœur: en sorte que le cœur soit réellement détaché des objets auxquels il s'étoit livré avec plus de passion. Il faut que

par la force & la supériorité de cette douleur, le cœur haïsse ce qu'il aimoit, & qu'il aime ce qu'il haïssoit; il faut que ce soit un cœur tout nouveau. Quel effort de l'ame suppose un changement de cette nature! quel sacrifice de soi-même! quelle victoire! Or, une telle victoire peut-elle être le fruit d'une réflexion vague & courte, ou de quelques paroles prononcées à la hâte & comme jettées au hazard? Il est vrai que les opérations de la grace dans un cœur, ne dépendent point du temps; mais dans les regles ordinaires, la grace n'opere qu'avec poids & avec mesure. Elle a ses voies pour s'insinuer, & ses degrés pour avancer. Elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'ouvrage; mais elle exige aussi du pénitent qu'il agisse lui-même, qu'il rentre en lui-même, qu'il s'excite lui-même, qu'il se fasse à lui-même d'utiles reproches & de salutaires leçons; qu'il se trace toutes les vues & toutes les considérations les plus propres à le détacher de son péché, & à lui en inspirer de l'horreur; qu'il s'applique à les pénétrer & à les approfondir; sur-tout qu'il les rapporte toutes à Dieu, & qu'il insiste sur celles qui peuvent lui représenter ce souverain Maître plus digne d'un attachement inviolable & d'un dénouement parfait; enfin qu'il ait recours à Dieu même, qu'il lui ouvre son cœur, & qu'il le conjure d'en amollir la dureté: voilà, dis-je, ce que la grace attend de notre coopération. Or tout cela, selon l'ordre commun, n'est point l'affaire d'un instant. Et ce l'est encore sûrement moins pour tant de pécheurs & de pécheresses, qui dans le cours d'une année s'acquittent à peine une fois du devoir de la Pénitence, que pour des ames pieuses & timorées qui fréquentent le Sacrement.

Mais ceci posé, il y a donc bien des confessions nulles: j'en conviens, & là-dessus je n'oserois presque déclarer ce que je pense. Cependant un Confesseur, qui ne peut lire dans le fond des

cœurs, est souvent obligé d'en croire la personne qui lui parle, & qui lui témoigne son regret & sa bonne disposition. Il s'en tient là, il absout ce prétendu pénitent; & du reste ne répond de rien; car il sait qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de la validité de cette absolution; & d'ailleurs, sans déroger en aucune sorte à la puissance des Ministres de Jesus-Christ, ni à la promesse que ce divin Maître leur a faite, il n'ignore pas que ce qu'ils délient, ou semblent délier sur la terre, n'est pas toujours délié dans le Ciel.

Mais il faudra donc des temps infinis pour se disposer à la Confession? Ma réponse est qu'il y faudra tout le temps nécessaire pour s'assurer d'abord de sa contrition, autant qu'il est raisonnablement & moralement possible. Je dis autant qu'il est possible raisonnablement & moralement; car en condamnant une extrêmité, qui est une trop grande négligence, je ne prétends pas porter à un autre excès, qui est une inquiétude scrupuleuse. La prudence chrétienne tient le milieu entre l'un & l'autre: elle ne va point au-delà de certaines bornes; & quand, eu égard aux circonstances & aux moyens qu'on a pris, on peut juger sagement & inviolablement de l'état de son cœur, on doit alors se confier en Dieu, & demeurer en repos, sans se tourmenter inutilement par des retours perpétuels & des défiances excessives de soi-même.

Concluons cet article, en déplorant notre misere. N'est-il pas étrange qu'avec tant de raisons, dont une seule devroit suffire pour nous percer l'ame de douleur au souvenir de Dieu, & de toutes les offenses que nous commettons contre lui, nous soyons si difficiles à prendre le moindre sentiment de componction? N'est-il pas étrange que nous ayions besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations, pour nous retracer là-dessus des idées qui ne devroient jamais s'effacer de notre esprit, & qu'il nous faille tant

d'efforts pour en ressentir l'impression ? Comment oublions-nous si aisément & si vite un Dieu Créateur, un Dieu Conservateur, un Dieu Rédempteur, un Maître si grand, un Pere si tendre; sa libéralité, sa sainteté, sa justice, ses innombrables perfections ? Et comment à la simple pensée de tant de titres les plus engageants pour nous, & les plus capables de nous affectionner, ne voyons-nous pas d'un premier coup d'œil l'énormité de nos péchés qui blessent ce souverain Etre, & qui nous séparent de lui ? Comment ne fondons-nous pas en larmes, & n'éclatons-nous pas en gémissements & en sanglots ? Que manque-t-il donc à notre Dieu pour nous devenir aimable ? Na-t-il pas des droits assez légitimement acquis sur notre cœur ? n'est il pas assez bon ? ne nous a-t-il pas fait assez de bien ? ne nous en fait-il pas assez chaque jour ? ne se dispose-t-il pas encore à nous en faire assez dans l'avenir & même dans toute l'éternité ? Notre indifférence pour lui n'est gueres moins incompréhensible que ses miséricordes envers nous.

II. Résolution. C'est selon la plus ordinaire façon de parler, ce que nous appellons bon propos. Ce bon propos consiste dans une ferme détermination de fuir désormais le péché, de n'y plus retomber, & de se maintenir dans la grace de Dieu, en se corrigeant de ses vices, & renonçant à ses habitudes criminelles. Disposition si essentielle, que sans cela notre contrition ne peut plus être qu'une contradiction manifeste & une chimere. Car le moyen d'accorder ces deux choses ensemble, je veux dire, une volonté qui déteste les péchés commis, & cette même volonté toute prête encore à les commettre ; une volonté qui hait le péché sincérement & souverainement, & qui néanmoins l'aime toujours assez pour y retourner à la premiere occasion & pour y donner le même consentement ? Ce seroit tout à la fois & à l'égard du même objet, vouloir, & ne pas

vouloir : ce seroit accomplir dans sa personne cette parole du Prophête, *l'iniquité s'est démentie d'elle-même* ; (Ps. 26. 12.) enfin ce seroit faire à la Majesté divine la même insulte, que feroit un sujet rébelle, qui viendroit se jetter aux pieds du Prince, & implorer sa clémence ; mais qui lui donneroit en même temps à entendre, que malgré toutes les soumissions qu'il lui fait, il n'en est pas moins disposé à former dans la suite de nouveaux partis, & à prendre les armes contre lui.

Ainsi donc que la douleur du passé soit véritable & recevable devant Dieu, il est d'une nécessité absolue que le bon propos pour l'avenir l'accompagne, puisque l'un renferme l'autre, & qu'on ne les peut séparer. Voilà pourquoi le Concile de Trente définit la contrition, en disant, que c'est une douleur & une détestation des péchés commis, jointe à la volonté de n'en plus commettre. De savoir si cette résolution doit être expresse & formelle, ou s'il suffit qu'elle soit comprise virtuellement dans l'acte de détestation & de douleur, c'est une question que proposent les Maîtres de la Morale, & sur laquelle ils raisonnent & pensent différemment ; mais sans examiner ces diverses opinions. ni peser la force des raisonnements de part & d'autre, quand il s'agit d'une affaire aussi importante que notre réconciliation avec Dieu, le mieux est de prendre le plus sûr, & de dire à Dieu, comme le Prophête Roi : *je l'ai juré, Seigneur, & j'en fais encore le serment, de garder à jamais vos divins préceptes, & de ne me plus départir, en quoi que ce soit, de l'obéissance due à votre Loi.* (Ps. 118. 16.) Et parce que c'est en telle & telle matiere que j'ai eu le malheur d'enfreindre vos ordres, & de m'écarter de mes devoirs, c'est à quoi je me propose de faire particuliérement attention, & de quoi je veux me préserver avec plus de soin. Oui, je le veux, mon Dieu ; je le veux : vous en êtes témoin, vous qui sondez le fond des cœurs, & vous voyez toute

l'étendue & toute la fermeté de ma résolution.

Dans cette protestation, ainsi faite à Dieu, il y a deux choses à distinguer : un propos général, & un propos particulier. Propos général, qui s'étend sans exception à tous les péchés capables de donner la mort à notre ame, & de nous priver de la grace de Dieu. Car s'il y avoit un seul péché, j'entends péché mortel, que le pénitent ne fût pas résolu d'éviter, dès-là son acte de résolution à l'égard des autres péchés, seroit invalide: pourquoi? Parce qu'il ne pourroit avoir pour principe le vrai motif qui en fait tout le mérite, & qui est que le péché déplaît à Dieu, qu'il blesse l'honneur de Dieu, que c'est une ingratitude souveraine & une injustice envers Dieu. En effet, comme ce motif convient également à tous les péchés, il s'ensuit par une conséquence nécessaire, que dès qu'il nous détermine à nous abstenir d'un péché, il nous détermine pareillement à nous abstenir de l'autre. Si donc nous faisons là-dessus quelque distinction, c'est une preuve évidente que ce n'est point ce motif qui nous conduit, & que notre prétendu bon propos n'est qu'illusoire. Propos particulier : c'est-à-dire, du reste que notre résolution doit sur-tout insister sur les péchés dont nous sommes actuellement coupables, & que nous venons déposer au Tribunal de la Pénitence. Car nous étant plus propres, puisqu'ils nous sont personnels, la raison veut que nous y apportions plus de vigilance, & que nous y faisions plus de réflexion. Non pas qu'il soit nécessaire de les parcourir tous séparément, & de s'arrêter sur chacun par autant d'actes distingués les uns des autres. Sans ce détail, le même acte suffit. Il n'est question que de le rendre efficace, & de ne lui point prescrire de bornes.

Mais on me demandera par où l'on pourra juger que cet acte est efficace, & s'il faut pour cela pouvoir se répondre qu'on ne retombera plus. Car comment avoir cette assurance de l'avenir, &

quel est l'homme qui peut prévoir toutes les conjonctures où il se trouvera, & ce qu'il y fera, ou ce qu'il n'y fera pas? Il en est même dont le penchant est si fort & l'habitude si enracinée, qu'il leur semble qu'ils n'auront jamais assez de constance pour y résister, & que dès la premiere attaque ils succomberont. Cette difficulté se résout aisément par la différence des deux actes qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre. Le premier, est dans l'entendement; & l'autre, dans la volonté. De se défier de soi-même, & d'entrevoir au milieu même des promesses qu'on fait à Dieu & à son Ministre, qu'apparemment on ne persévérera pas; qu'après avoir soutenu quelque temps, on se lassera; que la passion se réveillera, & qu'il y aura des rencontres où l'on ne pourra gueres s'attendre de tenir ferme, & ne se laisser pas entraîner. Tout cela & cent autres idées semblables, ce sont des pensées, ce sont des conjectures; ce sont des vues de l'esprit, où la volonté n'a point de part, & dont elle est indépendante. Malgré ces défiances, ces craintes, & toutes les expériences qu'elle a de ses inconstances naturelles, elle peut néanmoins, avec l'aide de Dieu, s'établir dans une résolution actuelle & véritable de s'eloigner pour jamais du péché, & de renoncer à tout engagement criminel. Mais l'esprit lui représente là-dessus ses foiblesses, ses légéretés, la violence de ses inclinations, mille combats, mille écueils, & le peu de fond qu'il y a à faire sur la disposition présente où elle se trouve. Il n'importe: parmi toutes ces allarmes, elle est, ou elle peut être réellement déterminée & résolue.

Le Pénitent ne doit donc point s'étonner, quelque difficulté, & même si je l'ose dire, quelque impossibilité qu'il se figure dans son changement & sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'est que dans son imagination, laquelle s'effarouche, & dont le démon se sert assez ordinairement pour le décourager & l'arrêter. Car c'est un des artifices

artifices les plus communs & les plus dangereux de l'esprit tentateur, pour refroidir les pécheurs pénitents, & pour renverser les desseins de conversion que la Grace leur inspire, de leur en mettre devant les yeux les conséquences, par rapport à toute la suite de leur vie, & de les embarrasser de mille réflexions, telles que celles-ci qu'il leur suggere intérieurement & incessamment; mais, eh quoi! est-ce que je m'engage? Mais pourrai-je vivre ainsi pendant un long cours d'années qui peut-être me reste encore à fournir? Mais si dans l'ardeur dont je me sens présentement animé, rien ne me coûte, ce premier feu ne se ralentira-t-il point; & si cette ferveur qui maintenant m'adoucit tout, vient à tomber, comme il n'arrive que trop, à quels dégoûts, à quels ennuis serai-je exposé, & aurai-je la force de les porter? Mais est-il à croire que je puisse passer mes jours dans une retraite à laquelle je ne suis point fait; que je puisse me dégager de cet attachement, & ne plus voir cette personne dont mon cœur est épris? Que je puisse me défendre de ses reproches, de ses larmes, de ses poursuites, ou plutôt que je puisse m'interdire sans retour ces sociétés, ces entretiens, ces entrevues, ces jeux, ces parties de plaisirs, ces spectacles; que je surmonte mille respects humains, mille considérations, mille tentations & du dedans & du dehors, qui ne manqueront pas sur cela de m'assaillir, & souvent lorsque j'y penserai le moins, & que je serai moins préparé à de si violents assauts? Vains raisonnements d'un esprit intimidé & troublé par la passion qui le domine, par la nature corrompue qui se révolte, par l'ennemi de notre salut qui cherche à nous surprendre, & qui emploie toutes ses ruses à déconcerter l'ouvrage de notre conversion.

Mais la passion, la nature, les ennemis communs des hommes, ont beau parler, exagérer les choses, grossir les objets, il n'en est pas moins au pouvoir du pénitent éclairé & touché de Dieu,

que sa volonté n'en soit point ébranlée. Il est toujours maître de dire, je veux; & maître en effet de vouloir avec la Grace. Il n'est pas besoin qu'il ait une connoissance anticipée de ce qui arrivera, ni qu'il puisse compter avec certitude que jamais il ne se départira de la résolution où il est de ne plus pécher; mais il suffit qu'il soit dans cette résolution, ou qu'il croie prudemment y être. Il y auroit même de la présomption à se tenir assuré contre toutes les rechûtes, & c'est en quoi pécha Saint Pierre, lorsqu'il dit avec tant de confiance au Fils de Dieu : quand il iroit de ma vie, & que tous les autres prendroient la fuite, pour moi, je ne vous abandonnerai point. Car notre pénitence ne nous rend pas impeccables, & notre volonté étant une volonté humaine, elle est naturellement changeante. D'où il s'ensuit que sans une révélation expresse de Dieu, nul homme ne peut savoir comment il se comportera en telles & telles circonstances, si quelquefois il s'y rencontre.

C'est donc assez d'être certain, autant qu'on peut l'être moralement & sagement, qu'on veut se corriger, & qu'on le veut à quelque prix que ce soit; & qu'on le veut par le même motif qui a excité notre repentir & notre douleur; & qu'on le veut pour tous les temps qui suivront, quelque sujet qu'il y ait de craindre que cette volonté ne vienne quelquefois à se relâcher & à se démentir. Dès qu'on est dans cette préparation de cœur, on doit du reste se confier en Dieu pour l'avenir. On doit dire comme l'Apôtre: si le Seigneur est avec moi & pour moi, qui sera contre moi? Or, j'espere qu'il ne m'abandonnera pas, & qu'il m'aidera à consommer l'ouvrage que je commence par sa Grace. On doit se soutenir & s'affermir par ce consolant témoignage qu'on pense avoir lieu de se rendre à soi-même : il est vrai, je serai exposé à bien des attaques, & que ferai-je alors? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est ce que je suis actuellement résolu de faire, qui est

de ne me détacher jamais de mon Dieu & de ſes divins Commandements ; ce que je ſais, c'eſt qu'autant que cette réſolution ſubſiſtera, (& pourquoi ne ſubſiſteroit-elle pas toujours ?) rien ne me fera violer la foi que j'ai donnée à mon Dieu, & que je lui donne. Enfin, ce que je ſais, c'eſt que pour témoigner à Dieu la ſincérité de cette réſolution, je vais dès maintenant uſer de tous les préſervatifs néceſſaires, prendre tous les moyens que la Religion me fournit, me retirer de toute occaſion dangereuſe, & apporter de ma part toute la vigilance qui dépend de moi.

Voilà dans ce dernier article, comme la pierre de touche, ce qui nous fera connoître ſi notre propos eſt tel que nous nous le perſuadons, & que nous le diſons. Car en vain ferons-nous mille promeſſes à Dieu & aux Miniſtres de Dieu, & en vain nous dirons-nous mille fois à nous-mêmes que nous voulons vivre déſormais avec plus de regle, & faire un divorce éternel avec le péché, ſi nous ne prenons pour cela nulles meſures; ſi nous refuſons même celles qu'on nous preſcrit : ſi nous prétendons être toujours de certaines ſociétés, voir toujours certaines compagnies & fréquenter certains lieux, avoir toujours avec certaines perſonnes des entrevues & des liaiſons particulieres ; en un mot, nous jetter toujours dans le péril, & y demeurer ; ſi malgré les avis que nous donne un Confeſſeur, nous ne voulons rien ſacrifier, ni rien entreprendre pour aſſurer notre perſévérance, ce n'eſt point alors un jugement mal fondé de conclure que nous ne ſommes réſolus qu'à demi, ou même que nous ne le ſommes point du tout. La preuve en eſt ſenſible ; car vouloir une fin, je dis la vouloir ſolidement & efficacement, c'eſt par une conſéquence néceſſaire, vouloir lever, ſelon qu'il eſt en nous, tous les obſtacles qui pourroient nous éloigner de cette fin, & c'eſt en même temps vouloir faire de notre part tous les efforts, & embraſſer toutes les voies qui peuvent

nous y conduire, Autrement, toute la bonne volonté que nous pensons avoir, ne peut être qu'une illusion & une chimere.

Delà vient qu'on remarque si peu d'amendement dans la plupart des personnes qui approchent du Sacrement de Pénitence. Ils voudroient accorder ensemble deux choses tout-à-fait incompatibles : c'est-à-dire, qu'ils voudroient ne plus pécher, & néanmoins demeurer toujours dans une disposition prochaine de pécher. Que le Ministre de la Pénitence leur fasse la même question que fit Jesus-Christ au Paralytique de l'Evangile, & qu'il leur demande, *voulez-vous être guéris?* Ils répondent sans déliberer qu'ils le veulent. (JOAN. c. 5. 7.) Mais que ce même Ministre, sage & instruit, faisant peu de fond sur cette réponse générale & indéterminée, passe plus avant, & qu'il en vienne à un détail où il lui convient de descendre selon la connoissance qu'il a de leur état. Qu'il leur demande en particulier s'ils veulent s'abstenir de telles visites; s'ils veulent s'interdire tels entretiens & telles familiarités; s'ils veulent renoncer à telles parties de plaisir, & se retirer de ces assemblées & de ces spectacles; s'ils veulent interrompre tels négoces, & ne plus s'engager en telles affaires; s'ils veulent réparer tels dommages qu'ils ont causés, & se dessaisir de tels profits injustes & mal acquis; si pour vaincre l'animosité qu'ils ont dans le cœur, & pour témoignage d'une pleine réconciliation, ils consentent à faire quelques démarches de leur part & quelques avances; si pour s'affermir dans le bien, pour se fortifier contre les nouvelles attaques dont ils auront à se défendre, pour racheter le temps qu'ils ont perdu, pour édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans le dessein de se rendre plus assidus aux pratiques chrétiennes, de s'acquiter régulièrement de telles prieres & de tels exercices de piété, d'approcher des Sacrements à tels jours dans l'année & à telles Fêtes, de faire chaque jour

quelque lecture, quelque retour sur eux-mêmes ; enfin, de ne rien omettre de tout ce qu'on leur marquera, & qu'on jugera leur être salutaire: que tout cela, dis-je, le Confesseur l'exige d'eux, le leur propose ; c'est alors qu'ils commencent à hésiter & à se mettre en garde contre lui, comme s'il les traitoit avec trop de rigueur. Cependant ils ont beau se plaindre, & accuser d'une sévérité outrée le Ministre qui leur impose de pareilles conditions, il n'est que trop bien fondé à se défier de leurs paroles, & à les renvoyer sans absolution.

Cherchons le Seigneur, & cherchons-le dans toute la droiture de notre ame. Nous pouvons nous tromper nous-mêmes, nous pouvons tromper le Prêtre qui nous écoute ; mais nous ne tromperons jamais Dieu. Nous nous étonnons quelquefois de nos rechûtes presque continuelles ; mais il n'est pas difficile d'en découvrir la cause. Ce n'est pas que nous ne nous soyons présentés, & que nous ne nous présentions encore de temps en temps au saint Tribunal, pour y déposer nos péchés; mais c'est que nous n'y avons peut-être jamais apporté une volonté bien formée de changer de vie, & de travailler sérieusement à la réformation de nos mœurs. Nous avons pris pour volonté quelques velléités, quelques desirs imparfaits, quelques reproches de la conscience qui nous condamnoit intérieurement, & qui nous dictoit ce que nous devions faire. Nous l'avons vu, mais l'avons-nous fait, & pourquoi ne l'avons-nous pas fait ? Encore une fois, c'est que nous ne l'avons pas voulu ; car on ne manque gueres à ce que l'on veut, quand on le veut bien résolument, & que la chose est en notre pouvoir. Je voulois, disoit S. Augustin parlant de lui-même, je voulois me convertir ; mais je le voulois, comme un homme plongé dans un profond assoupissement, lequel voudroit se réveiller, & qui retombe toujours dans son sommeil. Ayons recours à Dieu, c'est lui qui, selon le sens de l'Apôtre, *nous fait vouloir, & exécuter.*

III. Confession. Dans l'usage commun, on comprend sous le terme de confession, tout ce qui a rapport au Sacrement de Pénitence ; mais dans une signification plus étroite & plus propre, nous appellons ici confession, cette seconde partie du Sacrement, qui consiste à s'accuser de ses péchés, & à les déclarer secrettement au Ministre établi de Dieu pour les connoître & pour nous les remettre, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jesus-Christ. Or, nous ne pouvons nous former une idée plus juste de cette confession, que de la regarder comme une anticipation du Jugement de Dieu. Que fera Dieu dans son dernier jugement? Il ouvrira le grand livre de nos consciences. Il produira au jour, non seulement nos actions qui pendant la vie ont pu paroître aux yeux des hommes, mais les secrets les plus cachés de nos cœurs, nos pensées, nos sentiments, nos desirs, nos vues, nos intentions, nos projets. Il prendra ce glaive dont parle Saint Paul, ce glaive de sa sévérité & de sa sagesse, avec lequel il démêlera tous les plis & tous les replis de nos ames. De sorte que rien n'échappera à sa connoissance, & que de tous les péchés du monde, il n'y en aura pas un qu'il ne découvre selon sa malice, c'est-à-dire, selon son espece, & toutes ses circonstances. Voilà par proportion & à l'égard de nous-mêmes, ce que nous devons faire dans le Tribunal de la Pénitence; mais avec cette différence essentielle, que la manifestation que Dieu fera de nos péchés dans son Jugement général, sera publique & universelle, au lieu que nous ne sommes présentement obligés qu'à une révélation particuliere, où le Prêtre seul, Lieutenant de Dieu, nous entend, & qu'il doit tenir secrette sous le sceau le plus inviolable. Ce n'est pas après tout que le Pénitent, par toutes ses recherches, puisse parvenir à se connoître aussi parfaitement que Dieu le connoîtra, & qu'il le connoît dès maintenant, ni qu'il puisse par conséquent mettre sa

conscience aux yeux du Confesseur dans la même évidence que Dieu la mettra aux yeux de l'Univers. Nos vues pour cela sont trop foibles, & il n'est pas moralement possible que toutes les fautes dont nous sommes coupables devant Dieu, nous soient toujours présentes à l'esprit, & que nul oubli n'en efface aucune de notre souvenir; mais par où nous devons au moins suppléer, autant que nous le pouvons, à ce défaut, c'est par un examen raisonnable, & par toute la réflexion qu'exige de nous la prudence chrétienne pour nous disposer à rendre compte de nous-mêmes & de notre état.

Quand on veut juger un criminel, on commence par l'information, on appelle les témoins, on reçoit les dépositions, on n'omet rien de tout ce qui peut servir à instruire le procès, & à convaincre l'accusé des faits qui lui sont imputés. Or, quel est ce criminel à qui l'on doit prononcer la sentence? N'est-ce pas moi-même, lorsque je vais en qualité de pécheur me jetter aux pieds du Prêtre & me soumettre à son jugement? Ce qu'il y a dans ce jugement de singulier, c'est que j'y suis tout à la fois l'accusé & l'accusateur. Comme accusé, j'y dois venir dans un esprit d'humilité; mais sur-tout comme accusateur, j'y dois procéder avec toute la circonspection & toute l'attention requises, pour développer devant moi ma conscience, & pour être prêt à l'exposer dans la confession, nuement & sans déguisement.

Delà donc la nécessité de l'examen. Examen d'une obligation indispensable; car la même Loi qui m'oblige à confesser mes péchés, m'oblige à les rechercher, à me les rappeller, à les retracer dans ma mémoire, puisque sans cela je n'en puis faire la déclaration exacte & fidelle. Examen solide & conforme à l'importance du devoir dont j'ai à m'acquitter; car il est question de me préparer à recevoir la grace d'un Sacrement, & de ne me pas mettre, par ma négligence, en danger

de le profaner. Examen semblable à celui que David faisoit de lui-même, lorsqu'il passoit, ainsi qu'il le témoigne, les nuits entieres à méditer, à réfléchir, à creuser dans le fond de son cœur, ne voulant pas y laisser une seule tache, quelque légere qu'elle pût être, dont il ne s'apperçût, & dont il ne prît soin de se purifier. Examen proportionné à la durée du temps qui s'est écoulé depuis la confession précédente. Et en effet, la raison dicte qu'une revue, par exemple, de plusieurs mois, ou d'une année, demande une plus ample & plus longue discussion, que la revue seulement de quelques jours ou de quelques semaines, & que ce qui peut suffire pour l'une, ne suffit pas pour l'autre. Du reste, examen renfermé en certaines bornes que doit régler la prudence, afin de ne se point porter aux extrêmités où vont quelquefois des ames timides à l'excès & trop inquiettes, qui ne sont jamais contentes d'elles-mêmes, & en reviennent sans cesse à de nouvelles perquisitions dont elles s'embarrassent & se tourmentent fort inutilement. Dieu, qui est la sagesse & l'équité même, n'exige rien de nous au-delà d'une diligence raisonnable & mesurée; & si, malgré nous & par un effet de la fragilité humaine, quelque point alors, même grief, se dérobe à nos lumieres, le Seigneur infiniment juste & miséricordieux, aura égard à notre foiblesse, & ne nous fera pas un crime d'une omission involontaire. Mais aussi ne comptons pas que ce soit une excuse légitime devant Dieu, qu'un oubli causé par notre légéreté & notre inconsidération. Nous serions les premiers à nous le reprocher dans une affaire temporelle: comment nous seroit-il pardonnable, dans un des plus saints & des plus importants exercices du Christianisme?

Tel est néanmoins le désordre. S'agit-il des affaires du monde? Il n'y a point d'étude, point de contention d'esprit qu'on ne fasse pour les

examiner à fond. C'eſt peu que d'y avoir penſé une fois ; on les porte par-tout, vivement imprimées dans l'imagination ; on les tourne & retourne en mille manieres, & il n'y a pas un jour, ſous lequel on ne les enviſage : pourquoi ? c'eſt qu'on craint d'y être trompé ; & pourquoi le craint-on ? c'eſt qu'il y va d'un intérêt à quoi l'on eſt ſenſible & très-ſenſible, bien que ce ne ſoit un intérêt périſſable ; c'eſt qu'il y va de la fortune : c'eſt qu'il y va d'un gain qu'on veut ſe procurer, ou d'une perte dont on veut ſe garantir. Mais s'agit il de la conſcience ? on n'y regarde pas de ſi près ; & il ſemble que ce ſoit une de ces affaires qu'on doit expédier dans l'eſpace de quelques moments. Y eût-il une année & plus qu'on ne fût rentré en ſoi-même pour ſavoir où l'on en eſt avec Dieu, & de quoi l'on peut être reſponſable à ſa juſtice, on ſe perſuade avoir ſatisfait là-deſſus à ſon devoir, en jettant un coup d'œil ſur la conduite qu'on a tenue, & s'attachant à quelques articles plus marqués. On paſſe tout le reſte, & on ne va pas plus avant. Bien-loin de craindre quelque ſurpriſe dans une reviſion ſi prompte & ſi précipitée, on contribue ſouvent ſoi-même à ſe tromper : c'eſt-à-dire, que ſur certains doutes qui naiſſent ; ſur certains ſcrupules, on diſpute avec ſoi-même & contre ſoi-même pour les rejetter, pour les étouffer, pour les traiter de craintes frivoles, & pour ſe diſpenſer de les mettre au nombre des accuſations qu'on ſe tient obligé de faire. Car c'eſt ainſi qu'en uſent une multitude preſque infinie de prétendus pénitents, d'autant plus dangereuſement ſéduits par leurs fauſſes maximes, qu'ils en voient moins l'erreur, & qu'ils approchent du Sacrement avec plus de ſécurité.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt qu'après tout l'examen convenable que le pécheur, comme témoin éclairé, doit comparoître en préſence de ſon Juge qui eſt le Miniſtre de Jeſus-Chriſt ; mais cette

précaution prise, c'est alors le temps de s'énoncer, de découvrir les plaies de son ame, de révéler aux oreilles du Prêtre toutes ses miseres, & de lui en faire un aveu simple & précis. Confession entiere, & pour cela confession non seulement qui déclare le péché, mais qui s'étende à toutes les circonstances capables ou de changer l'espece du péché, ou d'en augmenter la malice; circonstances du nombre, de l'habitude, du lieu, de la personne, des vues, des motifs, des suites, des moyens, & autres. Car je dois me faire connoître aussi criminel que je le suis; or, je le suis plus ou moins, selon le nombre de mes péchés, selon l'habitude de mes péchés, selon la sainteté du lieu où j'ai péché, selon le caractere de ma personne, ou celui de la personne à l'égard de qui j'ai péché; selon la connoissance, & la volonté délibérée avec laquelle j'ai péché; selon les motifs que je me suis proposés en péchant, intérêt, ambition, envie, haine, vengeance; selon les suites & les pernicieux effets que j'ai causés, scandales, mauvais exemples, dommages; selon les voies dont je me suis servi, & les moyens que j'ai employés, mensonges, calomnies, fraudes, trahisons, violences: voilà, dis-je, sur quoi je dois m'expliquer, ne retenant rien, ne célant rien, & m'appliquant ce que le Prophête disoit lui-même, quoique dans une matiere toute différente: *malheur à moi, si je me tais*, (ISAI. c. 6. 5.) & si je me tais sur un seul point, puisqu'un seul point volontairement omis, suffiroit pour rendre inutile & même sacrilege la confession que je ferois de tous les autres.

Confession nue & sans ambiguité, sans embarras, sans détour. Car voici quel est l'artifice & comme la derniere ressource de notre amour-propre. Il en est peu qui de dessein formé cachent un péché mortel, & qui osent, aux dépens de leur conscience, porter jusques-là le déguisement & la dissimulation; mais à quoi a-t-on recours,

& quelle sorte de milieu prend-t-on ? Ce péché qu'on a tant de peine à tirer des ténebres, & qu'on y voudroit tenir enseveli, du moins en le produisant, on le colore, on l'enveloppe, on l'adoucit, on le représente sous des images, & on l'exprime en des termes qui le rendent moins odieux, & qui en diminuent la difformité : de sorte que le Confesseur, pour peu qu'il manque de pénétration & de vigilance, ne le connoît qu'à-demi, & n'en peut discerner toute la griéveté. Quand la femme de Jéroboam vint trouver Abias, pour apprendre de lui quel seroit l'issue d'une dangereuse maladie dont son fils étoit attaqué, ne voulant pas être connue, elle se déguisa; mais le Prophête inspiré d'en-haut, & instruit de ce qu'elle étoit, lui cria d'aussi loin qu'il l'apperçut : *entrez, femme de Jéroboam ; pourquoi voulez-vous paroître autre que vous n'êtes ?* (3. Reg. c. 14. 6.) C'est ce qu'un Confesseur ne peut dire, parce qu'il n'a pas pour l'éclairer, la même inspiration ni la même lumiere ; il ne voit les choses que selon qu'on les lui dépeint, & il est aisé de lui en imposer sur des faits qu'il ne peut savoir que par le récit de la personne qui les lui déclare. Conduite pitoyable dans un pénitent & une pénitente. Qu'arrive-t-il delà ? double mal : savoir, que d'une part on a la peine d'une révélation toujours fâcheuse quant au fond, quelque imparfaite & quelque fardée qu'elle soit ; & que d'ailleurs on n'en retire aucun fruit, puisqu'elle n'est suffisante, ni pour nous réconcilier avec Dieu, ni pour calmer la conscience, & nous donner la paix.

Confession abrégée autant qu'elle le doit être, retenue, discrette. Point de ces longues narrations, où le temps s'écoule en de vains discours, & qui bien-loin d'éclaircir les sujets, ne servent qu'à les obscurcir. Point de ces expressions peu séantes & qui blessent une certaine modestie. Point de ces accusations qui intéressent la répu-

tation d'autrui, & qui retombent sur le prochain en le désignant. C'est là que la belle maxime du Fils de Dieu convient parfaitement : *soyez prudents comme le serpent, & simples comme la colombe.* (MATTH. c. 10. 16.) Avec cette prudence, on prend garde à ce qu'on dit & à la maniere dont on le dit : & avec cette simplicité, on parle ingénument ; on n'ajoute, ni ne retranche ; ce qui est certain, on l'accuse comme certain ; & ce qui est douteux, on le confesse comme douteux.

Enfin, confession humble. La raison est, que sans cette humilité, on n'aura pas la force de surmonter le plus grand obstacle à l'intégrité & à la sincérité de la confession. Car voilà l'écueil où échouent une infinité de Chrétiens. Comme il y a, dit le Sage, une pudeur salutaire qui mene à la gloire, il y a aussi une mauvaise honte qui conduit au péché & à la mort. Elle conduit au péché, puisqu'elle lie la langue & qu'elle ferme la bouche sur certaines fautes qui coûtent plus à déclarer, parce qu'elles marquent plus de foiblesse, & qu'elles causent plus de confusion. Et conduisant de la sorte au péché, elle conduit à la mort, puisqu'alors, bien-loin de recouvrir la vie de l'ame par la rémission de ses péchés, on devient plus criminel, & l'on ajoute aux péchés passés un nouveau péché, plus grief encore & plus mortel, qui est l'abus du Sacrement.

Comment donc se préserver de ces désordres, si ce n'est par l'humilité de la pénitence : & est-il une disposition plus nécessaire ? Qu'est-ce qu'un pénitent ? C'est un coupable qui se connoît coupable, qui se dénonce lui-même comme coupable, qui vient, en qualité de coupable, réclamer la miséricorde de son Juge, & demander grace. Aussi est-ce pour cela qu'il paroît devant le Prêtre en qualité de suppliant, la tête découverte, les genoux en terre, & tel que le Publicain qui se tenoit à la porte du Temple, sans oser lever les yeux, & se frappant la poitrine. Extérieur qui

témoigne assez quels sont, ou quels doivent être les secrets sentiments du cœur. Je dis quels doivent être ses sentiments intérieurs, & ce sont ceux d'une véritable pénitence. Plus elle nous fait voir l'injustice & la laideur du péché, plus elle nous porte à nous haïr nous-mêmes, à nous renoncer nous-mêmes, & par conséquent à nous confondre nous-mêmes. Car il n'est rien qui soit attaché plus naturellement & plus essentiellement au péche, que la confusion. Ainsi David dans la pensée de son péché qu'il ne perdoit jamais de vue, que disoit il à Dieu, & comment se regardoit-il en la présence de Dieu? (Ps. 37. 5.) *Ah! Seigneur*, s'écrioit ce Roi pénitent, *mes crimes sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, & le poids de mes offenses m'accable.* (Ibid. 7.) *Témoin & confus de ma misère, je marche la tête panchée, & je me suis à moi-même un sujet d'horreur.* (Ibid. 12.) *Mes amis même*, poursuivoit le même Prophète, *& mes proches se sont élevés contre moi*: (Ibid. 15.) *ils m'ont mepriſé, ils m'ont abandonné à mes ennemis & à leurs insultes; mais je n'ai pas eu une parole à répondre, car ma conscience m'a bien fait sentir qu'il n'y a point d'humiliation ni d'opprobres qui ne me soient dus, & dans ce sentiment, je n'ai point cherché à cacher mes iniquités.*

Mais, me dira-t-on, c'est une nécessité bien dure de révéler des choses à quoi l'on ne peut penser soi-même sans rougir; & il faut, pour s'y déterminer, une étrange résolution. J'en conviens; mais là-dessus je réponds, 1. que c'est une obligation étroite & rigoureuse. Il n'y a ni état, ni caractere, ni âge, ni prééminence qui en exempte. Le Prince n'en est pas plus dispensé que l'Artisan, ni le Prêtre pas plus que le Laïque. Nous sommes tous pécheurs; & en conséquence de nos péchés, nous sommes tous, sans exception de personne, assujettis à la même Loi. Ou soumettons-nous-y, & observons-la, autant qu'il est en nous, ou n'espérons jamais de pardon. 2. C'est

une peine ; mais cette peine est un des premiers châtiments du péché. Vous avez commis le péché sans honte, ou la honte ne vous a pas empêché de le commettre : il est juste qu'une sainte honte commence à le réparer. Or, c'est ce qu'elle fait; car elle est expiatoire & méritoire. La rémission que vous obtenez par-là, ne vaut-elle pas bien le peu d'efforts que vous avez à faire, & pouvez-vous l'acheter trop cher ? Honte pour honte, il n'y a pas à délibérer, ni à balancer sur le choix d'une honte passagere & particuliere, pour éviter à la fin des siecles & dans l'assemblée générale de tous les hommes une ignominie universelle & éternelle. 3. Si la confusion que nous avons à subir, fait tant d'impression sur nous, & s'il nous paroît si difficile de s'y soumettre, c'est que nous ne sommes point assez animés de l'esprit de pénitence. Avec une contrition plus vive, nous aurons beaucoup moins de répugnance à nous humilier. Que dis-je ? saintement indignés contre nous-mêmes, nous ne nous croirions jamais autant humiliés que nous le méritons ; & sur les termes que nous emploierions à nous accuser, il faudroit plutôt nous retenir, qu'il ne seroit besoin de nous exciter. Car voilà ce qu'on a vu plus d'une fois, & ce qu'on voit encore en quelques pénitents vraiment convertis & sensiblement touchés. Usent-ils de vaines excuses & de prétendues justifications ? Au contraire, comment dans leurs accusations se traitent-ils, & quelles idées donnent-ils d'eux-mêmes ? Que n'imputent-ils point à la perversité de leur cœur, à la malignité de leur esprit, à la corruption de leurs sens, à la violence & au débordement de leurs passions ? Craignent-ils la confusion qui leur en doit revenir, & la comptent-ils pour quelque chose ? Souvent le Confesseur est obligé de les arrêter, de modérer leur zele, de les consoler, de leur faire entrevoir jusque dans leurs désordres un fond d'espérance & d'heureuses dispositions à un parfait retour ; de

relever ainſi leur courage, & de les remettre du trouble & de l'abattement où ils ſont. Quand on eſt contrit de la ſorte, toutes les difficultés diſparoiſſent, & l'on ſe réſout aiſément à la confeſſion la plus humiliante.

Et de quoi aurions-nous lieu de nous plaindre, lorſque le Fils même de Dieu notre Sauveur & notre modele, s'eſt expoſé aux plus prodigieux abaiſſements & aux humiliations les plus profondes, pour la réparation de ces mêmes péchés dont il nous ſemble ſi pénible de porter la honte, après que nous en avons goûté le plaiſir criminel ? A quelles indignités & à quels mépris a-t-il été livré, ce Saint des Saints, & comment a-t-il paru ſur la terre ? Comme le dernier des hommes, comme l'opprobre du monde & le rebut du peuple. Mais ſur-tout dans cette douloureuſe Paſſion où il conſomma ſon Sacrifice, de quels outrages fut-il comblé, & ſelon le langage du Prophête, fut-il raſſaſié ? Il ſouffrit le ſupplice de la Croix, dit l'Apôtre, & il accepta toute la confuſion de la mort la plus infame. Ce ne fut point une confuſion ſecrette, mais publique & découverte. Toute ſa gloire y fut cachée, ſa puiſſance, ſa ſageſſe, ſa ſainteté ; & pourquoi cela ? C'eſt que ſon Pere l'avoit chargé de toutes nos iniquités ; c'eſt que lui-même il avoit bien voulu les prendre ſur lui ; & que ſe couvrant de la tache de tous les péchés des hommes, il s'étoit engagé à en eſſuyer devant les hommes toute la honte. Eſt-ce là de quoi il s'agit pour nous ? Eſt-ce là ce que l'Egliſe, autoriſée & inſpirée de Dieu, nous demande ? Le précepte de la confeſſion s'étend-il juſques-là ; & pour y ſatisfaire, faut-il ſe perdre ainſi d'honneur, & ſacrifier toute ſa réputation ?

De quelque nature que ſoit la confuſion que doit nous cauſer l'aveu de nos fautes, elle ne ſera pas ſans fruit, par rapport même à cette vie & à notre tranquillité. Il eſt certain, & l'expérience nous l'a appris, comme elle nous l'apprend tous

les jours, qu'on eſt bien dédommagé du peu de violence qu'on s'en fait en ſe déclarant au Miniſtre de la Pénitence. Dès qu'on a percé l'abcès & qu'on l'a jetté dehors, on ſent tout-à-coup la ſérénité ſe répandre dans l'ame. On ſe trouve comme déchargé d'un peſant fardeau. Dieu verſe ſes conſolations, & l'on reconnoît qu'il n'y a dans la confeſſion que des rigueurs apparentes, mais que dans le fond c'eſt une ſource de douceurs intérieures & toutes pures. Profitons d'un moyen ſi ſaint & ſi puiſſant, pour nous remettre en grace auprès de Dieu, & pour appaiſer les troubles de notre conſcience. Moins nous en avons fait d'uſage juſqu'à préſent, plus nous devons réparer nos pertes paſſées. C'eſt en nous confeſſant criminels, que nous rentrerons dans les voies de la juſtice chrétienne, & que nous fléchirons en notre faveur le Pere des miſéricordes.

IV. Satisfaction. C'eſt une vérité de foi, que l'abſolution du Prêtre, en nous remettant, quant à la coulpe, les péchés que nous avons confeſſés, ne nous en remet pas pour cela toute la peine, je veux dire toute la peine temporelle, dont nous demeurons redevables à la Juſtice de Dieu. En vertu de cette abſolution, la peine éternelle nous en eſt remiſe, puiſqu'étant alors juſtifiés par la Grace, nous ſommes conſéquemment rétablis dans nos droits à l'héritage céleſte & au Salut. Mais parce qu'il faut d'une maniere ou de l'autre, que la Juſtice divine ſoit ſatisfaite, en même temps que nous recevons la rémiſſion de la peine éternelle, il nous reſte dans les regles ordinaires une peine temporelle à ſubir : telle eſt contre les hérétiques des derniers ſiecles, l'expreſſe déciſion du Concile de Trente. Car il n'en eſt pas, remarque le ſaint Concile, du Sacrement de Pénitence comme du Baptême. Par le Baptême, la rémiſſion eſt complette, rémiſſion de la coulpe & rémiſſion de toute la peine : au lieu que dans le Sacrement de Pénitence, Dieu ne remet pas tou-

jours, avec la coulpe & la peine éternelle, ce que nous appellons peine temporelle. D'où vient cela, & pourquoi cette différence ? Le même Concile nous l'apprend : c'eſt que l'équité & la raiſon veulent que des pécheurs, qui depuis le Baptême ont perdu la grace qu'ils avoient reçue, & ont violé le Temple du Saint-Eſprit, ſoient traités avec plus de ſévérité que d'autres, qui ſans cette grace du Baptême, ont péché avec moins de connoiſſance & moins de ſecours, & n'ont pas abuſé des mêmes dons.

Delà cette troiſieme partie du Sacrement de Pénitence, laquelle conſiſte en des œuvres pénales que le Confeſſeur impoſe au pénitent, pour lui tenir lieu de ſatisfaction. Ce n'eſt pas, ſelon la penſée & le langage des Théologiens, une partie eſſentielle du Sacrement, mais intégrante : c'eſt-à-dire, qu'elle n'en eſt que le complément, & que le Sacrement ſans cela pourroit ſubſiſter. Non pas toutefois que ce ne ſoit une partie néceſſaire & d'une double néceſſité ; l'une, par rapport au Prêtre, qui eſt le Miniſtre de la Pénitence ; & l'autre, par rapport au pénitent, qui en eſt le ſujet. J'explique ceci.

Néceſſité par rapport au Miniſtre de la Pénitence ; je veux dire qu'en même temps qu'il abſout un pécheur, & qu'il lui confere la grace du Sacrement, après avoir reçu ſa confeſſion, il doit lui enjoindre une peine ; car c'eſt ainſi que l'Egliſe l'ordonne. Et comme cette peine eſt une ſatisfaction pour les péchés commis, il s'enſuit qu'elle y doit être proportionnée, en ſorte que plus les péchés ont été griefs dans leur malice, ou multipliés dans leurs nombre, la peine ſoit plus rigoureuſe, puiſqu'il eſt raiſonnable que celui-là ſoit puni plus ſévérement, lequel a péché ou plus mortellement, ou plus habituellement. Auſſi eſt-ce dans cette eſprit que la primitive Egliſe avoit tant de peines différentes, marquées pour chaque eſpece de péché, & que les Chrétiens s'y ſoumet-

toient, en vue de prévenir les jugements de Dieu, & de se soustraire à ses vengeances. Si la discipline a changé, l'esprit est toujours le même, & le zele des Prêtres pour les intérêts du Seigneur, ne doit pas être moins vif présentement, ni moins ferme, qu'il l'étoit dans les premiers siecles. Ils n'ont qu'à entendre là-dessus ce que leur déclare le Concile de Trente, & la terrible menace qu'il leur fait. Voici ses paroles, dignes de toute leur attention, puisque c'est l'Eglise elle-même qui parle & qui prononce. (Sess. 14. c. 821.) *Les Prêtres du Seigneur, conduits par l'Esprit de Dieu, & suivant les regles de la prudence, devant enjoindre des satisfactions salutaires & convenables, eu égard à la nature des péchés, & à la foiblesse des pénitents:* pourquoi? *De peur*, ajoutent les Peres du Concile, *que s'ils se montrent trop indulgents, en n'imposant pour des fautes grieves, que de légeres peines, ils ne se rendent coupables, & ne participent aux péchés de ceux qu'ils auront ainsi ménagés.*

Malheur donc à ces Ministres faciles & complaisants, qui portant la balance du Sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, au lieu de la tenir droite, la font pancher du côté où les entraîne une condescendance naturelle & toute humaine! Malheur à ces Ministres timides & lâches qui se laissent dominer par l'autorité & la grandeur, & n'ont pas la force d'user de leur pouvoir, ni de garder dans leurs jugements toute la supériorité que leur donne leur ministere! Malheur à ces Ministres aveugles & inconsidérés, qui faute d'application, ou faute de connoissance, ne font pas le discernement nécessaire entre les divers états de malades qu'ils ont à guérir, & ordonnent au hazard les remedes, sans examiner quels sont les plus efficaces! Malheur à ces Ministres intéressés & vains, qui pour ne pas rebuter ni éloigner d'eux des personnes d'une certaine distinction, dont il leur est, ou utile, ou honorable d'avoir la confiance, les déchargent, autant qu'ils peuvent, des

gueurs de la Pénitence, & sacrifient la cause de Dieu à des vues politiques & mercénaires! Mais d'ailleurs, il doit être aussi permis d'ajouter, malheur à ces Ministres outrés & rigides à l'excès, parce qu'ils le sont par naturel & par inclination; parce qu'ils le sont par entêtement & par prévention; parce qu'ils le sont pas une affection de Pharisien & par ostentation; en un mot, parce qu'ils ne le sont ni par raison, ni par Religion! Malheur, dis-je à eux, quand ils désespérent les pécheurs, en les accablant de fardeaux insoutenables, & qu'ils oublient cette regle si sage que leur prescrit le Concile, de compatir à l'infirmité de l'homme & d'y conformer la sévérité de leurs arrêts. N'allons pas sur cela plus loin; car en toute cette instruction, ce n'est point tant des Ministres de la Pénitence qu'il s'agit, que des pénitents.

Nécessité par rapport au pénitent. L'obligation est mutuelle, & la même Loi lie également l'un & l'autre: j'entends le Prêtre & le pénitent. Ainsi, comme le Prêtre est obligé d'imposer au pénitent une peine, le pénitent de sa part est obligé de l'accepter. Obligation, même encore plus raisonnable & plus étroite à l'égard du pénitent, puisqu'il est le coupable, & qu'il ne peut sans une injustice ouverte, refuser à Dieu, après l'avoir offensé, la satisfaction que mérite l'injure qu'il a faite à ce souverain Maître.

Mais on demande en quels temps cette pénitence doit être accomplie; si c'est avant l'absolution, ou si l'absolution peut précéder? Cette question est aisée à résoudre, puisque c'est une erreur condamnée, de dire que le Prêtre ne peut, ni ne doit point absoudre le pénitent, à moins que celui-ci n'ait pleinement satisfait à toutes les œuvres qui lui ont été ordonnées. Et nous voyons en effet que l'usage contraire est établi & pratiqué communément dans l'Eglise; le Confesseur écoute le pénitent; s'assure, autant qu'il est possible,

de ſes bonnes diſpoſitions, ſur-tout de ſa contrition & de ſa réſolution; lui donne enſuite les avis qu'il juge propres, lui enjoint la ſatisfaction qu'il croit convenir: & s'il n'y a rien du reſte qui l'engage à différer, il l'abſout & le réconcilie. Telle eſt, dis-je, la pratique ordinaire, malgré les abus que voudroient introduire des gens qui ont pour principe de changer tout dans l'Egliſe, & de tout innover. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois des rencontres & des circonſtances, où il eſt bon & ſage de remettre l'abſolution après l'accompliſſement de certaines œuvres; par exemple, de certaines reſtitutions, de certaines réparations, de certaines réconciliations, d'autres exercices préliminaires, ſi j'oſe parler de la ſorte, qui ſervent à mieux diſpoſer le pécheur, & qui ſont pour le Prêtre de plus ſûrs garants des promeſſes que le pénitent lui a faites, ou plutôt qu'il a faites à Dieu: mais ce ſont des occaſions particulieres, leſquelles ne doivent point prévaloir à la maxime générale, & dont l'Egliſe laiſſe le jugement à la ſageſſe & à la diſcrétion du Confeſſeur.

On demande encore ſi c'eſt un devoir tellement indiſpenſable d'accepter la peine que le Miniſtre de la Pénitence a impoſée, qu'on ne puiſſe, pour quelque raiſon légitime, la refuſer & s'en exempter? Sur quoi il eſt à obſerver, que ſouvent le Confeſſeur n'étant pas inſtruit de l'état d'une perſonne, de ſes engagements, de ſes facultés, de ſa complexion naturelle, & de la délicateſſe de ſon tempérament, il peut arriver que par ignorance, ou quelquefois même par indiſcrétion, il lui ordonne des choſes moralement impraticables. Or, jamais Dieu ne nous commande l'impoſſible, ni jamais l'Egliſe n'exige de nous ce qui eſt au-deſſus de nos forces. D'où il réſulte, que le pénitent alors eſt en droit de repréſenter & de s'excuſer, non pas pour être déchargé de toute peine, mais pour obtenir que telle peine qui lui eſt enjointe, & à laquelle il n'eſt pas en

pouvoit de satisfaire, lui soit commuée selon la plus juste compensation, dans une autre à-peu-près égale. Il n'y a rien en cela que d'équitable, ni rien qui ne s'accorde parfaitement avec la prudence évangélique, & l'esprit de la pénitence chrétienne.

Mais quelle est la grande illusion & le grand abus? Illusion presque universelle, & répandue parmi une multitude infinie d'hommes & de femmes du monde. Illusion qui croît tous les jours, à mesure que la piété s'éteint, & que la mollesse du siecle étend plus loin l'empire des sens. Illusion que les Ministres de Jesus-Christ ont tant de peine à combattre, & qu'ils ne peuvent détruire, à moins qu'ils ne s'arment de toute la fermeté du zele apostolique. Illusion, dis-je, qui consiste en de prétendues impossibilités qu'on imagine, & dont on se prévaut contre tout ce qui peut captiver l'esprit, ou mortifier la chair, c'est-à-dire, contre les œuvres les plus satisfactoires & les plus méritoires. Il est bon d'éclaircir ce point, & d'en donner une pleine intelligence.

Le Ministre de la Pénitence exerce tout à la fois deux fonctions, celle de Juge, & celle de Médecin des ames. Comme Juge, il doit punir, & comme Médecin des ames, il doit travailler à guérir. Delà les pénitences qu'il impose, doivent être tout ensemble, & expiatoires, & médicinales. Expiatoires, par rapport au passé, pour acquitter le pénitent des dettes qu'il a contractées devant Dieu; médicinales, par rapport à l'avenir, pour déraciner les mauvaises habitudes du pénitent, & pour le précautionner contre les rechûtes. Voilà les deux fins que se propose un Confesseur habile & fidele, sans les perdre jamais de vue dans les pratiques & les satisfactions qu'il ordonne. Et parce que les contraires se guérissent par les contraires, & qu'on ne peut mieux ni expier le passé, ni se mettre en garde contre l'avenir, que par des œuvres directement opposées aux fautes qu'on a

commises, ou qu'on seroit en danger de commettre, que fait-il? Afin de rendre les pénitences qu'il enjoint, plus salutaires, il ordonne, par exemple, pour des péchés d'avarice, des charités & des aumônes; pour des péchés de ressentiment & de vengeance, des témoignages d'affection & de bons offices envers les personnes offensées; pour des péchés de scandale & de libertinage, les actions de piété & l'assiduité aux exercices publics de la Religion; pour des intempérances ou des impudicités, les macérations du corps, les abstinences & les jeûnes; pour un attachement désordonné au monde & à ses divertissements, des jours de retraite, & des temps de silence & de prieres: ainsi du reste.

Or, tout cela devient impossible, ou plutôt le paroît: pourquoi? Parce que tout cela gêne, & qu'on est ennemi de la gêne & de toute contrainte; parce que tout cela contredit les inclinations & les passions, & qu'on ne veut les contrarier sur rien, ni leur faire aucune violence; parce que tout cela afflige les sens, & qu'on ne prétend rien leur retrancher de leurs commodités & de leurs aises. Parler à un mondain, à une mondaine, de modérer leur jeu, ou même de se l'interdire absolument, de se retirer des spectacles & de certaines assemblées: parler à un homme intéressé, de faire des largesses aux pauvres; à un vindicatif de pardonner, & de prévenir par quelques avances; à un ambitieux, de s'exercer en des actes d'humilité; à un sensuel, de réprimer ses appétits; à un paresseux, de s'appliquer au travail; à un libertin tout répandu au-dehors, de vivre avec moins de dissipation, de s'acquiter des devoirs du Christianisme, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister au Service divin: leur marquer là-dessus des regles & leur imposer des loix, c'est leur tenir un langage étranger; c'est, à les en croire, leur demander plus qu'ils ne peuvent; c'est ne les pas connoître & ne

savoir pas les conduire. Si le Confesseur exact & ferme, insiste néanmoins sur cela, & ne veut rien relâcher de la sentence qu'il a portée, on s'éleve contre lui, on se récrie sur son extrême rigueur, on le traite d'homme sauvage, qui n'a nul usage du monde, & qui n'en sait pas distinguer les conditions. Erreur pitoyable, uniquement fondée sur un amour déréglé de soi-même, & sur les faux principes d'une aveugle nature qui nous séduit.

Tout ce que vous ordonne ce Confesseur, est plein d'une raison & d'une sagesse toute chrétienne. Mais cela m'est bien onéreux : aussi est-ce une pénitence ; & il n'y a point de pénitence qui n'ait son austérité & sa peine. Mais je ne suis point fait à toutes ces pratiques : il est bon de vous y faire ; & c'est justement afin que vous appreniez à vous y faire, qu'on vous les enjoint. Mais j'accepterois plus volontiers toute autre chose : toute autre chose vous conviendroit moins que celle-ci, parce qu'il est juste que vous soyez puni par où vous avez péché ; & que d'ailleurs c'est un remede plus spécifique & plus certain contre le penchant habituel qui vous porteroit encore à pécher. Mais il faut donc changer le plan de ma vie : en doutez-vous ? & n'est-ce pas pour vous réformer & pour changer de conduite, que vous avez dû venir au saint Tribunal ? Mais je suis d'un tempérament foible : éprouvez-vous, & peut-être vous verrez que vous n'êtes pas à beaucoup près si foible que vous le pensez ; de plus, cette foiblesse que vous faites tant valoir, peut bien être une raison pour vous ménager, sans que ce soit une dispense absolue de tout exercice pénible & mortifiant. Mais enfin, je ne pourrai jamais m'assujettir à ce qu'on me propose : vous ne le pourrez pas, parce que vous ne le voulez pas ; or, vous devez le vouloir, puisque Dieu le veut, & qu'il ne vous jugera pas selon les vains prétextes que vous alléguez, mais selon ses ordres & ses volontés.

Chose étrange, qu'ayant un aussi grand intérêt que nous l'avons à détourner les coups de la justice de Dieu, & pouvant l'appaiser à si peu de frais nous hésitions encore, & nous nous rendions si difficiles à prendre les moyens qu'on nous présente ! Il n'y a point de péché qui ne méritât des larmes éternelles, si la divine miséricorde n'agissoit en notre faveur ; & il n'y a point de satisfaction qui pût être suffisante, si Dieu usoit à notre égard de tous ses droits. Avons-nous après cela bonne grace de nous plaindre, & que veut-on de nous qui soit équivalent à ce qu'on en pourroit attendre selon les loix de la plus droite justice ? Ne comptons point avec Dieu, afin que Dieu ne compte point avec nous ; car, dans ce compte, nous nous trouverions bien en arriere. Si *l'homme entreprend de disputer contre le Seigneur*, disoit le saint homme Job, *de mille sujets d'accusation, il ne pourra pas satisfaire sur un seul.* Le mal est, que nous ne nous attachons point assez à comprendre la griéveté du péché, & les dommages exttêmes qu'il nous cause. Quand nous aurons mûrement considéré, d'une part, la grandeur infinie de Dieu, la multitude de ses bienfaits, la sévérité de ses jugements ; d'autre part, notre propre bassesse & notre néant devant cette suprême Majesté, notre ingratitude envers cette bonté souveraine, ce que nous avons à espérer de son amour, ce que nous avons à craindre de sa justice, delà nous apprendrons, 1. quelles actions de graces lui sont dues de nous avoir fourni dans l'institution du Sacrement de Pénitence, une ressource pour nous relever de nos chûtes, & une planche pour nous tirer du naufrage après le péché. 2. De quelle conséquence il est de ne laisser point le péché s'établir dans nous, & y prendre racine ; mais d'avoir promptement recours à la Pénitence & à son Sacrement, dès que nous nous sentons atteints de quelque blessure mortelle dans l'ame, & que nous sommes tombés dans la disgrace

disgrace de Dieu. 3. De quel avantage doit être pour nous la fréquente confession, puisqu'elle sert à purifier de plus en plus notre cœur, à nous fortifier contre les attaques où nous sommes continuellement exposés, à nous maintenir dans un état de grace, & à nous y faire croître. 4. Avec quelle soumission nous devons écouter le Confesseur qui nous parle au Nom de Dieu, soit lorsqu'il nous reprend, soit lorsqu'il nous exhorte, ou lorsqu'il nous instruit, & qu'il nous donne des conseils pour le réglement de notre vie. 5. Avec quelle fidélité & quelle constance nous devons entreprendre tout ce qu'il nous prescrit de plus mortifiant : fortement persuadés, selon la maxime de S. Bernard, que moins il nous épargne en ce monde, plus il ménage nos véritables intérêts pour l'autre ; & que bien-loin que sa fermeté soit une raison de nous éloigner de lui, ce seroit au contraire un juste sujet de nous en détacher & de le quitter, s'il nous traitoit avec plus d'indulgence & qu'il nous fît marcher par un chemin plus commode. Enfin, combien il est doux, en se retirant des pieds du Ministre de Jesus-Christ, d'entendre, comme de la bouche de Jesus Christ même, cette consolante parole : *vous êtes rentré en grace, allez, & ne péchez plus.*

Pénitence extérieure, ou mortification des sens.

NOtre siecle, tout perverti qu'il est, ne laisse pas d'avoir des pénitents & des pénitentes. Il y en a jusques dans le grand monde, jusqu'à la Cour. Mais quelles pénitentes, & quels pénitents ? Des pénitents & des pénitentes de notre siecle, & non des premiers siecles. Expliquons-nous.

Abstinences rigoureuses, jeûnes fréquents & même perpétuels, longues veilles, travail pénible, solide & profond silence ; le pain & l'eau

pour se nourrir, le sac & le cilice pour se vêtir, une simple natte, ou la terre nue, pour reposer; rocher, cavernes, grottes obscures & ténébreuses, pour se retirer; injures de toutes les saisons; chaleurs de l'été, froids de l'hiver; infirmités du corps, mort à soi-même & à tous les sens: tout cela accompagné de ferventes prieres, & tout cela soutenu sans interruption, sans relâche, jusqu'au dernier soupir de la vie: telle étoit la pénitence des premiers siecles. Mais ces siecles sont passés, & la pénitence de ces heureux siecles est passée avec eux.

Car quelle est la pénitence du siecle présent? Et pour ne me point engager dans une discussion trop générale & trop vague, j'ose vous demander en particulier quelle est la pénitence que vous faites, vous à qui je parle, & de qui il s'agit actuellement entre vous & moi. Après avoir été du monde, & y avoir paru sans y donner l'édification que le monde devoit entendre de vous: que dis-je! après y avoir peut-être donné bien des scandales dans le cours d'une vie libertine & déréglée, vous regardez la retraite où vous vivez présentement comme un état de pénitence; mais cette pénitence à quoi se réduit-elle? Je ne prétends rien lui ôter de son mérite, & je vous rends volontiers toute la justice qui vous est due. Vous n'êtes plus, graces au Seigneur, ce que vous avez été, & vous tenez maintenant une conduite beaucoup plus réguliere & plus chrétienne. Il en faut bénir Dieu, puisque c'est un don de sa miséricorde. Je l'en bénis en effet, & je le prie d'achever en vous son ouvrage, & de vous le faire consommer par une sainte persévérance.

Mais revenons, s'il vous plaît, & voyons, donc où se termine votre pénitence. Car vous comptez bien que votre état est un état pénitent, & vous espérez bien que Dieu l'acceptera comme tel, & qu'il vous en récompensera. Or, quel est-il cet état? Trouvez bon que j'entre là-dessus en

quelque détail. Un équipage modeſte, il eſt vrai; mais propre & ſur-tout fort commode. Même modeſtie, mais auſſi même propreté, & ſur-tout même commodité dans le logement, dans l'habillement : une table frugale, mais bien ſervie, & peut-être plus délicate dans ſa frugalité, que des repas beaucoup plus ſomptueux. Point de jeux, point de ſpectacles, point d'aſſemblées profanes; mais du reſte, une ſociété agréable, viſites, promenades, campagnes, récréations où l'on prenne goût, quoiqu'honnêtes d'ailleurs & innocentes; en un mot, vie douce & paiſible, ſans bruit, ſans embarras d'affaires, ſans inquiétudes, ſans ſoin.

Je ſais qu'avec cela vous avez vos exercices de piété & de charité. Vous récitez de ſaints Offices, vous faites de bonnes lectures, vous vous adonnez même à l'Oraiſon, vous approchez des Sacrements, vous viſitez quelquefois les pauvres, & les ſoulagez. Tout cela eſt louable, & le monde en doit être édifié. Mais après tout, ces mêmes exercices, où conſiſte tout le fond de notre vertu, comment les pratiquez-vous, & à quelles conditions, pourvu qu'ils ne vous gênent en rien; pourvu qu'ils vous laiſſent une pleine liberté de les quitter & de les reprendre, ſelon qu'il vous plaira; pourvu qu'ils ſoient de votre choix, ou à votre gré, & qu'ils s'accommodent à votre inclination; pourvu que votre repos n'en ſoit aucunement troublé; pourvu qu'ils s'accordent avec l'extrême attention que vous avez à votre ſanté & à toute votre perſonne. Car voilà tous les adouciſſements & toutes les facilités que vous y voulez trouver. Or, eſt-ce là ce que vous appellez pénitence? Quoique vous en puiſſiez dire, pourrai-je, moi, ſans vous bleſſer, vous déclarer ingénument ma penſée? Votre pénitence, c'eſt de quoi les vrais pénitents, les pénitents d'autrefois, auroient eu horreur, comme d'une vie ſenſuelle & délicieuſe; c'eſt ce qu'ils ſe ſeroient reproché comme un des plus grands relâchements. Si

vous en jugez autrement qu'ils en jugeoient, prenez garde d'en juger autrement que Dieu en juge lui-même.

Et en effet, je vous renvoie à l'Evangile de Jesus-Christ. Quelles idées nous donne-t-il de la pénitence chrétienne, & sous quelles figures nous l'a-t-il représentée ? Comme une guerre contre la nature corrompue, & toutes ses sensualités : *je ne suis point venu sur la terre pour y apporter la paix, mais la guerre* ; (MATTH. c. 10. 34.) comme une croix dont nous devons nous charger, & que nous devons porter tous les jours : *quiconque veut être mon Disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, & qu'il me suive* ; (Ibid. c. 16. 24.) comme une violence que chacun doit se faire : *depuis les jours de Jean-Baptiste*, depuis que ce saint Précurseur a paru dans le monde, qu'il y a prêché la pénitence & la rémission des péchés, pratiquant lui-même ce qu'il enseignoit, vivant dans le désert, ne se nourrissant que de sauterelles & de miel sauvage, ou, pour mieux dire, ne mangeant ni ne buvant ; depuis ce temps-là, *le Royaume du Ciel se prend par force, & on ne l'emporte que par la violence* ; (MATTH. c. 11. 12.) comme une voie étroite, où il faut marcher au milieu des ronces & des épines : *oh ! que le chemin qui mene à la vie, est étroit, & qu'il y en a peu qui y entrent !* (MATTH. c. 7. 14.) La vérité de tous ces textes est inconteſtable : ce sont des points de Foi.

Je vous renvoie au grand Apôtre, & aux divines leçons qu'il nous a laissées dans ses Epîtres. Car s'expliquant encore plus clairement sur le sujet dont il s'agit ici entre vous & moi : *tous ceux*, dit-il, *qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices & ses convoitises.* (GAL. c. 5. 24.) Il ne dit pas seulement qu'ils ont crucifié leur cœur, mais leur chair ; cette chair criminelle qui, par une conséquence bien juste, doit avoir part à la peine, après avoir eu

tant de part au péché. Delà cette regle que le même Apôtre donnoit aux Romains : *autant que vous avez fait servir vos corps à l'iniquité, & que par-là vous êtes devenus pécheurs, autant faites-les servir à la justice, pour devenir Saints par la pénitence.* (ROM. c. 6. 20.) Cette proportion est remarquable, & peut étonner notre délicatesse ; mais Saint Paul la trouvoit encore trop foible, & c'est pour cela qu'il ajoutoit : *je parle en homme, & j'ai égard à l'infirmité de votre chair.* (Ibid. 19.) Aussi disoit-il de lui-même, & des autres Disciples du Sauveur : *par-tout & en tout temps nous portons dans nos corps la mortification de Jesus, afin que la vie de Jesus se fasse voir dans nos corps.* (2. COR. c. 4. 10.) Je laisse cent autres témoignages. Ceci suffit, & il n'est question que de vous l'appliquer à vous-même.

Car voilà dans la morale évangélique des maximes fondamentales. Elles regardent généralement tous les Etats du Christianisme, & nous ne voyons point que Jesus Christ ni les Apôtres les aient restraintes à quelques conditions sans y comprendre les autres. Voilà comment on est Chrétien, ou comment on doit l'être. Les Justes mêmes n'en sont pas dispensés : que faut-il conclure des pécheurs? Or, sans vous flatter ni chercher vous-même à vous tromper, faites, je vous prie, l'application de ces principes à votre vie, telle que je l'ai décrite & telle qu'elle est. De bonne-foi cette vie prétendue pénitente, est-ce une guerre, où vous soyez sans cesse à combattre vos sens, & où vous les teniez dans une sujétion dure & pénible? Est-ce une croix pesante & capable de vous accabler, si vous ne faisiez chaque pas, & à chaque pas de violents efforts pour en soutenir le poids? Est ce un renoncement à vous-même & à toutes vos aises? Est-ce un chemin rude, étroit, raboteux? De quelles austérités affligez-vous votre corps? Quels soulagements, & même quelles douceurs lui refusez-vous? Quelles abstinences, quels jeûnes pra-

tiquez-vous ? En quelles occasions avez-vous sacrifié par un esprit de pénitence, votre goût, votre repos, votre santé ? Quand avez-vous éprouvé la rigueur des saisons, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été ; & peut-on dire enfin que vous êtes revêtu de la mortification de Jesus-Christ ? Où la faites-vous voir, & à quels traits la reconnoît-on dans toute votre personne ?

Je vois ce que vous pourrez me répondre : que la mortification chrétienne consiste particuliérement dans l'esprit, c'est-à-dire, qu'elle consiste à rompre sa volonté, à modérer ses vivacités, à réprimer ses desirs trop naturels, à se rendre maître de son cœur & de tous ses mouvements : j'en conviens avec vous, & je veux bien même encore convenir qu'à l'égard de cette mortification de l'esprit, les sujets de la pratiquer ne vous manquent pas dans la retraite où vous vivez ; que cette séparation ou cet éloignement d'un certain monde, n'est pas peu opposé à votre tempérament & à vos inclinations ; que cette exactitude à remplir certains devoirs, & à vous acquitter de vos exercices de piété, vous donne lieu en bien des rencontres, de surmonter vos répugnances, vos dégoûts, vos ennuis ; qu'il y a des moments où la tentation est forte, où le souvenir des plaisirs passés fait de vives impressions dans l'ame, où la solitude, la priere, la lecture, toutes les observances de la Religion deviennent très-insipides, & par-là même très-onéreuses ; enfin, qu'on ne peut alors prendre l'empire sur soi-même, & se vaincre sans beaucoup de violence. Tout cela est incontestable ; mais il n'est pas moins vrai, que selon la Loi de Jesus-Christ, il faut que la mortification des sens accompagne tout cela, soutienne tout cela, soit le complément de tout cela. Il n'est pas moins vrai que de tous les points de la Loi de Jesus-Christ, il n'y en a pas un que Saint Paul, fidele interprête des sentiments de notre Maître, nous ait plus souvent & plus expressé-

ment recommandé, que la mortification des sens. A qui parloit-il ? A des Solitaires ? à des Religieux ? Mais du temps de Saint Paul, il n'y avoit ni Religieux, ni Solitaires. Il parloit donc à des hommes, à des femmes, à de jeunes personnes du monde, sans distinction de qualités, ni de rangs. Si dans la suite, il y a eu des Solitaires & des Religieux, c'est que les plus éclairés & les plus zélés d'entre les Chrétiens, comprenant d'une part l'obligation où ils étoient comme Chrétiens, sur-tout comme pénitents, de mener une vie austere & mortifiée, & craignant d'ailleurs de se laisser surprendre, même dans leur pénitence, aux illusions & à la molleſſe du siecle, ils ont pris parti, pour se prémunir contre ce danger, de renoncer à tous leurs biens, d'embrasser la pauvreté, de se confiner dans les déserts, de s'enfermer dans les Cloîtres, & de se réduire par-là dans un dénuement entier de tout ce qui peut servir à flatter le corps.

Delà l'établiſſement de tant de saints Ordres, où les sens sont traités avec toutes les rigueurs que les forces de la nature peuvent supporter ; où l'on est nourri pauvrement, vêtu groſſiérement, couché durement ; où le sommeil est court & interrompu, le travail constant & assidu, le joug de la regle pesant ; où, suivant la parole de l'Apôtre, le corps, par de fréquentes macérations, est immolé comme une hostie vivante & une victime d'expiation. Car tel est, ajoute le Maître des Gentils, tel est le culte raisonnable que nous devons à Dieu. Après quoi, il fait beau entendre dire aux gens du monde que tant de mortifications ne sont bonnes que pour les Monasteres. Langage merveilleux ! j'avoue qu'il peut y avoir en particulier des exercices de pénitence qui conviennent moins aux uns qu'aux autres, selon la diverſité des occupations, des situations, des engagements, des tempéraments ; mais de prétendre en général, comme le monde le prétend, que la mortification de la chair n'est propre qu'aux personnes consa-

crées à Dieu dans la profession religieuse, c'est une erreur des plus grossieres, & une maxime des plus scandaleuses & des plus pernicieuses. J'aimerois autant qu'on me dît qu'il n'y a que les Religieux qui soient coupables devant Dieu, & par conséquent qui soient redevables à la Justice de Dieu: qu'il n'y a que les Religieux qui soient exposés aux révoltes des sens, & par conséquent qui soient obligés de les réprimer & de les dompter: ou autant vaudroit-il dire qu'il n'y a que les Religieux à qui le Royaume de Dieu, doive être chérement vendu, tandis que les autres peuvent l'acheter à vil prix, & qu'ils y peuvent atteindre par une voie large & spacieuse, où rien ne les incommode. Abus intolérables! Il n'y a pas deux Evangiles; c'est le même pour le Séculier & le Religieux. Ce qu'il est pour l'un, il l'est aussi pour l'autre; car Jesus-Christ n'est point divisé. Raisonnez tant qu'il vous plaira, & comme il vous plaira: malgré tous vos raisonnements, malgré même la régularité apparente de votre vie, assez réformée d'ailleurs & assez exemplaire, n'ayant pas toujours vécu dans l'innocence, ainsi que vous le connoissez, & que vous ne pouvez vous le cacher à vous-même, il ne vous reste pour aller au Ciel que la voie de la pénitence: & malheur à vous, si vous vous persuadez que vous puissiez traiter délicatement votre corps, & être pénitent. Je ne vois gueres, comment alors vous seriez à couvert de ces anathêmes du Fils de Dieu: malheur à vous qui ne manquez de rien, *& qui avez en ce monde votre consolation*: malheur à vous *qui êtes rassasiés* & bien nourris; malheur à vous qui passez vos jours *agréablement & dans la joie.* (Luc. c. 6. 24.)

Au reste, ne pensez pas que les pratiques & les œuvres de pénitence dont je vous parle, aient été inconnues aux personnes de votre naissance & de votre rang; ni que je veuille, par un esprit de singularité, vous faire tenir une conduite extraor-

dinaire, dans l'état de grandeur & de distinction où vous êtes. Je ne suis point fait à exagérer, surtout en matiere de morale & de devoir. Eh ! ne sait on pas quelles ont été jusques sur le Thrône les austerités de Saint Louis ? quelles ont été celles de bien d'autres Princes & Princesses ? Et pourquoi chercher si loin des exemples, lorsque nous en avons de nos jours ? Car sur les connoissances que je puis avoir, j'ose vous témoigner avec quelque certitude, que la mortification chrétienne, & ses exercices ne sont point entiérement bannis du monde, ni de la Cour. Les apparences sont trompeuses de plus d'une maniere ; c'est-à-dire, que comme sous les apparences d'une vie innocente & pure, on cache souvent bien des déréglements & des désordres ; de même aussi sous les apparences d'une pompe humaine & d'une vie aisée, on cache quelquefois des pratiques bien rigoureuses, & des pénitences qui ne sont connues que de Dieu. L'un, est une damnable hypocrisie ; & l'autre, une salutaire & sainte humilité.

Mais peut-être encore me répondrez-vous, qu'on a dans le monde assez de mortifications & de chagrins, & que c'est même aux Grands du monde & à ceux qui vivent avec plus d'éclat dans les Cours des Rois, que sont réservées les grandes peines ; qu'il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres, & que celles qui se présentent chaque jour, peuvent suffire. Si vous le jugez ainsi, je veux bien entrer pour quelque temps dans votre pensée, & y condescendre. Oui, j'y consens : tenez-vous-en aux peines de votre état ; c'est-à-dire, faites-vous, des peines de votre état, une vertu ; faites-vous en une pénitence : regardez-les comme un châtiment dû à vos péchés, comme un moyen de les expier, & dans cette vue, acceptez-les avec soumission, & sanctifiez-les par une patience inaltérable. Je me borne là pour vous présentement : pourquoi ? Parce que je suis certain que vous ne vous y bornerez pas

vous-même, & que dès qu'une fois vous en serez venu là, vous voudrez aller plus loin. Comment cela ? comprenez ce mystere : il est à remarquer. C'est qu'alors vous serez animé de l'esprit de pénitence, & que le même esprit de pénitence qui vous fera porter saintement les peines de votre état, vous inspirera d'y en ajouter encore de nouvelles. Car il en est de cet esprit de pénitence, comme de l'amour de Dieu. Quand il est véritable & bien formé dans un cœur, il est infatiguable ; mais parce qu'il vous manque, & que vous êtes possédé d'un esprit tout contraire, qui est votre amour-propre, delà s'ensuivent deux grands mots : l'un, que vous ne savez pas profiter des mortifications de votre état, comme vous le pourriez, toutes involontaires qu'elles sont, & que vous en perdez par vos révoltes & vos impatiences tout le fruit ; l'autre, que ne voulant vous imposer vous-même au-delà des peines de votre état, nulle mortification volontaire, vous vivez sans pénitence, & vous vous privez dans l'affaire de votre Salut, du moyen le plus nécessaire & le plus puissant.

Chose admirable ! on aime la sévérité de la pénitence par-tout & en tout, hors en soi-même. On l'aime dans autrui, on l'aime dans les livres, on l'aime dans les discours publics, on l'aime dans les entretiens familiers ; mais de l'aimer dans la pratique, je dis dans une pratique propre & personnelle, ce n'est gueres là le goût du monde, & du monde même en apparence le plus réglé & le plus dévot. On l'aime dans autrui : on vante les austérités de celui-ci & de celle-là, & l'on devient d'autant plus éloquent à les exalter, que ce sont gens avec qui l'on est plus étroitement uni de sentiments & de doctrine. On l'aime dans les livres : on lit avec assiduité & avec une espece d'avidité certains ouvrages qui en traitent ; on les a continuellement dans les mains, on les dévore, & l'on n'estime que ceux-là. On l'aime

dans les discours publics : un Prédicateur qui la prêche & qui la porte au plus haut point de perfection, pour ne pas dire, à des extrêmités sans mesure & sans discrétion, est regardé comme un Apôtre ; on le suit avec empressement, & l'on y traîne avec soi la multitude. On l'aime dans les entretiens familiers, on en parle, on en fait le sujet des conversations les plus vives & les plus sérieuses, on débite sur cette pénitence austere les plus belles maximes, & l'on ne peut assez gémir des relâchements qui s'y sont glissés. Reste de l'aimer dans la pratique, & par rapport à soi ; mais en est-il question ? c'est alors que chacun se retire & se met en garde. On ne l'aime plus, & cependant elle ne nous peut être utile & méritoire que dans la pratique.

Pénitence intérieure, ou mortification des passions.

OUtre la pénitence du corps & la mortification des sens, Saint Paul, & après lui tous les Maîtres de la vie spirituelle, nous apprennent qu'il y a encore une mortification beaucoup plus excellente ; qui est la mortification intérieure, ou la mortification de nos passions. Cette mortification du cœur a trois grands avantages, & nous procure trois grands biens : l'un, est l'innocence chrétienne ; l'autre, est la sainteté chrétienne ; & le troisieme, la paix chrétienne. Car nos passions nous corrompent, du moins elles nous arrêtent & nous relâchent dans le soin de notre perfection ; enfin, elles nous troublent. Dès-là donc que nous travaillerons sérieusement à les mortifier, nous prendrons le moyen le plus infaillible de nous maintenir dans l'innocence de l'ame par l'exemption de péché, de nous élever à une haute sainteté par la pratique de la vertu, & de nous établir dans la paix par le repos dont nous jouirons. Expliquons chaque article, & faisons-y toute la réflexion convenable.

I. Mortification des passions, moyen de se maintenir dans l'innocence, & moyen nécessaire. Car il n'est pas possible de conserver l'innocence dans un cœur, tandis que les passions y regnent. Comme la source en est empoisonnée, & qu'elles ont pour principe cette malheureuse concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, & qui n'a point d'autre fin que de se contenter à quelque prix que ce puisse être ; pour peu que nous les écoutions, & que nous en suivions les mouvements, elles nous font en mille rencontres violer la Loi de Dieu, & nous précipitent en toutes sortes de péchés. C'est ce que nous éprouvons tous les jours : & si dans ces derniers siecles, l'iniquité, selon l'expression de l'Ecriture, est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs que nous voyons dans tous les états, ne vient que des passions qui se sont acquis un nouvel empire, & ont pris sur les hommes un ascendant plus absolu. Car à mesure qu'elles croissent & qu'elles s'enflamment, elles vont, ou elles nous font aller aux plus grands excès. Tant de riches intéressés ne commettroient pas des injustices si criantes, sans l'insatiable avarice qui les dévore. Tant de mondains ambitieux ne formeroient pas de si détestables entreprises, sans l'envie démesurée de s'élever qui les possede. Tant de voluptueux & de libertins ne se plongeroient pas en de si honteuses débauches, sans l'amour du plaisir qui les enchante. Ainsi des autres. La passion est la racine de tout cela ; & plus elle s'est fortifiée, plus elle a de pouvoir pour résister aux remords de la conscience, & pour les surmonter.

Il est vrai néanmoins que nos passions n'attaquent pas toujours si ouvertement notre innocence : mais c'est en cela même qu'elles sont encore plus dangereuses ; & on peut bien leur appliquer ce que Saint Léon, Pape, disoit de l'esprit tentateur & de ses artifices pour nous surprendre, qu'un ennemi caché est d'autant plus à craindre,

qu'il porte plus secrettement ses coups, & qu'on est moins en garde contre lui. En mille sujets, c'est la passion qui nous inspire, lorsque nous pensons être conduits par le motif le plus pur & le plus saint. Elle entre dans toutes nos délibérations; elle a la meilleure part dans toutes nos résolutions; comme l'Ange de satan, elle se transforme en Ange de lumiere; à moins que le crime ne soit évident, il n'y a rien qu'elle ne nous justifie, dès qu'elle s'y trouve intéressée. D'où il arrive qu'on tombe dans une infinité de péchés, sans presque les appercevoir, & qu'on demeure sans inquiétude dans des dispositions & des engagements d'affaires qui devroient nous faire trembler.

Delà donc il faut conclure que le préservatif le plus salutaire, & même le plus nécessaire pour mettre à couvert l'innocence de notre cœur, est de le circoncire spirituellement, c'est-à-dire, d'observer avec soin les passions dont il est plus susceptible, & de nous appliquer sans relâche à les détruire. Prenons ce glaive évangélique dont parloit Jesus-Christ, & qu'il est venu nous apporter. Avec ce glaive tranchant & consacré par la grace du Seigneur, attaquons ces passions si vives & si impétueuses qui nous entraînent, ces passions si subtiles & si artificieuses qui nous séduisent, ces passions si terrestres & si matérielles qui nous tiennent dans l'esclavage des sens. Faisons, autant qu'il nous est possible, la même dissection de notre ame, que Dieu en fera dans son Jugement dernier, selon le témoignage de l'Apôtre. Pénétrons jusques dans les jointures, jusques dans les replis les plus secrets où nos passions se cachent: & sans les ménager, sans leur accorder aucune treve, quelque part que nous les trouvions, donnons-leur le coup de la mort. Dès que nous aurons purgé notre cœur de ce mauvais levain, il nous sera facile, avec le secours du Ciel, d'en fermer l'entrée au péché, & de nous garantir de sa contagion.

En effet, supposons un homme bien maître de ses passions, ou pour mieux dire, en qui les passions soient bien éteintes; sans être impeccable, ce sera un homme irréprehensible. Comme il ne sera ni aveuglé ni animé par la passion, il suivra en toutes choses la droite raison & la Religion. Et puisque nous ne péchons qu'en nous écartant de ces deux principes, il est aisé de voir en quelle pureté de cœur il vivra, & combien de chûtes il évitera. Il sera fidele à Dieu, charitable envers le prochain, juste & réglé dans toutes ses actions, il jugera bien de tout, il en parlera bien. Il n'y aura ni espérance qui l'attire, ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir. Point de colere qui l'emporte, point de ressentiment qui l'envenime, point de plaisir qui le tente, point de grandeur qui l'éblouisse, point de prétentions, d'intrigues, de retour vers soi-même ni vers ses propres avantages; & delà quelle candeur d'ame! Bienheureux ceux qui ont ainsi le cœur net de toute tache & de tout desir mal ordonné; car ils seront en état de voir Dieu & de goûter ses plus intimes communications.

Mais au contraire, qu'une passion demeure enracinée dans le fond de l'ame, & qu'elle y ait toujours le même empire, en vain vous pratiquerez d'ailleurs les plus saintes œuvres; en vain même vous aurez à certains jours les meilleurs sentiments, & vous paroîtrez être dans les meilleures dispositions; tandis que ce serpent vous infectera de son venin, tandis qu'il vous fera entendre sa voix, comme à la premiere femme, & que vous lui prêterez l'oreille, il n'y aura point d'abîme où vous ne vous précipitiez en peu de temps, ni d'écueil où vous n'alliez malheureusement échouer. Et voilà ce qui trompe au Tribunal de la pénitence, tant de pécheurs, qui donnent quelquefois toutes les marques de la plus sincere conversion, & qu'on voit néanmoins presque aussitôt rentrer dans leurs premieres voies;

& retourner à leurs mêmes habitudes. Est-ce qu'ils ne sont pas touchés de la grace, & qu'ils ne veulent pas de bonne-foi changer de conduite & réformer leur vie ? Il faut convenir qu'il y en a plusieurs dont les résolutions sur cela sont actuellement telles qu'ils le témoignent. D'où vient donc qu'ils retombent si vîte ? C'est que pour rendre dans la suite leurs résolutions efficaces, il falloit deux sortes de retranchements : l'un extérieur, & l'autre intérieur. Le premier étoit d'arrêter les effets de la passion, & d'en retrancher les actes criminels, & c'est ce qu'ils se sont proposé. Mais afin d'y réussir, il étoit nécessaire de faire en même temps, pour ainsi parler, une autre circoncision plus importante ; c'est-à-dire, de retrancher la passion elle-même comme le principe du mal, & de la bannir du cœur. Or, voilà à quoi ils n'ont pas pensé, & sur quoi ils se sont flattés & menagés, dans la fausse persuasion où ils étoient, que sans se défaire de cette passion qui leur plaît, ils sauroient la modérer & la retenir. Erreur qu'ils ont bientôt eu lieu de reconnoître par les prompts & déplorables rechûtes, qui les ont replongés dans les mêmes précipices & rengagés dans les mêmes désordres.

De tout ceci, apprenons de quelle conséquence il est pour nous, selon l'avertissement du Prophête, de nous faire un cœur nouveau, si nous voulons nous rétablir & nous maintenir devant Dieu dans la sainte innocence que nous avons tant de fois perdue. Plût au Ciel, que dès l'âge le plus tendre & les premieres années de la vie, on travaillât à se purifier de la sorte, & à se dégager de tout ce qui pourroit nous corrompre. Plus nous différons, plus nos passions croissent & prennent l'ascendant sur nous. On eût pu assez aisément dans la jeunesse couper cours à cette passion dont on n'est presque plus le maître, depuis qu'elle s'est invétérée, & comme changée dans une seconde nature. Cela ne regarde pas seulement les

jeunes personnes ; mais il n'est pas moins vrai des autres, que dès qu'ils découvrent dans eux quelque vice naturel, quelque inclination & quelque penchant vers un péché, ils ne doivent pas tarder d'un moment à prendre les armes, & à chasser ce démon qui s'est emparé de leur cœur. Et qu'on ne prétende point se rassurer sur ce que la passion ne paroît pas encore bien forte. Prévenons le mal de bonne heure : prévenons-le jusques dans les plus petites choses. C'est par une telle précaution qu'on évite les plus grandes maladies du corps, & c'est par-là même qu'on se garantit d'une ruine totale de l'ame.

Maximes dont on n'a pas de peine à convenir en général, car elles sont sensibles & confirmées par l'expérience la plus commune : mais d'en venir à l'effet, c'est ce qui étonne, & les difficultés qu'on y trouve, font souvent une si vive impression, qu'on désespere de les vaincre, & qu'on n'ose pas même l'entreprendre. Aussi est il constant, pour ne rien dissimuler, que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises la plus grande & celle où l'homme éprouve plus de combats & plus de contradictions. C'est s'arracher en quelque maniere à soi-même, c'est mourir à soi-même, & y mourir autant de fois, qu'il y a des efforts à faire & d'obstacles à surmonter. Or, le moyen, dit-on, d'être ainsi continuellement aux prises avec soi-même ? & seroit-ce vivre, que d'en être réduit là ? Non ce ne seroit pas vivre selon la chair ; mais ce seroit vivre selon l'esprit de Dieu. En quoi nous devons remarquer un nouvel avantage de cette mortification des passions ; car elle ne nous sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais à nous élever & à nous faire parvenir au plus haut point de la sainteté chrétienne.

II. Mortification des passions, moyens de s'élever à une haute sainteté par la pratique des plus excellentes vertus. Pour bien entendre cette se-

conde vérité, il n'y a qu'à développer & comprendre le vrai sens de ces adorables & divines leçons que nous fait le Sauveur du monde dans son Evangile, & que nous font les Apôtres dans leurs Epîtres : savoir, qu'il faut se dépouiller de soi-même ; qu'il faut haïr son ame & la perdre en cette vie, afin de la sauver dans l'autre ; qu'il faut rompre les liaisons les plus étroites, & se séparer même de son pere, de sa mere ; que pour être à Dieu il faut crucifier la chair & toutes les concupiscences de la chair ; que le Royaume du Ciel ne s'emporte que par violence, & qu'il faut s'efforcer & prendre à finiment sur soi pour y arriver. Voilà sans contredit ce qu'il y a de plus sublime dans la pratique de la sainteté. Or, qui ne voit pas que tout cela est contenu dans la mortification des passions ! Car qu'y a-t-il dans nous de plus naturel & de plus intime que nos passions ? Et n'est-ce pas en les détruisant, que nous nous dépouillons de nous-mêmes ? Qu'est-ce que haïr notre ame & la perdre, selon la pensée du Fils de Dieu ? N'est-ce pas refuser à notre cœur tout ce qu'il desire, & qu'il recherche par le mouvement des passions, & lui interdire tout ce qui flatte ses inclinations sensuelles, & qui contribue à les entretenir ? Avons-nous des liaisons plus étroites, que celles qui sont formées par nos passions ? Avons-nous de plus vives & de plus ardentes convoitises, que celles qui sont excitées par nos passions ? Est-il rien où nous sentions plus de résistance, & où nous ayons plus de violence à nous faire, que lorsqu'il s'agit de dompter nos passions & de les amortir ? D'où il s'ensuit, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans la Loi que nous professons, se rapporte à la mortification du cœur & des passions, & que c'est par là que nous vivons en Chrétiens, & en parfaits Chrétiens.

Aussi le premier soin, & même, à proprement parler, l'unique soin de tous les Saints a été de régler leur cœur, & de mortifier toutes leurs pas-

sions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste : l'assiduité à la priere, les macérations du corps ; au contraire, nous savons combien ces exercices leur étoient familiers & ordinaires, jusqu'à passer les nuits entieres dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer & se ruiner le corps par leurs fréquentes & sanglantes austérités. Mais ces prieres, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageoient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposoient, & qui étoit de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avoit encore de terrestre & d'humain.

C'est donc par-là qu'ils estimoient toutes les pratiques extérieures, ou de piété ou de pénitence, & sans cela on peut dire qu'elles perdent extrêmement de leur prix. C'est là ce qui distingue la vraie & solide dévotion, d'une dévotion superficielle & apparente. Malgré la perversité du siecle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce semble, pratiquer la vertu ; mais quelle est communément l'illusion où donnent ces ames prétendues vertueuses ? C'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler & à sanctifier le dehors, à quitter certains ornements mondains, à s'interdir certaines compagnies & certains divertissements, à visiter les prisons, les Hôpitaux, à fréquenter les Autels, & à se rendre assidues aux prédications, aux cérémonies de Religion, à faire de bonnes lectures, à méditer & à prier. Tout cela sans doute a son mérite, mais souvent un mérite bien au-dessous de l'idée qu'elles s'en font. Car ce n'est point là précisément ni particuliérement ce que Dieu demande d'elles. Il veut, avant toutes choses, qu'elles s'adonnent à la réformation de leur cœur ; parce que ce qu'il y a de plus précieux en nous, c'est le cœur ; parce que ce qui nous coûte le plus, c'est la circoncision du cœur ; parce qu'avec le secours d'en-haut, c'est du cœur que dépend toute notre sanctification.

Or, voilà ce que tant d'ames pieuses, ou qui

ssent pour pieuses, & ne le sont que de nom, e comprennent point assez. Sous cette belle ontre de pieté qui frappe la vue, elles ont leurs assions qu'elles tiennent cachées, & qu'elles ourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne oit pas de ces passions grossieres qui portent au rime & au libertinage, ce sont néanmoins des assions, qui pour être plus spirituelles, n'en sont as moins vives dans les rencontres, & dont les ffets ne se font que trop appercevoir. Un Direcur sage & habile, qui voudroit entreprendre la uérison d'un mal d'autant plus dangereux qu'il st interne, & qu'il attaque de plus près le cœur, le déplaisir de trouver ces ames, d'ailleurs si ociles, tellement aveuglées là-dessus & si délicaes, qu'elles n'écoutent rien de tout ce qu'il eur dit. Qu'il leur parle d'oraisons, de communions, & même de quelques œuvres de pénitence, elles ne se lasseront point de l'entendre; mais qu'il vienne à leur proposer des moyens pour humilier leur esprit hautain, pour adoucir leur humeur aigre, pour modérer leurs saillies trop promptes, pour combattre leurs antipathies, leurs animosités, leurs envies secrettes, c'est là qu'elles cessent de lui donner la même attention. D'où il arrive que ces passions fomentées & étendues dans le cœur, les font tomber en mille foiblesses qui scandalisent le prochain, & en des fautes presque journalieres avec lesquelles elles se promettent en vain d'accorder une piété véritable & parfaite.

Ainsi, l'un des plus puissants motifs pour nous engager à la mortification de notre cœur, est de la considérer comme un moyen de perfection, & comme le moyen le plus efficace. Je dis le plus efficace, c'est l'avis important que nous donne Saint Jérôme: vous ferez, dit ce saint Docteur, autant de progrès dans les voies de Dieu, que vous remporterez de victoires sur vous-mêmes. Car chacune de ces victoires demandera de vous bien des combats, & chacun de ces combats bien

des sacrifices, plus agréables à Dieu, que tous les sacrifices de l'ancienne Loi. Pourquoi plus agréables à Dieu? Saint Bernard en apporte la raison, & elle est inconteſtable; c'eſt que dans les ſacrifices de la Loi Judaïque on n'immoloit qu'une chair étrangere, que la chair des animaux; au lieu qu'ici l'homme s'immole lui-même en immolant ſon propre cœur & ſa propre volonté. Pour peu que nous ſoyons touchés du deſir de notre avancement ſelon l'eſprit & ſelon Dieu, nous ne devons rien eſtimer davantage que ce qui peut tant y contribuer, ni rien embraſſer avec plus d'ardeur.

Dans cette guerre ſainte que nous avons à ſoutenir, nous avons beſoin d'aide & d'appui; mais en eſt-il un plus préſent & plus aſſuré, que la grace du Seigneur & ſa divine aſſiſtance? C'eſt lui-même qui nous appelle, lui qui nous invite & qui nous met les armes à la main; eſt-ce pour nous manquer dans l'occaſion, & pour ne pas ſeconder nos efforts? C'eſt ſa cauſe que nous avons à défendre, ce ſont ſes ennemis que nous avons à combattre: car nos paſſions ſont dans nous les ennemis de Dieu, les plus déclarés, les plus animés, les plus obſtinés. Elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui, & à nous ſoulever contre lui & parce qu'elles ne ſont pas toujours aſſez fortes pour nous porter à une révolte & à une ſéparation entiere, du moins s'oppoſent-elles aux mouvements de notre ferveur, & à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inſpirer. Or encore une fois, quand il nous verra agir contre ſes ennemis & pour ſes intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, & comptons ſur ſa protection. Laiſſons murmurer la nature; laiſſons-la s'effrayer, ſe récrier, former mille obſtacles; revêtus de la vertu céleſte, nous deviendrons inſenſibles à ſes cris, inacceſſibles à ſes traits, invincibles à toutes ſes attaques. Que dis-je? plus même ſes cris ſe feront entendre à nous, plus ſes traits ſe feront ſentir, plus ſe

raques seront violentes; & plus, en y résistant & surmontant, nous nous enrichirons de mérites, us monterons de degrés, nous nous perfectionrons & nous nous sanctifierons. Car le mérite vant Dieu, le plus relevé, & la sainteté la s éminente, c'est de savoir se renoncer & se incre. Heureux triomphe! d'où suit un troisie: avantage de la mortification des passions, qui le repos de l'ame & la paix.

III. Mortification des passions, moyen de nous blir dans la paix, & de jouir d'un parfait re-s. C'est un trésor, mais un trésor semblable à ui de l'Evangile, c'est-à-dire, un trésor qu'on peut payer trop cher, & qui mérite d'être heté au prix de toutes choses, que de trouver paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non seulement, mme disoit Jesus-Christ, par la pratique d'une mble patience & d'une pleine résignation aux dres de Dieu, mais par la tranquillité & le cal de tous les mouvements de son cœur: *in patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras.* (Luc. c. 19.) Etre dans cette situation, qu'il est plus é d'imaginer & d'exprimer, que de sentir & prouver, c'est un avant-goût de la béatitude Ciel; c'est ce que nous concevons dans le sé-ur des Bienheureux, de plus digne de nos sou-its après la vue de Dieu, & ce qui doit être un ut pour nous le comble même de la gloire. tte paix éternelle dont jouissent les Saints; tte paix qui ne sera jamais troublée ni inter-mpue; cette paix qui, réconciliant l'homme ec lui-même, fera cesser dans lui toutes les voltes intérieures; cette paix qui nous rétablira ns l'état d'innocence où Dieu nous avoit créés: oilà ce que Dieu promet à ses élus, & voilà à oi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit Saint ugustin, d'y aspirer & d'y prétendre: voilà à oi nous devons nous disposer, & de quoi il ut, dès cette vie, que nous commencions à faire

l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, & nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages & les tempêtes ; au-dessus de ce petit monde qui est en nous, & qui n'est pas moins tumultueux, ni moins difficile à pacifier, que le grand monde qui est autour de nous. Or il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide sans la mortification du cœur & de ses passions.

Car pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes & de tous les troubles de notre ame. Ne sont-ce pas nos desirs & nos passions; nos desirs trop vifs, trop empressés, & nos passions trop impétueuses & trop ardentes ; nos desirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse, qu'avantageuse ; & nos passions qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes ? N'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, & ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine que Saint Paul ressentoit comme nous, & dont il se plaignoit si amérement ? Il faut donc posséder notre ame dans la paix, la dégager de ces desirs inquiets & de ces passions déréglées. Il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle ; il faut réprimer cette ambition qui nous agite ; il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur, & nous causent mille douleurs.

Or, il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Desirer peu de choses, & celles que l'on desire, les desirer peu, voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne. Voilà ce que les Payens eux-mêmes ont enseigné, ont exalté, ont envié & ambi-

tionné ; mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué. C'eſt l'avantage des vrais Chrétiens, & le fruit propre de la ſageſſe évangélique.

Oui, ſi nous voulons vivre contents, deſirons peu de choſes, non ſeulement, dit Saint Chryſoſtôme, parce qu'il y a peu de choſes qui ſoient deſirables, mais parce qu'il eſt impoſſible d'en deſirer beaucoup ſans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on deſire. Et les choſes que nous deſirons, deſirons-les peu, non ſeulement, ajoute ce Pere, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement deſirées, mais parce que les deſirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le ſujet de mille peines. Deſirer peu de choſes hors de Dieu, c'eſt ce que Saint Auguſtin appelle la mort des deſirs; & cette mort des deſirs, n'eſt-ce pas la mortification dont nous parlons ? Et ce qu'on deſire, le deſirer peu, c'eſt en quoi conſiſte cette ſainte indifférence qui tient l'ame dans une aſſiette toujours égale, & qui la met au-deſſus de toutes les contrariétés & de tous les accidents. Ce n'eſt pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de Philoſophie : mais une ſainte indifférence, c'eſt-à-dire, une indifférence fondée ſur les principes de la Religion, qui nous fait mépriſer tous les objets créés, & qui tourne vers des biens réels, toutes nos affections. Soyons, en ce ſens & ſelon l'eſprit du Chriſtianiſme, indifférents à tout ſur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien. Outre que l'entêtement eſt par-tout vicieux, il ne laiſſe jamais le cœur dans une diſpoſition paiſible, parce qu'il eſt toujours impatient & violent.

Ceci convient à toutes les paſſions & à tous les deſirs qu'elles nous inſpirent ; mais la voie la plus ſûre & la plus courte, pour pacifier notre cœur, c'eſt d'attaquer d'abord la paſſion qui domine le plus en nous, & de mortifier les deſirs où nous remarquons plus de vivacité & plus de ſenſibilité. Car c'eſt là, comme le premier

mobile de l'ame ; c'eſt la ſource de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une ſeule paſſion eſt plus difficile à ſoumettre, & fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres enſemble. Souvent il eſt aiſé de retrancher toutes les autres, & de ſe mortifier ſur toutes les autres ; mais du moment qu'il s'agit de la paſſion dominante, & qu'on veut la contredire, ce n'eſt plus à beaucoup près la même facilité, & l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux & les ſoulevements. Cependant il n'y a point de paix à eſpérer, tant que cette paſſion ne ſera pas détruite. Fuſſiez-vous dans tout le reſte l'homme le plus modéré, le plus raiſonnable, le plus ſage ; c'eſt aſſez de cette paſſion pour vous agiter, & pour faire votre ſupplice. Elle vous remplira l'eſprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions déſagréables. Elle excitera dans votre cœur mille regrets, mille jalouſies, mille dépits, mille reſſentiments pleins d'aigreurs & d'amertumes. Elle vous mettra dans la tête mille deſſeins, mille projets, mille entrepriſes auſſi embarraſſantes que vaines & chimériques. Elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues, où peut être vous aurez autant de déboires, de dégoûts, d'ennuis, de traverſes à eſſuyer, que de pas à faire. Elle remuera même en ſa faveur toutes les autres paſſions, qui d'ailleurs demeuroient dans le ſilence & vous laiſſoient dans le calme. Elle les allumera ; &, comme il ne faut quelquefois qu'un ſéditieux pour ſoulever tout un pays, il ne faudra que cette paſſion pour cauſer dans votre ame un bouleverſement général. Souvent encore ce ſera dans les moindres occaſions & ſur les plus petits ſujets. Une étincelle produit le plus vaſte incendie ; & une bagatelle qu'on n'obſerveroit pas en toute autre rencontre, & qui ne feroit nulle ſenſation, eſt capable, dès qu'elle intéreſſe la paſſion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

On le voit tous les jours, & on le connoît par

soi-même. Oh ! que vous vous seriez épargné de mouvements & d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique & qui vous ronge ! De quelle paix vous jouiriez & de quelle heureuse liberté ! Tel étoit dès ce monde le bonheur des Saints : ils étoient contents de tout ; &, à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire dans un vrai sens, que jusques au milieu de leurs plus austeres pénitences, ils menoient la vie la plus douce, parce qu'ils ne craignoient rien de tout ce que nous craignons sur la terre, qu'ils ne desiroient rien, & que par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avoient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les événements, & de passer leurs jours dans une indépendance & une tranquillité que rien n'étoit capable d'altérer.

C'est ce qui a fait dire à Saint Basile, qu'il y a beaucoup moins de peine à mortifier ses passions, qu'à ne les mortifier pas. Cette proposition a de quoi nous surprendre, & peut nous paroître un paradoxe ; mais c'est une vérité très-constante. Car autant qu'on fait de violence à ses passions & qu'on les mortifie, autant on se dispose à goûter la paix ; au lieu qu'on la perd, en ne les mortifiant pas, & en suivant leurs aveugles convoitises. La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs. Qu'une humeur vienne à prédominer, & que ce tempérament se dérange ; delà les infirmités & les douleurs les plus cuisantes. Il en est de même par rapport à la paix de l'esprit. Elle consiste dans la modération de nos desirs & de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Tant que ces desirs ne seront pas mesurés, que ces passions ne seront pas réglées, l'esprit sera toujours ou abattu par la tristesse, ou transporté par la colere, ou envenimé par la haine, ou resserré par la crainte. Il y aura toujours quelque chose qui blessera ; car il aura beau vouloir

se contenter, & en chercher les moyens, ses desirs étant sans mesures, ils ne seront jamais satisfaits, & ses passions étant sans régles, elles demanderont toujours davantage.

Or, pour en revenir à la pensée de Saint Basile, dès là qu'on se procure la paix en détruisant ses passions, & qu'on ne peut l'avoir en les flattant & les nourrissant, il y a par conséquent moins à souffrir dans la pratique de la mortification chrétienne qui nous les fait combattre & qui les tient soumises, que dans les vains ménagements de l'amour-propre qui prend leur défense & se met de leur parti pour les seconder. Car ce qui doit faire la félicité d'un état en cette vie comme en l'autre, c'est la paix qu'on y possede. Soyons abandonnés du monde, & dépourvus de tous les biens du monde; mais ayons la paix au-dedans de nous, avec cela nous sommes heureux. Vivons au contraire dans l'opulence, dans la splendeur, parmi toutes les aises & toutes les douceurs du monde; mais n'ayons pas la paix, tout dès-lors nous est insipide, richesses, grandeurs, fortunes, & nous devenons malheureux. Pouvons-nous donc en trop faire pour l'avoir, & y a-t-il rien que nous ne devions pour cela sacrifier? C'est le fruit de la mortification intérieure, & c'est le partage des ames qui, se détachant d'elles-mêmes, s'attachent à vous, Seigneur, & ne veulent se reposer qu'en vous. Vous êtes le Dieu de la paix, & vous savez bien dédommager un cœur des vains plaisirs dont il se prive en renonçant à ses passions & à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée cette paix, & vous nous l'avez fait annoncer par vos Anges. Vous nous avez en même temps apporté l'épée & la guerre; mais c'est justement par cette épée, par cette guerre spirituelle & domestique contre nos vices & nos inclinations perverses, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'Auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la

mériter, à quelque prix que ce puisse être, & de nous y affermir de telle sorte par votre grace, que rien ne nous l'enleve jamais, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

Pensées diverses sur la Pénitence, & le retour à Dieu.

§. LE mondain dit : il faut que Dieu soit un Maître bien exact & bien rigoureux, puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence. Et moi, je dis : il faut que Dieu soit un Maître bien indulgent & bien miséricordieux, puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

§. Pourquoi railler de la conversion de cet homme ? Ce qu'il fait : c'est ce qu'il faudra que vous fassiez vous-même un jour ; & c'est même, si vous n'avez pas renoncé entierement à votre salut, ce que vous vous proposez de faire. Car voulez-vous vivre jusqu'au dernier moment dans votre péché ? Y voulez-vous mourir ? j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si abandonné, qui porte jusques-là le désespoir.

§. Il y a certains sentiments du cœur dont on ne se fait pas beaucoup de peine, & où l'on s'entretient même avec plaisir, parce que d'un côté, ils flattent la passion, & que de l'autre, on ne les pénetre point assez pour se les bien développer à soi-même. Si dans une réflexion sérieuse on s'attachoit à les approfondir, on en découvriroit tout d'un coup le désordre & l'énorme absurdité. Tel est le sentiment d'un homme qui vit impénitent, dans l'espérance de mourir pénitent : je veux dire, qui mene une vie criminelle, & qui s'y autorise par la pensée qu'un jour il fera pénitence, & qu'il ne mourra point avant que de s'être remis en grace auprès de Dieu : je prétends que c'est là de toutes les contradictions la plus insensée & la plus monstrueuse. Pour mieux comprendre l'extrême folie & l'affreux déréglement

de raison où tombe ce pécheur, il n'y a qu'à considérer la nature de la pénitence. Car qu'est-ce que la pénitence? C'est un repentir, mais un vrai repentir; c'est une douleur, mais une vraie douleur des offenses commises contre Dieu. Il faut que cette douleur mette le pénitent dans une telle disposition, qu'au prix de toutes choses, il voudroit n'avoir jamais déplu à Dieu, ni jamais offensé Dieu.

Or, cela posé, voyons donc à quoi se reduit le raisonnement d'un pécheur qui se dit à lui-même; je n'ai qu'à vivre de la maniere que j'ai vécu jusqu'à présent; je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes: j'en ferai quelque jour pénitence. C'est comme s'il disoit: je n'ai qu'à vivre de la maniere que j'ai vécu jusqu'à présent; & pourquoi? Parce que je compte de me repentir quelque jour, & de me repentir véritablement d'avoir ainsi vécu. C'est comme s'il disoit: je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes; & pourquoi? Parce que je compte d'être quelque jour touché d'une veritable douleur de m'y être engagé, ou de ne les avoir pas quittées plus de bonne heure. C'est comme s'il disoit: rien ne me presse de retourner à Dieu, & pourquoi? Parce que je compte de ressentir quelque jour une telle peine de m'être séparé de lui, & de n'être pas retourné à lui dès à présent, que dans la force de mon regret, je serois prêt de sacrifier tout pour n'avoir jamais eu le malheur de le perdre, & d'être un moment hors de sa grace. Est-ce là raisonner, ou n'est-ce pas se jouer, & de Dieu, & de soi-même? Sans la passion qui l'aveugle, & sans la forte impression que fait sur un objet présent qui l'entraîne, le pécheur raisonneroit tout autrement, & du même principe, il tireroit des conséquences toutes contraires. Car la maxime générale & universellement suivie de tout homme sage, c'est de ne rien faire dont on prévoye devoir un jour se repentir. De sorte qu'un des motifs les plus puissants que

nous apportons à un ami, pour le détourner d'une chose qu'il entreprend, & sur quoi il nous consulte, est de lui dire: vous en serez fâché dans la suite, vous en aurez du chagrin, vous vous en repentirez. S'il voit en effet qu'il y ait là-dessus un juste sujet de craindre, & s'il se laisse persuader que ce qu'on lui prédit, arrivera, bien loin de poursuivre l'entreprise, il n'hésite pas à l'abandonner. Ainsi l'Apôtre, écrivant aux Romains, leur disoit en ce même sens : *quels avantages, mes Freres, avez-vous trouvés dans des choses dont vous rougissez maintenant* : (ROM. c. 6. 21.) & si vous avez connu que vous en deviez rougir, falloit-il vous y porter & vous y obstiner ?

§. Un faux pénitent cherche à se ménager lui-même dans sa pénitence ; mais en se ménageant pour l'heure présente, c'est justement par-là qu'il s'expose à de cruelles peines dans la suite, & à de fâcheux retours. Car, pour peu qu'il soit instruit des devoirs de la pénitence, & qu'il ait de la Religion, il est difficile qu'il ne lui vienne pas dans la suite des remords & des reproches intérieurs, dont sa conscience est étrangement & continuellement troublée.

Cependant, me direz-vous, combien dans le monde voyons-nous de gens tranquilles sur leurs pénitences passées, quelques lâches & quelques imparfaites qu'elles aient été ? J'avoue qu'on ne voit que trop de ces demi-pénitents sans trouble & sans scrupule ; mais ce que je regarde comme le souverain malheur pour eux, c'est cette paix même où ils vivent. La paix dans le péché est un grand mal, mais un mal encore infiniment plus à craindre : c'est la paix dans la fausse pénitence. Car du moins la paix dans le péché ne nous ôte pas la connoissance du péché. Un pécheur, tout endurci qu'il est, ne peut ignorer après tout, qu'il a perdu la grace de Dieu ; qu'il est hors des voies de Dieu, & dans la haine de Dieu ; qu'à chaque moment qu'il passe dans cet état, il peut mou-

rir, & être réprouvé de Dieu. Or, cette seule connoissance est toujours une ressource pour lui, quoiqu'éloignée, & peut servir à le réveiller de son assoupissement : au lieu que la paix dans la fausse pénitence, par la plus dangereuse de toutes les illusions, nous cache le péché; nous persuade que le péché est détruit, lorsqu'il vit en nous plus que jamais, lorsqu'il y agit & qu'il y domine avec plus d'empire; lorsqu'il nous entraîne, sans que nous l'appercevions dans l'affreux abîme d'une éternelle damnation. Car, quelle espérance y a-t-il alors de ramener une ame égarée? Si c'est la vue de ses offenses & le souvenir des désordres de la vie qui se retracent quelquefois dans l'esprit de ce prétendu pénitent, il se dira à lui-même : j'ai péché; j'en conviens, & je m'en confonds devant Dieu; mais enfin la pénitence efface tout : j'ai demandé pardon à Dieu, je me suis confessé, on m'a ordonné des prieres, des aumônes, & je m'en suis acquité : que faut-il davantage? Si l'on vient à lui représenter les Jugements de Dieu, & leur extrême rigueur, il répondra qu'il a pris ses mesures, qu'il a eu recours aux Prêtres, & qu'il en a reçu l'absolution : que Dieu ne juge pas deux fois, & par conséquent qu'il ne nous jugera point après que nous nous serons jugés nous-mêmes. De cette sorte, sa pénitence apparente n'a d'autre effet que de le confirmer dans une impénitence réelle & véritable. Or, pouvons-nous rien concevoir de plus funeste en cette vie & de plus terrible, que de trouver la mort où l'on devoit trouver le salut, & de se damner par la pénitence même.

§. Du plus grand mal, nous pouvons tirer le plus grand bien; & ce qui nous damne, peut servir à nous sauver. Cette habitude vicieuse, voilà ce qui fait le déréglement de votre vie, & qui vous mene plus directement à la perdition; cette même habitude sacrifiée à Dieu, voilà ce qui peut faire votre prédestination, & vous éle-

ver au plus haut point de la gloire. Mais c'eſt une habitude honteuſe. Il n'importe : toute honteuſe qu'elle eſt, le ſacrifice en eſt digne de Dieu & digne de vous.

§. Rien ne nous donne une idée plus juſte de la conduite que doit tenir un pécheur, & des précautions qu'il doit prendre après ſa converſion pour ſe préſerver des rechutes ; que le régime de vie qu'obſerve un malade dans l'état de convaleſcence. Car qu'eſt-ce, à proprement parler, qu'un pécheur pénitent ? C'eſt un malade qui ſort d'une maladie très-dangereuſe, & qui revient des portes de la mort, ou pour mieux dire, des portes de l'enfer. Quoique ſauvé du coup mortel dont il avoit été atteint, il eſt encore dans une extrême foibleſſe ; & il ſe reſſentira long-temps des mauvaiſes impreſſions de ſes habitudes criminelles. Elles ont altéré toutes les puiſſances de ſon ame, & il ne peut faire un pas ſans être en danger de tomber. Or, que fait un malade qui penſe à ſe rétablir, & qui veut reprendre ſes forces ? Nous voyons avec quelle exactitude il obéit à toutes les ordonnances du Médecin qui le gouverne ; avec quelle attention il prend garde aux temps, aux heures, aux manieres, à tout ce qui lui eſt marqué, avec quelle conſtance & quelle réſolution il ſurmonte ſes inclinations ou ſes répugnances naturelles, il regle ſes appétits, il mortifie ſon goût, il s'abſtient de ce qui lui plairoit le plus, il ſe prive de tout ce qui lui peut être nuiſible. C'étoit un homme de bonne chere, & il devient ſobre & tempérant ; c'étoit un homme du monde, répandu dans le monde, il devient retiré & ſolitaire ; c'étoit un homme de plaiſir, & il renonce à tous ſes excès & à toutes ſes débauches. Qu'on vienne lui parler là deſſus, le railler, le traiter d'eſprit foible, le tenter tout de nouveau ; il n'y a ni diſcours, ni reſpect humain qui le touche. Il y va de la vie, dit-il, & par cette ſeule réponſe, il croit avoir pleinement juſ-

tifié ſes ſoins & toute la circonſpection dont il uſe. Appliquons cela à un pécheur converti ; car il n'y a pas un trait qui ne lui convienne. Voilà ſon modele, & la comparaiſon doit être entiere ; mais la pratique eſt bien différente, & c'eſt notre confuſion. Le convaleſcent ſacrifie tout à l'intérêt de ſa ſanté, & combien de prétendus pénitents ne veulent rien ſacrifier à l'intérêt de leur ſalut ?

§. A conſulter l'Evangile, & à s'en tenir préciſément au texte & à la lettre, on diroit que Dieu réſerve ſes plus grandes faveurs aux pécheurs pénitents, & qu'il leur donne l'avantage ſur les Juſtes, qui néanmoins fideles à toutes ſes ordonnances, ont toujours vécu dans la regle & dans le devoir. *Parmi les Anges de Dieu*, ſelon l'exprès témoignage du Sauveur des hommes, *on ſe réjouit plus de la pénitence d'un pécheur, que de la perſévérance de quatre-vingt-dix-neuf Juſtes.* (Luc. c. 15. 8.) En quelque ſens que les interprêtes expliquent ces paroles, elles nous repréſentent une vérité très-certaine, ſavoir : que Dieu dans tous les temps a favoriſé les pécheurs, même les plus ſcandaleux, des graces les plus ſingulieres, quand ils ſe ſont retirés de leurs voies criminelles & qu'ils ont embraſſé ſon ſervice.

Conduite de Dieu, que nous devons adorer. Conduite fondée ſur plus d'une raiſon, & en voici quelques-unes : 1. parce que Dieu ſe plaît à faire éclater les richeſſes de ſa grace ; or, il ne les fait jamais paroître avec plus d'éclat, que dans ces ſortes de pécheurs qui s'en ſont rendus plus indignes. 2. Parce que les graces de Dieu, ſurtout certaines graces particulieres, ſont beaucoup plus à couvert des atteintes de l'orgueil dans les mains de ces pécheurs, que dans les mains des Juſtes. Que veux-je dire ? Un Juſte enrichi des dons céleſtes, & ſur-tout de certains dons, peut plus aiſément les attribuer en quelque maniere à ſes mérites, &, comme l'Ange ſuperbe, ſe laiſſer éblouir de ſa ſplendeur & de ſa gloire ; mais à

quelque rang & à quelque degré qu'un pécheur soit élevé, il a dans la vue de ses égarements passés un contrepoids qui le rabaisse & qui lui sert de préservatif contre toutes les attaques d'une vaine estime de lui-même. 3. Parce que Dieu veut s'attacher ces pécheurs, & leur adoucir par les graces qu'il leur communique, la pésanteur de son joug, auquel ils ne sont point accoutumés, & sous lequel il seroit à craindre que leur foiblesse ne vînt à succomber. 4. Parce que Dieu prétend enfin récompenser ces pécheurs, du courage qu'ils ont eu à rompre les liens où ils étoient engagés, & des efforts qu'il leur en a coûté; car Dieu sait bien payer les sacrifices qu'on lui fait. Tout ceci au reste ne va point à déprimer les Justes, ni à leur rien ôter de la louange qui leur est due: à Dieu ne plaise; mais il est bon d'exciter par-là les pécheurs, & d'animer leur confiance. Le péché commence par le plaisir, mais la peine le suit de près; la pénitence, au contraire, commence par les larmes, mais elle est bientôt suivie des délices de l'ame, les plus vives & les plus sensibles.

§. II. Il faut qu'un pécheur converti loue Dieu, & qu'il ait du zéle pour la gloire de Dieu, mais un zéle modeste & humble. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas, dès le lendemain de sa conversion, qu'il s'érige en réformateur, qu'il devienne le censeur de tout le genre humain, ni que tout-à-coup il leve l'étendart de la sévérité avec empire & avec ostentation; mais qu'il édifie par son humilité, par sa charité, par sa douceur, par sa pénitence, par tous les exercices d'une vraie & solide piété. Car comment oseroit-il entreprendre de guérir le prochain, tandis que ses plaies saignent encore, & qu'elles ne sont pas bien fermées? Il a assez à faire de pleurer ses péchés, de détruire ses mauvaises habitudes, de réparer, devant Dieu & devant le monde, la vie scandaleuse qu'il a menée; & il doit se souvenir que le public n'attend pas

si-tôt de lui des prédications, mais des exemples.

§. Après vous être si souvent & si long-temps écarté de votre devoir ; après avoir fait parler de vous & de votre conduite, dans tout un quartier, toute une ville, tout un pays : (car vous ne le savez que trop, & il n'y a point à vous le dissimuler,) vous vous êtes enfin reconnu, & déformais par une pénitence exemplaire, par une vie pieuse & remplie de bonnes œuvres, vous expiez le passé, autant que vous croyez le pouvoir, & tâchez de satisfaire à la justice de Dieu. Voilà de quoi l'on ne peut assez bénir le Ciel, ni assez vous féliciter vous-même. Mais j'apprends d'ailleurs qu'en devenant plus régulier par rapport à vous, vous venez en même temps d'une rigueur outrée à l'égard du prochain ; qu'au soupçon le plus léger qui vous passe dans l'esprit, vous éclatez sans ménagement, & vous traitez sans pitié les personnes qui dépendent de vous ; qu'une ombre dans eux vous fait peur, & que vous prenez tout en mauvaise part. Quoi donc ! vous ne pouvez une fois pardonner aux autres la moindre faute ? Eh ! tant de fois il a fallu vous pardonner les plus grands scandales.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DEVOTION.

Régle fondamentale & essentielle de la vraie dévotion.

FAIRE de son devoir, son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, & son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consistent la vraie vertu de l'homme & la solide dévotion du Chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu ; car ce que Dieu demande singuliérement de nous, & par-dessus toute autre chose, c'est l'accomplissement de nos devoirs. Dès-là que ce sont des devoirs, ils sont ordonnés de Dieu, ils sont de la volonté de Dieu, mais d'une volonté absolue, d'une volonté spéciale. Par conséquent c'est en les remplissant & en les observant, que nous plaisons spécialement à Dieu ; & plus notre fidélité en cela est parfaite, plus nous devenons parfaits devant Dieu & agréables aux yeux de Dieu.

Aussi est-ce par-là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse, dans le gouvernement du monde ; & que nous secondons les vues de sa Providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine, si ce n'est le bon ordre qui y regne ; & qu'est-ce qui établit ce bon ordre & qui le conserve, si ce n'est lorsque chacun, selon son rang,

sa profession, s'acquite exactement de l'emploi où il est destiné, & des fonctions qui lui sont marquées ? Et, comme il y a autant de différence entre ces fonctions & ces emplois, qu'il y en a entre les rangs & les professions, il s'ensuit que les devoirs ne sont pas par-tout les mêmes ; & que n'etant pas les mêmes par-tout, il y a une égale diversité dans la dévotion. Tellement que la dévotion d'un Roi, n'est pas la dévotion d'un sujet ; ni la dévotion d'un Séculier, la dévotion d'un Religieux ; ni la dévotion d'un Laïque, la dévotion d'un Ecclésiastique. Ainsi des autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion & la pratique de la dévotion : ou la dévotion dans l'esprit & le sentiment, & la dévotion dans l'exercice & la pratique. Dans le sentiment & dans l'esprit, c'est par-tout, & ce doit être la même dévotion, parce que c'est partout & que ce doit être le même desir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré & le bon plaisir de Dieu. Mais dans la pratique & l'exercice, la dévotion est aussi différente, que les obligations & les ministeres sont différents. Ce qui est donc de dévotion dans l'un, ne l'est pas dans l'autre ; car ce qui est du devoir & du ministere de l'un, n'est pas du devoir & du ministere de l'autre.

Régle excellente ! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Régle sûre, régle générale & de toutes les conditions ; mais régle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir ? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paroît trop commune, & n'a rien qui nous flatte & qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion, sans celle-là, n'est qu'une dévotion imaginaire ; & celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acqué-

rir les plus grands mérites, & parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs, & de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, & qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, & considérons-en bien toutes les obligations, je prétends que nous n'en trouverons aucun, qui, selon les événements & les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un Juge qui veut dispenser fidélement la justice, & satisfaire à tout ce qu'il sait être de sa charge ? Quelle assiduité au travail ; & dans ce long & pénible travail, où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer, & de dégoûts à dévorer ! Quel dérangement de cœur, quelle équité inflexible & quelle droiture, quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le crédit & la puissance, contre les intérêts de fortune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair & du sang ! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, & demande-t-elle des efforts plus héroïques ?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas, pour vaquer dignement & en Chrétien, soit au service du Prince dont il est le Ministre, soit au service du public dont il a les intérêts à ménager ? Quelle étendue de soins, & quelle contention d'esprit ! A combien de gens est-il obligé de répondre ? & en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération & d'une patience inaltérables ? Toujours dans le mouvement, & toujours dans des occupations, ou qui le fatiguent, ou qui l'importunent, à peine est-il maître de quelques moments dans toute une jour-

née, & à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus auſtere : dans ſes exercices les plus mortifiants, exige-t-elle une abnégation plus entiere de ſoi-même, & un renoncement plus parfait à ſes volontés, à ſes inclinations naturelles, aux douceurs & à la tranquillité de la vie ? Que faut-il à un pere & à une mere, ou que ne leur faut-il pas pour veiller ſur une famille & pour la régler ? Que n'en coute-t-il point à l'un & à l'autre pour élever des enfants, pour corriger leurs défauts, pour ſupporter leurs foibleſſes, pour les éloigner du vice, & les dreſſer à la vertu, pour fléchir leur indocilité, pour pardonner leurs ingratitudes & leurs écarts, pour les remettre dans le bon chemin & les y maintenir, pour les former ſelon le monde, & plus encore pour les former ſelon Dieu ? Concevons la dévotion la plus vigilante, & toute enſemble la plus agiſſante : a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre ſur divers ſentiments que les contrariétés & les chagrins excitent dans le cœur ? Tel chargé du détail d'un ménage & de la conduite d'une maiſon, n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau eſt peſant, & combien c'eſt une rude croix. Or, tout cela, ce ſont de ſimples devoirs ; mais dira-t-on que l'accompliſſement de ces devoirs devant Dieu, n'ait pas ſon mérite, & un mérite très-relevé ? Je ſais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des ſerviteurs inutiles, parce que nous ne faiſons que ce que nous devons ; mais tout inutiles que nous ſommes à l'égard de Dieu qui n'a que faire de nos ſervices, il eſt certain d'ailleurs que notre fidélité eſt d'un très-grand prix auprès de Dieu même, qui juge des choſes, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéiſſance & la ſoumiſſion que nous lui témoignons.

II. Son plaiſir par rapport à ſoi-même. Je n'ignore pas que l'Evangile nous engage à une

mortification continuelle ; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'ame, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas, ou pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, & qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car quoi qu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque maniere alors que les choses tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir ; & d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que, dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions & les accidents de la vie, cela seul est pour une ame pieuse & droite la ressource la plus assurée & le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est au moins dans sa disgrace une consolation, & une consolation très-solide, de pouvoir se dire à soi-même, j'ai fait mon devoir. On s'éleve contre moi, & je me suis attiré tels & tels ennemis, mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, & quelques gens s'en tiennent offensés ; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avois entamée, & ils s'en réjouissent ; mais en l'entreprenant, j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien, pour l'affermir contre tous les discours & toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue qui ne s'efface jamais de son souvenir, & qui lui donne une force & une constance inébranlables, j'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur & plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, & que par la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même ! Un homme rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit, il en bénit le Seigneur, il reconnoît avec action de graces que c'est un don du Ciel ; mais quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-

même, comme étant de lui-même, il sait au reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrette joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue ; de ne s'être pas écarté des régles les plus exactes de la probité & de la justice, & de n'être redevable de son élévation & de sa fortune, ni à la fraude, ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une ame basse & servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospere dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité & jusques dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, & un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi & ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis, si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, & de se voir privé du fruit de ses fourberies, & d'en porter le crime dans le cœur, & d'en être responsable à la justice du Ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, & de ne chercher jamais d'estime des hommes par un sentiment d'orgueil & par une vaine ostentation, le Christianisme après tout ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité & la droiture dans la conduite. Or, ce qui nous fait cette bonne réputation, qu'il nous est permis jusqu'à certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu ; il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison ; & pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats ; mais du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens, ni si perdu de vie & de mœurs, qui n'estime au fond de l'ame, & ne respecte un homme qu'il

fait être fidele à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout & déterminé par son devoir. Ce caractere, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, & l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'éleve quelquefois contre cette régularité & cette exactitude, quand elles nous sont contraires & qu'elles s'opposent à nos prétentions & à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudroit que cet homme ne fût point si rigide observateur des régles qui lui sont prescrites, & qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austere dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité; mais on a beau parler & déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme & courageuse. On en est édifié soi-même, après que le feu de la passion s'est ralenti, & que l'on est revenu du trouble & de l'émotion où l'on étoit. Voilà un honnête homme, dit-on; voilà un plus honnête homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, & c'est là ce qui accrédite la piété, parce que c'est là ce qui en fait la vérité & la sainteté. Au contraire, si c'étoit un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir, & qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vînt à s'en appercevoir, son crédit tomberoit tout-à-coup, & l'on perdroit infiniment de l'estime qu'on avoit conçue de lui. En vain dans ses paroles tiendroit-il les discours les plus édifiants; en vain dans la pratique s'emploieroit-il aux exercices de la plus haute perfection: on n'écouteroit rien de tous ses discours; & toute ses vertus deviendroient suspectes. Il feroit des miracles, qu'on mépriseroit également, & ses miracles, & sa personne; car on en reviendroit toujours à ce devoir dont il se seroit écarté, & on jugeroit par-là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'eſt qu'il ne faut ſouvent qu'une omiſſion, ou qu'une tranſgreſſion aſſez légere en matiere de devoir, pour décréditer ainſi un homme, quelque profeſſion de vertu qu'il faſſe, & quelque témoignage qu'il en donne. Le monde eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & le monde même le plus libertin. Tant la perſuaſion eſt générale & le ſentiment unanime, que la baſe, ſur quoi doit porter une vraie dévotion, c'eſt l'attachement à ſon devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété conſiſte en cela; mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété ſans cela; & que cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond ſur notre prétendue dévotion. Puiſſent bien comprendre cette maxime, certaines ames dévotes, ou réputées telles. Elles ſont ſi curieuſes de pratiques & de méthodes extraordinaires, & je ne blâme ni leurs méthodes, ni leurs pratiques; mais la grande pratique, la premiere & la grande méthode, eſt celle que je viens de leur tracer.

Saints deſirs d'une ame qui aſpire à une vie plus parfaite, & qui veut s'avancer dans les voies de la piété.

QUand ſerai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être, comme il m'importe ſouverainement d'y être, puiſque c'eſt delà que dépend mon vrai bonheur en ce monde, & ſur cela que ſont fondées toutes mes eſpérances dans l'éternité?

Il eſt vrai, mon Dieu, par votre miſéricorde, que je tâche à me conſerver dans votre grace. J'ai horreur de certains vices qui perdent tant d'ames, & qui pourroient m'éloigner de vous. Je reſpecte votre Loi, & j'en obſerve, à ce qu'il me ſemble, les points eſſentiels, ou je les veux obſerver. Que toute la gloire vous en ſoit rendue, car c'eſt à vous ſeul qu'elle appartient; & ſi je

ne vis pas dans les mêmes déréglements & les mêmes désordres, qu'une infinité d'autres, c'est ce que je dois compter parmi vos bienfaits, sans me l'attribuer à moi-même.

Mais, mon Dieu, d'en demeurer là, de borner là toute ma fidélité, de m'abstenir précisément de ces œuvres criminelles, dont la seule raison & le seul sentiment de la nature me font connoître la difformité & la honte; de n'avoir devant vous d'autre mérite, que de ne me point élever contre vous, que de ne point commettre d'offense capable de me séparer de vous, que de ne vous point refuser un culte indispensablement requis; ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là, tout ce que vous attendez de moi? Est-ce là, dis-je, souverain Auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une ame uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir & vous glorifier? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces, ce service, cette gloire, se réduisent-ils à si peu de chose?

Qu'ai-je donc à faire, Seigneur? Hélas! je le vois assez; vous me le donnez assez à entendre dans le fond de mon cœur; je me le dis assez à moi-même, & je me reproche assez là-dessus à certains temps mon peu de résolution & ma foiblesse. Car ce ne sont pas les connoissances qui me manquent, ni même les bons desirs; mais le courage & l'exécution. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y auroit à faire pour moi, ce seroit de me détacher pleinement du monde, & de m'attacher désormais à vous uniquement & inviolablement; ce seroit de me conformer à ces ames ferventes qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez, & qui peuvent dans leur état leur convenir; ce seroit, en renonçant aux vains amusements du monde, de m'abandonner, selon ma condition & la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la priere,

à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos Autels; au fréquent usage de vos Sacrements, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote & parfaite; ce seroit de vaincre sur cela ma lâcheté & mes répugnances, de prendre une fois sur cela mon parti, de me déterminer enfin sur cela à suivre l'attrait de votre divin Esprit qui depuis si long-temps me sollicite, mais à qui j'oppose toujours de nouvelles difficultés & de nouveaux retardements.

Eh quoi, Seigneur! faut-il tant de délibérations pour se ranger au nombre de vos serviteurs les plus fideles, & si je l'ose dire, au nombre de vos amis? Tout ne m'y engage-t-il pas? N'êtes-vous pas mon Dieu: c'est-à-dire, n'êtes-vous pas le principe, le soutien, la fin de mon être? Ne m'êtes-vous pas en toutes choses? Que d'idées je me retrace en ce peu de paroles; plus je veux les pénétrer, & plus j'y découvre de sujets d'un dévouement entier & sans réserve.

Dieu Créateur & Scrutateur des cœurs, voilà ce que je reconnois intérieurement & en votre présence; mais pourquoi ne m'en déclarerois-je pas hautement & en la présence des hommes? Pourquoi n'en ferois-je pas devant eux une profession ouverte? Qu'ai-je à craindre de leur part? En voyant mon assiduité & ma ferveur dans votre service, après avoir été témoins de mes dissipations & de mes mondanités, ils seront surpris de mon changement. On parlera de ma dévotion, on en rira, on la censurera; mais cette censure, ou tombera sur des défauts réels, & je les corrigerai; ou tombera sur des défauts imaginaires, & je les mépriserai. Du reste, j'avancerai dans vos voies: je m'y affermirai; & quoi qu'en pensent les hommes, j'estimerai comme le plus grand de tous les biens d'y persévérer, d'y vivre & d'y mourir.

Oui, Seigneur, c'est mon bien, & mon plus grand bien. Mon bien par rapport à l'avenir, & mon bien même pour cette vie présente & mor-

telle. Que ne l'ai-je mieux connu jusqu'à présent, ce bien si précieux, ce vrai bien ! Que n'ai-je su plutôt l'appercevoir à travers les charmes trompeurs, & les frivoles enchantements qui me fascinoient les yeux ! Tant que ce sera cet esprit de religion & de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre ? Il amortira le feu de mes passions, il arrêtera mes vivacités & mes précipitations, il purifiera mes vues & mes intentions, il réglera mes humeurs, il redressera mes caprices, il fixera mes inconstances ; car une vraie dévotion s'étend à tout cela ; & de cette sorte elle me préservera même de mille mauvaises démarches & de mille écueils dans le commerce du monde. Et en effet, dans toutes mes résolutions & toutes mes actions, cet esprit religieux & pieux, me servira de guide, de conseil ; il me fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité ; avec modération & retenue, avec droiture de cœur, avec réflexion & avec sagesse. Mais sur-tout dans mes afflictions, dans toutes mes traverses & tous les chagrins inséparables de la misere humaine, c'est ce même esprit qui sera ma ressource, mon appui, ma consolation. Il me fortifiera, il réveillera ma confiance, il me tiendra dans un humble soumission à vos ordres & ces sentiments calmeront toutes mes inquiétudes, & adouciront toutes mes peines.

C'est ainsi, mon Dieu, que se vérifie l'oracle de votre Apôtre. C'est ainsi que la piété est utile à tout. Mais que fais-je en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager ; mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir & de vous plaire, il me suffit de glorifier, autant que je le puis, votre saint Nom, de rendre hommage à votre suprême pouvoir, d'user de retour envers vous, & de reconnoître vos bontés infinies ; de vous témoigner ma dépendance, mon zéle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher, & que

je dois me proposer. De tout le reste, je m'en remets aux soins paternels de votre Providence ; car elle ne me manquera pas ; & m'a-t-elle manqué jusqu'à ce jour ? M'a-t-elle manqué dans le cours même d'une vie tiede, négligente, d'une vie sans fruit & sans mérite, où vous n'avez point cessé de m'appeller & de me représenter mes devoirs ? Or, il est temps de vous répondre ; & ce seroit une obstination bien indigne, de résister encore à de si favorables poursuites. Je me rends, Seigneur, je viens à vous, je me confie en votre secours tout-puissant ; & comme c'est par vous que je commence, ou que je veux commencer l'ouvrage de ma sanctification ; c'est par vous que je le consommerai.

Ah ! Seigneur, si ce n'étoit par vous, par quel autre le pourrois-je ? Seroit-ce par moi-même, lorsque dans moi je ne trouve que des obstacles ? Toute la nature en est allarmée, & y forme des oppositions au-dessus de mes forces, à moins qu'il ne vous plaise de me seconder. Une vie plus réglée ; plus retirée, plus appliquée aux exercices intérieurs & toute contraire à mes anciennes habitudes, trouble mes passions, étonne mon amour-propre, ébranle mon courage, & me remplit d'idées tristes & déplaisantes. Grand Dieu ! levez-vous ; prenez ma défense. Prenez-la contre moi-même, quoique pour moi-même. C'est contre moi-même que vous la prendrez, en me défendant de ces ennemis domestiques qui sont nés avec moi & dans moi, & qui conspirent à me détourner de la sainte résolution que j'ai formée ; mais ce sera en même temps pour moi-même, puisque ce sera pour le progrès de mon ame & pour mon salut.

njuſtice du monde, dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion.

A Quoi bon tant de pratiques de dévotion, & tant de menues obſervances? La piété ne conſiſte point en tout cela, mais dans le cœur. Ainſi parlent un homme, une femme du monde, qu'on voudroit engager à une vie plus religieuſe, & à certains exercices qu'on ſait leur être très-convenables & très-ſalutaires. Le principe qu'ils avancent eſt inconteſtable: ſavoir, que la piété conſiſte dans le cœur: mais ſur ce principe, dont nous convenons également de part & d'autre, nous raiſonnons du reſte bien différemment. Car, diſent-ils, pourquoi ne s'en pas tenir là, & qu'eſt-il néceſſaire de s'aſſujettir à tous ces exercices & à toutes ces régles qu'on veut nous preſcrire? Voilà ce qu'ils concluent; & moi, par un raiſonnement tout oppoſé, voici ce que je leur réponds, ce que je leur dis: & il eſt vrai, c'eſt dans le cœur que la piété conſiſte; mais dès qu'elle eſt vraiment dans le cœur, elle porte par une ſuite naturelle, à tout ce que je vous preſcris; & dès qu'elle ne porte pas à tout ce que je vous preſcris, c'eſt une marque évidente qu'elle n'eſt pas vraiment dans le cœur.

En effet, du moment qu'elle eſt dans le cœur, elle veut s'y conſerver: or, c'eſt par toutes ces pratiques qu'elle s'y maintient. Du moment qu'elle eſt dans le cœur, elle y veut croître & augmenter: or, c'eſt par tous ces exercices qu'elle y fait ſans ceſſe de nouveaux progrès. Du moment qu'elle eſt dans le cœur, elle veut ſe produire au-dehors & paſſer aux œuvres, & c'eſt ſelon toutes ces régles qu'elle doit agir. Du moment qu'elle eſt dans le cœur, elle veut glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la Religion; & c'eſt dans toutes ces obſervances qu'elle trouve la gloi-

re de Dieu, l'honneur de la Religion, l'édification du prochain. Enfin, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut acquérir des mérites, & s'enrichir pour l'éternité : & tout ce qu'une sainte ferveur vous inspire, ce sont autant de fonds qui doivent profiter au centuple, & autant de gages d'une éternelle béatitude. Aussi l'Eglise, éclairée & conduite par l'esprit de Dieu, outre ce culte intérieur qu'elle nous recommande & qu'elle suppose comme le principe & la base de toute vraie piété, a-t-elle cru devoir encore établir un culte extérieur, où la dévotion des fideles pût s'exercer & se nourrir. Voilà pourquoi elle a institué ses fêtes, ses cérémonies, ses assemblées, ses Offices, ses prieres publiques, ses abstinences, ses jeûnes: pratiques dont elle a tellement compris l'utilité & même la nécessité ; que de plusieurs, elle nous a fait des Commandements exprès, en nous exhortant à ne pas négliger les autres, quoiqu'elle ait bien voulu ne les pas ordonner avec la même rigueur. Rien donc n'est plus conforme à l'esprit de l'Eglise, ni par conséquent au divin Esprit qui la guide en tout, qu'une dévotion agissante & appliquée sans relâche à de pieuses observances, ou qu'une longue tradition autorise, ou que le zéle suggere selon le temps & les conjonctures.

Le monde est merveilleux dans ses idées, & prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde le moins profane, & en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, & en cela l'on a raison; mais cette dévotion solide, on voudroit la renfermer toute dans le cœur : pourquoi ? Parce qu'on voudroit être dévot, & ne se contraindre en rien, ni se faire aucune violence ; parce qu'on voudroit être dévot, & consumer inutilement les journées dans une molle oisiveté & dans une indolence paresseuse ; parce qu'on voudroit être dévot, & vivre en toutes choses selon son gré, & dans une entiere liberté.

Car

Car ces exercices propres d'une vie spirituelle & dévote, ont leurs difficultés & leur sujettion. Il y en a qui mortifient la chair & qui soumettent les sens à des œuvres de pénitence, dont ils ont un éloignement naturel. Il y en a qui attachent l'esprit, qui l'appliquent à d'utiles réflexions, & l'empêchent de se distraire en de vaines pensées où il aime à se dissiper. D'autres captivent la volonté, réprimen t ses desirs trop vifs & trop précipités, & toute indocile qu'elle est, la tiennent sous le joug & dans la dépendance. D'autres reglent les actions de chaque jour; les fixent à des temps précis, & leur donnent un arrangement aussi invariable qu'il peut être dans la situation présente. Chacun porte avec soi sa gêne, sa peine, son dégoût. Or, voilà ce qui rebute, & à quoi l'on se répugne.

Mais dans le fond, qu'est-ce que toutes ces méthodes, que toutes ces pratiques? Ne sont-ce pas des minuties? Des minuties! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu, & entretiennent dans une sainte union avec Dieu. Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres & les plus grands Saints les ont regardées comme les remparts & les appuis de la piété. Des minuties! mais ce sont ces prétendues minuties qui font le bon ordre d'une vie, & la bonne conduite d'une ame. Des minuties! mais c'est dans ses prétendues minuties que toutes les vertus, par des actes réitérés & réglés, s'accroissent & se perfectionnent. Des minuties! mais c'est à ces prétendues minuties que Dieu a promis son Royaume, puisqu'il l'a promis pour un verre d'eau donné en son Nom.

En vérité, les mondains ont bonne grace de rejetter avec tant de mépris ce qu'ils appellent en matiere de dévotion minuties & petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes dans l'usage du monde descendre à tant d'autres petits soins & d'autres minuties, pour se rendre agréables à un Prince,

à un Grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner. Ils ont bonne grace de traiter de bagatelle ce qui concerne le service de Dieu, lorsque les moindres choses leur paroissent importantes à l'égard d'un Souverain, d'un Roi de la terre, dont ils recherchent la faveur, & à qui ils font si assidument leur cour. Qu'ils en jugent comme il leur plaira : dès qu'il sera question du Dieu que j'adore, & des hommages que je lui dois, je ne tiendrai rien au-dessous de moi ; mais tout me deviendra respectable & vénérable. Ils riront de ma foiblesse, & j'aurai pitié de leur aveuglement.

Simplicité évangélique, préférable dans la Dévotion à toutes les connoissances humaines.

J'Entends une bonne ame qui me parle de Dieu, & qui m'expose les sentiments que Dieu lui donne à la Communion, à l'Oraison, dans son travail & ses occupations ordinaires. Je suis surpris, en l'écoutant, de la maniere dont elle s'explique. Quel feu anime ses paroles ! quelle onction les accompagne ! Elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête ; elle s'exprime en des termes, qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, des Mysteres de Dieu, de ses miséricordes, de ses Jugements, des voies de sa Providence, de sa conduite à l'égard des Elus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, & je l'admire d'autant plus, que la personne qui me tient ce langage si relevé & si sublime, n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle Ecole s'est-elle fait instruire? quels Maîtres a-t-elle consultés ? quels Livres a-t-elle lus ? Et ne pourrois-je pas avec toute la proportion convenable lui appliquer ce qu'on disoit de Jesus-Christ : *où & comment a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ?*

N'eſt-ce pas le fils d'un artiſan? (MATTH. c. 13. 55.)

Ah ! mon Dieu, il n'y a point eu pour cette ame d'autre Maître que vous-même, & que votre eſprit. Il n'y a point eu pour elle d'autre école que la priere, où elle vous a ouvert ſon cœur avec ſimplicité & avec humilité. Il ne lui a point fallu d'autres Livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuſe du Crucifix, qu'une continuelle attention à votre préſence, qu'une dévote fréquentation de vos Myſteres ſacrés, qu'une pratique fidelle de ſes devoirs, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, & qu'un deſir ſincere de les accomplir. Voilà par où elle s'eſt formée : ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il eſt poſſible à la foibleſſe humaine, que votre grace la formât, l'éclairât, l'élevât.

Auſſi eſt-ce à ces ames ſimples comme la colombe, & humbles comme les enfants, à ces ames pures, droites & ingénues, que Dieu communique, avec plus d'abondance ces lumieres. C'eſt avec elles qu'il aime à converſer. Il leur parle au cœur, & cette ſcience du cœur, cette ſcience de ſentiment, cette ſcience d'épreuve & d'expérience qu'il leur fait acquérir, eſt infiniment au-deſſus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos ſpéculations & toute notre Théologie.

Que je m'adreſſe à quelqu'un de nos Savants, & que je le faſſe raiſonner ſur ce que nous appellons vie ſpirituelle, vie de l'ame, vie cachée en Jeſus-Chriſt & en Dieu. Que me dira-t-il ? Peut-être avec toute ſon habilité le verrai-je tarir au bout de quelques paroles, & ſera-t-il obligé de confeſſer, que là-deſſus il n'en ſait pas davantage ; ou s'il veut s'étendre ſur cette matiere, il m'étalera de beaux principes & de belles maximes, mais dont je m'apperceverai bientôt qu'il n'a qu'une connoiſſance vague & ſuperficielle. Dans ſes raiſonnements, je pourrai remarquer beaucoup de doctrine, beaucoup d'eſprit, & cependant j'en

ſerai peu touché, parce que le cœur n'y aura point de part. Deux ou trois mots, qui partiroient du cœur, m'en feroient plus comprendre & plus ſentir que tous ſes diſcours. Je concluerai donc avec le ſaint Roi David : *heureux ceux à qui vous enſeignez vous-mêmes vos voies, ô mon Dieu !* (Ps. 93. 21.) Tout dépourvus qu'ils peuvent être d'ailleurs des talents & des dons de la nature, *vous rendrez leurs langues diſertes & éloquentes.* (Sap. c. 10. 21.) A quoi j'ajouterai, comme Saint Auguſtin : *hélas ! les ignorants s'avancent, ſe ſanctifient, emportent le Ciel ; & nous avec toute notre étude & tout notre ſavoir, nous reſtons aux derniers rangs du Royaume de Dieu, & ſouvent même nous nous mettons en danger de tomber dans l'abîme éternel.*

Mais n'y a-t-il pas eu de Saints & de très-grands Saints parmi les Savants ? Je ſais qu'il y en a eu, & c'eſt Saint Paul lui-même qui nous apprend que Dieu a établi dans ſon Egliſe, non ſeulement des Apôtres & des Prophêtes, mais des Docteurs qui l'ont éclairée, & qui en l'éclairant, ſont parvenus à la plus haute ſainteté. Donnons à leur vaſte & profonde érudition toute la louange qui lui eſt due : mais du reſte, gardons-nous de croire que ce fut là ce qui les entretenoit dans une union ſi intime avec Dieu. Quand il s'agiſſoit de traiter avec ce ſouverain Maître & d'aller à lui, ils dépoſoient, pour ainſi dire, toute leur ſcience ; & bien loin de l'appeller à leur ſecours, ils en éloignoient toute idée, & craignoient que par un ſouvenir, même involontaire, elle ne troublât les divines opérations de la Grace. Tout ce qu'ils ſavoient alors, c'étoit d'adorer avec tremblement, de s'abaiſſer ſous la main toute-puiſſante du Seigneur, de s'anéantir en préſence de cette redoutable Majeſté, de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer. Ils n'avoient beſoin pour cela, ni d'un génie ſublime, ni d'un travail aſſidu, ni de curieuſes recherches, ni de

pensées ingénieuses & subtiles ; mais il ne leur falloit qu'une simple considération, qu'une foi vive, qu'un cœur droit. Ainsi, tout savants qu'ils étoient, ils conservoient devant Dieu & dans les choses de Dieu, toute sa simplicité évangélique. Quoique savants, ils n'étoient point de ces prudents & de ces sages à qui le Pere céleste, suivant la parole du Fils de Dieu, a caché ses adorables Mysteres ; mais ils étoient du nombre de ces petits à qui Jesus Christ donnoit un accès si facile auprès de sa personne, & qu'il a spécialement déclarés héritiers du Royaume de Dieu.

Voilà comment ils approchoient de Dieu, remplis du même sentiment que le Prophète Jérémie, lorsqu'il s'écrioit: *De quoi suis-je capable, Seigneur, & que puis-je ! je ne suis qu'un enfant, & à peine puis-je prononcer une syllabe.* (Jérém. c. 1. 6.) Mais il me semble que Dieu leur répondoit intérieurement à chacun, comme à son Prophète : *non, ne dites point que vous ne savez rien, & que vous n'êtes qu'un enfant.* Parce que vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes ; que je vous attacherai à moi, & que je m'attacherai à vous ; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers ; que je vous révélerai les secrets de ma sagesse, & que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer. Car c'est aux petits & aux plus petits que ces faveurs sont réservées.

Soyons de ce nombre favori, & consolons-nous si nous sommes privés de certains mérites personnels & de certaines qualités qui brillent aux yeux des hommes. La science, sans la charité, peut-être plus nuisible, qu'utile à un Savant, parce qu'elle enfle ; mais la charité sans la science peut seule nous suffire pour notre propre sanctification, parce que de son fond & par elle-même, elle édifie. Or, cette charité si sainte & si sanctifiante, nous pouvons l'avoir sans être pourvus

de grands talents naturels, ni de grandes connoissances. Nous pouvons même dans l'état de cette enfance spirituelle l'avoir plus aisément & la conserver plus sûrement, puisque nous sommes moins exposés à la présomption de l'orgueil & moins sujets à nous évanouir dans nos pensées. *Voyez, mes Freres*, disoit l'Apôtre aux Corinthiens, (1. COR. c. 1. 26.) *quelle est votre vocation : il n'y en a pas eu beaucoup parmi vous qui fussent sages parmi la chair, ou puissants, ou nobles ; mais ce qui passe pour insensé devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages, & ce qui est foible & méprisable devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort & de plus grand, afin*, conclut le Docteur des Gentils, *que nul homme n'ait de quoi se glorifier*, s'attribuant à soi-même ce qui ne vient que de Dieu, & qui n'appartient qu'à Dieu. Un homme versé dans les Sciences ou divines ou humaines, a plus lieu de craindre qu'une secrette complaisance ne lui fasse dérober à Dieu la gloire de certaines lumieres, de certaines vues, de certaines dispositions de l'ame, dont la grace est l'unique principe. Quoi qu'il en soit, suivons l'avis du Sage : *cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur.* (SAP. c. 1. 2.) Apprenons à l'aimer, à lui obéir, à le servir, à nous sauver : voilà ce qu'il nous importe souverainement de savoir. Voilà *tout l'homme*, selon le terme de l'Ecriture, & par conséquent voilà la grande science de l'homme, & où toute autre science doit se réduire.

Défauts à éviter dans la Dévotion, & fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer.

QUe la nature est adroite, & qu'elle sait bien ménager ses intérêts ! Elle les trouve partout, & jusques dans les choses qui paroissent les plus opposées. Nous pensons à nous défaire

d'une passion : que fait la nature ? En la place de cette passion, elle en substitue une autre toute contraire, mais qui est toujours passion, & par conséquent qui lui plaît & qui la flatte. On donne à l'orgueil, à l'envie de dominer & d'intriguer ; à l'impétuosité naturelle, à la malignité, à l'indolence & à l'oisiveté, ce qu'on ôte aux autres vices ; & delà divers caracteres de dévotion, plus aisés à remarquer qu'à corriger. Dévotion fastueuse & d'éclat, dévotion intriguante & dominante, dévotion inquiette & empressée, dévotion zélée pour autrui sans l'être pour soi, dévotion de naturel & d'intérêt, dévotion douce & commode.

1. Dévotion fastueuse & d'éclat ; car on aime l'éclat jusques dans la retraite, jusques dans la pénitence, jusques dans les plus saints exercices & dans les œuvres, même les plus humiliantes. Celle-ci peut-être, ni celle là ne se seroient pas retirées du monde, si elles ne l'avoient fait avec éclat ; & si cet éclat ne les eut soutenues. Et depuis qu'elles ont renoncé au monde & embrassé la dévotion, peut-être ne se rendroient-elles point si assidues au soin des pauvres ou au soin des prisonniers, si elles ne le faisoient avec le même éclat, & si dans ce même éclat elles n'avoient le même soutien. Bien d'autres exemples pourroient vérifier ce que je dis. On s'emploie à des établissements nouveaux, qui paroissent & qui font bruit dans le monde. On y contribue de tout son pouvoir, & l'on fournit amplement à la dépense. De relever les anciens qui tombent, & d'y travailler avec la même ardeur & la même libéralité, ce ne seroit pas peut-être une œuvre moins méritoire devant Dieu, ni moins agréable à ses yeux ; mais elle seroit plus obscure, & l'on n'auroit point le nom d'Instituteur ou d'Institutrice. Or, cet attrait manquant, il n'est que trop naturel & que trop ordinaire qu'on porte ailleurs ses gratifications, & qu'on se laisse attirer par l'éclat de la nouveauté.

Mais dit-on, cet éclat sert à édifier le prochain. Sur cela, je conviens que l'éclat alors seroit bon, si l'on n'y recherchoit que l'édification publique; mais il est fort à craindre qu'on ne s'y cherche encore plus soi-même. Eh quoi! faut-il donc quitter toutes ces bonnes œuvres? Non, retenez-les toutes, quant à l'action; mais étudiez-vous à en rectifier l'intention.

2. Dévotion intriguante & dominante. En cessant d'intriguer dans le monde & d'y vouloir dominer, on veut intriguer & dominer dans le parti de la dévotion. Car il y a dans la dévotion même différents partis; & s'il n'y en avoit point, & que l'uniformité des sentiments fût entiere, sans dispute, sans contestation, sans occasion de remuer, de s'ingérer en mille affaires & mille menées, il est à croire que bien des personnes, surtout parmi le sexe, n'auroient jamais été dévotes, ni voulu l'être. Le crédit qu'on a dans une secte dont on devient, ou le Chef, ou l'un des principaux Agens; l'empire qu'on exerce sur les esprits qu'on a su prévenir en sa faveur, & qui prennent aveuglément les impressions qu'on leur donne, l'autorité avec laquelle on les gouverne & on les fait entrer dans toutes ses vues & toutes ses pratiques; le plaisir flatteur d'être l'ame des assemblées, des délibérations de tous les conseils & de toutes les résolutions, le seul plaisir même d'avoir quelque part à tout cela, & d'y être compté pour quelque chose: voilà ce qui touche un cœur vain & amateur de la domination. Voilà son objet: tout le reste n'est proprement que l'accessoire & qu'une spécieuse apparence.

2. Dévotion inquiette & empressée. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez & vous vous mettez en peine de bien des choses*, (Luc. c. 10. 41.) disoit le Sauveur du monde à cette sœur de Magdelaine, voyant qu'elle s'embarrassoit de trop de soins pour le recevoir dans sa maison, & pour lui témoigner son respect. C'étoit sans doute une

bonne œuvre qu'elle faisoit, puisqu'il s'agissoit du Fils de Dieu ; mais dans toutes nos œuvres, & particuliérement dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut gueres s'accorder avec une ardeur si vive & si précipitée. Car dans les choses de Dieu, comme par tout ailleurs, il y a de ces vivacités & de ces empressements qu'il faut modérer. C'est le caractere de certains esprits, qui n'entreprennent, ni ne font presque jamais rien d'un sens rassis & avec tranquillité : de sorte qu'on les voit dans un mouvement perpétuel ; & que pour quelques démarches qui suffiroient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir en cela avec plus de mérite devant Dieu ; mais souvent, sans qu'ils l'apperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament, & quelquefois même une secrette complaisance au fond de l'ame. Car toutes ces manieres & toutes ces agitations extérieures ont je ne sais quel air d'importance, dont le cœur se laisse aisémene flatter. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils, & *malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* (Jérém. c. 48, 10.) Je l'avoue, & je le dis aussi-bien qu'eux ; mais sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Eh ! pourrois-je leur demander, que prétendez-vous, en vous laissant ainsi distraire, & perdant par toutes vos précipitations & tous vos troubles la présence de Dieu ? Vous le cherchez hors de vous, & vous le quittez au-dedans de vous-même.

4. Dévotion zélée, mais fort zélée pour autrui & très peu pour soi. Depuis que telle femme a levé l'étendart de la dévotion, il semble qu'elle soit devenue impeccable, & que tous les autres soient des pecheurs remplis de défauts. Elle donnera dans un jour cent avis, & dans toute une année elle n'en voudra pas recevoir un seul. Quoi qu'il en soit, nous avons du zéle & le zéle le plus

ardent ; mais sur quoi ? Sur quelques abus assez légers que nous remarquons, où que nous nous figurons dans des subalternes, & dans des états qui dépendent de nous. Voilà ce qui nous occupe, sans que jamais nous nous occupions des véritables abus de notre état, dont nous ne sommes pas exempts, & qui quelquefois sont énormes. Cependant on inquiette des gens, on les fatigue, on va même jusqu'à les accabler. Le Prophète disoit, *mon zéle me dévore* : mais combien de prétendus zélateurs ou zélatrices pourroient dire : *mon zéle au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres.* (PSAL. 68. 10.)

5. Dévotion de naturel, d'inclination, d'intérêt. Le vrai caractere de la piété est d'accommoder nos inclinations & nos desirs à la dévotion ; mais l'illusion la plus commune, & le désordre presque universel, est de vouloir au contraire accommoder la dévotion à tous nos desirs & à toutes nos inclinations. Delà vient que la dévotion se transfigure en toutes sortes de formes ; mais sur-tout à la Cour où elle prend toutes les qualités de la Cour. La Cour ; (ce que je ne prétends pas néanmoins être une régle générale) la Cour est le séjour de l'ambition : la dévotion y devient ambitieuse. La Cour est le séjour de la politique : la dévotion y devient artificieuse & politique. La Cour est le séjour de l'hypocrisie & de la dissimulation : la dévotion y devient dissimulée & cachée. La Cour est le séjour de la médisance : la dévotion y devient critique à l'excès & médisante. Ainsi du reste. La raison de ceci est, que dans la dévotion même il y a toujours, si l'on n'use d'une extrême vigilance, quelque chose d'humain & un fond de notre nature corrompue, qui s'y glisse & qui agit imperceptiblement. On est pieux, ou l'on croit l'être ; mais on l'est selon ses vues ; mais on l'est selon ses avantages personnels & temporels ; mais on l'est selon l'air contagieux du monde que l'on respire sans cesse. C'est-à-dire,

qu'on l'eſt aſſez pour pouvoir en quelque maniere ſe porter témoignage à ſoi-même de l'être, & pour en avoir devant le monde la réputation; mais qu'on l'eſt trop peu pour avoir devant Dieu le mérite de l'être véritablement. Sainteté de Cour, ſainteté la plus éminente, quand elle eſt véritable, parce qu'elle a plus d'obſtacles à ſurmonter & plus de ſacrifices à faire; mais que ces ſacrifices ſont rares! & comme il faut pour cela s'immoler ſoi-même, que l'eſprit de la Cour trouve d'accommodements & de raiſons pour épargner la victime!

6. Dévotion douce, oiſive, commode. On dit, en ſe retirant des affaires du monde & ſe donnant à Dieu, pourquoi tant de mouvements & tant de ſoins? Tout cela me laſſe & m'importune. Je veux vivre déſormais en repos. Erreur; ce n'eſt point l'eſprit de piété; mais c'eſt un artifice de l'amour-propre, qui ſe cherche lui-même juſques dans les meilleurs deſſeins. Il veut par-tout avoir ſon compte & être à ſon aiſe: en quoi il nous trompe. La ſainteté de cette vie eſt dans le travail & dans la peine, comme celle de l'autre eſt dans la béatitude & dans la paix.

Que le libertinage inſtruit, auſſi bien que nous de ces égarements dans la dévotion & des autres, les condamne: nous ne nous en plaindrons point, & nous ne l'accuſerons point en cela d'injuſtice. Mais de quoi nous nous plaignons & avec raiſon, c'eſt que le libertin abuſe de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conſéquences générales au déſavantage de toutes les perſonnes vertueuſes & adonnées aux œuvres de piété. De quoi nous nous plaignons, c'eſt que le libertin prend delà ſujet de décrier la dévotion, de la traiter avec mépris, de l'expoſer à la riſée publique par de fades & de ſcandaleuſes plaiſanteries. De quoi nous nous plaignons, c'eſt que le libertin veuille delà ſe perſuader qu'il n'y a de vraie dévotion qu'en idée, & que ce n'eſt dans la pratique

qu'un dehors trompeur & un faux nom. De quoi nous nous plaignons, c'eſt que le libertin exagere tant les devoirs de la dévotion, & qu'il affecte de les porter au degré de perfection le plus éminent; afin que ne voyant preſque perſonne qui s'y éleve, il puiſſe s'autoriſer à conclure que tout ce qu'on appelle gens de bien, ne valent pas mieux la plupart, que le commun des hommes. De quoi nous nous plaignons, c'eſt que par là le libertin ôte en quelque ſorte aux Prédicateurs, & à tous les Miniſtres chargés de l'inſtruction des fideles, la liberté de s'expliquer publiquement ſur la dévotion, d'en preſcrire les régles, d'en découvrir les illuſions, de peur que les mondains n'empoiſonnent ce qu'ils entendent ſur cette matiere, & que leur malignité ne s'en prévale.

Cependant le monde penſera tout ce qu'il lui plaira, & il raillera tant qu'il voudra; nous parlerons avec diſcrétion, mais avec force, & nous ne déguiſerons point la vérité dont nous ſommes les dépoſitaires & les interprêtes. Nous imiterons notre divin Maître, qui n'uſa de nul ménagement à l'égard des Scribes & des Phariſiens, & qui tant de fois publia leurs hypocriſies & leurs vices les plus ſecrets. Nous exalterons la vertu, nous lui donnerons toute la louange qu'elle mérite, nous reconnoîtrons qu'elle n'eſt point bannie de la terre, & qu'elle regne encore dans l'Egliſe de Dieu: mais en même temps, pour ſon honneur & pour la réformation de ceux mêmes qui la profeſſent, nous ne craindrons point de marquer les altérations qu'on y fait. Nous démêlerons dans cet or ce qu'il y a de pur & tout ce qu'on y met d'alliage. Plaiſe au Ciel que nos leçons ſoient bien reçues & qu'on en profite: c'eſt notre intention; mais quiconque en ſera ſcandaliſé, qu'il s'impute à lui-même ſon ſcandale.

Alliance de la Piété & de la Grandeur.

QUelque opposé que semble être au Christianisme l'état des Grands, il y a une merveilleuse alliance entre la piété & la grandeur. Bien loin qu'elles soient incompatibles, elles se soutiennent mutuellement l'une & l'autre. De sorte que la piété sert à relever la grandeur, & que la grandeur sert à relever la piété.

I. La piété releve tout à la fois la grandeur, & devant Dieu, & devant les hommes; devant Dieu parce que la piété rend la grandeur chrétienne & sainte; devant les hommes, parce que la piété nous rend la grandeur singuliérement aimable & vénérable.

Grandeur chrétienne & sainte devant Dieu, par où? Par la piété, ainsi que je viens de le dire. Car que fait la piété dans un Grand, & comment le sanctifie-t-elle? Est-ce en le dépouillant de sa grandeur même? Est-ce en le faisant renoncer à tous les titres d'honneur dont il est revêtu? L'oblige-t-elle à céder ses droits, à se démettre de son autorité & de son pouvoir, à descendre de son rang & à se dégrader, à mener une vie privée & à se réduire dans une retraite obscure, sans pompe, sans éclat, sans nom? Il est vrai qu'il y a eu des Grands du monde, & même des Princes & des Rois que l'esprit de Dieu a portés jusques-là. Ils se sont retirés dans les solitudes & dans les cloîtres; & pour se mettre plus sûrement en garde contre la contagion du siecle, ou pour acquérir une ressemblance plus parfaite avec Jesus-Christ humilié & anéanti, il se sont cachés & ensevelis dans les ténebres. Mais si ces exemples sont dignes de notre admiration, ce n'est pas une conséquence que tous les Grands les doivent suivre, & qu'ils ne puissent autrement se sanctifier que par cette abdication volontaire, & ce renoncement à

l'état de distinction où la Providence les a élevés. S'il en étoit ainsi, il faudroit donc qu'il n'y eut dans le monde chrétien, ni Puissance séculiere, ni dignité, ni Magistrature, ni Principauté, ni Monarchie, puisqu'il seroit nécessaire de quitter tout cela & de se défaire de tout cela, pour pratiquer le Christianisme & pour s'y perfectionner. Système qui dérangeroit tout le plan de la sagesse divine, & qui renverseroit tout l'ordre qu'elle a établi. A ne point parler des saints Législateurs & des saints Rois qui ont vécu dans l'ancienne Loi & gouverné le peuple de Dieu, combien de Grands dans la Loi nouvelle, combien de Rois, sans déroger en rien de leur grandeur, sont parvenus, au milieu de la Cour, à la plus sublime sainteté, & ont mérité d'être honorés d'un culte public par toute l'Eglise.

Delà il s'ensuit qu'on peut être Grand selon le monde, demeurer dans la condition de Grand, vivre en Grand, & cependant marcher & s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Or voilà l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la piété. Elle fait remonter un Grand jusqu'au principe de sa grandeur & de toute grandeur humaine, qui est Dieu. Elle lui fait reconnoître avec l'Apôtre, & selon la maxime fondamentale de la Foi, que toute puissance vient de Dieu, & par conséquent que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grace de Dieu. D'où il conclut, par le raisonnement le plus juste & le plus sensible, que toute sa grandeur n'est donc qu'une grandeur subordonnée au souverain Maître de qui il l'a reçue. Que c'est une grandeur dépendante; & que bien loin qu'elle l'affranchisse des Loix divines, elle lui impose une obligation particuliere d'honorer d'un culte plus religieux, plus assidu, plus fervent, le suprême Auteur à qui il est redevable de son état & de tous les avantages temporels qui y sont attachés. Que ce n'est pas pour lui qu'elle lui a été donnée cette grandeur, & qu'il n'en

est que le dépositaire ; mais que chaque chose devant retourner à sa source, c'est à Dieu que l'hommage en est dû, & à ce Seigneur des Seigneurs qu'elle doit être référée par un usage tel qu'il le demande & tel qu'il le mérite.

Toutes ces pensées & bien d'autres que la piété ne manque point de suggérer, tiennent un Grand dans une attention continuelle sur lui-même, pour ne se laisser point éblouir de l'éclat qui l'environne, & ne se point évanouir dans ses idées; pour se maintenir toujours devant Dieu & à l'égard de Dieu dans des sentiments humbles & soumis, dans une dépendance volontaire & entiere, dans une obéissance pleine & parfaite; pour n'user jamais de sa puissance contre Dieu, en la faisant servir à satisfaire ses passions, son intérêt, son ambition, ses ressentiments & ses vengeances; mais au contraire, pour l'employer toujours selon les vues & le gré de Dieu, consultant Dieu dans tout ce qu'il entreprend, n'y envisageant que Dieu, & ne s'y proposant autre chose que d'être l'exécuteur de ses ordres, & le ministre de ses éternelles volontés; pour s'attacher avec d'autant plus de fidélité & plus de zéle au service de Dieu, qu'il se voit comblé plus libéralement & plus abondamment de ses dons; pour lui rendre tous les devoirs de Religion, d'adoration, de reconnoissance & de dévotion que l'Eglise de Dieu exige de chaque fidele, ne manquant à nulles observances, ne se dispensant d'aucune pratique, y en ajoutant même de propres & de personnelles; en un mot, rempliſſant toute justice, & n'écoutant là-dessus ni respect du monde, ni inclination ou répugnance de la nature. Qui peut douter qu'un Grand de ce caractere ne soit spécialement agréable à Dieu? C'est-à-dire, qui peut douter qu'il ne soit vraiment grand aux yeux de Dieu, puisque la vraie grandeur est de plaire à Dieu, & que rien ne doit plaire davantage à Dieu, que la grandeur, mê-

me temporelle, ainsi appliquée à le glorifier & toute dévouée à son honneur? Voilà par où David devint un objet de complaisance pour Dieu, & un Prince selon le cœur de Dieu. C'est ce qui consacra toutes ses entreprises & toutes ses victoires. C'est ce qui en fit tout le mérite & tout le prix.

Grandeur singuliérement aimable & vénérable devant les hommes, autre effet de la piété dans un Grand. Il est certain que la vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est toujours digne de notre estime & de nos respects; mais il faut convenir, dit Saint Bernard, que par une grace & un don particulier elle plaît sur-tout dans les Nobles. D'où vient cela? On pourroit dire, qu'étant beaucoup plus rare dans les Grands, elle paroît par-là même beaucoup plus estimable. On pourroit ajouter, qu'ayant dans les Grands beaucoup plus d'efforts à faire pour soutenir, & plus de difficultés à vaincre, elle les rend aussi beaucoup plus recommandables, par les obstacles même qu'ils surmontent, & par les victoires qu'ils remportent. Mais sans m'arrêter à ces raisons ni à toutes les autres, voici, ce me semble, la plus essentielle; c'est que la piété corrige dans un Grand les défauts les plus ordinaires, par où la grandeur devient communément odieuse & mépriſable, & qu'au contraire elle lui donne les qualités les plus capables de gagner les cœurs & des les prévenir en sa faveur.

En effet, ce qui nous indispose à l'égard des Grands, & ce qui nous porte le plus souvent contr'eux aux murmures & aux mépris, ce sont leurs hauteurs & leurs fierté, ce sont leurs airs dédaigneux & mépriſants, ce sont leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leur manieres, où brusques & rebutantes, ou trop impérieuses & trop dominantes. Ce sont encore bien plus leurs tyrannies & leurs duretés, quand par l'abus le plus énorme du pouvoir dont ils ont été revêtus, ils tiennent dans l'oppression

des hommes comme eux, & leur font sentir sans ménagement tout le poids de leur grandeur; quand par l'indifférence la plus mortelle, uniquement attentifs à ce qui les touche, & renonçant à tous les sentiments de la charité, ils voient d'un œil tranquille & sans nulle compassion, des miseres dont assez ordinairement ils sont eux-mêmes auteurs; quand par une monstreuse ingratitude, ils laissent sans récompense les services les plus importants, & oublient des gens qui se sont immolés & qui s'immolent sans cesse pour leurs intérêts. Ce sont leurs injustices, leurs violences, leurs concussions, & si je puis user de ce terme, leurs brigandages, soit connus & publics, (car souvent même ils ne s'en cachent pas) soit particuliers & plus secrets, mais qui ne causent pas moins de dommage, & ne donnent pas moins à souffrir. Ce sont les désordres de leur vie, leurs débauches, leurs excès, leur irréligion, tous les vices où ils s'abandonnent avec d'autant plus de libetté, que c'est avec plus d'impunité. Voilà, tout Grands qu'ils sont, ou par la naissance, ou par la faveur, ce qui les rabaisse infiniment dans les esprits, & ce qui les avilit. On respecte dans eux leur caractere. On redoute leur puissance. On leur rend les hommages qu'on ne peut leur refuser, ni selon les loix du monde, ni selon la Loi de Dieu; mais leurs personnes, comment les regarde-t-on? Et tandis qu'au-dehors on les honore, qu'elle estime en fait-on dans le cœur, & quelles idées en conçoit-on? S'ils en étoient instruits, il faudroit qu'ils fussent bien insensibles, pour n'en être pas pénétrés jusques dans le fond de l'ame.

Or la piété retranche tout cela, réforme tout cela, change tout cela. En faisant de la grandeur, une grandeur chrétienne, elle en fait une grandeur aimable & vénérable: comment? Parce qu'elle en fait une grandeur modeste & humble, qui, sans abandonner ses droits, ni oublier ses prérogatives, du reste ne s'énorgueillit point, ne s'enfle

point, ne se laisse point infatuer d'elle-même, qui n'offense personne, ne choque personne, ne s'éloigne de personne; qui tout au contraire se rend affable à l'égard de tout le monde, prévenante, honnête, douce, condescendante. Parce qu'elle en fait une grandeur officieuse & charitable, qui se plaît à obliger; qui volontiers s'emploie pour les petits, pour les pauvres, pour les affligés; qui compatit à leurs maux, & prend soin, autant qu'il lui est possible, de les soulager; qui se communique, se familiarise, pardonne aisément, récompense abondamment, répand libéralement ses dons, & pense plus en quelque maniere aux autres qu'à soi-même. Parce qu'elle en fait une grandeur sage, droite & juste; vraie dans ses paroles, fidelle dans ses promesses, équitable dans ses jugements; n'écoutant que la raison, & la suivant en tout sans nul égard; prenant le parti de l'innocence, soutenant la veuve & l'orphelin, rendant à chacun ce qui appartient, & aimant mieux en bien des rencontres se relâcher de certains intérêts & de certaines prétentions, que de se mettre au hazard de faire tort à qui que ce soit, & de profiter de ses dépouilles. Parce qu'elle en fait une grandeur réglée de toute sa conduite & irréprochable dans ses mœurs; tellement adonnée aux devoirs de la Religion, qu'elle ne manque à aucun devoir du monde; ennemie du libertinage, zélée pour le bon ordre, commençant par s'y soumettre elle-même, & donnant l'exemple à ceux qu'elle y veut réduire, ou qu'elle travaille à y maintenir.

Supposons un Grand en de telles dispositions, & agissant de telle sorte, en toutes choses: est-il un homme plus respecté? Du moins, est-il un homme plus respectable? Peut-on se défendre de l'estimer, de l'admirer, de l'aimer? Qu'il ait quelques ennemis secrets, qu'il ait des concurrents & des envieux: ses ennemis mêmes, ses envieux & ses concurrents seront forcés dans le

cœur de lui rendre la justice qui lui est due. Quoi qu'il en soit, & quoi qu'ils en pensent, tout le public se déclarera en sa faveur ; & c'est à son égard que se vérifiera ce que le Saint-Esprit a dit en particulier d'un homme désintéressé : *quel est celui-là ? Nous le comblerons d'éloges ; car sa vie est un perpétuel miracle.* (Eccl. c. 31. 9.) Mais, dira-t on, ne voit-on pas quelquefois de ces Grands que la piété rend importuns, difficiles, chagrins, bizarres, farouches, & par-là même insupportables & méprisables ? erreur. Je dis erreur : non pas que je ne convienne de toutes leurs bizarreries, & de tous les travers où ils donnent ; mais erreur, si l'on attribue tout cela à la piété. Car il faut bien distinguer ce qui vient d'eux-mêmes, & ce qui vient de la piété qu'ils professent. Une parfaite piété, bien loin de nous porter à tous ces écarts, nous en garantit, ou nous en retire ; & delà il faut conclure que le principe du mal, c'est qu'ils n'ont encore qu'une piété très-défectueuse. Autant qu'ils la perfectionneront, autant elle les perfectionnera eux-mêmes ; & plus elle les perfectionnera en corrigeant les défauts personnels qu'on leur reproche, & leur faisant acquérir les vertus contraires, plus elle donnera de lustre à leur grandeur & les rendra recommandables.

II. Comme la piété relève la grandeur, on peut dire aussi que la grandeur, par un heureux retour, sert infiniment à relever la piété, & cela en plus d'une maniere ; parce que la grandeur met en crédit la piété ; parce que la grandeur a plus de pouvoir pour bannir le vice, & que par la force de ces exemples elle engage plus de monde dans le parti de la piété ; parce que la grandeur, par l'édification qu'elle donne, détruit le plus puissant obstacle que la piété ait à combattre, qui est le respect humain ; par ce que la grandeur fournit à la piété de plus importants sujets, & des occasions plus éclatantes de s'exercer, & de signaler sa religion & son zéle.

même, comme étant de lui-même, il fait au reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrette joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue ; de ne s'être pas écarté des régles les plus exactes de la probité & de la justice, & de n'être redevable de son élévation & de sa fortune, ni à la fraude, ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une ame basse & servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospere dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité & jusques dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, & un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi & ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis, si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, & de se voir privé du fruit de ses fourberies, & d'en porter le crime dans le cœur, & d'en être responsable à la justice du Ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, & de ne chercher jamais d'estime des hommes par un sentiment d'orgueil & par une vaine ostentation, le Christianisme après tout ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité & la droiture dans la conduite. Or, ce qui nous fait cette bonne réputation, qu'il nous est permis jusqu'à certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu ; il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison ; & pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats ; mais du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens, ni si perdu de vie & de mœurs, qui n'estime au fond de l'ame, & ne respecte un homme qu'il

fait être fidele à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout & déterminé par son devoir. Ce caractere, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, & l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'éleve quelquefois contre cette régularité & cette exactitude, quand elles nous sont contraires & qu'elles s'opposent à nos prétentions & à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudroit que cet homme ne fût point si rigide observateur des régles qui lui sont prescrites, & qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austere dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité; mais on a beau parler & déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme & courageuse. On en est édifié soi-même, après que le feu de la passion s'est ralenti, & que l'on est revenu du trouble & de l'émotion où l'on étoit. Voilà un honnête homme, dit-on; voilà un plus honnête homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, & c'est là ce qui accrédite la piété, parce que c'est là ce qui en fait la vérité & la sainteté. Au contraire, si c'étoit un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir, & qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vînt à s'en appercevoir, son crédit tomberoit tout-à-coup, & l'on perdroit infiniment de l'estime qu'on avoit conçue de lui. En vain dans ses paroles tiendroit-il les discours les plus édifiants; en vain dans la pratique s'emploieroit-il aux exercices de la plus haute perfection: on n'écouteroit rien de tous ses discours; & toute ses vertus deviendroient suspectes. Il feroit des miracles, qu'on mépriseroit également, & ses miracles, & sa personne; car on en reviendroit toujours à ce devoir dont il se seroit écarté, & on jugeroit par-là de tout le reste.

mes de l'Evangile & selon les regles de la Foi, si les Grands se déclaroient hautement pour la piété. Les mondains & les libertins auroient beau parler & railler, cet exemple, sans de longs raisonnements, seroit une réponse courte & toujours présente à toutes leurs railleries & à tous leurs discours. S'il y avoit même alors quelque chose à craindre, ce n'est pas que le respect du monde pervetti & corrompu nous arrêtât; mais c'est qu'une autre sorte de respect humain tout contraire, & que la seule envie de plaire à un Grand, ne nous portât à une piété hypocrite, & ne nous fit affecter de faux dehors. Tant il est certain que tout cede à l'exemple des Grands; & tant ils sont coupables, quand ils ne font pas servir l'empire qu'ils ont sur l'esprit, à confondre le libertinage, & à mettre la piété en état d'agir ouvertement & de se montrer avec assurance.

Enfin, par une derniere prérogative & un privilege qui lui sont propres, c'est la grandeur qui fournit à la piété plus d'occasions & plus de moyens d'entreprendre de grandes choses, & de les exécuter pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, & pour l'avancement de la Religion. Car plus un homme est élevé selon le monde, plus il peut s'employer utilement selon Dieu, & faire de bonnes œuvres. Par exemple, que ne peut point faire un Seigneur dans toutes ses terres? Que ne peut point faire un Chef de Justice dans tout son ressort, ou un Commandant dans toute une Province? Que ne peut point faire un Roi dans toute l'étendue de ses Etats? Comment Saint Louis fit-il de si beaux établissements, porta-t-il des Loix si salutaires, donna-t-il de si saints Edits, forma-t-il des Armées & les conduisit-il contre les ennemis de la Foi? C'est que dans sa personne la piété se trouvoit soutenue de la grandeur. S'il eût été moins puissant, & qu'il se fût trouvé réduit à une condition médiocre, il n'eût pu dans la pratique & dans les effets porter si loin sa charité, son zéle, son déta-

chement, ſon équité inviolable, ſa généroſité toute chrétienne, ſa patience, ſon humilité, bien d'autres vertus. Heureux d'avoir ſu dans ſa grandeur même s'élever à un ſi haut point de ſainteté !

Voilà par proportion quel ſeroit le bonheur de tous les Grands, s'ils ſavoient uſer, comme ils le doivent, de leur grandeur. Mais leur malheur eſt de ne vouloir être Grands que pour leur élévation temporelle, & de ſe perſuader preſque que la grandeur eſt un titre qui les affranchit des Loix du Chriſtianiſme. La louange que donne l'Ecriture à un Grand, c'eſt *d'avoir pu faire le mal, & de ne l'avoir pas fait* : (Eccl. c. 31. 10.) mais par une régle à-peu-près ſemblable, ce qui condamne la plupart des Grands, & ce qui leur ſera reproché au Jugement de Dieu, c'eſt d'avoir pu faire le bien & le plus grand bien, & d'avoir omis de le faire.

Penſées diverſes ſur la Dévotion.

§. POurquoi la vraie dévotion eſt-elle ſi peu connue, & pourquoi au contraire connoît-on ſi bien la fauſſe ? C'eſt que la vraie dévotion ſe cache, parce qu'elle eſt humble : au lieu que la fauſſe aime à ſe montrer & à ſe diſtinguer. Je ne dis pas qu'elle aime à ſe montrer ni à ſe faire connoître comme fauſſe. Bien loin de cela, elle prend tous les dehors de la vraie; mais elle a beau faire, plus elle ſe montre, plus on en découvre la fauſſeté. Voilà d'où vient que le monde juge communément très-mal de la dévotion. Car il n'en juge que par ceux qui ont l'éclat, qui en ont le nom, la réputation : or, ce n'eſt pas toujours par ceux-là qu'on en peut former un jugement favorable & avantageux. Pour mettre la dévotion en crédit, il faudroit que la fauſſe demeurât dans les ténebres, & que la vraie, perçant le voile de ſon humilité, parût au grand jour.

§. Si les libertins pouvoient être témoins de ce qui ſe paſſe en certaines ames ſolidement chré-

tiennes & pieuſes ; s'ils voyoient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs ſentiments, la délicateſſe de leur conſcience ; s'ils ſavoient quelle eſt leur charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur deſintéreſſement, ils auroient peine à le comprendre ; ils en ſeroient étonnés, touchés, charmés ; & bien loin de s'attacher, comme ils font, à tourner la piété en ridicule, ils en reſpecteroient même juſques dans la fauſſe les apparences, de peur de ſe tromper dans la vraie.

§. Nous cherchons en tout le plaiſir, & nous le voulons trouver juſques dans le Service de Dieu & dans la piété. Ce ſentiment, dit Saint Chryſoſtôme, eſt bien indigne d'un Chrétien ; mais tout indigne qu'il eſt, Dieu, par une admirable condeſcendance, n'a point refuſé de s'accommoder à notre foibleſſe, & c'eſt ce que nous montre l'exemple des Saints. Dès cette vie, quelles douceurs, quelles délices intérieures les Saints n'ont-ils pas goûtées ? Peut-être ne les concevons-nous pas, parce que nous ne nous ſommes jamais mis en état de les goûter comme eux ; mais les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, & que nous ne pouvons déſavouer, ſont ſur cela des témoignages irréprochables & convainquants. Pendant que les réprouvés dant l'enfer, ainſi que l'Ecriture nous l'apprend, proteſtent & proteſteront éternellement qu'ils *ſe ſont laſſés dans le chemin de l'iniquité* : (SAP. c. 5. 7.) pendant que tant de mondains ſur la terre nous aſſurent encore tous les jours, & nous prennent à témoins, qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble & affliction d'eſprit : que nous ont dit au contraire mille fois les ſerviteurs de Dieu ? Que nous diſent-ils ſans ceſſe de leur état ? Ils n'ont tous là-deſſus qu'une voix commune & qu'un même langage, pour nous faire entendre qu'ils ont trouvé dans Dieu une ſource inépuiſable de conſolations, & de conſolations les plus ſenſibles : que Dieu leur tient lieu de toutes choſes ; & qu'un

moment

moment qu'ils passent auprès de lui, leur est incomparablement plus doux que des années entieres au milieu de tous les divertissements & de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper ? Mais quel intérêt les y porteroit ? Se trompent-ils eux-mêmes ? Mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur.

§. Dès que les Juifs commencerent à manger des fruits de cette terre abondante où ils entrerent en sortant du désert, la manne, qui les avoit jusques-là nourris, ne tomba plus du Ciel, & tant qu'une ame est attachée aux plaisirs des sens & aux douceurs de la vie présente, en vain espere-t-elle goûter jamais ces douceurs & ces consolations divines. C'est une nécessité de renoncer à l'un ou à l'autre. Voulons-nous que Dieu nous soit comme une manne, où nous trouvions toutes sortes de goûts ? Il faut que le monde nous soit comme un désert.

§. Trois ou quatre communions par semaine, & pas un point retranché ni de son extrême délicatesse & de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit ; deux heures d'oraison par jour, & pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers ; enfin beaucoup d'œuvres saintes & de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la Religion & à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice & aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité & à ses devoirs les plus indispensables : voilà ce que je ne puis approuver, & ce que jamais nul homme, comme moi, n'approuvera. Mais les prieres, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes ? Oui sans doute, elles le sont, & c'est justement ce qui nous condamne,

qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs.

§. Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, & je vous y exhorte même très-fortement; mais avant que d'être dévot, je veux que vous soyez Chrétien. Du Christianisme à la dévotion, c'est l'ordre naturel; mais le renversement & l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le Christianisme. Pour en donner un exemple: en matiere d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, ou fait souvent par dévotion, tout ce que les libertins & les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, & l'on croit rendre par-là service à Dieu; si dans la suite il en vient quelque scrupule, on se contente pour toute réparation, de dire dévotement: n'y pensons plus, & n'en parlons plus; je mets tout cela au pied du Crucifix. Mais il y faudroit penser, mais il en faudroit parler, mais il y faudroit remédier; & ce seroit là, non seulement la perfection, mais le fond du Christianisme & de la Religion.

§. Vouloir accorder tout le luxe & tout le badinage du monde avec la dévotion, cela n'est pas sans exemple; mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Eh! ces parures peu modestes, ces manieres si libres, si enjouées, si familieres, les peut-on même accorder avec la réputation?

§. Beaucoup de Directeurs de consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les ames dévotes, ou presque toutes, ne veuillent avoir un Directeur, mais un Directeur à leur mode & qui les conduise selon leur sens; c'est-à-dire, un Directeur dont elles soient elles-mêmes comme les directrices, touchant la maniere dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir par un Directeur, se diriger soi-même.

§. La Dévotion doit être prudente, & on peut bien lui appliquer ce que Saint Paul a dit de la Foi : *que votre service soit raisonnable.* (ROM. c. 12. 2.) Ce n'est donc point l'esprit de l'Evangile, que par une dévotion outrée nous nous portions à des extrêmités qui choquent le bons sens, ou à des singularités qui ne sont propres qu'à faire parler le monde. Mais le mal est, que cette prudence, qui est un des caracteres de la dévotion, n'est pas toujours le caractere des personnes dévotes. Elles ont, il est vrai, leurs Directeurs ; mais ces Directeurs, elles ne les écoutent pas toujours ; & je puis dire avec quelque connoissance, que ce n'est pas pour ces Directeurs une petite peine, de voir souvent qu'on leur attribue des imprudences auxquelles ils n'ont nulle part, & sur quoi néanmoins ils ne peuvent gueres se justifier, parce qu'il ne leur est pas permis de s'expliquer.

§. Aller sans cesse de Directeur en Directeur, & tour-à-tour vouloir tous les éprouver, c'est dans les uns inquiétudes, & dans les autres curiosité. Quoiqu'il en soit, dans ces divers circuits on court beaucoup, mais l'on n'avance gueres.

§. Etes-vous de la morale étroite, ou êtes-vous de la morale relâchée ? Bizarre question, qu'on fait quelquefois à un Directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. Je dis question ridicule & bizarre, dans le sens qu'on entend communément la chose. Car quand on demande à ce Directeur, s'il est de la morale étroite, on veut lui demander, s'il est de ces Directeurs séveres par profession, c'est-à dire, de ces Directeurs déterminés à prendre toujours & en tout le parti le plus rigoureux, sans examiner si c'est le plus raisonnable & le plus conforme à l'esprit de l'Evangile, qui est la souveraine raison. Et quand au contraire on demande à ce même Directeur, s'il est de la morale relâchée, on prétend lui demander, s'il est du nombre de ces autres Directeurs qu'on accuse d'altérer la morale chrétienne, &

d'en adoucir toute la rigueur par des tempéraments qui accommodent la nature corrompue, & qui flattent les sens & la cupidité. A de pareilles demandes, que puis-je répondre ? sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on les conçoit ; mais que je suis de la morale de Jesus-Christ ; & que Jesus-Christ étant venu nous enseigner dans sa morale la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures, & selon le maximes de ce divin Législateur. Tellement que je ne fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection ; comme aussi en ne faisant point un précepte de la pure perfection, j'exhorte du reste, autant qu'il m'est possible, de ne pas se borner dans la pratique à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure, & je la suivrai.

§. Il y a dans S. Paul une expression bien forte. C'est au sujet de certains séducteurs qui prêchoient le Judaïsme, & portoient les fideles à se faire circoncire. *Pourquoi veulent-ils que vous soyez circoncis*, disoit sur cela le grand Apôtre, écrivant aux Galates ? *C'est afin de se glorifier dans votre chair.* (GALAT. c. 6. 12.) Comme s'il leur eût dit ; ce n'est pas le zele de la Loi de Moïse qui touche ces gens-là & qui les intéresse. Ils s'en soucient fort peu, puisqu'eux-mêmes ils la violent en mille points. Que prétendent-ils donc ? Ils voudroient pouvoir se vanter de vous avoir engagés dans leur parti. Ils voudroient pouvoir vous compter au nombre de leurs Disciples. Ils voudroient s'en faire honneur : & c'est pour cela qu'à quelque prix que ce soit, & quoi qu'il vous en puisse coûter, ils exigent de vous que vous vous soumettiez à la circoncision. Voilà, selon le Maître des Gentils, quel étoit l'esprit de ces faux Docteurs & des dévots de la Synagogue. Oh ! qu'il est aisé de se faire dans le monde la réputation d'homme sévere, & de la soutenir aux dépens d'autrui.

DE LA PRIERE.

Précepte de la Priere.

SAINT Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, & qu'indépendamment de toute Loi, tout nous porte à ce divin amour & tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du saint Docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puisque tout nous y engage, & que d'abandonner la priere, c'est abandonner tous nos intérêts qui en dépendent.

Commandement certain & indispensable; & d'en insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, & le culte de religion que nous devons à cette Majesté souveraine, commandement fondé par une raison spéciale; sur la charité que nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement & incontestablement cette charité propre? A prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, & pour échapper à tant d'écueils où sans cesse nous pouvons échouer & nous perdre. Or, entre ces moyens il n'en est point de plus efficace, ni de plus absolument requis que la priere: comment cela? Parce que dans l'impuissance naturelle & l'extrême foiblesse où nous sommes,

nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous ne pouvons par nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins qui, dans le cours des choses humaines, se succedent sans interruption les uns aux autres: d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du secours, & un secours prompt, & un secours puissant, & un secours continuel, qui est le secours de Dieu & de sa grace. Mais ce secours, par où l'obtiendrons-nous? Par la priere. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, & qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels: *si vous demandez quelque chose à mon Pere, & que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera.* (JOAN. c. 14. 13.) Ce qui nous fait entendre, par une regle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or, si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours; si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons, & nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, & par conséquent de ne pas périr. Dieu donc qui ne veut pas qu'aucun périsse, & qui par la Loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la priere, & nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses, les plus dignes de notre étonnement: l'une, de la part de Dieu: l'autre, de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu! quelle bonté! quel excès de miséricorde & de libéralité nous fait voir ce commandement! Tout ce que nous pouvons attendre des Maîtres de la terre, & en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particuliere & qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient dis-

posés à écouter nos demandes & à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, & ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit ; ils nous laissent là-dessus dans une liberté entiere. Vous, mon Dieu, Pere Tout-Puissant & tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous ; & vous ne nous dites pas seulement, *demandez & vous recevrez* ; (JOAN. c. 14. 14.) mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un devoir de demander, mais vous nous reprochez comme un crime & un crime capital, de ne pas demander. Eh ! que vous importe, Seigneur, tous les vœux que nous formons & que nous vous adressons ? Que dis je, ô mon Dieu ! vous nous aimez, & cela suffit. Votre amour veut se satisfaire ; il veut s'exercer, & que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons, & d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la priere, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, & la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi ! nous avons continuellement besoin du secours de Dieu ; sans cette assistance & ce secours d'en-haut, nous ne pouvons rien : qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus ; & cependant pour exciter notre zele & notre vigilance à l'implorer, ce secours du Ciel, dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès ! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles & insensibles. Or, une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tiennent-il pas du prodige ?

Oui sans doute, c'est un prodige ; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable :

& quoi ? C'eſt qu'après même & malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore ſi peu à la priere, & nous en faſſions ſi peu d'uſage.

S'il nous ſurvient quelque affaire fâcheuſe ; ſi nous craignons quelque diſgrace temporelle dont nous ſommes menacés ; ſi nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde & quelque avantage à obtenir, que faiſons-nous d'abord, & quelle eſt notre reſſource ? On penſe à tous les moyens que peuvent ſuggérer l'induſtrie, l'intrigue, la prudence du ſiecle ; on cherche des patrons en qui l'on met ſa confiance & dont on tâche de s'appuyer ; on intéreſſe, autant qu'il eſt poſſible, les hommes en ſa faveur ; mais de s'adreſſer à Dieu avant toutes choſes ; de lui recommander les deſſeins qu'on a formés afin qu'il les béniſſe ; de lui repréſenter dans une fervente priere les dangers où l'on ſe trouve & les calamités dont on eſt affligé, c'eſt ce qui ne vient pas à l'eſprit & à quoi l'on ne fait nulle attention : comme ſi Dieu n'entroit point dans tous les événements humains, comme s'il n'y avoit aucune part & qu'il n'étendît pas juſques-là ſa providence ; comme ſi nos ſoins, indépendamment de lui, pouvoient nous ſuffire, & qu'il y eût moins à compter ſur les ſecours qu'il nous a promis, que ſur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre perſonne que ce ſoit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu ſe tient, & doit ſe tenir griévement offenſé.

Delà qu'arrive-t-il ? le Saint-Eſprit nous l'apprend : *malheur à celui qui ſe confie dans la créature aux dépens du Créateur, & qui prend pour ſon ſoutien un bras de chair.* (JE'RE'M. c. 17. 5.) Dieu permet que nos projets échouent, que nos meſures deviennent inutiles, que nos eſpérances ſoient trompées ; que tous les maux dont on vouloit ſe garantir, viennent fondre ſur nous ; que des parents, des amis, des prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous ſoutenir, ou de

bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet ; & c'eſt alors que, forcés par une dure, néceſſité, & n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, & réclamer ſon aſſiſtance.

Or, en de pareilles conjonctures, qu'auroit-il droit de nous répondre ! S'il penſoit & s'il agiſſoit en homme, il nous rejetteroit de ſa préſence, il refuſeroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux Dieux que nous lui avons préférés ; il nous abandonneroit à nous-mêmes ; il inſulteroit à notre miſere, & il s'en feroit un triomphe, bien-loin d'y compatir en aucune ſorte & de la ſoulager. Mais c'eſt ici le miracle & le comble de ſa miſéricorde. Miracle que nous ne pouvons aſſez admirer & qui mérite toute notre reconnoiſſance. Quoiqu'il ſoit le dernier à qui nous allions, & que nous n'allions même à lui que par une eſpece de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir ſon ſein, & prêter l'oreille à nos prieres. Il veut bien y condeſcendre & devenir notre appui, notre conſolateur, notre reſtaurateur. Il veut bien, pour nous rétablir & nous relever, nous tendre les bras & répandre ſur nous ſes dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté ſouveraine. C'eſt être miſéricordieux & bienfaiſant en Dieu.

Sécheresſes & aridités dans la Priere. Eſprit de Priere.

QUelle miſere, mon Dieu ! quelle contradiction ! vous êtes pour moi la ſource de tous les biens : dans l'éternité vous ſerez toute ma béatitude ; & dès cette vie je ne puis prétendre le plus ſolide bonheur, que d'approcher de vous ; que d'être en votre préſence & devant vous, que de converſer & de m'entretenir avec vous : je le ſais, j'en ſuis inſtruit, la foi me l'enſeigne, la raiſon me le donne à connoître, l'expé-

périence me l'apprend & me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est ce que je vais à la priere, où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre ? Comment est-ce que je vais & que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous & moi ? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'Univers ! & moi, tout méprisable, tout néant que je suis, vile & abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-je resté quelques moments au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je pense à me retirer. Mon esprit volage & sans arrêt, m'abandonne, & se porte par-tout ailleurs. Mon cœur, comme une terre sans eau, & comme une herbe fanée & sans suc, n'a ni goût, ni sentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence & une langueur qui me rendent des plus saints exercices, insipide & onéreux. J'en devrois faire mon plaisir le plus doux, mais il me devient un fardeau & une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me vois, & dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi ! mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous, vous me permettez de vous exposer humblement & avec une espece de familiarité mes pensées ; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux ; vous prêtez l'oreille pour m'entendre : & mon ame stérile & aride ne m'inspire rien, ne produit rien, ne vous dit rien ? Si c'étoit par une crainte respectueuse, qui tout-à-coup me saisit à la vue de vos grandeurs, & qui m'interdit : si c'étoit par un principe de Religion, par une vive impression de votre adorable Majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors, & mon silence même vous parleroit. Mais je dois, à ma condamnation & à ma honte, le confesser : c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive & paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille,

Ah ! Seigneur, ne finira-t-il point ? Il y a long-temps que je me le reproche, & que je souhaite d'en sortir ; mais ce ne sera qu'avec votre grace, & de moi-même, je ne le puis. Or, cette grace, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous ; & dans la priere que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'esprit de priere.

Don précieux que votre Prophête nous a promis de votre part & en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit, *je répandrai sur Jérusalem un esprit de priere :* (ZACH. c. 12. 10.) c'est-à-dire, que vous répandrez sur l'ame fidelle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumiere & d'intelligence, qui dans la priere lui découvrira vos éternelles vérités ; les lui fera creuser & approfondir, jusqu'à ce qu'elle en soit remplie & toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui pendant la priere effacera de son souvenir toute l'idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger & profane, en sorte que des yeux de la foi elle ne voye que vous, & que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la priere, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique : tellement, qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus cheres délices.

Tel étoit l'esprit qui animoit vos Saints dans ces longues & ferventes oraisons, où descendoient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste ; où vous les éleviez aux plus hautes connoissances de vos adorables & innombrables perfections ; où ils vous contemploient comme face à face ; où ils s'abîmoient & se perdoient amoureusement en vous ; où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, & où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la priere, avec quel zele & quelle

assiduité ! C'étoit leur entretien le plus ordinaire, c'étoit, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, & leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grace, ô mon Dieu ! cet esprit de priere ne s'est point retiré du Christianisme. Il y est encore, & il agit parmi ce petit nombre de Justes que vous vous êtes réservé sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre Apôtre, *soutient leur infirmité.* (Rom. c. 8. 26.) C'est lui qui prie dans eux & pour eux, *avec des gémissements qui ne se peuvent exprimer* ; & vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoins de leurs secrets élancements vers vous, de leurs desirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas ! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer & parvenir moi-même, si j'apportois à la priere plus de soin, plus de préparation ; & si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, & pour exciter les affections de mon cœur.

Car quoiqu'il soit vrai que, sans égard aux dispositions d'une ame, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part ; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre Providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons : & que c'est aux ames les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. Delà donc, aussi négligent & aussi lâche que je le suis & que je me connois, dois-je m'étonner que tout le temps de ma priere se passe en des tiédeurs & des égarements continuels : & n'est-ce pas à ma lâcheté & à mon extrême négligence que je dois les imputer ?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore

perdu l'estime de la priere. Du moins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, & pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, & quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les Disciples de votre Fils bien-aimé lui disoient: *à qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* (JOAN. c. 6. 68.) Et je sais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la priere. Je sais que la priere est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au Ciel, & par où vos Anges montoient & descendoient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, & attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, & dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, & comme la ruine entiere de mon ame, si, rebuté de la priere, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, & vous ne le permettez point. Quelqu'éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle & par ma faute, je ne l'ai point après tout quittée jusqu'à présent, & je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, & vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, & qui rend ma priere si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, & vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'ames vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des graces qu'il faut mériter, & dont vous récompensez notre fidélité & notre constance. Mais du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma foiblesse; & pour seconder mes efforts; faites au moins couler sur moi de

temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, & qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté & de mon courage. Cependant, qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez, ce sera toujours le mieux, & pour votre gloire, & pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas, mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, & souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai que les dégoûts de la priere où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles & ces désolations qui nous abattent & semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre Providence, pour purifier vos élus & les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure & le zele le plus sincere. Ils vous parlent, & vous ne leur répondez point. Ils vous réclament, & vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, & vous disent, comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voye* : (Luc. c. 18. 41.) mais vous les laissez en d'épaisses ténebres & dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante & presque accablante ! il n'y a que ceux qui passent, ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coute pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables & toujours favorables, quoique rigoureux. Vous voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, & par un pur esprit de foi &

d'amour, & non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourroient les attirer à vous & les y attacher. Vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité & leur constance, & par-là même leur fournir des sujets de sanctification & de mérite. Voilà vos vues, toutes salutaires & toutes miséricordieuses; & dès qu'une ame y est bien entrée, qu'elle est bien instruite & bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires & ses attiédissements.

Que dis-je, mon Dieu, & n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus & de m'humilier? Ces délaissements apparents & ces aridités dans la priere, j'en conviens, sont souvent des épreuves où vous mettez les ames les plus fidelles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtimens dont vous punissez les ames négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles refusent ce que vous demandez d'elles, & qu'elles résistent à vos divines volontés.

Vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, & qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion & sans attention. Vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, & pour se rappeller à elles-mêmes. Or, n'est-ce pas là mon état? & de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la priere, & du peu de fruit que j'en retire? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remede, & c'est pourquoi j'implore votre secours. Les Apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur Maître & le nôtre, qu'il leur enseignât à prier, voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin,

plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit & pour exciter mon cœur; il y faut plus de ferveur & plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs; mais sans vous, tous mes soins seroient inutiles. Jettez un regard sur moi du plus haut des Cieux, faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumiere. Parlez-lui au cœur; & par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement & saintement avec vous.

Recours à la Priere dans les afflictions de la vie.

Dans l'affliction où j'étois, je me suis souvenu de Dieu, & j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur. (Ps. 76.) C'est ce qu'éprouvoit le Prophête Royal, & c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le Sceptre ni la Couronne qu'il portoit ne l'exemptoient pas des peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes ses peines avoit-il recours? A la priere. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des ames affligées! & ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une ame s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens & que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remede, tant elle en est possédée & accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même, qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la priere, (car le chagrin dégoûte de tout.) Que dans un esprit de foi & de confiance, elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu. Qu'elle lui dise, comme David: vous êtes, Seigneur, souverainement équi-

table dans vos Jugements ; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux, ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre Justice en m'affligeant ; exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse & qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette priere, il y prêtera l'oreille, & elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses moments, & ce n'est pas toujours sur l'heure, ni dès le jour même qu'il calme la tempête, & qu'il remet une ame dans sa premiere tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la console par quelqu'événement auquel elle ne s'attendoit pas, & qui lui présente une scene toute nouvelle & plus agréable ; ou il la fortifie intérieurement par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes & moins fâcheuses. Car, comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément, qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppoit l'esprit, & qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant, on ne se reconnoît plus ; on n'est plus le même : ce qui sembloit un monstre, ne paroît plus qu'un vain phantôme ; on a honte de la foiblesse passée, & de l'abattement où l'on est tombé ; on se releve, & on rentre dans la paix. Qu'y fait tout cela ? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, & qu'on s'est tourné vers Dieu. Delà cet important avis de l'Apôtre Saint Jacques : *si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie.* (JACQ. c. 5. 13.) Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir, & à ramener la sérénité ; mais ne cessons point de prier. La priere, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience.* (LUC 8.)

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jesus-Christ. (*ibid.*) Ce divin Sauveur se voyant à la

veille de cette sanglante Passion où la Justice de son Pere l'avoit condamné, & sentant le trouble & les agitations de son ame, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la priere. S'il eût suivi l'attrait & le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses Apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrêmité des maux qui lui pendoient sur la tête, & la rigueur du supplice qu'il alloit subir. Ç'eût été pour lui une espece d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zele, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fond à faire sur les hommes, & combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure : à peine ses Apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écoutoient-ils ; ils demeuroient plongés dans le sommeil, & ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc ? la priere ; mais une priere humble & soumise, mais une priere continue & prolongée pendant des heures entieres, mais une priere fréquente & réitérée jusqu'à trois fois sur le même sujet & dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle cette priere ? à quoi se réduisoit-elle ? Elle ne consistoit point en de longs discours ; mais, selon le rapport des Evangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entre-coupés qu'il prononçoit & qu'il répétoit de temps en temps. Du reste, il se tenoit prosterné devant son Pere, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts, il attendoit dans le silence que ce Pere Tout-puissant & tout miséricordieux jettât sur lui un regard favorable qui le rassurât, qui le fortifiât, qui lui rendît la tranquillité & le calme.

Chose admirable, & merveilleux effet de la priere ! il sembloit que le Ciel fût insensible aux

gémissements & aux vœux redoublés de ce Dieu Sauveur. Il prioit, il se remettoit à prier, & sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau ; mais ses inquiétudes, ses allarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien-loin de lui donner quelque relâche, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance, & à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai ; mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa priere. Elle devoit agir dans peu, & le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficacité. Il vint ce moment : la priere, ou, pour mieux dire, la Grace d'en-haut, fruit ordinaire de la priere, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relévé son courage, & fait succéder dans son ame aux plus violents orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse & quelle subite révolution dans les sentiments, & les dispositions de son cœur ! Avant que de prier, & jusques dans l'exercice de la priere, il étoit tout interdit, tout abattu, tout désolé ; mais sa priere finie, ce fut tout-à-coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté ; désormais inébranlable, & cette nouvelle force dont il se trouva revêtu.

D'où nous pouvons juger, quelle est l'illusion, non seulement de tant de mondains, mais de tant de Chrétiens mêmes & de personnes pieuses qui, par l'aveuglement le plus déplorable, quittent le remede, lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant ; je veux dire, qui dans l'affliction se retirent de la priere, & la négligent lorsque la priere leur est plus nécessaire, & qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur, on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent & qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvements qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulevent. Que faire en cette situation pénible & douloureuse ? On se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté ; on se croit en droit

de s'émanciper, & de laiſſer ainſi pendant quelque temps mûrir la plaie & ſe fermer ; on retranche de ſes pratiques journalieres ; on abrege ſes prieres les plus communes, bien-loin d'en ajouter de nouvelles ; c'eſt-à-dire, qu'on ſe prive de la plus ſûre, & même de l'unique reſſource qu'on puiſſe avoir, & que par un égarement pitoyable on cherche ſa conſolation où elle n'eſt pas, ſans la chercher où elle eſt, & où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouveroit à un Autel, on la trouveroit à un Oratoire & aux pieds d'un Crucifix, on la trouveroit dans une méditation, dans une Communion ; on la trouveroit par-tout, dès que l'ame s'éléveroit à Dieu & le réclameroit en implorant ſon aſſiſtance.

On me dira : mais le moyen de prier, lorſqu'on eſt ſans ceſſe obſédé du ſujet qui nous chagrine, & qu'on ne peut preſque penſer à autre choſe, ni être touché d'autre choſe ? Dans ce renverſement & ce bouleverſement de l'ame, pour s'exprimer de la ſorte, eſt-on maître de recueillir ſon eſprit ? Et eſt-on maître d'affectionner ſon cœur ? Ah ! j'en conviens, & telle eſt notre miſere : il y a de ces temps orageux, où l'on n'eſt proprement maître, ni de ſon eſprit, par rapport à l'attention que demande la priere ; ni de ſon cœur, par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or, nous le pouvons toujours, puiſqu'au moins nous ſommes toujours maîtres d'aller nous préſenter devant Dieu, & de nous tenir auprès de Dieu. Cette ſeule préſence parlera pour nous, & dira confuſément tout ce que nous ne pourrons dire diſtinctement & en détail. Ainſi le Prophête Jérémie, dans une poſture de ſuppliant & proſterné aux pieds du Seigneur, ſe contentoit de lui repréſenter ſa peine : *voyez, mon Dieu, conſidérez en quelle affliction je me trouve !* (THREN. c. 1. 20.) Ce langage ſe fait entendre à Dieu ; il en démêle tout le ſens, & il eſt très-diſpoſé à y répondre.

Mais j'ai prié, & je n'éprouve point que j'en ſois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre ſenſibilité eſt toujours la même ; mais retournez à la priere, perſévérez dans la priere : demeurez-y & attendez le Seigneur. S'il differe, il ſaura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, & il ne lui faut qu'un inſtant pour former le plus beau jour dans la plus épaiſſe nuit, & pour faire ſuccéder la joie la plus pure aux plus ameres douleurs. D'autres que vous, en ont fait l'épreuve, & ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, & mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en ſervir comme eux de témoin.

Mais je me ſens bien : le chagrin qui me pourſuit, eſt plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Eh ! qui êtes vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grace & à la douceur de ſon onction ? Eſt-il un cœur ſi ſerré qu'elle ne puiſſe ouvrir, & où elle ne puiſſe pénétrer ; Et par-tout où elle s'inſinue, & elle pénetre, eſt-il une bleſſure ſi profonde, ſi envenimée, ſi cuiſante, dont elle ne puiſſe amortir le ſentiment ? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre cette onction ſainte. Ces voies nous ſont inconnues, mais c'eſt aſſez que vous les connoiſſiez. Votre Eſprit ſouffle où il veut, quand il veut, de la maniere qu'il veut. Nous ne ſavons où il va, ni commment il y va ; mais enfin il y va, lorſqu'on a pris ſoin de l'y appeller, & il y porte l'abondance de la paix. Oh ! qu'il eſt doux, cet eſprit du Seigneur ; & ſelon la parole de votre Prophête, qu'il eſt doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent : qu'eſt-ce donc pour ceux qui eſperent en vous, qui vous aiment, & qui vous invoquent ?

Priere Mentale, ou Pratique de la Méditation. Son importance à l'égard de gens du monde.

DAns le dernier entretien que nous eûmes, il y a quelque temps, je me hazardai à vous parler de la méditation ; mais vous en parûtes surpris, & vous me répondîtes d'un ton assez décisif, que cela ne convenoit gueres à un homme du monde, sur-tout à un homme aussi occupé que vous l'êtes ; & qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux Solitaires, aux Religieux, à un petit nombre de personnes dévotes qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée ; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, & d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état ; mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, & qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites : me convient-il de m'adonner à la méditation ? Je vous dis, moi, & je vous demande : vous convient-il de vous sauver ? Vous convient-il de conserver votre ame nette de tout péché capable de la perdre éternellement & de la damner ? Vous convient-il au milieu de tant de pieges, de tant d'écueils où votre condition vous expose, par rapport à la conscience, de les découvrir tous & de les bien connoître, pour y prendre garde & pour les éviter ? Vous convient-il de savoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu, si dans toute la conduite de votre vie, vous agissez selon les principes de l'Evangile & de la Loi de Dieu ? Vous convient-il d'apprendre la Religion que vous professez,

d'en pénétrer les grandes vérités, & de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, & les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus subtiles, & que peut-être vous ne les remarquez pas? Tout cela, dis-je, & le reste, vous convient-il dans le monde? Sans doute, qu'étant Chrétien, comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer, dépend de la méditation; & par une suite inconteſtable, rien donc, en quelqu'état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement & efficacement à une affaire où les illusions sont si fréquentes & les égarements si communs? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur? & comment vous imprimerez-vous dans l'ame cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissants motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses & si artificieuses, les réprimerez-vous, & appercevrez-vous leurs déguisements & leurs surprises, si, par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentiments & à rectifier toutes vos intentions? Le moyen, que, dans l'embarras & la diversité d'occupations qui vous répandent au-dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs, & que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du Sanctuaire pour peser cha-

que chose devant Dieu, & pour examiner ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux ? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, & vous laissant aller au hazard ; vous ne fassiez pas de tristes & de funestes chûtes ; que ne repassant jamais dans votre esprit la Loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidélement & pleinement ; que, ne vous retraçant jamais le souvenir des vérités de la Foi, des Jugements de Dieu, de ses châtiments & de ses miséricordes, de votre fin derniere, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé & comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, & repousser leurs traits empoisonnés ? Qu'en sera-t-il donc de vous ? Ce qu'il en est d'une multitude infine de mondains, qui, manque de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grieves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de Chrétien, & n'ont presque nulle teinture, nulle idée du Christianisme ; se font des regles & une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, & courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude, que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr & le plus droit.

En vérité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde ; & quoiqu'éclairés d'ailleurs, vous êtes, à l'égard du salut, bien aveugles dans vos raisonnements. Vous tombez en des contradictions monstrueuses. Vous êtes les premiers à dire, que le salut est une affaire capitale, & vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser. Vous dites que c'est une affaire difficile & incertaine, & vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir & de l'assurer. Vous dites que c'est une affaire indispensable & d'une nécessité absolue, & vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres & qui peuvent

vent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir ; où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, & où vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus, & pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante & plus particuliere de vous y rendre assidu. Car vous alleguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre temps, dites-vous, s'y consume, & à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or, voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte & ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu & de ce qui lui est dû, afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, & qu'ils ne vous détournent point du soin de votre ame & de sa perfection ; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, & que ce ne soient points des prieres de scandale où votre vertu se démente : afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, & , si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point, jusqu'à vous endurcir le cœur, & à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je ! & quelle peine aurois-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine & indubitable ? Un Solitaire, un Religieux, une personne de piété & séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourroient plus aisément se passer de la méditation ; & la preuve en est très-naturelle ; parce que dans le silence du desert, dans l'obscurité du Cloître, dans le repos d'une vie pieuse & retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puisse distraire ;

& qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui en cent manieres différentes leur remettent devant les yeux les maximes éternelles, & qui par-là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit, & tous les relâchements où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes & dans la situation où il vous met, si vous rejettez la sainte méthode que je vous prescrits, & si vous refusez de vous y assujettir, que vous restera-t-il pour y suppléer ?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la foiblesse du mondain va quelquefois jusques-là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote ; & c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir du dégoût & pour traiter ceux qui nous les proposent, d'esprits simples & de gens qui ne savent pas le monde. Et bien, si le nom ne vous plaît pas, laissez-le, j'y consens ; mais retenez la chose : il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas, que vous ne savez point méditer & que vous n'en avez nul usage : car je dis, moi, au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation, & que sans étude nous savons méditer sur tout ; nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune ; méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider ; méditer sur une entreprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage ; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce ; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école ; & s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projettons : c'est-à-dire, que sur tout cela & sur tout le reste, dont le détail seroit infini, nous savons

réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien & le mal, le vrai & le faux, ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter & ce qui peut nuire. C'est-à-dire, que nous savons sur-tout cela délibérer, examiner, péser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangements, former des résolutions. C'est-à-dire, que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tous temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, & y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable & la plus constante. Comment, n'y auroit-il que les choses de Dieu & que le Salut, à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées ? Comment, sera-ce l'unique sujet, sur quoi la méditation nous devienne ou nous semble impratiquable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *& priez*. Veillez & observez attentivement tous vos pas : pourquoi ? parce que vous marchez dans un Pays ennemi, & qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez & implorez humblement la grace d'enhaut : pourquoi ? parce que vous êtes foible, & que sans l'assistance Divine, vous ne pouvez vous défendre. Veillez, & votre vigilance rendra votre priere plus efficace auprès de Dieu : priez, & votre priere secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or, pour l'un & pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart & de rentrer en vous-même, examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant & vos progrès & vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé, & pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au Ciel & l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact & régulier à y donner tous les jours quelque

temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, & le trouver, dès que vous le voudrez; & vous le voudrez, dès que vous comprendrez bien le prix de votre ame, & combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; & de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à toute autre chose; vous vous occupez de toute autre chose: hé! ne penserez-vous jamais à vous-même? Jamais ne vous occuperez-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vîte, & à quoi vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangeres, qui ne regardent que des intérêts temporels & dont vous avez sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, & qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister & être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous dis-je, c'est cette ame immortelle qui fait la plus noble partie de votre Etre, & que Dieu vous a confiée: cette ame dont la perte seroit pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste, & dont le Salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resteroit rien d'ailleurs & que tout vous seroit enlevé. Voilà encore une fois, & à proprement parler, ce que vous êtes, & voilà par conséquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or, ces réflexions ne se font que par la méditation, & delà vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

Usage des Oraisons Jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu.

ON demande assez communément des pratiques pour se recueillir au dedans de soi-même, dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la priere, & pour se réveiller souvent & se renouveller en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que, malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succédent les unes aux autres, nous fait perdre le souvenir de Dieu; & que dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon toute humaine & sans mérite. Or, le remede le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace & le plus puissant, c'est ce qu'on appelle, selon le langage ordinaire, prieres jaculatoires, & dévotes élevations de l'ame à Dieu.

Ce sont certaines paroles vives & affectueuses, par où l'ame s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colere & pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes & pour reclamer son secours. Ces prieres sont courtes, & ne consistent qu'en quelques mots; mais ce sont des mots pleins d'énergie, & si je l'ose dire, pleins de substance. De-là vient qu'on les nomme prieres jaculatoires; parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout-à-coup partent de l'ame, & percent le cœur de Dieu.

L'Ecriture, & sur tout les Pseaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, & c'est-là particulierement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci, *Vous êtes le Dieu de*

mon cœur ; (Ps. 72. 26.) ou cette autre : *O mon Dieu & ma miséricorde* ; ou cette autre, *qui me donnera des ailes comme à la colombe pour aller à vous, Seigneur, & me reposer en vous ?* (Ps. 54. 7.) ou mille autres que je passe, & dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inspirées aux Saints, & qu'ils s'étoient rendues familieres : comme celle de Saint Augustin, *Bonté si ancienne & toujours nouvelle ! je vous ai aimé trop tard* ; ou celle de Saint François d'Assise : *Mon Dieu & mon tout :* ou celle de Sainte Thérese : *Souffrir ou mourir* ; ou celle de Saint Ignace de Loyola: *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le Ciel.*

Quoique ces prieres, quelles qu'elles soient, & quelques sentiments de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élevent & qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car, comme dans l'ordre de la nature les qualités & les talents sont différents, ainsi dans l'ordre de la grace les dons du Ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, & qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là, est plus susceptible d'une humilité & d'une crainte religieuse ; celui-ci, d'un amour tendre & d'une confiance filiale. Or, c'est à nous, dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût & à nos dispositions intérieures. L'expérience, & la connoissance que nous avons de nous-mêmes, doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, & une fréquente répétition des mêmes paroles, ne nous cause du dégoût & ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver & n'arrive en effet que trop dans les sentiments humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe: ils se ralentissent, & n'ayant plus de quoi

piquer une ame, ils viennent enfin à s'amortir tout-à-fait & à s'éteindre. De-là ces viciſſitudes & ces changements ſi ordinaires dans les amitiés & les ſociétés du monde. Ce ne ſont que ruptures & que reconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, & que d'un jour à l'autre, le cœur prend de nouvelles vues & de nouvelles affections. Mais ſelon la remarque de Saint Grégoire, il y a dans les choſes de Dieu cet avantage ineſtimable, que plus on les pratique, plus on les goûte; de même auſſi que, par une ſuite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. Enſorte que le ſentiment qu'ils ont une fois inſpiré, au lieu de diminuer par l'uſage, croit au contraire & n'en a que plus d'onction.

Il n'eſt donc pas beſoin de les interrompre ni de les varier: le même exercice peut ſuffire dans tous les temps, & il n'y faut point d'autre aſſaiſonnement que celui que la grace y attache. A quoi ſe réduiſoit toute la priere de ce pieux Solitaire, dont il eſt rapporté qu'il paſſoit les journées & les nuits preſque entieres à dire ſeulement: *Bénit ſoit le Seigneur mon Dieu.* Il le répétoit ſans ceſſe, & après l'avoir dit mille fois, il ſe ſentoit encore plus excité à le rédire. Car en ce peu de mots, il trouvoit un fond inépuiſable de douceurs & de délices ſpirituelles. Il en étoit ſaintement ému & attendri: il en étoit ravi, comme tranſporté hors de lui-même. Ce n'eſt pas qu'il fût fort verſé dans des méthodes d'oraiſon, ni qu'il en connut les régles: le mouvement de ſon cœur joint à l'inſpiration divine, voilà l'unique & la grande régle qu'il ſuivoit. Avec cela le ſujet le plus ſimple étoit pour lui la plus abondante matiere & une ſource intariſſable.

Il eſt vrai néanmoins qu'il y a des eſprits à qui la variété plaît dans les pratiques mêmes de piété, & à qui elle eſt en effet néceſſaire pour les ſoutenir, & pour les retirer de la langueur, ou autre-

ment ils ne manquent point de tomber. Il eſt encore vrai que c'eſt-là l'état le plus commun : mais du reſte, ſi c'eſt le nôtre, nous avons là-deſſus dequoi pleinement nous ſatisfaire, par l'infinie multitude de ces prieres dont nous parlons, & qui ſont répandues dans tous les Livres ſaints. Eſt-on aſſailli de la tentation, & dans un danger prochain de ſuccomber ? on peut dire alors comme les Apôtres attaqués d'une rude tempête & battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur, ſans vous nous allions périr.* (MATTH. c. 8. 25.) Eſt-on dans le deſordre du péché, & penſe-t-on à en ſortir ? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon ame du fond de l'abime, ô mon Dieu, & ſouvenez-vous que c'eſt mon unique* : (Ps. 21. 12.) ou avec le même Prophète : *Seigneur, vous ne mépriſerez point un cœur contrit & humilié* : (Ps. 50. 19.) ou avec le Publicain proſterné à la porte du Temple : *Soyez-moi propice, mon Dieu : je ſuis un pécheur* : (Luc. c. 18. 13.) ou avec l'Enfant Prodigue : *Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* (Luc. c. 15. 18.) Eſt-on dans l'affliction & dans la peine ? on peut dire, ſoit en reconnoiſſant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, & vous êtes le Maître* : ſoit en ſe réſignant & en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu ; & parce que vous le voulez, je le veux* : ſoit en offrant à Dieu ſes ſouffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je ſouffre, & pour qui je ſouffre* ; ſoit en cherchant auprès de Dieu du ſecours & du ſoulagement : *Il vous a plû de m'affliger, Seigneur, & il ne tient qu'à vous de me conſoler.* Si nous ſentons notre foi s'affoiblir & chanceler, diſons : *Je crois, mon Dieu ; mais fortifiez, augmentez ma foi.* (MARC. c. 9. 13.) Si nous ſommes dans le découragement, & que nous manquions de confiance, diſons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur, & tant que vous ſerez avec moi, que peut tout l'Univers contre moi ?* ou, *je puis tout en celui & avec celui qui me ſoutient.* (Ps. 3.) Si notre amour com-

mence à se refroidir, & qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu, & si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus.* (PHIL. c. 4. 1.) Dans la vue des bienfaits de Dieu, nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, & par où ai-je mérité tant de graces ?* (JOB. c. 7. 17.) Dans le souvenir & le desir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment & quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur & de mon Dieu ?* (MATTH. c. 25. 21.) Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, & de le servir avec plus de zele que jamais, nous lui ferons la même protestation que le Roi Prophête : *je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer ;* (Ps. 76. 11.) & nous ajouterons cet heureux renouvellement : *ô mon Dieu, ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin, selon les conjonctures, les temps, & selon que nous nous trouverons touchés intérieurement & diversement affectionnés, nous userons de ces prieres, & de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, & d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prieres ainsi faites, & peut être à raison de leur brieveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis que le Royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force & l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir, & c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage, *qu'une courte priere pénétre les Cieux.* David dans un même péché avoit commis un double crime, & le pardon de l'un & de l'autre ne devoit être, ce me semble, accordé qu'à de

puissantes interceſſions, long-temps & souvent réiterées : mais dès qu'aux reproches que lui fait le Prophête, il s'est écrié, *j'ai péché contre le Seigneur*; (2. REG. 12. 13.) cette seule confession, que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour appaiſer sur l'heure la colere de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, & ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convainquants. On ne traite avec les Grands du monde que par des fréquentes entrevues & de longues délibérations ; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une maniere de prier, qui nous doit coûter si peu & qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, & il ne s'agit point d'employer des heures entieres à l'oraiſon. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément pour nous en diſpenſer que de vains prétextes & de fausses raiſons : mais ces raiſons après tout, quoique frivoles & mal fondées, ne laiſſeroient pas d'être ſpécieuſes & d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, & c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs ; que notre esprit naturellement volage, nous échappe, & que nous avons peine à l'arrêter : que mille diſtractions viennent nous aſſaillir en foule & nous troubler, dès que nous nous mettons à l'Oratoire, & que nous voulons rentrer en nous-mêmes : que d'avoir sans ceſſe à combattre pour les rejetter, c'est une étude, un travail, une eſpèce de tourment ; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si élevés & ſpirituels, & qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuſes nous pourrions nous prévaloir, quoiqu'avec aſſez peu de ſujet, mais de tout cela que pouvons nous allé-

guer, par rapport à ces dévotes aſpirations qui nous devroient être ſi habituelles ? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette ſainte pratique, & qui nous ôtent le temps d'y vaquer ? mais il n'y faut que quelques moments. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux ! mais quel ennui nous peut cauſer un inſtant qui coule ſi vite, & qui ſe fait à peine ſentir. Dirons-nous que nous ſommes trop diſtraits ? mais pour un ſimple mouvement du cœur, & pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'eſprit, & il n'eſt gueres à croire qu'on n'y puiſſe pas donner l'attention ſuffiſante. Tout eſt terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination & la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous ſur le peu de commodité par rapport aux occaſions, aux heures, aux lieux convenables ? mais en toute rencontre, à toute heure, par tout, & en quelque lieu que ce ſoit, il n'eſt rien qui nous empêche de rappeller le ſouvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui, & de lui adreſſer nos vœux. Il n'eſt point beſoin de préparation pour cela, il n'eſt point néceſſaire de ſe retirer à l'écart ; d'être au pied d'un Autel, de quitter un travail dont on eſt actuellement occupé, ni d'interrompre une converſation, où la bienſéance nous a engagé & où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore une fois à oppoſer, & quel obſtacle réel & véritable peut ſervir à notre juſtification ? Reconnoiſſons-le de bonne foi : la ſource du mal, c'eſt notre indifférence pour Dieu, & pour tout ce qui regarde la perfection & la ſanctification de notre âme. Si nous aimions Dieu : je dis ſi nous l'aimions bien, notre cœur aidé de la grace & entraîné par le poids de ſon amour, ſe porteroit de lui-même à Dieu ; il ne faudroit point alors nous inſpirer les ſentiments que nous aurions à prendre, ni

les chercher ailleurs que dans le fond de notre ame: &, comme de la bouche, parler de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous suggérer des termes, pour exprimer ce que nous sentons. Ces expreſſions viendroient aſſez: & ſans recherche, ſans études, elles naîtroient, ſi je l'oſe dire, ſur nos lévres. Nous en pourrions juger par une comparaiſon, ſi elle étoit convenable à une matiere auſſi ſainte que celle-ci. Qu'un homme ſoit poſſédé d'un fol amour, & qu'il ſoit épris d'un objet profane & mortel, faut-il l'exhorter beaucoup & le ſolliciter de penſer à la perſonne dont il eſt épris! Que dis-je: peut-il même n'y penſer pas, & l'oublier? Toute abſente qu'elle eſt, il ne la perd en quelque maniere jamais de vue, & elle lui eſt toujours préſente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne ſoyons ainſi nous-mêmes dans une préſence continuelle de Dieu; mais dans une préſence toute ſainte & toute ſanctifiante.

Cette préſence de Dieu eſt un des exercices que tous les Maîtres de la vie chrétienne & dévote nous ont le plus recommandé. Il nous en ont tracé diverſes méthodes, toutes bonnes, toutes utiles: mais de toutes les méthodes je ne fais point de difficulté d'avancer, qu'il n'en eſt aucune, ni plus ſolide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoûtumer, ainſi que je viens de l'expliquer & que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes conſiſtent en des efforts d'imagination, qu'il eſt difficile de ſoutenir, & dont les effets peuvent être nuiſibles: au lieu que celle-ci ſe préſente comme d'elle-même, & ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage que, ſans nous détourner des affaires dont nous ſommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous ſommes indiſpenſablement obligés de nous employer ſelon

notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier, & ne point cesser.* Car n'est-ce pas une priere continuelle? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement & habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque gueres de répondre, & de faire entendre secrettement sa voix. On l'écoute, & on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se connoît à peine soi-même; & c'est bien-là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent Livre de l'Imitation de Jesus-Christ : *Le Seigneur se plait à visiter souvent un homme intérieur; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation & de paix, & il en vient même à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous en pouvons comprendre.* Heureuse une ame qui, sans bien comprendre ce mystère de la grace, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

ORAISON DOMINICALE.

Comment elle nous condamne de la maniere que nous la récitons, & dans quel esprit nous la devons réciter.

QU'est-ce que l'Oraison Dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour : nous récitons chaque jour cette sainte Priere. Ce sont, dans les vues de Jesus-Christ, des demandes salutaires pour nous : mais dans la pratique & selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations

que nous prononçons contre nous, & voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son Nom soit sanctifié*: *Sanctificetur nomen tuum*, qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre: & ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphêmons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommes de tout l'Univers, nous le dèshonorons par les desordres de notre vie; nous l'insultons jusques aux pieds de ses Autels par nos scandales & nos irrivérences. Bien-loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir & glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes: premiere condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son Régne arrive*: *Adveniat regnum tuum*. C'est-à-dire, que dès cette vie il régne dans nous par sa grace, & qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son Royaume céleste. Mais ce régne de Dieu dans nous par la grace, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous & voulons-nous vivre? Sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, & dont nous aimons la domination, toute honteuse & toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De-là nous ne pensons guères à ce Royaume du Ciel où Dieu nous appelle & où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui & avec ses Saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre. Nous ne sommes occupés que de la vie présente; & c'est à cette vie terrestre & sensuelle que nous rapportons toutes nos

vues, tous nos desirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la Terre comme dans le Ciel : Fiat voluntas tua sicut in Cœlo & in Terra.* Que toute sa Loi soit observée, tous ses préceptes fidellement gardés. Que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention ; la même ferveur, la même constance, qu'ont ces Esprits bienheureux dont il a fait ses Anges & ses Ministres. Que de quelque maniere qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patients, résignés, & dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette priere. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses Commandements avec tant de liberté & tant de facilité ; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvements intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, & où il nous déclare ce qu'il veut de nous quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie & qu'avec des réserves & des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit, & ce que nous savons lui être agréable : quand à la moindre disgrace qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine & qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes & en murmures ? Allons après cela, lui faire des protestations d'obéissance, & d'un sincere attachement à son bon plaisir, toute notre conduite, tous nos sentiments démentent nos paroles : troisieme condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, & qu'il nous le donne *dans le jour & pour le jour présent : Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè.* Rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons

du néceſſaire ; que nous ne voulons que le pain, & que notre pain ; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui ſeulement qu'il nous a promis, & qui nous appartient comme un don de ſa bonté paternelle : que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut ſuffire dans le cours de la journée à notre ſubſiſtance & à nos beſoins. Cette demande priſe dans ſon vrai ſens, eſt ſans contredit une des plus raiſonnables & des plus modérées. Mais en effet, nous bornons-nous à ce néceſſaire ? Avons-nous jamais aſſez pour remplir l'inſatigable convoitiſe qui nous dévore. Fuſſions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amaſſer, toujours accumuler biens ſur biens. Non contents que Dieu nous fourniſſe l'aliment & le pain, nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi ſoutenir d'exceſſives dépenſes en logements, en ameublements, en équipages, en jeux, en parties de plaiſir. Il faut que nous ayons de quoi ſatisfaire tous nos ſens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités & toutes leurs aiſes, de quoi mener une vie molle & délicieuſe. Il faut que nous ſoyons dans le faſte, l'éclat, la ſplendeur. Il le faut, dis-je, ſelon nos deſirs deſordonnés : & ſi les revenus dont on jouit ne ſont pas aſſez amples pour cela, à quelles injuſtices a-t-on recours ? Quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adreſſe & d'induſtrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu, & pour ſe l'approprier ? Épargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve ? Et juſqu'où n'étend-on point ſes vues dans l'avenir ? Il ſemble que nous nous croyions immortels, & que nous devions au moins paſſer pluſieurs ſiecles : c'eſt aujourd'hui que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos ſoins, & où il veut que nous les renfermions : quatrieme condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos*

offenſés : & qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. Dimitte nobis debita noſtra, ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris. Terrible condition, *comme nous pardonnons!* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou, ſi peut-être après bien des difficultés & de longues négociations nous conſentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on faſſe toutes les avances.

Et comment encore pardonnons-nous alors ? nous ne pardonnons que de bouche & qu'en apparence, ſans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher juſqu'à certain point, mais ſans aller plus loin. De ſorte que, malgré nos retours affectés & imparfaits, il nous reſte toujours dans le fond un venin ſecret & une diſpoſition habituelle, qui ne ſe produit que trop dans les rencontres, & ne ſe fait que trop ſentir. D'où s'enſuivent les plus affreuſes conſéquences : ſavoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenſes, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puiſque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que, s'il ſe trouve en quelque maniere diſpoſé à ſe réconcilier avec nous, il nous laiſſe faire vers lui toutes les démarches, ſans nous prévenir & ſans nous rechercher par ſa grace : ce qui nous rendroit cette réconciliation abſolument impoſſible. Nous lui demandons que, s'il daigne ſe rapprocher de nous, ce ſoit ſeulement une réunion apparente, & que ſon cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement & le même reſſentiment. Nous lui demandons, que ſi par l'entremiſe de ſes Miniſtres, il veut bien nous donner l'abſolution de nos péchés, ce ne ſoit qu'une demi-abſolution, qu'une abſolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occaſion, & de

travailler secrettement à notre ruine. Quelles prieres & quelles demandes ? Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense ? Mais elles sont toutes néanmoins compriſes dans cette régle, *pardonnez-nous comme nous pardonnons* ; & c'eſt la cinquieme condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expoſe point à la tentation. Et ne nos inducas in tentationem.* Sur tout à certaines tentations que nous ſavons être plus dangereuſes pour nous, & où notre foibleſſe, eſt plus en péril de ſuccomber. Car, quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, & quoique nous devions alors en ſoutenir l'effort avec patience & avec courage, il veut du reſte que nous la fuyons autant qu'il dépend de nous, & il trouve bon que nous lui adreſſions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, & qui nous rend inexcuſables. C'eſt que nous nous expoſons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle & telle occaſion ; & cependant on y demeure toujours : on ne peut ignorer combien cette liaiſon, combien des converſations, ces entrevues ſont d'impreſſion ſur le cœur, & à quels deſordres elles ſont capables de conduire, & cependant on n'y veut pas renoncer On ſait que le monde eſt plein de piéges & d'écueils : on a l'exemple de mille autres qu'on y a vu & qu'on y voit ſans ceſſe échouer malheureuſement ; on a l'exemple de ſes propres chutes, dont peut-être on ne s'eſt encore jamais bien relevé ! & cependant on veut être du monde & d'un certain monde : c'eſt-à-dire, du monde particulier qui plaît davantage, & dont on ſe ſent plus touché ; d'un monde qui excite plus nos paſſions, qui flatte plus nos inclinations : d'un monde, où l'innocence des plus grands Saints eût fait un triſte nauffrage, & où la vertu des Anges ſeroit à peine en ſureté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce

monde, avec ce monde. On veut avoir part à ſes divertiſſements, à ſes aſſemblées, à ſes entretiens, ſans égard à tous les riſques qu'il y a à courir, & ſans profiter de la connoiſſance qu'on a de ſon extrême fragilité. Il en eſt de même d'une infinité d'autres engagements, où l'on ſe jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine & délibérée : engagements de profeſſions & d'états, engagements d'emplois & de commiſſions, engagements d'affaires & d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grace alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, & ne nous y abandonnez pas ? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : pourquoi donc y reſtez-vous habituellement ? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des meſures que je vous inſpire pour vous en défendre ? Avec cela ne comptez ni ſur moi ni ſur vous-mêmes : ſixieme condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal. Sed libera nos à malo.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre ſur la terre, c'eſt ſans doute le péché ; & de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'eſt la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cauſe à ſon effet. C'eſt donc particulièrement de l'un & de l'autre que nous demandons d'être préſervés. Mais voulons-nous, ſi j'oſe parler de la ſorte, nous jouer de Dieu ? Prétendons-nous l'outrager en le priant, & lui faire inſulte ? Seigneur, lui diſons-nous, que votre grace nous garde de péché ; mais ce péché nous l'aimons ; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous, & nous l'y nourriſſons ; mais ce péché, nous en faiſons le principe de toutes nos actions, le reſſort de toutes nos entrepriſes, l'ame de tous nos plaiſirs, la douceur & l'agrément de toute notre vie. Je dis plus ; nous en faiſons notre idole & notre divinité, nous le favoriſons ce péché, nous nous familiariſons avec lui, nous prenons ſa défenſe, &, ſi

l'on veut nous en donner de l'horreur, c'eſt contre ceux-mêmes qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainſi nous laiſſons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en eſt le terme, & où nous reſſentirons éternellement les coups de la vengeance Divine. C'eſt-là, c'eſt dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourments, où l'arrêt de ſa juſtice nous aura précipité. Il falloit le demander plutôt, & le bien demander. Nous l'aurions demandé pendant la vie, il eſt vrai: mais nous l'aurions demandé comme ne le demandant pas. Car c'eſt ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obſtacles invincibles: & Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu: ſeptieme & derniere condamnation.

Où donc en ſommes-nous, & que ne ſera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la ſorte pervertir la priere même, & la plus excellente de toutes les prieres; Je ne dis pas, à Dieu ne plaiſe, la pervertir en elle-même, c'eſt une priere toute divine, & qui garde par tout ſon caractère de divinité: mais je dis la pervertir par rapport à nous, & au fruit que nous en devons retirer. Le deſſein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fut pour tous les Fideles une ſource de graces & de bénédictions: mais par l'abus qu'en font la plûpart des Chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le Ciel, & qu'attirer ſur nous ſes anathêmes, & ſes malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire abſolument, & ne la prononcer jamais? Autre malheur non moins funeſte, ni moins terrible. Ce ſeroit nous excommunier nous-mêmes, ce ſeroit nous retrancher du nombre des enfants de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre Pere; ce ſeroit en quelque maniere nous ſéparer du corps de l'Egliſe en ne

priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop uſer d'une priere qui nous a été ſi expreſſement recommandée par Jeſus-Chriſt. Si nous ſommes juſtes, cette priere dite avec une foi vive & une humble confiance, ſervira à notre avancement & à notre perfection. Si nous ſommes pécheurs, cette priere accompagnée d'un ſentiment de pénitence, ſervira à fléchir le cœur de Dieu, & à nous remettre en grace auprès de lui par une ſincere converſion. Si même nous ne nous ſentons point encore touchés d'un repentir aſſez vif, cette priere jointe à un vrai deſir d'être plus fortement attirés, ſervira à nous obtenir une grace de contrition. Mais adreſſons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enſeignée; & demandons-lui que comme il en eſt l'auteur, & qu'il nous l'a miſe dans la bouche, il en ſoit, en nous animant de ſon Eſprit, le Sanctificateur & le Médiateur.

Il ſera l'un & l'autre, quand nous prierons ſelon les intentions que cet adorable Maître s'eſt propoſées, en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les, méditons-les, pénétrons les; & pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, & diſons à Dieu.

* *I. Notre Pere qui êtes dans les Cieux, que votre nom ſoit ſanctifié.* Dieu de Majeſté, Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs, grand Dieu, ce ne ſont point tous ces titres & tant d'autres que j'employe pour vous intéreſſer en ma faveur, & pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon Pere: cela me ſuffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, & tout ce que j'ai reçu de vous, me le donne bien à connoître. Vous êtes le Pere de tous les hommes; mais j'oſe dire que vous êtes encore plus particulierement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes; puiſqu'il y a une multitude innombrable d'hommes & de peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes graces que moi, ni favoriſés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de Pere qui m'eſt ſi cher, & qui m'annonce vos miſéricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir ſuprême & votre ſouveraine Grandeur; & s'il excite toute ma confiance, il ne m'inſpire pas moins de reſpect & de vénération. Car vous êtes dans les Cieux, ô Pere tout-puiſſant, & dans le plus haut des Cieux. C'eſt-là que vous avez établi le Trône de votre gloire, là que vous faires briller toute votre ſplendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos Anges & de vos Elus. Et quoique la lumiere où vous habitez ſoit inacceſſible, c'eſt-là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos eſprits, de porter nos cœurs, d'adreſſer nos vœux. Recevez les miens, Seigneur: je vous les adreſſe. Ils ſont ſinceres, & ils ſont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même: & de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle eſt la plus naturelle, & la plus juſte, ſi ce n'eſt que notre nom ſoit ſanctifié?

Ce nom adorable, c'eſt votre eſſence divine puiſque vous vous appellez *celui qui eſt*; ce ſont des infinies perfections; c'eſt tout ce que vous êtes. Or, que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, ſoit honoré, comme il le doit être, je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus ſaint. Que tout l'Univers vous connoiſſe, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui eſt capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, & ne s'attache qu'à vous. Tel eſt le deſir le plus affectueux de mon cœur & le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuſe émulation, que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'oſe ajouter que je voudrois, s'il étoit poſſible, moi ſeul vous aimer & vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, & que vous aiment tous les Eſprits bienheureux & toutes les ames juſtes.

Que dis-je, mon Dieu, ce ne ſont-là que des ſouhaits, toujours bons, puiſque vous en êtes le

principe, l'objet & la fin; mais au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues, & indéterminés, ce que je dois sur tout vous demander, & ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition & mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique & aux effets; c'est que par l'innocence de mon cœur; que par la ferveur de ma piété; que par la sainteté de mes œuvres; que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, & je vous rende jusqu'à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre régne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce Régne si favorable & si desirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrivé? Comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plutôt régné sur toutes les puissances de mon ame, sur tous mes sens, soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même! Car qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous, & qui par la plus juste conséquence & l'obligation la plus essentielle, ne vous doive être soumis!

Il est vrai, vous régnerez dans moi & sur moi nécessairement, & par la souveraineté inséparable de votre Etre. Vous êtes, mon Dieu; & puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur: & parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non-plus de moi que vous soyez, ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribue en rien à ce Régne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, & ne contribue en rien à ma perfection & à mon mérite. Ce n'est donc point-là le Régne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi. Mais Seigneur, il y a un Régne de grace, auquel je puis coopérer,

& que vous avez fait dépendre de mon consentement & de mon choix. Je veux dire qu'il y a un Régne tout spirituel, où votre grace prévient une ame, & où l'ame, prévenue de cette grace intérieure, obéit volontairement & librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses & sans réserve à votre bon plaisir, exécute, avec une pleine fidélité tous vos ordres, & n'a point d'autre régle de conduite que vos divins Commandements & votre Loi. Je veux dire qu'il y a un Régne d'amour, où le cœur se donne lui-même à vous, & se met, pour ainsi parler dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier, afin que vous le gouverniez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point en vous ou qui ne se porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous, & qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux & saint Régne, après lequel je soupire. Qu'il vienne & qu'il détruise en moi le régne du péché, le régne du monde, le régne de l'amour propre & de la cupidité, le régne de tous les desirs sensuels & de toutes les passions.

Je n'ai que trop long-temps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres & sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop long-temps gemi sous leur joug également honteux & pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, & en quel abîme devoient-ils un jour me précipiter ? Béni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, & où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétablissant votre régne au dedans de moi & en me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce Royaume céleste où vous m'avez préparé un trône de gloire & une couronne d'immortalité. C'est-là que vous régnez sur tous les cœurs des Anges & sur tous vos Elus, que vous avez rassemblés dans votre sein, pour

être

être leur éternelle & souveraine béatitude. C'est-là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux, & quand y entrerai-je ?

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte Patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misere humaine qui me retient, qui m'appésantit, qui m'attache à ce monde visible & à mon exil, qui me fait craindre la mort & aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentiments d'une nature foible & aveugle que je desavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente; tous mes vœux s'élevent vers le Ciel. Que votre régne arrive. Que mon ame dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivants. Car ce n'est ici que la région des morts, & je serois bien ennemi de moi-même, si, pour une vie périssable & sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement & retarder la jouissance de mon unique & suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu ; & est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison & à la justice ? est-il rien de meilleur pour moi, que l'accomplissement de vos adorables volontés ? Etre des Etres & Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, & par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime & contre les droits les plus inviolables.

Or, voilà les desordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous & me confondre. Vous m'avez donné votre Loi, & tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise, & tant de fois je les ai transgressées, Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre Esprit, & tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix

de vos Miniſtres, vous m'avez ſollicité par leurs avertiſſements & leurs inſtructions, & tant de fois j'ai refuſé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rebelle, & pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéiſſance filiale, vous m'avez châtié par des adverſités & des ſouffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repouſſer vos coups; & ſi vous me les avez fait ſentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences & mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comment j'ai paſſé toute ma vie dans une indocilité & une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre préſence, je vous en témoigne mes regrets; mais ce n'eſt pas aſſez. Il faut, Seigneur, qu'une ſoumiſſion entiere & ſans réſerve répare toutes mes réſiſtances & toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur eſt ouvert pour vous écouter. Ordonnez: me voici prêt, par votre grace, à tout entreprendre & à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abbaiſſer ou de m'élever, de m'affliger ou de me conſoler, de traverſer mes deſſeins ou de les favoriſer: de quelque maniere que vous me traitiez, vous êtes le maître, & je n'ai plus d'autre ſentiment à prendre, que celui de Jeſus-Chriſt même, lorſqu'il vous diſoit: *Mon Pere que votre volonté s'accompliſſe & non la mienne.* (Luc. c. 22. 43.)

Et en effet, il eſt bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne ſoit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté eſt droite & la droiture même, elle eſt ſage & la ſageſſe même, elle eſt ſainte & la ſainteté même, elle eſt bienfaiſante & la bonté même. Mais qu'eſt-ce que ma volonté propre? une volonté aveugle & conduite par des guides auſſi aveugles qu'elle, qui ſont les ſens & les paſſions; une volonté libertine & indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni ſouffrir la gêne & la dépendance; une volonté capricieuſe & ſujette à mille changements, ſelon le goût & les humeurs qui la

gouvernent ; une volonté criminelle & dépravée, que le péché a corrompue & qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah ! Seigneur, ne me livrez pas à ses égarements ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même ; mais par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, & redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie, & sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aye plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous soyez obéi dans moi & par moi, comme vous l'êtes dans le Ciel & par vos Anges bienheureux : voilà le modèle que vous me proposez & que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres & selon votre bon plaisir ; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit & de tout ce que je sais vous plaire, la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses & pour les rapporter toutes à votre gloire ; la même assiduité & la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, & ne me point lasser jamais de votre service ; la même ferveur & le même zele pour agir toujours avec un amour prompt, vif & ferveur. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire ? Dès que vous êtes notre Pere, Seigneur, & que vous êtes notre Maître ; cette double qualité vous engage, & comme Pere, à nourrir vos enfants, & comme Maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre Prophète nous l'a-t-il promis de votre part & en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine Providence & de votre miséricorde infinie, il compte le soin

que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu, & vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non seulement vous nourrissez vos enfants qui vous aiment, & vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis mêmes qui vous renoncent & qui vous blasphêment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu & jusqu'aux moindres insectes, mais tout ce qui a vie ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens, ce n'est point une avidité insatiable qui m'amene à vos pieds; mais j'y viens comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'ame, & que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusqu'à ce jour; & si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, & à quelles extrémités me trouverois-je réduit? Soyez beni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable, & dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, & le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, & mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain, je veux dire que ce qui me suffit, non seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, & à qui je suis redevable d'un entretien honnête & conforme à leur condition. C'est-là que je borne mes desirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux & nuisible par l'abus que j'en ferois,

qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matiere à mon orgueil pour s'enfler, & à ma sensualité pour satisfaire ses appetits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu ; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, & l'ai-je acquis en effet : mais, si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, & je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoiqu'il en soit, & quoique vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi & pour tous ceux dont vous m'avez chargé, voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, & pourquoi j'implore votre assistance. C'est la priere que vous fit autrefois le plus sage des Rois d'Israël, & ce fut une priere selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui & dans le même sentiment que lui : *Ne me donnez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse ; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* (PROV. c. 30. 8.) avec la décence, & avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile & salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance ; mais c'est seulement pour aujourd'hui, & avec une confiance entiere pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau : & il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, & que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment liberal & magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, & compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive & présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui

dépend de moi : & quand je l'aurai fait & que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi, Seigneur, malgré toutes ces qualités de Créateur, de Pere, de Maître, de Conservateur, que je reconnois en vous & que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? Ai-je pu m'élever contre vous? Ai-je pu me séparer de vous & vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, & je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, & que je ne cesserai point de renouveller jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue & affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non seulement parce que je puis pecher, mais parce qu'en effet j'ai péché & que je peche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre; & si votre Prophête se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur la tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant & se condamnant! Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, & dont vous exigez, selon la Loi de votre justice, une digne satisfaction, d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quels poids! quelles obligations! quelles matieres de jugement, & quels sujets de condamnation! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi, & que ferai-je pour les conjurer? Il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, & comment

pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon ame en effet est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe, ô mon Dieu ; j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solemnelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez & on vous pardonnera ; remettez aux autres leurs dettes, & ce que vous devez en sera remis.* (Luc. c. 6. 37.) C'est l'oracle le plus exprès ; & comme il est sorti de votre bouche, & que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi & la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit & quoi que ce soit, je le pardonne ; je le pardonne entierement, je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincérement, mais affectueusement, mais cordialement : je le pardonne, pour vous & par une pleine obéissance à votre divin Commandement. Tel est, à ce qu'il me paroît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide & par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir : mais vous savez que je la desavoue & pour l'heure présente, & pour toute la suite de ma vie : vous savez que je veux la combattre en toute rencontre ; vous savez que je veux en réprimer tous les sentiments, & en effacer peu-à-peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous & de vous dire : pardonnez-moi, parce que je pardonne, & comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, & j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme, c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter; de vivre dans un calme inaltérable, & dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre: & ce que je ne dois même vous demander, puisque ce seroit un miracle, & qu'à un pécheur comme moi il n'appartient pas de vous demander des miracles & de les obtenir. Il est même de votre providence & de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, & que vous ayez de quoi nous recompenser. Aussi vos Saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, & sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable & le Saint des Saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, & nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuseroit le combat, refuseroit la couronne, & qui ne voudroit avoir nulle part au travail, ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grace; car que suis-je de moi-même? qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de briser. A chaque pas je tomberois, à chaque occasion je rendrois les armes, & je céderois aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne par tout, ne m'accompagne par tout, ne me suive & ne me soutienne par tout. Or, c'est ce secours, c'est cette grace que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation; c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y

laisser point succomber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit & que je me perdrois ; de redoubler à certains temps, en certaines occurences plus dangereuses & plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon Salut, & votre divine protection pour me défendre & me garder. Dieu de mon ame & son Sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, & ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlevent ce que vous avez racheté de votre Sang.

Mais que fais-je ? cette ame si précieuse, je la recommande à vos soins : & de ma part je la néglige, je n'en prend nul soin, je la hazarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils & de tant de piéges, il n'y eut rien à craindre pour elle. Ah ! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grace toute entiere. Puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulez que j'y travaille, & si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'use de cette armure céleste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous dit, & qu'il nous le dit en votre Nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, & la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la Foi, le casque du Salut, & le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu.* (EPHES. c. 6. 11.) Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver tous les moyens que me fournit la sainte Religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la priere, de votre divine parole, de vos Sacrements, de tous les exercices que votre Eglise me prescrit & que la piété chrétienne me suggére. Autrement

je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or, m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, & je ne l'ai déjà que trop connu, par de funestes épreuves. Heureux, au moins, si de mes malheurs & de mes égaremens passés je tire cet avantage, de savoir mieux désormais me tenir en garde & me précautionner.

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers & de tous les accidents qui peuvent survenir & troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de graces, & je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plut jusqu'à présent me délivrer, sans que je l'aie su, & de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie, ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace & la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrettes & qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'appercevons pas, & dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, beni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps & que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes & essentiels qui vont à la ruine totale de l'homme; & qui lui causent un dommage infini & irréparable. Tous les autres maux en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux: & comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or ce souverain mal, c'est le péché, & en conséquence du péché la damnation.

Si donc pour me mettre à couvert de l'un & de l'autre, il eſt néceſſaire que j'éprouve quelqu'autre mal que ce ſoit : ah ! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, & autant qu'il le faut ; renverſez, brûlez, tourmentez : je m'offre moi-même, & je me préſente à votre juſtice. Quelque douloureux & quelques ſenſibles que puiſſent être ces coups, je les recevrai comme des coups de grace, pourvu qu'ils ſervent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper cours au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par-là cette affreuſe réprobation qui doit être dans l'éternité toute entiere le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin eſprit, *Malo, hoc eſt à maligno.* Je veux dire de l'eſprit d'intérêt & d'avarice, de l'eſprit d'ambition & d'orgueil, de l'eſprit d'impureté & d'intempérance, de l'eſprit de colere, de vengeance, d'animoſité ; de l'eſprit d'erreur, de tromperie, de menſonge, de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitiſes, des ſens, de toutes les paſſions de mon cœur & de toutes leurs illuſions ; car voilà tout ce que je comprends ſous ce terme de malin eſprit ; capable en me portant inceſſamment au péché, de m'entraîner dans le précipice & de me perdre ſans reſſource avec lui.

Dieu du Ciel & de la Terre, ſeul puiſſant & grand, ſeul juſte & ſaint, ſeul bon & miſéricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adreſſer. Si de moi-même je les avois conçus & formés, & ſi je ne vous les adreſſois qu'en mon nom, ah ! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement qui pourroit me tromper ; je me défierois de ma baſſeſſe & de mon néant qui me rendroient indigne d'être exaucé. Mais c'eſt votre Fils unique, la ſageſſe increée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'eſt lui-même qui prie dans moi, qui

prie avec moi, & pour moi. *Considérez votre Christ*: (PSALM. 83. 10.) jettez les yeux, non point sur une vile créature tel que je suis, non point sur un pecheur plus vil encore & plus méprisable, mais sur le divin Sauveur, dont j'interpose auprès de vous la médiation, & dont j'employe, pour vous fléchir, les mérites infinis. De toutes les demandes, que je vous ai faites, il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit, & selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, c'est avec le même sentiment que je les renouvelles, & que j'en attends de votre grace l'heureux accomplissement.

Pensées diverses sur la Priere.

IL en est de la priere comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit; & elle consiste plus dans le sentiment, que dans le raisonnement. On a donné bien des régles de l'Oraison, on en a tracé bien des méthodes: les Livres en sont remplis, & on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les Maîtres de la vie spirituelle, se sont sur tout attachés, & là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignemens, rien de plus sage ni de plus saint. Etudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabatre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace & la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entends ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux mystiques, justement condamnés & frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur; & les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant & fervent dans la pratique de

toutes les vertus, un amour toujours aſpirant à la poſſeſſion de Dieu & ſe nourriſſant des eſpérances éternelles.

Avec cet amour on eſt tout-à-coup homme d'oraiſon. Car faire oraiſon, c'eſt s'occuper de Dieu, c'eſt converſer avec Dieu, c'eſt s'unir à Dieu dans le fond de l'ame. Or tout cela ſuit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu: dès que nous l'aimerons, nous irons à la priere avec joie, nous y reſterons ſans dégoût & même avec conſolation; quelque temps que nous y ayons employé, nous en ſortirons avec peine, comme ce célebre Anachorette, Saint Antoine; qui le matin ſe plaignoit que le ſoleil, en ſe levant, vînt troubler l'entretien, qu'il avoit eu avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? Hé, que diſons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'étude & de grands efforts d'imagination pour ſoutenir une converſation avec lui, & pour lui témoigner nos ſentiments? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera; le cœur, dès qu'il eſt touché, ne tarit point; réflexions, affections, reſolutions, ne lui manquent point. Rien ne le diſtrait de ſon objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol, & conduit par la grace, il s'y porte, il s'y éleve, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraiſon, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à ſon école, s'il eſt plein de l'amour de Dieu.

§. Quand nous prions, ce ſont des graces que nous demandons & non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorſqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'eſt-il pas maître de ſes graces?

§. Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prieres, & que nous nous en faiſons une matiere de ſcandale. Il eſt vrai: Jeſus-Chriſt nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en ſon

nom, son Pere nous l'accordera ; mais cette promesse, toute générale & toute absolue qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle. C'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, & que nous le demanderons, comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la Providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes & à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre priere soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures & extérieures de l'esprit & du cœur, d'où dépend son efficace & sa vertu. Qu'une de ces conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous ; elle ne nous regarde plus.

De-là il nous est aisé de voir, combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir point agréé nos demandes, & qu'il n'y a pas répondu, selon ce que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela ayent quelque apparence de raison, & que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1. Que nous avons demandé, ce qu'il convenoit de demander : & par conséquent que dans notre priere & dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt & à notre prédestination éternelle : que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystere & découvrir tout le secret. 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander ; en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise : c'est-à dire, que nous avons prié avec des sentiments assez humbles,

avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante, pour rendre notre priere digne de Dieu & propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer & d'en appeller à la parole de Jesus-Christ. Or, compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable? n'est-ce pas un orgueil, seul capable d'arrêter les graces de Dieu?

§. Prions, & prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'Apôtre; mais si notre priere demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, & de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, & qu'il sait ce qu'il nous faut, beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir. Disons qu'apparemment nous nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grace que nous lui demandions, & que, s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, & que, suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous. Disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non pas toujours selon nos desirs, qui communément sont très-aveugles, mais de la maniere & dans le temps qu'il juge plus convenables. Disons encore que, si notre priere n'a pas été absolument défectueuse quant au fond, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions: en un mot, disons & confessons de bonne foi, que, quoique nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

Comme dans la vie humaine & dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens

féconds en paroles, & qui nous font les plus longs discours sans rien dire : il y en a de même, par une espece de comparaison, dans la vie chrétienne & dans le commerce que nous avons avec Dieu par la priere. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entieres, mais sans recueillement, & sans dévotion. Qu'est-ce que cela ? C'est parler beaucoup à Dieu, & ne point prier.

§. Il y a une priere de l'esprit, du cœur, de la parole ; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, & de la parole, par la prononciation ; mais outre ces trois sortes de prieres, je puis encore ajouter qu'il y a une priere des œuvres par la pratique & l'action ; & voici comment je l'entend. Saint Augustin disoit : *celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier*, & je dis en renversant la proposition : celui-là sait bien prier, qui sait bien vivre. La pensée de ce saint Docteur, est que, dans la priere & par la priere, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons, & nous obtenons les graces nécessaires pour les accomplir : & je veux dire par un retour très-véritable, que d'accomplir fidellement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation & le gré de Dieu, c'est prier : pourquoi ? parce que c'est tout à la fois, & honorer Dieu, & l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la priere. Observation importante & bien consolante pour une infinité de personnes, qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la priere, & qu'elle ne leur en laisse pas de loisir. Outre qu'on peut prier par tout, & que par tout on en a le temps, puisque par tout on est le maître d'élever son ame à Dieu, & de lui adresser les sentiments de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la

priere, sont tout au contraire des prieres elles-mêmes, & des prieres très-efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, & qu'on s'y adonne avec une intention pure & droite. *Car le Royaume de Dieu*, & tout ce qui a quelque rapport à ce Royaume de Dieu, *consiste, non dans les paroles, mais dans les effets.* Dieu vous a chargé d'un emploi, & vous en remplissez avec assiduité les fonctions: en cela vous priez. La Providence vous a confié la conduite d'un ménage, & vous y donnez vos soins: en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'Ange à Tobie, *que vous les cachiez dans votre maison, & que la nuit vous les portiez en terre, je présentois au Thrône de Dieu ces œuvres de charité*, & elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'interceſſion plus puissante auprès de ce souverain Maître, que la soumission à ses ordres & l'accomplissement de ses adorables volontés.

§. Miracle de la Priere! rien ne résiste à son pouvoir, & mille fois elle a changé l'ordre de la nature, & l'a, pour ainsi dire, forcé à lui obéir. Que dis-je? Elle a mille fois désarmé le Ciel même, & en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux! que de prodiges! Moïse prie, & Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, & le Soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, & les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, & une formidable Armée est mise en déroute. Dès qu'Elie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent: car telle a été dans l'ancienne Loi la vertu de la priere; & ce seroit une matiere infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit: *Tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon Nom, il vous l'accordera.*

Que je me figure le plus puiſſant Monarque du monde, & que je le ſuppoſe prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que ſon empire, quelque étendu qu'il ſoit, eſt limité, & que je lui demanderai peut-être au-delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner, pourquoi ? parce qu'il eſt Dieu, & qu'étant Dieu, tout lui eſt poſſible. Si donc, dans les prieres que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'eſt que nous ne connoiſſons pas le Maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foibleſſe, au lieu d'en juger par l'indépendance abſolue & la ſouveraineté de ce premier Etre. Ne bornons point nos eſpérances, quand nous ſavons qu'elles ſont fondées ſur la parole d'un Dieu, dont la fidélité ne ſe peut démentir, & dont la puiſſance eſt ſans bornes.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

Parabole du Pharisien & du Publicain, ou caractere de l'orgueil & de l'humilité, & les effets de l'un & de l'autre.

JESUS *proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confioient en eux-mêmes, comme s'ils eussent été des Saints, & qui ne regardoient les autres qu'avec mépris.* *Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi & aspernabantur cæteros parabolam istam.* (Luc. c. 18. 9.) L'Evangile nous fait d'abord connoître le dessein du Fils de Dieu, & quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au Peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute ame vaine & orgueilleuse, elle convient particulierement, & selon l'intention de Jesus-Christ, à une espece de faux dévots, contre qui cet Homme-Dieu a toujours témoigné plus de zele, & qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission, & dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes & de leur prétendu mérite, qui seuls croyoient être, avec leurs Disciples, les élus du Seigneur. Qui parloient, qui décidoient, qui agissoient, comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la Loi & ses interprêtes, les maîtres de la Doctrine, les modéles vivants de la Sainteté. Qui se disoient suscités

de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale. Qui, sous un masque de piété & de sévérité, cachoient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces & leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, sur tout une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir, & un orgueil insupportable. Qui, par cette vaine apparence d'une vie réguliere & austere, éblouissoient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouroient les maisons, & dont ils recevoient de puissants secours, pour soutenir leur secte & pour accréditer leur parti. Qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne faisoient grace à personne, damnant tout le monde, & traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur & n'entroit pas dans leurs sentiments. Car il y avoit des hommes de ce caractere dès la naissance de l'Eglise, & dès le temps même que Jesus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siecles, & il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure; mais qu'on peut la prendre pour une histoire commencée dans le Judaïsme, continuée dans le Christianisme, & par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusqu'à ces derniers jours. Quoiqu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, & profitons des enseignements qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allerent au Temple pour prier, l'un étoit Pharisien, & l'autre Publicain. Duos homines ascenderunt in Templum ut orarent, unus Pharisæus, & alter Publicanus. C'est au même Temple qu'ils allerent tous deux, c'est à la même heure & dans le même temps, c'est dans le même dessein qui étoit de faire à Dieu leur priere: mais du reste ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'ame, ni le même sentiment intérieur. De-là vient que la priere de l'un, eut un succès si fa-

vorable ; au lieu que l'autre ne fut point écouté, & que sa priere même devint un crime pour lui & un sujet de condamnation. Car avec la grace, ce qui donne le prix à la priere, c'est la disposition intérieure de l'ame : c'est de-là qu'elle tire toute sa vertu & tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit & au cœur, il ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point au-dehors, & n'a égard ni aux rangs ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit ; mais qui pése le cœur & qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit, que notre premier soins, *avant l'Oraison*, notre soin le plus nécessaire & le plus essentiel est, *de préparer notre ame.* (Eccli. 18. 23.) Toute autre préparation, sans celle de l'ame, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu : & s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, & dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au-dedans de nous-même.

Mais ceci posé, il est question de savoir, qui des deux, (je dis du Pharisien & du Publicain) qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, & qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un Pharisien d'une part, & de l'autre un Publicain, quel parallele ! un Pharisien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire & d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite, un homme exact jusqu'aux plus petites observances, & implacable ennemi des moindres relâchements, un homme révéré, vanté, canonisé du peuple ; en un mot, un Saint selon la commune opinion. Au contraire, un Publicain, un pécheur, & un pécheur par état, puisque son seul emploi de Publi-

cain, le faisoit regarder comme tel ; un homme noté & décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions ; de plus, un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, & ayant vécu jusques-là dans le libertinage & le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible ? & qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, & ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu ? Mais les jugements du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, & l'événement n'est guere conforme à nos idées. Ce Pharisien est condamné, & ce Publicain justifié : pourquoi, c'est que ce Pharisien, que ce juste, est un orgueilleux dans sa prétendue justice ; que ce Publicain, que ce pécheur pénitent, est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits racourcis & opposés l'un & l'autre, la parabole nous représente admirablement bien, & les pernicieux effets de l'orgueil dans le Pharisien, & les salutaires effets d'humilité dans le Publicain. Instruisons-nous, & apprenons de-là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, & ce que nous devons nous efforcer d'acquérir & de pratiquer en toute rencontre, comme une des plus excellentes & des plus solides vertus.

Caractere de l'Orgueil & de ses pernicieux effets dans le Pharisien.

I. *Le Pharisien se tenant de bout. Pharisæus stans.* Il se tenoit de bout, & ce n'est pas dans une vue particuliere que l'Evangile marque cette circonstance ; car c'est par-là qu'il commence à faire l'opposition du Pharisien orgueilleux & de l'humble Publicain. Au lieu que le Publicain à la porte du Temple, ainsi qu'il est dit dans la

suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre : le Pharisien entre, avance, laisse derriere lui tous les assistants, approche de l'Autel, va prendre la premiere place ; & là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au Ciel, & par son regard fixe & arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grace.

Il n'y a point de vice qui nous soit plus important, dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolere ; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le Ciel ; dès qu'il le vit dans ses Anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter, que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au-dehors, & qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître ; l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue, & dont on s'apperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer : on le connoît bientôt, & son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus : & sans attendre, comme d'autres : selon l'avis du Sauveur du monde ; qu'on lui fasse honnêteté, pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette Loi de bienséance, & prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en Maître qui ordonne avec empire, ou en Juge qui décide avec autorité, ou en Philosophe qui prononce des Sentences & des Oracles, ou en Docteur qui enseigne & qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, & ferme la bouche à

quiconque voudroit l'interrompre pour quelque temps, & demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se tait & prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit & quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris mocqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées & mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires, comme s'il en savoit seul pénétrer le secret, & démêler les ressorts : comme si tout ce qu'il entend, n'étoit de nul poids & ne méritoit nulle réflexion ; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, & qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, & se laissent emporter aux sentiments de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage & pourvue de raison : mais eux, ils ne rougissent de rien, tant ils sont infatués d'eux-mêmes & prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, & par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux & se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public & qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité & franchise ; mais justice & vérité. Du moins le pensent-ils de la sorte, & sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable, mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion : & voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes & de vouloir être honorés & estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce

Ce n'eſt pas au reſte, qu'il n'y ait un orgueil plus circonſpect & plus délicat. On affecte une certaine modeſtie extérieure. On eſt honnête, prévenant, affable. On a de la douceur, de la politeſſe, de la retenue, une conduite, ſelon les apparences, toute unie. On ne s'enfle point, on ne s'éleve point, on n'entreprend point de dominer ni de ſe diſtinguer. Mais outre que tout cela, n'eſt aſſez ſouvent qu'une modeſtie faſtueuſe, qui, pour uſer de cette figure, comme un voile tranſparent, laiſſe entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre: il y a mille occaſions où il trompe toute notre vigilance & ſort malgré nous des ténebres où l'on tâchoit de le tenir enſéveli. En effet, quelque précaution qu'on ait ſur ſoi-même, il n'eſt pas moralement poſſible, dans le commerce de la vie, que mille ſujets imprévus ne piquent notre cœur & ne bleſſent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil ſe ſent bleſſé, il ſe trouble, & dans le trouble où il eſt, il éclate & ne garde plus de meſures. La raiſon en eſt bien naturelle: c'eſt que l'orgueil eſt l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain: pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jetter de hauts cris. On voit un homme ſe déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond ſéchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers & mépriſants: quelquefois la colere l'irrite juſqu'à l'emportement. On ne le reconnoit plus, & dans la ſurpriſe où l'on ſe trouve, on demande, ſi c'eſt-là cet homme qu'on croyoit ſi modéré, ſi patient, ſi humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'eſt lorſqu'on vient à découvrir cette ſenſibilité & cet orgueil dans des ames pieuſes & dévotes, dans des ames religieuſes & conſacrées à Dieu, dans des Miniſtres de l'Egliſe & des Paſteurs du peuple fidele. Le Prophête vit en eſprit l'abomination de la deſolation dans le lieu Saint, & n'eſt-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, de quoi nous ſommes témoins, quand nous voyons l'or-

gueil dans les plus sacrés ministéres, l'orgueil dans le sac & sous le cilice, l'orgueil dans le Sanctuaire de Jesus-Christ, sous les livrées de Jesus-Christ, à la Table, à l'Autel de Jesus-Christ ? C'est-là qu'on le porte ; & au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu, humilié & anéanti, c'est de-là qu'on le rapporte aussi entier & aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, & qui l'autorise à dire, quoiqu'avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges & sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur ; en un mot, plus orgueilleux.

II. *Il faisoit en lui-même cette priere. Hæc apud se orabat.* Pourquoi en lui-même, & qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être ce Pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prieres ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre, que dans toute sa priere il n'étoit occupé que de lui-même, & non point de Dieu ; qu'il n'envisageoit que lui-même, & que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir & se glorifier.

De quelque maniere qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente, & une vérité, dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusques dans l'exercice de l'Oraison, & voici comment. Car dans l'Oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, & les autres plus relevées & plus particulieres ; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrettes & propres d'un petit nombre d'ames que Dieu favorise de certaines communications, & à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ses voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son Esprit : de cet esprit de sainteté, qui

n'étant qu'un & étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manieres dans ses divines opérations, & suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grace toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu dès le premier essai éléve une ame à ces sublimes degrés d'Oraison & de contemplation, où les Saints sont parvenus. Il a ses régles que sa sagesse lui prescrit, & qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire, qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées : que nous nous y exercions assidument & constamment : que nous soyons contents d'en demeurer-là, si l'Esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant. Que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des Mysteres qui sont si forts au-dessus de nous, que nous nous estimions indignes de ces graces singulieres & de ces états qui ne conviennent qu'aux ames choisies & aux fidelles serviteurs de Dieu ; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, & de marcher par les routes les plus applanies. Voilà ce que pense une piété humble ! voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même !

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une ame, qui se croit appellée à quelque chose de plus grand : car on en trouve ainsi de disposées. Leur présomption les emporte d'abord, comme d'un plein vol, dans le sein de la Divinité : & du moment qu'elles se sentent attirées à l'Oraison ; elles ne craignent point de dire ce que dit l'Ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut*, (Isaie. c. 14. 14.) J'irai directement à lui, & je le verrai dans sa gloire. Qu'un Directeur éclairé & instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumiere, s'oppose à une illusion si dangereuse,

& dont il prévoit les conséquences, qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, & de rabaisser ces vues trop abstraites & trop mystiques ; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, & les maximes fondamentales de la perfection chétienne, tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux ames vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, & marcher pas à pas. Si le Directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure, on se détache de lui, & on l'abandonne. Quel langage parle-t-on ? De s'expliquer simplement & clairement, ce seroit descendre & se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des Anges. Belles expressions où l'on se perd, & qu'on a recueillies en de saints Auteurs, qui comprenoient ce qu'ils disoient, parce qu'ils le disoient de cœur, & non par une puérile affectation. Un des éloges le plus solide que le Prophête Royal donne au Juste, est qu'il ne s'éleve point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, & allons-y par la priere : mais notre priere ne peut être agréable, qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vîte ; & plus elle nous tiendra renfermée dans nous-même & dans la vue de nos miseres, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, & à nous unir à lui par la connoissance & la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le Peuple d'en approcher, & quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eut été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, & s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs : mais nous, mettons-nous au rang du Peuple, demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement, notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes retours ; & il se-

roit à craindre que la parole de l'Ecriture ne se vérifiât en nous: *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur, & il a confondu toutes leurs pensées.* (Luc. 10. (Plût au Ciel qu'on eut moins vu d'exemples; & plaise au Ciel que les exemples qu'on en a vu dans les siécles passés, servent de leçons aux siécles à venir, & les préservent des mêmes égarements!

III. *Mon Dieu, je vous rends graces. Deus, gratias ago tibi.* Rendre à Dieu de continuelles actions de graces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes & des plus indispensables. Aussi, ce qu'il y a de répréhensible dans le Pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentiments dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu, doit être une reconnoissance toute religieuse. Or, une reconnoissance vraiement religieuse, en quoi consiste-t-elle? 1. A donner à Dieu toute la gloire des graces qu'on a reçues, & à ne s'en point glorifier soi-même. 2. A ne point abuser de ces graces pour se préférer au prochain, & pour le mépriser. 3. A se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces graces, & qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuples. 4. A trembler en vue de ces graces & du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le Maître de l'Evangile demanda compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avoit confiés. 5. A ne se pas contenter de ces graces, & à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnoître, malgré ces graces notre extrême indigence, & à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une ame reconnoissante envers Dieu; tel est l'esprit qui l'anime & qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas-là, à beaucoup près, l'esprit du Pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi? Non

pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flatoit d'avoir été doué, mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, & pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellents que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué & qu'il pratique. Bien loin de craindre le Jugement de Dieu, & d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain Juge, il semble qu'il veuille le prévenir, & que ce soit ce qui l'amene à l'Autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talents, dont il se croit pourvu par la grace du Ciel, & du profit qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien ne lui manque, & que ce qu'il a lui suffira pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus; & c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque S. Augustin! Il est venu dans le Temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, & vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends graces*; mais il n'a garde d'ajouter: *mon Dieu, accordez-moi encore telle grace.* Il en a autant qu'il est nécessaire, & il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, & à ne vouloir pas l'honorer comme l'Auteur de tous les biens. Il y auroit du blasphême & de l'impiété. Nous nous faisons une religion & une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre: *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?*

Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode gueres de ce qui suit : *Or, si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez pas reçu.* (1. COR. c. 4. 7.) Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences ; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu ; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni ; que nous le bénissons nous-mêmes & nous le remercions : mais que l'orgueil a des retraites cachées pour se sauver ; qu'il sait bien ménager ses interêts, lors même qu'il paroît les abandonner & y renoncer !

Nous remercions Dieu ; mais dans le sentiment de notre reconnoissance, il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lévres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, & nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous & nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, & nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre graces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, & des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions & qu'aux dehors : mais que prétend-on par-là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer, & qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux & honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé, dans une entreprise qu'on avoit formée, dans des fonctions d'un ministere où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu, mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu : qu'on aura pour nous des égards particu-

liers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera ; qu'on nous déférera tous les honneurs dûs à notre mérite & à sa supériorité ; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, & qu'aucun n'osera nous en contester la préférence : que nous aurons l'ascendant par tout & sur tous ; que tout se réglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, & que nous jugions capables de conduire les choses avec la même dextérité & la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes ; & si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu, mais du moins nous rendrons-nous en même temps à nous-mêmes l'avantageux & consolant témoignage de répondre, comme nous le devons, aux vues de Dieu, & de faire un saint usage de ses bienfaits ; de n'être point des serviteurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur & à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie ; de ne nous point épargner pour cela, & d'y avoir toute l'assiduité & tout le zéle qui dépend de nous. D'où nous tirons, sans héſiter, cette conséquence favorable, que nous ne paroîtrons pas au Tribunal de Dieu les mains vuides ; & que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidelles serviteurs, dont la bonne administration sera éternellement & si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu, mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines graces extérieures, & de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connoître, à nous en attirer les applaudissements, à nous donner de l'éclat & de la réputation. Ainsi,

les Apôtres eux-mêmes prenoient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient; comment ils guérissoient les malades, & comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres graces, qui sans ce brillant & sans ce bruit, agissent interieurement sur l'ame, & ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même & aux vanités du siécle, ce sont des faveurs célestes & des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude, & pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse & qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il est à l'orgueil qui nous domine, & que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur, mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, & dans le cœur & dans la bouche, les paroles du Pharisien ; mais disons-les autrement que lui & dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends graces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends graces, & à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai & tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, & je ne le suis que par votre miséricorde. Or, n'ayant rien que de vous, & n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Quelle soit à vous toute entiere ; & malheur à moi, vile créature ; si je m'y attribuois quelque droit, & si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends graces*, & d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence ; car qui étoit-je ? & qui suis-je ? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus

d'eux dans mon estime ni de m'énorgueillir. Combien valoient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servis que moi, & auroient mieux répondu à vos adorables desseins ? *Seigneur, je vous rends graces* : mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre & m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait, & le peu d'usage que j'en fais : voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire, & que de gloire j'aurois dû vous procurer avec le temps que vous m'avez donné, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé ? Hélas ! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends graces.* Mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugements me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous & pour moi-même ; pour vous, en vous glorifiant ; pour moi-même, en me sanctifiant : & c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réflechir sur le tresor de colere que j'amasse & sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé & jetté au feu. Pensée capable de rabaisser toutes les enflûres du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'ame la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusqu'à présent de me gratifier ; & dont *je vous rends graces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées & mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur ; & ce sera un nouvel effet

de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zéle & toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, & que d'humbles actions de graces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, & l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres, ni tel que ce Publicain. Non sum sicut cæteri hominum raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus.* C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue; & par où? Par un esprit de singularité, par un esprit de censure & d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; & de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Esprit de censure, mais d'une censure outrée: *lesquels sont voleurs, injustes, & adulteres.* Esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce Publicain.* Aveuglement sur soi-même le plus grossier, *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, & expliquons-le.

Esprit de singularité. Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part, & si l'on refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, & de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite & l'obscurcir. On ne le connoîtroit point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, & on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dus. C'est pour cela qu'il commence par se séparer: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit par tout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, & qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord & ce qui étoit le plus selon leur sens & selon leur

gré, lorſqu'ils étoient ſeuls à le pratiquer, leur paroît inſipide ; & perd pour eux tout ſon agrément & toute ſa pointe, du moment qu'il vient à paſſer en coûtume & que l'uſage s'en établit. Encore ſi l'on n'affectoit cette ſingularité que dans des choſe indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la ſociété humaine & civile : mais on l'introduit dans les choſes de Dieu, juſques dans la dévotion, la Religion, juſques dans le Sanctuaire & les divins myſteres. C'eſt même ordinairement en cela qu'on ſe rend plus ſingulier ; & ça été de tout temps l'eſprit des Novateurs.

D'où ſont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les Prieres, dans la récitation des Offices, dans la lecture des Livres, dans les déciſions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des Sacrements. Il étoit naturel, & il eut été mille fois plus convenable & plus ſage de laiſſer les Fideles dans les bonnes pratiques qu'ils obſervoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autoriſées par la tradition de pluſieurs ſiécles, répandues parmi tout le peuple Chrétien. Ils euſſent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis long-temps dans les mains, qui, ſans être polis, ni ſi ornés, édifioient davantage par leur ſimplicité & leur ſolidité, & ſervoient beaucoup plus à leur éclairer l'eſprit, & à leur toucher le cœur. Ils euſſent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, ſi l'on n'eut point tant agité & troublé les conſciences par des rigueurs extrêmes & de fauſſes terreurs ſur la morale, ſur la pénitence, ſur la fréquentation des Sacrements, & qu'on s'en fût tenu aux maximes & à la conduite des habiles Maîtres qui avoient éclairci toutes ces matieres. Mais le premier principe d'un Novateur, c'eſt *de n'être pas comme les autres hommes* : Car il n'y auroit point aſſez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, & à ne faire que ce que les au-

tres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, & pour cela, il faut qu'il reforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là, grand mouvement, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prieres, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique, & nouvelles opinions, nouvelles methodes pour le sacrifice de la Messe, pour la Confession, pour la satisfaction des péchés, pour la Communion : comme s'il vouloit s'appliquer ce que Dieu disoit de lui-même, *voici que je renouvelle toutes choses.* (Isaie. c. 43. 19.) Il n'épargne pas même les Saints, ni leurs Reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux frequentés en leur honneur; déplaçant du Ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, & refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or, qu'est-ce que tout cela ? Des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur & toute la face de la Religion. Singularités qui paroissent aux yeux du public, & qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs; sur tout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux, & dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, & d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du Pharisien. Par où débute-t-il? Il fait d'abord le procès à tout le genre humain; *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres.* Voilà sans doute une accusation bien grieve, mais en même temps bien générale. Du moins s'il disoit, je ne suis pas comme quelqu'un des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes : mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse & impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse

de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien ; & par rafinement de vaine gloire que remarque Saint Bernard, ce qui le flate, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grace à qui que ce soit, & il ne reconnoît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, & il est vrai, qu'on ne va gueres jusqu'à cette extrêmité, où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à reconnoître l'excès de de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre ; & s'il se trouvoit un homme parmi nous, qui eut assez d'assurance & assez de front, pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grace du Seigneur, & qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit d'extravagant & d'insensé. Mais du reste, l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Eglise de Jesus-Christ, & combien encore il y a de ces prétendus Saints, qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage, & préoccupés de leurs maximes, il se persuadent avoir les seuls la science du Salut, & être seuls instruis des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, & ne se pas conduire par eux, c'est selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel, après tout qu'ils voudroient, & que c'est le plus petit en comparaison du reste des fideles ; voilà pourquoi ils s'élevent avec tant de chaleur & tant de hauteur : ne prononçant que des anathêmes ; lançant par tout des malédictions, ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs ; s'imaginant voir dans tous les états du Christianisme une décadence entiere ; l'attribuant à des guides aveugles qui menent d'autres aveugles ; se regardant avec une pieuse complaisance, eux & leurs élus, comme d'heureux rejet-

tons que la contagion a épargné dans le champ du Pere de famille, bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage, & garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, & sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout-à-fait mal fondées. Mais avec un peu plus de charité & moins d'orgueil, ils ne pousseroient pas si loin leur censure : ils ne donneroient pas des arrêts si vagues & si étendus, ils ne concluroient pas si vîte pour la pureté de quiconque ne prend pas leurs leçons, & n'entre pas dans leurs intérêts ; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence, contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode, ils feroient justice à la piété, par tout où elle se trouve : & ils ne se figureroient pas, comme le Pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le Publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincere, devoient exciter la compassion du Pharisien : mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié : il n'est touché que de sa propre excellence, & insulte à la misere d'autrui : *Je ne suis pas comme le Publicain.* S'il eut consulté l'esprit de Dieu, il eut fait réflexion que ce pécheur, n'étoit plus en quelque sorte pécheur, dès-là qu'il étoit contrit & repentant ; & la Religion lui eut dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti : qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un Pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable, & jamais en pere, il ne sait parler qu'avec dédain & avec empire, & jamais avec douceur, & avec bonté : c'est un malheureux dit-

il, je n'ai garde de lui reſſembler. Que ces manieres hautes & dédaigneuſes, que ces paroles dures, dans la ſuite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eut été bien plus à propos de ſeconder les bonnes diſpoſitions par de ſages & ſalutaires ménagements ! On eut gagné cette ame en la traitant avec plus de circonſpection & plus de modération, on l'eut conſolée, on l'eut encouragée, on lui eut inſpiré de la confiance, au lieu qu'on l'a déſolée & deſeſpérée. Mais, dites-vous, c'eſt ſa faute, & ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, & à toute la ſévérité dont on peut uſer à ſon égard : car il n'y a rien-là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'eſt ſa faute, & dans le fond il doit ſe réputer digne des plus mauvais traitements & les accepter : mais de votre part n'eſt-ce pas en même-temps une faute & une faute très-condamnable, de ne pas reſpecter dans votre frere, tout criminel qu'il eſt, l'image de Dieu & le prix du Sang de Jeſus-Chriſt ; de l'expoſer à une ruine totale par l'aſcendant trop impérieux que vous prenez ſur lui, & dont vous lui faite ſentir tout le poids par l'amertume de vos expreſſions, & par la terreur de vos menaces ; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de ſon devoir ; mais au contraire, de vous buter, de vous obſtiner contre lui, & de ne tenir nul compte du triſte abandonnement où votre inflexible roideur le précipite ; de vous croire quitte de ſon malheur, en diſant, c'eſt ſon affaire ; que m'importe ? S'il veut ſe damner, qu'il ſe damne en effet ; mais n'en êtes-vous pas coupable, lorſque vous pouviez par de voies plus inſinuantes, par des précautions plus meſurées, par un accueil plus engageant & plus modeſte, le retirer de l'abîme, & le remettre dans le bon chemin ?

Aveuglement par rapport à ſoi-même. L'orgueilleux eſt d'autant plus ſujet à ſe tromper & à

se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse : ce qui fait que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, & qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce Pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable & sans vices. *Je ne suis pas* : & quoi ? Que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être ? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, & sur tout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultere comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil, dit Saint Augustin ! Non seulement le Pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices qu'il se déguise à lui-même, & qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas différent de ces autres Pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, & à qui il reprochoit en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur interêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices, il ajoutoit la présomption & l'orgueil qui en est le comble. Par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices, qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adulteres. Car, sans savoir si réellement & dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue Saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel & plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, & dont Dieu est jaloux pardessus toute chose; c'étoit un adultere, puisqu'il abusoit des dons de Dieu & qu'il les profanoit, en les faisant servir à son amour pro-

pre & à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'appercevoit pas, &, sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux : de sorte qu'avec toutes ses imperfections & tous ses défauts, il ne voyoit rien en lui de repréhensible & de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, & c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoissons pas ; & pourquoi ne le connoissons-nous pas ? Parce que notre orgueil nous fascine tellement la vue, que découvrant, selon la figure de Jesus-Christ, jusqu'à *un fêtu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne les voulons pas connoître ; & pourquoi ne les voulons-nous pas connoître ? pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connoître ? pourquoi rejettons-nous-même tous les moyens de les connoître ? pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître ? c'est que cette connoissance nous traceroit de nous-même une image desagréable : c'est qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-même, & où nous aimons à nous entretenir ; c'est qu'elle nous apprendroit ce que nous ne voulons point savoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connoissons pas, mais que le monde connoît, & qui donne lieu à ses railleries & à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excitent plus son indignation & son mépris, que la confiance d'un homme & l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses foiblesses, & qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, & l'on attend, pour son bien & pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le desabuse & le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne ju-

geons de nous mêmes que par comparaiſon avec d'autres qui ſemblent plus vicieux que nous. Le Phariſien ſe comparoit avec le Publicain, & nous nous comparons avec celui-ci ou avec celui-là, gens ſcandaleux & décriés. Or, dans cette comparaiſon nos vices diſparoiſſent : mais bientôt ils ſe montreroient à nous dans toute leur difformité & toute leur laideur, ſi nous venions à nous mettre en parallele avec tels & tels, dont les exemples nous confondroient. Des vices que nous ne connoiſſons pas, parce que nous ne comptons pour quelque choſe que certains vices groſſiers qui corrompent les ſens, que certaines actions baſſes qui portent leur honte avec elles, & avec leur honte leur remède.

Mais outre ces vices, dont peut-être on a eu le bonheur de ſe garantir, il y a des vices de l'eſprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur : il y a des paſſions, des inclinations, des entêtements, des caprices, des légéretés, des inconſtances, des adverſions, des haines, des menſonges, des diſſimulations & le reſte. Ce ſont des vices, mais parce que ce ſont des vices ſecrets, ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuſe, on ſe les paſſe aiſément, & l'on n'y fait qu'une attention très-legere. Ainſi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de ſoi-même. Mais ſi l'on ne ſe laiſſoit pas aveugler par l'orgueil, on ſe diroit : il eſt vrai, je ne fais tort à perſonne, non plus que le Phariſien ; je ne ſuis point un uſurpateur, je ne ſuis point dans le deſordre & la débauche : mais du reſte j'ai un eſprit difficile, mais j'ai une imagination biſarre, mais j'ai un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colere & bruſque, mais j'ai une humeur dure & intraitable ; je ſuis obſtiné dans mes penſées, violent dans mes deſirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugements, aigres dans mes reſſentiments, piquant dans mes paroles, infidelles

dans mes promeſſes, précipité dans mes réſolutions, déguiſé dans mes deſſeins, lâche & négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on ſe diroit, & ce qu'on ne ſe dit pas, parce que notre orgueil en ſouffriroit, & qu'on ne veut rien voir en ſoi qui puiſſe lui donner la moindre atteinte. On ſe conſidére par le bon côté, & l'on s'arrête-là, ſans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ſes regards. C'eſt pourquoi Dieu par un trait de miſéricorde permet quelquefois qu'une ame s'oublie en certaines rencontres, & qu'elle s'abandonne à des fautes griéves, qui dans la ſuite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminelle, parce que ſes chutes lui apprennent à ſe connoître, & en ſe connoiſſant mieux, à ne plus tant préſumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la ſemaine; je donne la dîme de tous mes biens. Jejuno bis in Sabbato decimas do omnium quæ poſſideo.* Autre aveuglement de l'orgueilleux; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le Phariſien quand il dit, qu'il jeûne deux fois la ſemaine, & qu'il donne la dîme de tous ſes biens? il veut dire par là, qu'il eſt fort mortifié & fort pénitent, qu'il eſt homme religieux & fidelle obſervateur de la Loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, & toutes les dîmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion: comment cela? parce que la vertu ne conſiſte pas préciſément dans les œuvres, mais dans l'eſprit qui les anime & qui les ſanctifie. Elle n'eſt vertu qu'autant qu'elle procéde de Dieu, & qu'elle tend à Dieu, qu'autant que Dieu en eſt le principe, & que Dieu en eſt la fin: qu'autant que c'eſt un don de Dieu, & un fruit de la grace de Dieu. Mais c'eſt l'orgueil qui la produit, ſi c'eſt l'orgueil qui l'inſpire, qui la ſoutient, qui la fait agir, la grace alors n'y a plus de part: Dieu n'en eſt plus le motif, & par conſéquent, ce n'eſt plus

qu'un fantôme & un ombre de vertu. Le Pharisien pouvoit donc jeûner & n'avoir pas la vertu de pénitence ; il pouvoit donner la dîme de tous ses biens, & n'avoir pas la vertu de religion, pourquoi ? Parce qu'il ne jeûnoit & qu'il ne payoit si abondamment la dîme que par orgueil.

Importante vérité, dont nous pouvons & nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes, que l'orgueil empoisonne & qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, & à n'en considérer que la substance : on prie, on passe les heures entieres devant les Autels : on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu & l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé & le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, & par celles qu'on leur procure ; on visite les malades, on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes & de nécessiteux dans un quartier ; on contribue à des établissements de charité, & l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres, mêmes toutes Apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorants, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les différents, on rapproche les cœurs, & on les reconcilie. Ce sont des œuvres pénibles, & laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministere, on s'éloigne du monde & on se prive de toutes ses douceurs ; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublements & l'on se réduit à un état simple & sans faste, on s'assujettit à un genre de vie austere & de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses, ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle & qu'il y répand

contagion. On fait le bien sans être homme de bien, & l'on pratique les devoirs du Christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain ; & les devoirs qu'on pratique on les pratique en payen, puisque c'est pour une gloire toute humaine.

Ecueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil & le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes ; mais on peut dire qu'il l'est singulierement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, & qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'Orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus*, (MATTH. c. 6. 1.) & afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt & de toutes les convoitises qui corrompent les sens ; malgré que le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, & d'ailleurs si engageant & si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices, & les fonctions, où l'on s'occupe, ont plus d'apparence & plus d'éclat au-dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse, des éloges, & d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modele de piété, de charité, de zéle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile & l'ame de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la Cour, l'édification d'une Ville, l'Apôtre d'un Pays, le maître de l'éloquence, & le premier entre les Ministres Evangéliques, l'honneur du Clergé, le defenseur de la Religion le soutient même & le chef d'une Secte ; tous ces noms, dis-je, sont si flateurs, que les plus spirituels, s'y laissent prendre, & qu'ils y trouvent un goût, dont peut-être ils ne veulent

pas s'appercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître & qui les piquent, vint à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus comme le Pharisien : mais ce sont des vertus de Pharisien ; Dieu ne les reconnoit point, & il ne les récompense point. (Ps. 75.) Ces riches prétendus, ils se sont endormis : toute leur vie se passe en des songes agréables & en de spécieuses illusions ; mais au moment de la mort, où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains, & de voir toutes leurs espérances s'évanouir ? Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincere & profonde humilité, & c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du Publicain.

Caractere de l'humilité, & ses Effets salutaires dans le Publicain.

I. *LE Publicain se tenant éloigné. Publicanus à longè stans.* Voici une image bien différente de l'autre. C'est un Publicain, & un pécheur, mais un Publicain, mais un pécheur humble : & Saint Chrysostome ne craint point de dire, que l'état même du péché avec l'humilité, vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil ; parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du Juste, au lieu que l'humilité efface le péché & sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoiqu'il en soit, le Publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit. C'est la plus éloignée de l'Autel, c'est la derniere, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connoit lui-même, & cette connoissance qu'il a de lui-même,

eſt le fondement de ſon humilité. Il ſait de quelle maniere il s'eſt comporté pendant de longues années; il ſait de combien d'injuſtices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'eſt rendu coupable: il le ſait, & c'eſt ce qui lui fait ſentir toute ſon indignité. Or, ce ſentiment de ſon indignité, c'eſt en même temps ce qui le porte à ſe ravaler autant qu'il peut & à ſe mettre au plus bas rang. Le Phariſien s'étoit placé juſqu'auprès de l'Autel, le Peuple s'étoit avancé dans le Temple; mais lui, il ne ſe juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête panchée, le corps proſterné. Ce n'eſt pas aſſez; mais, ſelon la remarque de Saint Chryſoſtome, dans cette diſpoſition ſi humiliante, non ſeulement il ſe mépriſe lui-même, mais conſent qu'on le mépriſe. Le Phariſien vient de l'inſulter, & il ne répond rien à l'inſulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins uſer de recrimination, & de ſa part il eut eu bien des reproches à faire à ce faux dévot, qui l'outrageoit ſi mal-à-propos & qui le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne ſe récrie point contre lui, il ne ſe plaint point, il ſe taît, & dans le ſilence il eſt prêt d'accepter les traitements les plus injurieux. Sont-ce même des injures? il ne les prend point de la ſorte. Au contraire, il eſt perſuadé que toutes les humiliations lui ſont dûes, & il ne lui faut pour l'en convaincre qu'un retour ſur ſoi-même, & que la vue des péchés dont il eſt chargé.

Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, & de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier; & parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore il arrive que non ſeulement nous ne nous connoiſſons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard ſur nous-même pour découvrir le fond de notre miſére; & c'eſt dans ce fond de miſére, dans ce fumier, ſelon l'expreſſion de Saint Jérôme, que nous trouverions la perle

perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi Saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette priere : *Seigneur, que je vous connoisse, parce que plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai ; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connoisse moi-même, parce que plus je me connoîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu qu'il savoit être la base de toutes les vertus ; & d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenoit point de plus solide & de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, & de creuser profondement dans l'abîme de ses foiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, & quels sujets d'humiliations se présentent à nous ? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps & de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre & matérielle, sortie de la poussiere, & destinée à y retourner, quel est l'état de notre ame ? Que d'erreurs & d'ignorances dans l'esprit ! que de passions & de malignité dans le cœur ! que de corruption dans la volonté ! quel penchant au mal ! quelle inconstance dans le bien ! quels égarements dans toute la conduite ! Ceci est général ; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentiments, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés & de tout ce qu'il en commet chaque jour ; de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes & de ses rechutes continuelles : y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le Prophête : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur ?* Et pour ne parler que de moi ; que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous ? Mais que serois-je encore dans l'opinion du pu-

blic, qui peut-être eſt prévenu de quelque eſtime pour moi, parce qu'il ne me connoît que par des dehors trompeurs, s'il pouvoit me connoître, Seigneur, comme vous me connoiſſez, & voit au dedans de moi ce qu'il y a de plus intime & de plus ſecret? Or une ame touchée de cette connoiſſance d'elle-même, & ſe jugeant avec les lumieres de la grace, dans la droiture de la raiſon & de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres ſoient élevés au deſſus de ſa tête; que dans une Cour, dans une compagnie, on leur défére les premieres dignités; que d'eux-mêmes & de leur autorité propre, à l'exemple du Phariſien, ils s'emparent de certains rangs, & ſe donnent certaines diſtinctions: l'humble Chrétien ſe tient à l'écart, reſte volontairement en arriere, & ſe plaît dans ſon obſcurité. Qui que ce ſoit qu'on lui préfére & qui paſſe devant lui, il n'en conçoit ni jalouſie, ni chagrin. On ne l'entend point ſe répandre là deſſus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il ſemble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; & qu'à ſon égard ce qui paroît oubli, délaiſſement, rebut, mépris, eſt moins une injure qu'une juſtice qui lui eſt rendue. Il ne lui faut donc point de conſolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de ſatisfactions. Il conſent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne, il eſt content de tout.

Quelle morale pour le monde, & quelle morale ſur toût pour les Grands du monde! quel étrange paradoxe? car voilà ce que toute la Philoſophie payenne n'a jamais compris, & ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le ſcandaliſe, & ce qu'il oſe traiter de baſſeſſe. Mais que ce qui eſt bas & mépriſable ſelon le monde, eſt ſublime & relevé ſelon Dieu. Le miracle de l'humilité Evangélique & en quoi

consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siécle & à ses frivoles idées ; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre & par une grandeur imaginaire ; des hommes assez éclairés pour savoir se priser au juste, & assez solides pour ne se point estimer & ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, & que ne vaut tout un homme comme eux, des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même* ; (GAL. c. 6. 3.) des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, & mettant leur gloire & leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jesus-Christ. Tels sont les humbles du Christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu & il y en a. Plaise au Ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu : or, il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, & même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace. Nous ne cherchons plus alors à nous produire ni à dominer.

II. *Il n'osoit lever les yeux au Ciel. Nolebat nec oculos ad Cœlum levare.* Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le Pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le Publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue, ni vers le Ciel, ni vers l'Autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présents. Touché des remords de sa conscience, tremblant & interdit, il s'imaginoit que tout lui reprochoit ses iniquités, & que tout se tournoit contre lui : le Ciel, dont il avoit tant de fois allumé la colere, & de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grace ; l'Autel, où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve & de l'orphelin qu'il avoit

opprimés, & de tous les droits qu'il avoit violés ; ceux qui étoient préſents & qui aſſiſtoient à cette priere publique, leſquels avoient été ſi ſouvent témoins de ſes violences & de ſes concuſſions, & dont pluſieurs en avoient reſſenti les effets. Il ne pouvoit donc jetter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accuſateurs qui le confondoient, ou des Juges qui le condamnoient ; & il ne lui reſtoit que de regarder humblement la terre & de ſoutenir, ſans entreprendre de ſe juſtifier toute la honte de ſon état.

Quand l'humilité eſt dans le cœur, elle ſe montre juſques ſur le viſage, & paroît dans tout l'extérieur. Ce n'eſt pas qu'elle affecte de ſe montrer & de paroître : ce ne ſeroit plus humilité, mais orgueil déguiſé ſous le maſque de l'humilité. Un vrai humble eſt auſſi ſoigneux de cacher ſon humilité, que toutes ſes autres vertus ; ou plutôt, il eſt humble ſans ſavoir qu'il l'eſt, & il ne le ſeroit pas du moment qu'il ſe flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, ſelon la parole de Saint Jérôme, ſuit la vertu, comme l'ombre ſuit le corps, de même y a-t-il des ſignes par où l'humilité ſe fait voir, toute attentive qu'elle eſt à ſe cacher ; & c'eſt ſur tout par une pudeur modeſte qui accompagne toutes les œillades, tous les geſtes, tous les mouvements, toutes les actions d'une perſonne. Elle ne s'en apperçoit pas, mais on y fait réflexion, ſans qu'elle y penſe ; & on en eſt édifié. D'où lui vient cette modeſtie, cette pudeur ſi engageante & ſi aimable ? Il y en a deux principes : l'un eſt l'eſtime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, & l'autre eſt la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette eſtime du Prochain, il s'enſuit que ſi l'on parle, ſi l'on s'entretient, ſi l'on traite avec quelqu'un, on ne ſort jamais des termes du reſpect qu'on croit lui devoir ; & de cette défiance de ſoi-même naît une eſpece de timidité, qui nous ſert de frein pour meſurer

nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance & composer toutes nos manieres.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, & où elle inspire plus de retenue & plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, & dans les pratiques religieuses qui appellent l'ame fidelle en la présence du Seigneur, & devant les Autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à dire, couvert de la même confusion que le Publicain, pénétré des mêmes sentiments de douleur, & des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la griéveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, & se reconnoissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint Tribunal? Comment s'abaisse-t-il aux pieds du Ministre de Jesus-Christ? Humilié & presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il ouvrir la bouche? Et tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son ame par une humble confession, oseroit-t-il s'énoncer & s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeoit & s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles & des consolations qu'il reçoit du Prêtre, à qui la Providence l'a adressé! Pudeur & retenue qui, de tous les témoignages sensibles d'une sincere pénitence, est un des plus apparents & des plus certains · au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs, ou d'indifférence & de dissipation, ou même de hauteur & de présomption: qu'apportent une infinité de mondains à un Sacrement, dont le caractere essentiel est d'humilier l'homme, & de le réduire au rang d'un criminel sans excuse & sans défense, mais qui reclame la bonté du souverain Juge, & qui demande miséricorde.

De plus, comme l'ame fidelle entre-t-elle dans la maison de Dieu, & comment va-t-elle s'acqui-

ter de ſes pratiques de Religion ? Comment aſſiſte-t-elle à l'adorable ſacrifice ? Comment participe-t-elle aux ſacrés Myſteres ? Comment prie-t-elle dans le Sanctuaire ? Frappée de la majeſté ſuprême du Tout-puiſſant, & de la diſtance infinie qui reléve le Créateur au deſſus d'une vile créature, que peut-elle faire autre choſe que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il lui eſt poſſible, & de trembler ? Ces Anges que vit le Prophête auprès du Trône du Seigneur, ſe voiloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni ſoutenir l'éclat de ſa grandeur. Or, la foi lui retrace toute cette gloire ; & à cette grandeur Divine, l'humilité lui fait oppoſer toute ſa petiteſſe. Dans cette comparaiſon, plus Dieu lui paroît grand, plus elle ſe voit petite & abjecte. Eh ! Seigneur, qu'êtes-vous, & que ſuis-je ? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers ? Et que ſuis-je moi, ver de terre, moi cendre & pouſſiere ? De là cette frayeur qui la ſaiſit ; & dans ce ſaiſiſſement, dans cette ſainte frayeur, laiſſe-t-elle un moment ſes ſens ſe diſtraire & s'égarer ? Le reſpect le plus profond les retient tous ; & tandis qu'elle s'abîme intérieurement, & pour ainſi parler, qu'elle ſe concentre toute entiere au dedans d'elle-même, on diroit au dehors qu'elle eſt immobile & ſans action.

III. *Mais il ſe frappoit la poitrine. Sed percutiebat pectus ſuum.* Ce n'étoit pas en ſecret, mais publiquement. Il ne ſe contente pas de confeſſer à Dieu ſes offenſes ; mais, pour lui en faire une réparation plus authentique, & pour en lever le ſcandale, il les confeſſe devant une nombreuſe aſſemblée. Car, quand il ſe frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'eſt comme s'il diſoit : j'ai péché, & j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coute à l'orgueil, & que c'eſt un grand triomphe pour l'humilité.

Nous péchons tous, & nous ſommes tous ſujets à taire nos fautes. Tel eſt le malheur de la

condition humaine dans cette chair fragile dont nous sommes révêtus, & c'est de quoi les Saints gémissoient, & ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais, si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous, de reconnoître les fautes où nous tombons, & d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes selon les conjonctures & les occurences. Il y a de ces esprits altiers & tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croyent en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, & irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, & que ce seroit très-injustement qu'on voudroit les censurer & les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, & ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, & ce qu'il y a dans leur procédé de defectueux & de condamnable. Ils se rendent sur cela à leur propre Tribunal, toute la justice qu'ils méritent, & ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal-à-propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronnée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti; en un mot, qu'ils ont tort. Ils le voyent, mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité, je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte, ou je me répens, ce sont des termes que l'orgueil ne connoit point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre: bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes & mille faux fuyans; on ne passe condamnation sur rien, & en voulant se disculper & se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser da-

vantage, & qu'ajouter à la faute qu'on a commise de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or, un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns & de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur, & une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part & à l'excuser. Car, si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus legéres, & même à les grossir, à les exagérer, bien loin de les pailler à nos yeux & de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, & n'a point de Juge plus sévére qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une maniere imparfaite, & jusques dans les œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes de manquer & de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer les remords qu'il en sent? Dispute-t-il là dessus avec sa conscience, & s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? Imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griéve? Dit il que c'est surprise & inadvertance, que c'est une legéreté & une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? l'humilité lui fait prendre bien d'autres sentiments. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute, de quelque nature qu'elle soit est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; & en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier & le plus zelé à s'accuser en le présence de Dieu: heureux, dans

la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, davoir de quoi s'humilier de plus en plus, & de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par là que les Saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que tous Saints & grands Saints qu'ils étoient, ils s'estimoient les plus grands pécheurs du monde. Temoin Saint François d'Assise, qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin Saint Benard, qui s'appelloit la chimere de son siécle, voulant faire entendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensoient-ils comme ils s'exprimoient, & le prouvoient-ils? leurs sentiments ne démentoient point leurs expressions. Ils savoient quelles graces ils avoient reçues de Dieu; & que ce graces particulieres & si abondantes étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement & de le servir avec plus de fidélité & plus de zele. Ils savoient que, plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul dégré de la perfection à laquelle il les appelloit. Ils se persuadoient, que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eut beaucoup mieux profité, & qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu, qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que pécheurs, & que, si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eut point eu de pécheurs plus perdus, & plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux, & s'attribuant à eux-mêmes

tout le mal qu'ils avoient commis ou qu'ils étoient capables de commettre, ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là ; mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion & avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors : elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens & notre conduite : elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, & que notre docilité pourroit terminer dans un moment. elle ne nous précipite point d'égarements en égarements, par une répugnance insurmontable & une inflexible résistance à ceder & à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie ; & par cette soumission droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, & l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de là même que l'humilité est sur tout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le Tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs & de pécheresses n'ont pas le courage de révéler leur état à un Confesseur, & de lui faire connoître les desordres où la passion le a entraînés ? Ils voudroient se vaincre là dessus, mais il semble qu'ils ne le puissent, tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entieres sans approcher du Sacrement, ou, si malgré eux, ils s'en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par de confessions imparfaites & dissimulées. Avec plus d'humilité ; qu'ils s'épargneroient de troubles ; d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges ! L'humilité leur ouvriroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir un confusion salutaire, & seroit ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu & de

leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singulierement, & pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non seulement dans toutes les conditions du monde Chrétien, mais dans le Cloître même & la retraite religieuse. Car dans la retraite religieuse, & jusques dans le Cloître, comme par tout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux Ministres de la pénitence, d'étranges foiblesses, & qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent couter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Deus, propitius esto mihi peccatori.* C'est ce que disoit le Publicain, & c'est toute la priere qu'il faisoit. Priere courte, mais pleine de foi, & animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent qu'il est un pécheur; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ces miséricordes infinies, ah! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il le demande, il devoit, à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur: mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnoit en qualité de pécheur ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne, & lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction & d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, & Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, & Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, & pour se rapprocher d'eux. Depuis long-temps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'Esprit de Dieu, & Dieu néanmoins les attend

encore, & est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire ? c'est d'aller en effet à Dieu, & de lui dire avec la même confiance que le Publicain, avec le même sentiment de contrition & la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné & précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude & la griéveté de mes offenses m'effraye : mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, & que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le suis & je l'ai été jusqu'à présent ; il n'est que trop vrai ; mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés, pour lesquels vous pouviez me perdre, & que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon & indulgent. Vous me sauverez, & dans ce Salut, dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire, au même temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette espérance je me tiens à vos pieds, je leve les mains vers vous, je vous reclame, & je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur*, je dis, *à moi qui suis un pécheur*, mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amérement de l'avoir été, & qui dès là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, & sans cette disposition je ne pourrois rien me promettre de vous : mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, & à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu ! & j'ose compter que *vous me ferez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce seroit un orgueil & une illusion, de croire que cette priere ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui par état & par un liber-

tinage habituel & déclaré, se sont abandonnés au vice, & ont mené une vie licencieuse & déréglée. Il n'y a point d'ame si sainte qui ne doive se l'appliquer, & ce sont même les plus saintes ames qui en usent plus souvent & plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du Christranisme en toutes sortes de professions & pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, & de la renouveller par de fréquents actes de répentir. On ne manque point de matiere pour cela, ou plutôt on n'en a que trop; c'est-à-dire, on n'a que trop de péchés, dont la conscience est chargée devant Dieu, & dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la remission. Péchés griefs, qui ont donné la mort à l'ame, & péchés plus legers dans leurs especes, mais toujours très-dangereux; péchés d'action, & péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, & péchés de malice & d'une pleine volonté: péchés certains & péchés douteux; péchés personnels & péchés d'autrui: péchés de la jeunesse, & péchés actuels & présents: en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée & à toute occasion: *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit par tout & en tous temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil; de cœur, de bouche, au pied de l'Autel, dans le secret de l'Oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répére, parce qu'on se croit plus digne de la colere du Ciel, & qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'appaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretients intérieurs avec Dieu: & sans rechercher toujours des points de méditation si relevés & si subtils, on employe quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles,

à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.*

℣. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'éleve, sera humilié, & quiconque s'humilie, sera élevé. Descendit hic justificatus in domum suam ab illo: quia omnis qui se exaltat humiliabitur & qui se humiliat exaltabitur.* Nous l'avons déjà remarqué avec Saint Chrisostome, & dans un sens, c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus & toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des graces qui le convertissent & l'élevent à l'état de juste: & l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent & le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le Pharisien condamné, & le Publicain justifié. L'un & l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes, & qu'il se communique aux humbles & leur fait part de ses plus riches dons.* (JAC. c. 4. 6.) Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramene de leurs égarements, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut Saint Augustin, que Dieu ait pardonné au Publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-même, & qu'il s'humilioit en se reconnoissant pécheur. Il s'éloignoit de l'Autel; mais plus il sembloit par humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchoit de lui. Il n'osoit lever les yeux, & voilà pourquoi Dieu attachoit sur lui ses regards, & l'écoutoit plus attentivement & plus favorablement. Il se frappoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu, & ses plus rigoureuses vengeances; & c'est pour cela même que Dieu le rassuroit, le fortifioit, & répandoit dans son ame les plus douces consolations,

Ainſi Dieu en a-t-il uſé de tout temps : car il eſt maître de ſa grace ; & il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent ſeulement le fruit & lui en rendent toute la gloire ; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit & n'en retire nul avantage. Ainſi Achab, ce Roi ſacrilége, impie, idolâtre, ce Roi barbare & homicide, ce Roi vendu au péché & l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaiſance aux yeux du Seigneur : ſi bien que Dieu voulant en quelque ſorte s'en glorifier, diſoit à ſon Prophête : *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, ſuppliant & ſoumis ? Or, parce qu'il s'eſt abaiſſé devant moi, je l'épargnerai, & je ne ferai point tomber ſur ſa perſonne les maux dont il étoit menacé.* (3. Reg. c. 21. 29.) Ainſi Nabuchodonoſor avoit abuſé de ſa puiſſance, & s'étoit élevé contre Dieu ; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croit dans la campagne : mais enfin ſept ans écoulés dans un état ſi vil & ſi miſérable, ce Prince profitant de ſon humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du Ciel, & Dieu le rétablit ſur le Trône, lui donne un régne plus floriſſant que jamais, & le remplit des ſentiments les plus religieux. Auſſi, le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miſéricorde & de grace en faveur de ceux qui ſe ſont adreſſés à lui avec humilité. C'eſt par là que la Cananéenne obtint, non ſeulement la guériſon de ſa fille, mais la guériſon de ſon ame. C'eſt par là que ce Seigneur de l'Evangile obtint, outre la ſanté de ſon ſerviteur ſa converſion à la foi, & celle de toute ſa maiſon. C'eſt par là que Magdelaine, cette fameuſe pécheréſſe, & cette pénitente auſſi célébre, obtint l'entiere abolition de tous les déréglements de ſa vie, & qu'elle parvint à un degré ſi éminent de ſainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ſes bénédictions, & qu'il

les élévera : mais par une régle toute oppoſée, malheur aux ames hautaines & preſomptueuſes, parce que Dieu les confondra & qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu eſt venu particulierement nous enſeigner, c'eſt l'humilité ; & en quoi par deſſus tout il s'eſt propoſé à nous comme notre modele, c'eſt dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires & toutes miraculeuſes, à chaſſer les démons, à délivrer les poſſédés, à guerir les malades, à reſſuſciter les morts ; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je ſuis doux & humble.* (MATTH. c. 11. 29.) Leçon générale : car l'humilité eſt une vertu propre de tout les états. Propre des Grands, afin qu'ils ne ſe laiſſent point infatuer de leur grandeur & qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre des Petits, afin qu'ils ſe contentent d'une vie obſcure, & qu'ils ſachent ſe contenir & ſe ſanctifier dans la dépendance où le Ciel les a fait naître. Propre des pécheurs, afin qu'ils ſubiſſent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, & qu'ils ſe ſoumettent plus aiſément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont deshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont ſcandaliſé. Propre des Juſtes, afin que leurs travaux ne leur ſoient pas inutiles, & qu'une vaine complaiſance ne leur enleve pas les tréſors de mérites qu'ils amaſſent. Mais cette vertu, ſi néceſſaire par tout, où la trouve-t-on ? On voit encore dans le Chriſtianiſme de la religion, de la dévotion, de l'aſſiduité à la priere, de la régularité, de la charité, du deſintéreſſement même & de la mortification ; on y voit des confeſſions, des communions fréquentes, des aumônes, des viſites des pauvres ; mais où voit-on une vraie humilité ? Formons là dans nous, avec le ſecours d'enhaut, & employons-y tous nos ſoins. La meſure de nos abbaiſſements en ce monde ſera la meſure de notre gloire dans l'autre.

Solide & véritable grandeur de l'Humilité Chrétienne.

VOus êtes étrangement Philoſophe, & quoi que je ne le doute en aucune maniere du fond de votre Chriſtianiſme, la propoſition que vous me fites il y a quelque temps au ſujet de l'humilité, ne m'édifia pas, & me parut, s'il faut vous le dire, bien payenne. Nous parlions de l'ambition, ſur tout de l'ambition des gens de la Cour, qui ſacrifient tout à cette paſſion, dont ils ſont poſſédés, & qui ſe repaiſſent toute leur vie d'honneurs & de fauſſes grandeurs. Je tâchois de vous inſpirer des ſentiments plus modeſtes, & je vous trouvois un peu trop occupé du deſir de vous avancer, & de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnois pas abſolument là deſſus une émulation raiſonnable; vous accordant en apparence quelque choſe, pour ne vous pas rébuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquois à vous amener inſenſiblement aux principes de la Religion, & aux maximes de Jeſus-Chriſt. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, & dans cette petite ſaillie, dont je n'eus pas de peine à m'appercevoir, il vous échappa de dire d'un air aſſez vif, & même d'un ton aſſez haut, qu'après tout l'ambition étoit le caractere des ames nobles; qu'entre les paſſions c'étoit ſans contredit la plus belle; ou du moins, la plus excuſable dans un homme de quelque naiſſance, qu'elle élevoit le cœur, & que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour ſavoir tenir ſon rang, & ſe ſéparer du vulgaire: comme ſi vous euſſiez voulu me faire entendre, que l'humilité, quoique ſainte du reſte & très-reſpectable, ne convenoit guéres qu'à des ames étroites & qu'à des eſprits foibles & peu propres aux grandes entrepriſes. Car j'ai lieu de croire que c'étoit là votre penſée.

Nous ſommes là deſſus, vous & moi, dans des

opinions bien différentes, & quand j'examine à fond ce que c'eſt que la vertu d'humilité, en quoi elle conſiſte, ſur quels principes elle eſt établie, par quelles régles elle ſe conduit, de quelles foibleſſes elle nous guérit, quelle ſupériorité elle nous donne au deſſus des idées communes, à quoi elle diſpoſe & quelles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre & ce qu'elle nous fait exécuter : quand, dis-je, j'enviſage tout cela, je conclus bien autrement que vous, & je prétends qu'entre les vertus il n'en eſt point qui marque plus de ſolidité dans l'eſprit, ni plus de fermeté dans l'ame que l'humilité : que bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'abbatre le courage, elle le rehauſſe; que c'eſt un préſervatif contre mille petiteſſes, contre mille indignités & mille lâchetés qui ſont ſi ordinaires dans l'uſage du monde; que c'eſt une diſpoſition aux plus grands deſſeins, & que par une conſtance inébranlable, elle ſait également les former & les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, & ce qui doit ſans doute ſuffire pour vous détromper de l'erreur où vous ſemblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, & pour mieux éclaircir le point dont il eſt queſtion entre nous, expliquons d'abord les termes & donnons-en une notion juſte. Car il eſt vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, ſoumis; qui nous retient dans les rencontres & nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire, qui nous ferme la bouche & nous lie en quelque ſorte les mains lorſqu'il conviendroit d'agir, de ſe déclarer, de ſe défendre. Ce n'eſt point là l'humilité, mais puſillanimité, mais excès de crainte & défiance outrée de ſoi-même, qui n'a pour principe que le tempéramment. Souvent même ſous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette puſillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, & d'un orgueil puérile. Il faudroit par-

ler dans l'occasion ; mais on se tait sans prononcer une parole : pourquoi ? parce qu'on craint de répondre mal-à-propos & de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution & la soutenir ; mais on se tient oisif & l'on demeure ; pourquoi ? parce qu'on a peur de ne pas réussir & d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister & maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables ; mais on cede, & l'on ne fait pas la moindre démarche ; pourquoi ? par l'appréhension de succomber & de donner ainsi plus d'avantage à une concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, & quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espece d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité j'entends une humilité purement Evangélique & toute Chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, & telle que les Saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumieres de la raison & de la Religion, nous découvre notre néant & le fond de notre misere. Qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, & nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien : par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché ; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain Auteur, & lui rendre gloire de tout. Qui, selon le même sentiment & dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions & tous les honneurs du siecle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion & la vanité, & que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jesus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle. Qui, sans nous mesurer avec le prochain,

nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au dessous de lui le dernier rang & à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime & dans la splendeur. Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme & plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains qu'il prend plaisir à seconder les foibles, & qu'il aime à exercer sa miséricorde & sa toute-puissance en faveur des petits. Tel est, dis-je, l'humilité dont je parle, & que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames & à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez péser mûrement la chose, & entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, & remarquez d'abord avec moi, de quoi l'humilité nous délivre; ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore, & vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition & l'orgueil nous réduisent? Je ne sais ce que vous en pensez: mais moi je ne me figure point d'homme plus petit ni d'ame plus vile qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, & qui veut, par quelque voie que ce soit la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, & se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi & vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, & comme pas à pas cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée & qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme; & dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point! Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci & pour se concilier les

bonnes graces de celui-là ? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuye, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, & à se ménager la protection de l'autre ? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flateries, & si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies ! il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise & réussir dans ses intrigues : & quelles intrigues ? Souvent les plus criminelles, & les plus lâches ; où sont violées toutes les loix de la bonne foi & de l'honneur ; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur, s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, & s'il en jugeoit de sens rassis. On en est saisi d'étonnement & indigné, quand malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mysteres d'iniquité, on vient à connoître toutes ses menées, & à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentiments, d'où naît à vous en croire l'ambition ?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la premiere fois que j'en parle, & autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles & folles. Examinez quel est le fond, ou de ses joies secrettes & de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives & de ses déplaisirs les plus piquants. Est-il occupé d'autre chose que de lui-même ; de son mérite, de ses talents ? Est-il un avantage si leger dont il ne se prévale, & qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir ? Est il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait ? Et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens ? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement & hautement à soi-même, ces fades & en-

nuyeuſes vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter ; cet amour de la louange, même la plus groſſiere ; ce goût avec lequel il la reçoit & ce gré qu'il en ſait, en ſorte qu'il ſuffit de le louer pour obtenir tout de lui, au contraire, cette vivacité & cette délicateſſe ſur un mot qui peut l'offenſer ; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalouſies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il ſe ronge, ces ſoupçons & ces ombrages qu'il prend d'un ſigne, d'une œillade, d'une parole jettée au hazard & ſans deſſein. En vérité qu'eſt-ce que cela ? Et pour omettre cent autres articles, je vous demande ſi vous comprenez rien de plus mince & de plus étroit, qu'une ame de cette trempe & un eſprit diſpoſé de la ſorte.

Or voilà de quoi l'humilité chrétienne eſt le correctif le plus efficace & le plus certain. De toutes ces foibleſſes, il n'y en a pas une dont elle ne ſoit exempte, & qu'on puiſſe lui imputer. Qu'eſt-ce qu'un Chrétien vraiment humble ? C'eſt un homme ſage & réglé dans toutes ſes vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu & ſon adorable providence. Un homme droit dans toutes ſes voies, & incapable de prendre aucune meſure hors des loix de la fidélité la plus inviolable, & de la plus exacte probité. Un homme déſintereſſé & religieux dans ſes abaiſſements volontaires, ennemi de la flaterie & de toute ſujetion mercenaire & forcée. Un homme équitable dans ſes jugements ; ſans prévention, ſans envie ; reconoiſſant le mérite par tout où il eſt, & ſe faiſant un devoir de le révérer & de l'exalter même à ſon propre préjucice. Un homme indépendant de tous les reſpects humains & des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde & qu'il le compte pour rien. De là toujours égal, dans l'humiliation comme dans l'élevation ; dans le blâme & dans la louange, dans la bonne & la mauvaiſe réputation ;

soutenant l'une & l'autre avec une tranquillité inaltérable ; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante & comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte & inconnue. De là encore & par la même conséquence, un homme patient dans les injures : les pardonnant de cœur ; plutôt prêt à faire des avances & à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie, dans ses entretiens, dans toutes les matieres ; ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer & pour s'avillir ; honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant j'amais l'emporter sur personne : & tout cela, par des motifs supérieurs & divins, malgré les révoltes de la nature, & son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, & j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractere doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage & réglé dans toutes ses vues, c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du Ciel, & n'aspire point au de là, qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plû à Dieu de lui marquer, qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé ; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes desirs, & je n'ai point porté mes regards au dessus de moi.* (Ps. 130. 1.) Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une secrette ambition. L'orgueil qui nous est si naturel, veut toujours faire des nouveaux progrès & d'un degré passer à un autre ; il y a même des temps, des conjonctures, où la tentation est difficile à vaincre : mais l'humble Chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, & par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il

soit : cela suffit, & que lui faut-il davantage ? Si dans le cours des années, la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, & attend en paix quelle se déclare. Jusques-là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, & de fournir saintement sa carriere. Dans une telle modération qu'il y a déjà de force ! & pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer & de victoires à remporter sur soi-même !

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, & de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, & de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industries, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, & va toujours son chemin, sans détours & sans déguisements. D'ailleurs, instruit des maximes de l'Evangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Evangile condamne : & libre de tout desir de se pousser, qui pourroit le séduire & le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvres de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture & toute la honte.

Un homme religieux & désinteressé dans ses abaissements volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, & il y a de feints abaissements qui ne consistent qu'en de fausses démonstrations & des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse : mais pourquoi ? Je l'ai dit & je le répéte, c'est par une fragile espérance, c'est par une flaterie basse, c'est par un vil & sordide esclavage. La Religion inspire au Chrétien humble, jusques dans ses soumissions les plus profondes, bien plus

de

de générosité & plus de dignité. Il rend honneur au prochain : il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagements & tous les égards possibles? Il ne refuseroit pas, s'il le falloit de ramper sur la poussiere & sous les pieds du prochain ; mais en cela, qu'est-ce qu'il envisage? Est-ce l'homme ! non certe, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme ; mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme: c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme : c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugements ; & voici, je l'ose dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut gueres compter sur l'équité des jugements que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une regle toute contraire, parce que l'humble Chrétien est dégagé de ses préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement ; & comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, & communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix, & s'il est question du prochain, il lui fait une justice entiere, & bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célebres, & quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jesus-Christ, il y trouvera une bonne foi, & dans cette bonne foi, un caractere de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchoit aux Peuples la pénitence, toutes les rives du Jourdain retentissoient du bruit

de son nom ; on s'assembloit en foule auprès de lui ; & il s'étoit fait une nombreuse école, qui le suivoit, & recevoit ses enseignements comme des oracles. Jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais après tout, Jean-Baptiste n'étoit que le Précurseur du Messie, & il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même & qu'il en donne à ces Députés, qui, de la part de la Synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est ! *Etes-vous le Christ* ? lui demandent-ils ; *êtes-vous Elie ? Etes-vous Prophète* ? (JOAN. c. 1. 21.) Que l'occasion étoit délicate pour un homme qui eut été moins humble ! mais à ces demandes il répond simplement & sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni Prophète. *Qui êtes-vous donc ?* repliquent ces Envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voie de celui qui crie dans le desert, préparez le chemin du Seigneur* ; (*Ibid.* 23.) voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez : mais la même équité qui fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jesus-Christ en cette rencontre & en toutes les autres, les plus justes & les plus glorieux témoignages. Il annonce aux Députés de Jérusalem la venue de ce Messie. *Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, & dont je ne suis pas digne de délier les souliers.* Il s'écrie en le voyant & l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui efface les péchés du monde.* (*Ibid.* 26.) Il fait plus ; quand ses Disciples, s'appercevant que l'école de leur Maître commençoit à déchéoir, & que celle de Jesus-Christ s'établissoit de jour en jour & s'accréditoit, témoignoient là dessus quelque jalousie, il leur déclara que desormais ils doivent s'attacher à ce nouveau Maître ; il les envoie, *car c'est à lui de croître*, conclut-il, *& à moi de diminuer.* (JOAN. c. 3. 31.) Qu'on me dise s'il est rien de plus grand

qu'un tel procédé, & si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits, & les cœurs les mieux placés?

De tout cela il est aisé de comprendre, comment un Chrétien humble est indépendant de tous les respects humains, & des vaines opinions du monde, dès là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur; & qu'il peut dire comme l'Apôtre: *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous ou quelque autre homme que ce soit; je n'ai qu'un Juge*, à proprement parler, *& ce Juge c'est Dieu.* (1. Cor. c. 4. 3.) Comment il garde toujours la même égalité d'ame, & la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui. Comment il endure les plus mauvais traitements avec une patience à l'épreuve de tout: parce qu'il n'y a point d'outrage dont il ne se croie digne: & que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modele qu'il fait gloire d'imiter, & qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur. Comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres: vanter ses prétendus exploits; étaler en de longs recits, les affaires où il a eu part, & de quelle maniere il s'y est comporté; censurer celui ci, railler de celui là, entrer continuellement en dispute & s'ériger en homme habile & important. Comment au contraire on le voit à toute occasion, se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, & devenir ainsi de meilleur commerce, & de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre; & voilà par où la même humilité qui nous abaisse, sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit, *plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier*; (Eccl. 3. 20.) je ne fais nulle difficulté de renverser sa proposition: &

sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute *plus vous vous humilierez plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là : car il s'agit présentement de savoir, si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, & à certaines entreprises où il faut de la magnanimité, & une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est, que l'humilité a pour fondement la connoissance de notre foiblesse & une conviction actuelle & habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentiments, & la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble & persuadé qu'il n'est rien ; qu'il ne peut rien, & que de son fond, il n'est bon à rien. Or, dans cette persuasion il n'est pas naturel qu'il forme des projets au dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministeres & des fonctions qui demandent des talents rares & singuliers. Cela ne paroît pas naturel ; mais il n'en est pas moins vrai selon le mot de Saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles* : qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne ; qu'ils sont capables de tout oser, & d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme & l'intrépidité la plus héroïque : que plus ils se croyent foibles ; plus en même temps ils s'estiment forts ; & que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zele ; & portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes ? Sont-ce des vérités. Je prétends qu'il n'est rien de plus réel, que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne, je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, & ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystere, & voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un Chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu : moins il s'appuye sur lui-même, plus il s'appuye sur Dieu. Or, il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire

dans notre infirmité, & que c'eſt aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique ſa grace avec plus d'abondance. Muni de ces penſées, & comme revêtu du pouvoir tout-puiſſant de Dieu même, eſt-il rien deſormais de ſi laborieux & de ſi pénible, rien de ſi ſublime & de ſi grand, dont il craigne de ſe charger, & dont il ſe deſeſpére de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'héſitera pas plus que le Prophéte Iſaïe, à lui répondre, *me voici, Seigneur, envoyez-moi.* (Is. 6. 8.) Que Dieu en effet l'envoye, il ira par tout. Il ſe préſentera devant les puiſſances du ſiecle, il entrera dans les Cours des Princes & des Rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, & ne ſera touché, ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promeſſes. Il plantera, ſelon les expreſſions figurées de l'Ecriture, & il arrachera, il bâtira, & il détruira; il amaſſera, & il diſſipera.

Quel eſpece de prodige, & quel admirable accord de deux choſes auſſi incompatibles, ce ſemble, que le ſont tant de défiance d'une part, & de l'autre tant de confiance & de force? Car au milieu de cela le même homme qui agit ſi délibérement & ſi courageuſement, ne perd rien de ſon humilité: c'eſt-à-dire, qu'il conſerve toujours le ſouvenir de ſa foibleſſe; qu'il ſe regarde toujours comme un ſerviteur inutile, comme un enfant: qu'il dit toujours à Dieu dans le même ſentiment que Jérémie. *Ah! Seigneur, mon incapacité eſt telle que je ne puis pas même prononcer un parole.* (JEREM. c. 1. 6.) Non, il ne le peut de lui-même & par lui-même; mais tandis qu'il en fait la confeſſion la plus affectueuſe & la plus ſincere, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur des Nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie.* (PHILIP. 4. 13.) De ſorte qu'il ne balance pas un moment à ſe mettre en œuvre & à commencer, quelque ſoit l'ouvrage où la vocation de Dieu le deſtine. Qu'il y voye mille tra-

verses à essuyer, & mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse, non seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espére contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de Saint Paul, que, *Dieu fait choix de ce qui paroit plein de folie selon le monde, pour confondre les Sages; qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts; & qu'il se sert enfin de ce qu'il a de plus bas & de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.* (1. COR. c. 1. 27.)

Ainsi quand ce jeune Berger, qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher de lui ce Philistin d'un énorme stature; *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance & le bouclier; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, & tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire?* (1. REG. 17. 45.) Car voici, ajoute-t-il, ce que je déclare: *le Seigneur te livrera entre mes mains; je te donnerai la mort, & te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël. & que ce n'est, ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David se trouvant investi d'ennemis qui l'assailloient de toutes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse: *Le Seigneur est notre ressource: nous combatrons, & il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des ames humbles; d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes; & du reste, d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des facheux événements que Dieu, quelquefois pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hazarderoit pas si aisement. Il ne voudroit pas exposer son honneur; & pour se déterminer; il lui faudroit de sérieux examens

& de longues délibérations. Mais, dès qu'on a de l'humilité dans le cœur, on n'eſt plus ſi jaloux d'un vain nom, ni ſi ſenſible aux reproches qu'on s'attirera, ſuppoſé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduire de l'eſprit de Dieu, & du reſte on ſe ſoumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne ſont point là de ſimples ſpéculations: on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entrepriſe pareille à celle des Apôtres, lorſqu'ils ſe partagerent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la converſion du monde entier? Les plus fameux conquérants, dont l'hiſtoire prophane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes, & étendu leurs conquêtes ſur quelques Nations; mais ces ſaints conquérants, ou, pour mieux dire, ces ſaints & zelés propagateurs de la Loi Chrétienne ſe propoſerent de ſoumettre généralement tous les Peuples à l'empire de Jeſus-Chriſt. Dans ce vaſte projet ils n'excepterent ni âge, ni ſexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger ſelon la prudence du ſiecle, c'étoit un deſſein chimérique; & l'on ſait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employerent, avec quelle conſtance ils le ſoutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or, qu'étoit-ce que ces Apôtres? de pauvres pêcheurs, petits ſelon le monde, & humbles ſelon l'Evangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur reſſerra point le cœur, elle ne les affoiblit ni les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont paſſé les mers, ils ont parcouru les Provinces & les Royaumes, ils ont répondu aux Juges & aux Magiſtrats, ils ont réſiſté aux Grands, ils ont confondu les Savants, ils ont inſtruits les Infideles & les Barbares, ils ont triomphé de l'Idolatrie & du Paganiſme; & dans la ſuite des temps combien ont-ils eu d'imitateurs & de ſucceſſeurs, humbles comme eux, & appliqués ſans relâche à perpétuer les fruits de leur zele? Combien y en

a-t-il encore de nos jours, qui, par une sainte alliance réunissent dans leurs personnes, & la même humilité & la même élévation de sentiments.

Pour en revenir aux Apôtres, & pour dire en particulier quelque chose de Saint Paul, on ne peut lire ses Epîtres, & ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, & une des plus grandes ames. Quel feu, quelle vivacité, & tout ensemble, quelle solidité! pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait? que n'a-t-il pas souffert? supérieur à tout, aux dangers, aux embuches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort: car, disoit-il, *nous sommes au dessus de tout cela* (Rom. c. 8. 37.) Saint Chrysostome en étoit ravi d'admiration, & n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand Apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, & comment en parloit-il? il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'Apostolat, d'avorton; tant l'humilité lui représentoit vivement ses miseres, & tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces Sociétés & de ces Ordres [illegible] de ces Ordres religieux, qui sont pour l'un & l'autre sexe des écoles de perfection, & dont la sainteté est l'édification du monde Chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands Corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir & les régler? Que d'études & de soins, que de méditations, de réflexions, de conseils! mais aussi quels progrès surprenants! ces sociétés se sont multipliées ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la Foi & soumis à l'Eglise de Jesus-Christ. Comme autant de Républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs loix, leurs statuts,

leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner, avec une pénétration & une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses, & ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siecles, & ils se maintiennent. Or, après Dieu & la grace de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissements. Est-ce à d'habiles politiques & à leurs intrigues. Est-ce à des Philosophes fiers de leur science, & pleins d'eux-mêmes ? Là dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Pere : *Seigneur, Pere tout-puissant, je vous bénis & vous rends graces d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair & aux savants : mais de les avoir révélées aux petits* : (Luc. 10. 21.) d'y avoir employé d'humbles Instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule, & d'autres. Parce qu'ils étoient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, & que mieux préparés à les seconder.

Je finis ; car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit : mais quoiqu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du Christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, & plaise au Ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez desormais à l'acquérir.

Illusion & danger d'une grande Réputation.

PRenez soin de vous établir dans une bonne réputation & de vous y maintenir : (Eccles. 7. 2.) c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit ; & cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car suivant

le sens de l'Ecriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, & en quoi consiste-t-elle? A être exempt de reproche, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom, & qui éloignent de la personne: à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité & de bonnes mœurs; homme équitable, droit, fidelle; homme sensé & judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministere; en deux mots, honnête homme selon le monde, & homme chrétien selon Dieu. Or, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine & sans tache; pourquoi? Parce qu'en mille rencontres il y va de la gloire de Dieu & de l'honneur de la Religion que nous professons; parce qu'il y va de notre propre intérêt & de l'avantage personnel que nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, & auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu & à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent, & l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le Prince des Apôtres, Saint Pierre recommandoit tant aux fidéles de garder parmi les Gentils une conduite reguliere, afin, disoit-il, que, malgré leurs préjugés contre notre sainte Loi, venant à examiner notre vie & n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, & que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, Il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse & même nécessaire pour notre établissement & notre avancement, soit dans l'Eglise, soit dans le monde: car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté & décrié. Aussi quand les Apôtres proposérent aux Disciples, de choisir entr'eux des Diacres, de leur commettre le soin de distribuer les aumônes; la premier

condition qu'ils leur marquerent, fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue.* (ACT. 6. 3.) Enfin considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guere possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, & qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un pere, par exemple, inspirera-t-il à ses enfants l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage & de ses desordres? comment un Prédicateur prêchera-t-il l'humilité, & en persuadera-t-il la pratique à ses Auditeurs, s'ils le connoissent pour un homme vain & enflé d'orgueil? Comment un Directeur, un Pasteur de l'Eglise, ramenera-t-il les ames égarées, & les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré de lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? Il en est de même d'une infinité d'autres objets.

Il est donc non seulement permis; mais à propos, sur tout en certaines situations & en certaines places, de conserver sa réputation, & de la défendre. Et c'est ce qui faisoit dire à Saint Augustin: *Je me dois à moi-même & pour mon propre bien, le mérite de ma vie: mais je dois au public & à son progrès dans le chemin du Salut, l'intégrité de ma réputation.* Morale dont il avoit le modele dans Saint Paul. On pourroit être surpris d'abord, que ce Docteur des Nations racontât lui-même les graces extraordinaires qu'il avoit reçues, ses révélations, son ravissement jusqu'au troisieme Ciel; que lui-même il fit le récit de ses courses Evangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, & qu'il ne feignit pas même d'ajouter qu'il avoit plus travaillé que le reste des Apôtres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez d'ailleurs. Mais il savoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidé-

les, & pour le soutient de ceux qui avoient déjà embrassé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par là plus dociles à l'écouter & à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation : de sorte qu'étant comdamné au fouet, il se tint obligé pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen Romain ; & que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le Proconsul Festus, il refusa d'y comparoître, & en appela à César.

Mais outre cette bonne réputation, dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appellons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un bien précieux dans l'estime de tout le monde, & néanmoins elle ne suffit pas aux ames ambitieuses & orgueilleuses : car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil & qui flate leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables, parmi lesquels nous vivons & dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien, ils s'acquitent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, & rempliſſent fidellement leurs obligations. On les approuve, & l'on a pour eux toute la considération qui leur est due : mais cette considération, après tout, ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres, c'est un grand homme, un grand Magistrat, un grand Politique, un grand Théologien, un grand Ecrivain, un grand Orateur, un grand Prédicateur : noms fastueux & brillantes qualités qui éblouissent & dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au dessus de la bonne réputation. Or, en ma-

tière de réputation & d'honneur, dès qu'on n'eſt pas au plus haut point, on compte communément aſſez peu tout le reſte. Mais moi je prétends que dans ces grandes reputations il y a ſouvent bien de l'illuſion. Je prétends, lors même qu'elles ſont le plus juſtement acquiſes, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, & qu'il eſt infiniment à craindre, que par les ſentiments qu'elles inſpirent, elles ne deviennent plus pernicieuſes qu'elles ne ſont glorieuſes & avantageuſes. Je n'avance rien ſans preuves : & de toutes les preuves la plus ſenſible, c'eſt la connoiſſance que nous avons du monde, & ce que l'uſage de la vie nous apprend.

I. Illuſion : car, ſi nous obſervons bien ſur qui ſont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occaſion & le hazard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut des compétiteurs & de gens de mérite, que le caprice & le mauvais goût du public ; que quelques dehors ſpécieux, accompagnés de beaucoup de confiance & de préſomption ; que des ſecours étrangers & cachés ; que la diſtinction de la naiſſance & du rang ; que l'inclination, la faveur & particuliérement l'intrigue. Gardons-nous de bleſſer perſonne : ce n'eſt pas mon deſſein ; à Dieu ne plaiſe. Je parle en général, & quiconque voudroit faire là deſſus des applications odieuſes ne doit les imputer qu'à lui-même & ne peut m'en rendre reſponſable.

Mais cette déclaration faite de ma part, & ſans entrer dans aucun détail, je reprends ma propoſition, & de bonne foi je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes, qui devoient toute leur réputation à un ſuccès où je ne ſais quelle heureuſe avanture avoit eu plus de part, que le génie & l'habileté. Tel dans les armes eſt devenu célebre par une victoire qu'il a remportée ou plutôt qu'on a remportée pour lui & en ſon

nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il en avoit le commandement ; & il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la Magistrature & la dispensation de la Justice, de même dans les lettres & les sciences, soit divines, soit humaines : de même, le croit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas dans le ministere Evangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection & de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, & parce qu'il est ordinaire de juger par les événements, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer & de l'exalter. Mais ces lumieres si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fond qu'il les tire ; ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrettement & quelquefois sans qu'il l'apperçoive lui-même le guident dans toutes ses démarches & l'éclairent dans toutes ses délibérations & toutes ses résolutions. L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissance & être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savants au premier rang ; & il est vrai qu'il n'y a point de matiere sur quoi il ne s'explique d'une maniere à imposer. Je dis à imposer : car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vuide & fort peu de substance. A force de tout savoir, ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer, & une abondance de paroles qui ne tarit point : par un ton décisif & assuré, qui semble ne pas permettre le moindre doute, &

prévenir toutes les difficultés, par un étalage de termes, de noms, de raisonnements, de faits, qui ne peuvent gueres être contredits, parceque la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, & que n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai je de ces Orateurs, dont la vaine & spécieuse éloquence attire à leurs discours des Villes entieres? On les suit avec empressement. Le concours croit de jour en jour; ce sont les oracles de tout un Pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence & de disette: je veux dire, dans des temps où le goût dépravé du siecle ne discernoit ni l'excellent ni le médiocre, mais les confondoit ensemble, & négligeoit le solide & le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs. Dans des temps où tout le talent se bornoit au son de la voix dont l'oreille étoit flatée, & à certain extérieur qui frappoit les yeux. Sur tout dans des temps où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'Orateur, & à le mettre dans un crédit, dont l'éclat réjaillit sur le parti même & servit à l'illustrer & à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non seulement en matiéres d'éloquence, mais l'oserai-je dire en matieres de mœurs, en matieres de direction & de conduite des ames, en matieres de piété & de religion. On transforme en Anges de lumiere des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Evangile, comme les seuls guides instruits des voies du salut & capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chef d'œuvres & comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire, se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opi-

nion presque universelle & une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient préconisés de la sorte rentroient en eux-mêmes ; s'ils se rendoient quelque justice : & qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au dessous de ce qu'on pense d'eux, & combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderoit, & ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer, s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissements qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au dehors ; en se déclarant, ils les desavoueroient dans le fond de l'ame. Ils les tourneroient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiroient combien peu ils leurs sont dûs, & quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant ; & par la comparaison qu'ils feroient d'eux mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux & qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusques dans leur obscurité ; ils les respecteroient, & se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils dévroient être ; mais pas l'aveuglement & l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, & voilà outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enyvre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il y est parvenu, peu lui importe de le savoir, & même, il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise : il en perçoit & en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je ? il y va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le releve, & qui lui donne rang à part,

Il l'entend dire si communément, & ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc, les retours sur soi-même, les complaisances secrettes où il aime à s'entretenir. De là, les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches & dédaigneuses. De là, il s'attend bien qu'on le ménagera ; qu'on aura pour lui des égards ; que dans une société, dans une compagnie, on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au Corps, & qu'il en est un des premiers ornements. De là, il ne peut souffrir que, dans les mêmes fonctions & le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouveroit même fort étrange que quelqu'un entreprit d'en approcher : voulant qu'il ne soit parlé que de lui, & concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfants des hommes que vous êtes vains, en recherchant comme vous faites, la vanité ! & qu'il y a d'erreur & de mensonge dans ce que vous poursuiviez avec plus d'ardeur ?

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées mais celles mêmes qui sont le plus justement & le plus solidement établies. Car il y en a : il y a de ces hommes singuliers & rares, qui emportent avec raison tout les suffrages, & à qui la plus maligne envie est forcée de rendre un espece d'hommage par son silence & par son estime. Elle plie devant eux & elle se tait. On en fait mention de tous côtés ; par tout on les reçoit avec agrément ; grands & petits, tout le monde leur témoigne du respect & de la vénération. Or, par là ils sont exposés à la même tentation que les autres ; & quoique quelques-unes, peut-être par le bon caractere de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et, à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une & l'autre, & de ne

s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation & de distinction, il semble qu'on ait été tout-à-coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentiments tous différents : c'est une conduite toute opposée à celle qu'on avoit tenue jusques là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête ; on se familiarisoit avec des amis : mais les temps son changés, & il s'est fait le même changement dans le cœur. On est devenu homme trop important, pour entretenir desormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut, & l'on ne s'associe plus qu'avec les Grands : comme si à l'exemple de ces Pharisiens qui se séparoient du peuple, on disoit au reste du monde, tenez vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix, ni d'une façon si grossiere ; mais on le donne assez à entendre par un visage froid & composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup appercevoir. Pitoyable foiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits. Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusques dans le Ciel les plus sublimes Intelligences ; ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les ames d'ailleurs les mieux constituées & les plus fermes.

Encore si ce n'étoit là qu'une de ces foiblesses humaines, qui n'ont nul rapport au salut, & qui n'y causent aucun dommage : mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs & les plus rudes travaux ? Car il n'en coute pas peu pour se faire une grande réputation, & pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités naturelles sont des talents, mais il les faut cultiver : c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire

germer & croître le grain. Sans cette culture tout dépérit ; & rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle des études, des recherches, des fatigues d'un homme, qui veut par la voie du mérire, se signaler dans sa profession & rendre son nom célebre. Toute son attention va là. Il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages & ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente & se répand, il se tient heureux. Si quelque événement l'arrête, & qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le desire, il est desolé. Et parce qu'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précautions, qu'il ne prenne pour la ménager ? Est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à décheoir & à tomber ? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation : que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation ; que son idole & comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagere point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états & tous les jours. Or, de là que s'ensuit-il ? Un grand desordre & un grand malheur : c'est-à-dire, que nous rapportons tout à notre gloire & non à la gloire de Dieu, voilà le desordre ; & que ne faisant rien en vue de Dieu & de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu, voilà le malheur. Malheur & desordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministeres ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre, & n'est-ce pas ce que je puis justement appeller l'abomination de la désolation dans le lieu Saint ?

Car, pour nous instruire nous-mêmes, nous Ministres & Prédicateurs de l'Evangile, & pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est il rien dans nos fonctions Apostoliques de plus fréquent, que

de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation ? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'emploie ; non point à faire connoître & honorer Dieu, mais à se faire honorer & connoître soi même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vues plus épurées. Peut-être en recevant sa mission, & se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'Apôtre. *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jesus-Christ Notre-Seigneur.* (2. COR. 4. 5.) On avoit été élevé dans ces sentiments, on les avoit apportés au saint Ministere, & l'importance étoit d'y persévérer : mais bientôt l'ennemi est venu jetter l'ivraye dans le champ du Pere de famille ; ce n'est point à la faveur des ténebres, mais au grand jour d'une réputation naissante & brillante. Une foule d'Auditeurs qu'on traîne après soi, leur assiduité, leur attention, leurs acclamations ; toutes les Chaires ouvertes au nouveau Prédicateur ; tous les honneurs qu'on lui rend ; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, & l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zele & la droiture de ses intentions, insensiblement ses premieres vues s'effacent, & le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car, autant qu'il plaît au monde, & parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et, comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchants, il devient mondain avec les mondains : de sorte que malgré la sainteté de son ministere, qui de soi-même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu & à procurer le salut des ames, il n'a que des idées mondaines, & n'est touché que de sa réputation & des agréments qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime & qui le soutient dans ces laborieuses occupations. Voilà le grand principe qui le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos; qui d'année en année le pique d'une ardeur & d'une émulation toujours nouvelle: voulant fournir avec le même honneur & la même estime toute sa carriere, & ne craignant rien davantage que de laisser appercevoir en lui quelque changement, & de dégénérer dans l'opinion publique. De cette maniere ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, & est enfin question de se disposer à paroître devant Dieu, & à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talents dont il avoit été si libéralement pourvu. Or, qui peut exprimer de quel étonnement, & de quelle frayeur il sera saisi, lorsque réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'ame la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disoit à ses Disciples: *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus & considérés; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Pere céleste.* (MATTH. c. 6. 1.) Il aura beaucoup travaillé: il aura fait de violentes contentions d'esprit & de corps, & il se sera consumé de veilles; mais avec quelles douleurs verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du Prophète Aggée: *Repassez sur toute votre vie, faites reflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé, & vous n'avez rien recueilli.* (AGG. 1. 6.) A juger de vos actions par les dehors & selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérite*; mais, comme un homme qui mettroit son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez. Il aura, même produit beaucoup de fruit par l'efficace & la vertu de la grace attaché à la divine parole: il aura opéré beaucoup de conversions; beaucoup fléchi d'ames en-

durcies, éclairé d'ames aveuglées, fortifié d'ames foibles, excité d'ames lâches, élevé d'ames pieuses & justes : mais avec quelle confusion & quel triste retour sur soi-même, se représentera-t-il le sort de ces faux Prophètes, qui dans le jugement dernier, diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons en votre Nom*, & qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquités.* (MATTH. c. 7. 22.) Car c'étoit une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenoit : de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il étoit l'Ambassadeur & le Ministre ; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avoit choisi que pour le sanctifier en l'employant à l'édification de son Eglise, & à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes & affligeantes, quelle pourroit être sa ressource. Seroit-ce une immortalité chimérique, c'est-à-dire, la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes ? frivole consolation ! *Hélas !* s'écrie là dessus un saint Docteur, parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, & dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, *on les loue, où ils ne sont plus : & ils endurent de cruels tourments là où ils sont*, & où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables & bien véritables ; savoir, 1. Qu'une grande réputation est communement un grand obstacle au salut & à la perfection, sur tout dans ceux que leur vocation a appellés au ministere Evangélique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré ministere, & plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous énorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous raviſſe le fruit solide & le mérite de nos peines. 3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation, & de les en féliciter comme d'un avantage, nous

avons plutôt sujet de les plaindre, & de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation. 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme, qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu & le prochain sans éclat, sans nom; content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile & conforme aux vues de la Providence. 5. Que s'il plaît au Seigneur, qui, selon les conseils de sa Sagesse, éleve & abaisse, de nous mettre sur le chandelier, pour faire luire notre lumiere aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire, ni même à propos de la cacher sous le boisseau, & de nous ensévelir dans les ténebres: mais que le devoir d'un vrai Ministre de Jesus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard que pour agir plus efficacement, & pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confié. 6. Que nous ne pouvons graver trop profondement dans nos cœurs, ni suivre trop légérement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante Disciples qu'il avoit envoyé prêcher son Evangile, lorsqu'au retour de leur Mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons même leur étoient soumis, il leur fit cette admirable réponse: *J'ai vu Satan qui tomboit du Ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents & d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire, cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à vous*, ni de ce que cela vous fait craindre & révérer sur la terre; *mais réjouissez-vous, de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel.* (Luc. 10, 18.)

Penſées diverſes ſur l'Humilité & l'Orgueil.

NOus aimons tant l'humilité dans les autres, quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Par tout où nous l'appercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un Grand, qui ne s'enfle point de ſa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnoît ſa ſujettion & ſa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; & quoique la jalouſie naiſſe aſſez communément entre les égaux, ſi c'eſt néanmoins un homme humble que cet égal, & que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons juſtice, & ne penſons point à lui envier ſon élévation. Or, puiſque l'humilité nous paroît ſi aimable dans autrui, pourquoi donc, lorſqu'il s'agit de l'acquérir nous mêmes & de la pratiquer, y avons-nous tant d'oppoſition? Quelle diverſité, & quelle contrariété de ſentiments! Mais voici le myſtere, que je puis appeller myſtere d'orgueil & d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres? Elle les porte à s'abaiſſer au deſſous de nous & voilà ce que nous aimons: mais que feroit la même humilité dans nous, elle nous porteroit à nous abaiſſer au deſſous des autres, & voilà ce que nous n'aimons pas.

§. On s'eſt échappé dans une rencontre, on a parlé, agi mal-à-propos. C'eſt un faute; & ſi d'abord on la reconnoiſſoit, ſi l'on en convenoit de bonne foi, & qu'on en témoignât de la peine, la choſe en demeureroit là. Mais parce qu'on veut ſe juſtifier, ſe diſculper; parce qu'on ne veut pas ſubir une légére confuſion, combien s'en attire-t-on d'autre? Vous conteſtez & les gens s'élévent contre vous: ils vous traitent d'eſprit opiniâtre; & piqués de votre obſtination, il prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaiſſer, de vous humilier,

humilier. Avec un peu d'humilité qu'on s'épargneroit d'humiliation.

§. Il s'eſt élevé bien des Savans dans le monde, & il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites, & ne font-ils pas encore? Depuis l'Hyſope juſqu'au Cedre, & depuis la terre juſqu'au Ciel, eſt-il rien de ſi ſecret, ſoit dans l'art, ſoit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce ſemble, & l'on poſſéde toutes les ſciences hors la ſcience de ſoi-même. Selon l'ancien Proverbe cité par Jeſus-Chriſt même, on diſoit & l'on dit encore: *Médecin, guériſſez-vous vous-même*; (Luc. 4. 23.) ainſi je puis dire: Savants, ſi curieux de connoître tout ce qui eſt hors de vous, hé! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-mêmes?

§. Il eſt vrai: vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modeſtes, & les plus humbles. Vous rejettez tous les éloges qu'on vous donne; vous rabaiſſez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paroiſſez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin, vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela eſt édifiant. Mais du reſte, ce même mépris de votre perſonne, que quelqu'autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geſte, ou par une œillade, vous voilà tout-à-coup déconcerté: votre cœur ſe ſouleve, le feu vous monte au viſage, vous vous mettez en défenſe, & vous répondez avez aigreur. Que d'humilité & d'orgueil tout enſemble! mais tous oppoſés que ſemblent être l'un & l'autre, il n'eſt pas mal-aiſé de les concilier. C'eſt qu'à parler modeſtement, & à témoigner du mépris pour ſoi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, & qu'il y a même une ſorte de gloire: mais à ſe voir mépriſer de la part d'autrui, c'eſt là que l'humiliation eſt véritable, & par là même qu'elle devient inſupportable.

§. Humilions-nous, mais sincerement, mais profondément, & notre humilité vaudra mieux pour nous, que les plus grands talents, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois, mêmes les plus saints, & dans les plus excellents ministeres, mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous : comment cela ? parce que notre humilité sera pour nous une voie de Salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talents, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentiments d'une vraie & solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'Oraison : humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, & des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail ; humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, & du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités & des pénitences ; humiliez-vous des ménagements dont vous usez, & des soulagements dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent. Supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au-dessus de toutes les œuvres ce qu'il y a dans le Christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire Oraison, ce n'est pas de travailler, ni de se mortifier, mais de s'humilier.

§. Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres & qui les distinguent : mais sur tout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talent, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car, si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-mê-

me. Que notre orgueil est subtil, & qu'il a de détours pour nous surprendre! jusques dans la gloire de Dieu il nous fait desirer & chercher notre propre gloire.

§. Quand on voit dans le ministere Evangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte & naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fond d'humilité nécessaire, qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes & les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain & présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfans de Semeï, freres de David & ses aînés: *ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi.* (1. REG. 16. 8.) Sur qui donc tombera son choix! sur un homme modeste & humble. *Voilà l'homme de sa droite*: voilà le digne sujet qu'il employera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace, & de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de toute autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité: & de plus j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui releve davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître, par exemple, de deux Prédicateurs. Car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, & l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit, au lieu que l'autre dépourvu des mêmes dispositions &

des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, & qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela: mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossiere sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, & nous ne la cherchons pas où elle est. Etre admiré, vanté, écouté des Grands, produit aux yeux des plus nombreuses & des plus augustes assemblées, voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu: mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement & l'édification des ames: & un bon Missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi des sauvages, parcourant des Villages & des Campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'ames à Jesus-Christ, & les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célébre Prédicateur. Disons-en deux mots: l'un fait beaucoup plus de bruit; mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or, ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

§. Un Pere a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés, nous est infiniment plus utile, que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint Docteur, il faut bien distinguer deux choses: nos actions, & le souvenir de nos actions. Or, il n'en est pas de l'un comme de l'autre, & ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous énorgueillit; au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu; & dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un

ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, & jusques dans les états les plus saints, tant de partis & tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil. Ayons l'Esprit de Dieu, & suivons-le. Conduits par cet Esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde, que la Providence a placé au-dessus de nous, tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves, & sans nous prévaloir, par une vaine obstentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui, nous conserverons sur le monde que le Ciel a mis au-dessous de nous, tous nos privileges & tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honêteté, d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

§. Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Evangile, c'est mourir tellement à toutes choses, & à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu, ne touche l'ame ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événements humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espére qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu; & elle verroit ainsi tout l'Univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille & en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances & de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, & de n'avoir recours à personne: mais comme

en tout cela elle n'envisage que Dieu ; qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, & qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa Providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, & n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des Saints, & telle est celle du vrai Chrétien. Mais de dire, je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse. J'aime mieux vivre dans une retraite entiere & dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien ; j'aime mieux me passer de tout, & n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérance pour ne devoir rien à personne, & pour n'être point obligé à des assiduités, & à des ménagements qui me déplaisent : penser de la sorte, & se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de Philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut, au contraire, qu'il y ait entre nous un rapport mutuel & continuel ; que nous ayions affaire les uns des autres, que nous nous demandions & nous nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, & c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité & l'union, sur tout ce qui rabaisse notre présomption, enfin, ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, & d'être seul tout-puissant & indépendant.

§. La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité & de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais Orateur ne convient qu'avec des peines

voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une regle toute différente, fuyons le péché ; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger ; & ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

§. Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, & un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous ; ce sont les Grands ; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a reduits dans une condition inférieure à la nôtre ; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers dégrés nous prenons divers sentiments. Ce monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité, & de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris & de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communement nos jalousies & nos animosités. Il faut expliquer ceci, & reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoiqu'honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation & de grandeur. Mais du reste, il tombe dans une foiblesse pitoyable ; c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands & les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires, & toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite & un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de

grands noms, que des personnes de la premiere distinction & du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretients, qui l'honorent de leur confiance, & par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire & vraie petitesse, où voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits & de bon sens !

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris & de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes, & qu'avec des airs d'autorité; on les tient dans une soumission dure, & dans une dépendance toute servile; comme si l'on vouloit en quelque maniere se dédommager sur eux de tous les dedains qu'on a soi-même à essuyer de le part des Maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles & souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus & fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies & nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands, ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux & nous : mais on se mesure avec des égaux. Et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entiere, & que l'un de temps en temps, n'ait l'avantage sur l'autre; de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au-dehors, & se tournent en querelles & inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous; ou sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concourre en quelques choses avec nous, pour nous indisposer & nous aigrir contre lui; & n'est-

extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois, en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modéles inimitables : il le regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux, & les plus magnifiques : mais pourquoi ? Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts ? Non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants & le rabaisser.

§. S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel & chrétien, mais dans l'humiliation même s'élever & s'enfler, c'est, ce semble, le dernier desordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les employe point, & on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, & est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la Cour, ou ailleurs ; bien loin de cela, c'est alors que le cœur se grossit davantage, & qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arriere, ce n'est à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la Cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, & par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guerir. L'élévation le nourrit ; & l'humiliation qui devroit l'abattre, ne sert souvent qu'à le reveiller & à l'exciter.

§. Notre vanité nous séduit, & nous fait perdre l'estime du monde, dans les choses mêmes où nous la cherchons, & par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine,

s'ingere dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle & intelligente : mais elle auroit beaucoup plus de raison & plus d'esprit, si elle s'en croyoit moins pourvue ; & voulant trop faire voir ce qu'elle en a, c'est justement par là même qu'elle en fait moins paroître.

§. On loue beaucoup les Grands : car ils aiment à être loués & applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plupart des choses dont on les loue, & qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond & selon le Christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

§. Tel auroit été un grand homme, si on ne l'avoit jamais loué : mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain ; & sa vanité l'a fait tomber dans des foiblesses pitoyables, & en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités : car quelque fond de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point, ni dans les discours, ni dans les manieres d'agir, d'homme plus simple, qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin & de mauvaise humeur ? louez-le, & bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaieté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, & s'en divertissent. C'est ainsi que sans le vouloir ni l'appercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'éleve, sera abaissé & humilié.* Comme donc l'ambition, selon le mot de Saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

§. Cet homme est toujours content de lui, & n'eut-il eu aucun succès, il se persuade toujours

avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, & d'en croire ce que vous devez : mais du reste pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, & qu'elle ne nuit à personne. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, & à lui faire connoître l'illusion où il est : mais avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrette, c'est une espéce d'envie, qui vous porte à l'humilier, & à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits : non seulement ils sont jaloux de la réputation solide & vraie qu'on a dans le monde ; mais de plus par une délicatesse infinie de leur orgueil, il sont en quelque maniere jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

§. Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, & en très-grand nombre, qui ne devroient se produire à la lumiere qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaisseroient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophête : *mon élévation a été mon humiliation* ! C'est-à-dire, qu'ils semblent ne s'être élevés que pour se rendre mépriſables, que pour laisser appercevoir leur foible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avoit conçu d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu-près dans le rang où la Providence les avoit fait naître, ils réussissoient, on les honoroit, on parloit d'eux avec éloge : mais par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer ils ont voulu prendre l'essor, & porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé à les mieux connoître, & qu'en les connoissant mieux, on a appris à les estimer

moins. En un mot, ils étoient auparavant dans leur place, & ils y faiſoient bien : mais ils n'y ſont plus, & tout ce qui n'eſt pas dans ſa place, bleſſe la vue.

Fin du premier Volume.

Book
Room